This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 06818381 7

THE BEQUEST OF

ISAAC MYER

RECEIVED FEBRUARY 1904

LA PHILOSOPHIE

DIVINE.

ZAF

LA PHILOSOPHIE

DIVINE.

ZAF

gnage des Apôtres croit par cela même au témoignage de DIEU, vu qu'il croit la vérité & que toute vérité vient de DIEU, & encore qu'il ne peut pas croire à ce témoignage des Apôtres ſans croire à leur narration; or leur narration parle du témoignage que DIEU donna à ſon Fils ſortant de l'eau, lorſque le Saint-Eſprit deſcendit ſur lui, & qu'on entendit ces paroles: *C'eſt ici mon Fils bien-aimé, écoutez-le*; ſans compter une infinité d'autres témoignages qu'ils lui ont rendus. Ainſi, on ne peut nier que celui qui a la ſimple perſuaſion ou croyance à l'Evangile, par cela ſeul, croit déjà au témoignage de DIEU même.

Matth. 3. *v.* 5.

Mais pour éviter les équivoques qu'on a faites ſur la valeur du mot de *foi*, & diſtinguer la vraie de celle qui ne l'eſt pas, on doit déjà comprendre qu'il eſt deux témoignages de DIEU, l'un extérieur, l'autre intérieur; l'un indirect, l'autre direct; l'un qui paſſe par le canal des hommes & dont ils ſont les moyens, l'autre enfin qui vient de DIEU ſeul, par ſon Eſprit verſé dans le Chrétien. Ce dernier qui fait la foi, s'expliquera & ſera démontré plus bas; & le premier, j'entends l'extérieur, compris & renfermé dans la *croyance*, ne va pas plus loin. Tout ce qui eſt extérieur ne peut agir que ſur les ſens de celui qui voit, ou ſur la raiſon de celui qui, ſans avoir vu, eſt ſûr par un témoignage bien certain. Tous les miracles, toutes les prophéties, toutes les preuves externes de la religion ſont de ce genre, & ne peuvent faire que l'homme perſuadé & rien de plus. Pour le Chrétien, il faut une opération réelle, efficace & interne, non pas ſeulement de la raiſon qui eſt forcée de croire, mais de DIEU même qui agit par une touche ſûre. Et afin

qu'on ne s'imagine pas que j'en impoſe, ſans accabler, comme je le pourrois, ceux qui voudroient le mécroire, du poids de toute l'Ecriture Sainte, je me borne au ſeul paſſage de S. Jean que je viens de citer. Là, vous voyez que non-ſeulement il oppoſe le témoignage de DIEU au témoignage des hommes, mais encore, qu'il parle expreſſément d'un témoignage interne : *Celui qui croit au Fils de Dieu, il a au-dedans de lui-même le témoignage de Dieu.* Remarquez, *il a au-dedans* ; ce témoignage y eſt gravé, de plus haut que l'homme & que tout ce qui eſt de l'homme, c'eſt de DIEU & de ſon doigt éternel ; il a au-dedans le témoignage, non plus des hommes, non plus de ſes ſens & de ſa raiſon, mais le témoignage de DIEU même ; & c'eſt ici qu'eſt l'arrhe, le ſceau, le gage interne de la rédemption, & nulle part ailleurs, ni en aucune autre maniere. C'eſt ici qu'eſt le vrai, le divin & ſûr témoignage du Saint-Eſprit qui ſe conſte à lui-même, qui n'a beſoin d'autre appui ni d'autre preuve que de lui ſeul : *C'eſt cet Eſprit qui témoigne à notre eſprit, que nous ſommes enfans de Dieu ; c'eſt cet Eſprit qui crie dans nos cœurs : Abba* (1), *c'eſt-à-dire, Pere*, & qui ſeul y peut verſer la charité. *L'amour de Dieu eſt répandu dans vos cœurs par le Saint-Eſprit qui vous eſt donné.* Rom. 5. v. 5.

Celui qui n'a que la croyance ou perſuaſion à l'Evangile, n'a donc que le témoignage de ſa raiſon, qui bien conſtituée & procédant légitimement ſelon ſa capacité & ſes forces, ne peut

(1) *Abba* eſt un mot ſyriaque qui ſignifie Pere. Il eſt employé trois fois dans le Nouveau Teſtament. Voyez encore outre ces deux paſſages, *Marc*, 14, v. 36. Rom. 8. v. 15. & Galat. 4. v. 6.

manquer d'avoir la conviction qui eſt de ſon reſſort. Elle ne pourroit pas n'être pas perſuadée, mais celui qui a la foi ou le vrai témoignage de DIEU, eſt dans un ordre ſans comparaiſon plus haut; ce n'eſt plus ſa raiſon qui le convainc, il n'en a plus que faire; il a la certitude du Saint-Eſprit, infiniment plus ſûre encore pour quiconque l'a reçu & en a l'expérience, que toute la certitude que peut donner la raiſon, quoique cette certitude inférieure ſoit parfaitement vraie, mais d'une vérité bornée à ſa capacité & à ſon diſtrict. Et cette certitude du Saint-Eſprit, ou ce témoignage de DIEU, plus haut que le témoignage de la raiſon, celui qui a la foi ne l'a pas ſeulement extérieurement par les miracles dont la raiſon croit la certitude, mais il a ce témoignage en ſoi, il l'a *au-dedans de lui-même.*

CHAPITRE II.

Effets du témoignage interne qui conſtitue la foi. Que l'immortalité n'eſt qu'en Jéſus-Chriſt.

MAIS encore, il ne l'a pas ſeulement en ſoi ce divin témoignage; il y eſt vivant, & (2) il y produit une vie fort différente de la vie raiſonnable de l'homme naturel, qui, quelque rai-

(1) Comme on ne connoît guere mieux les choſes que par leurs contraires, quiconque ſeroit curieux de connoître la vie du Chrétien, ſes mœurs, ſes déportemens, ſa conduite & l'eſprit qui l'anime, n'a qu'à bien conſidérer la vie & les mœurs des gens du monde, même des meilleurs, des plus raiſonnables d'entr'eux, & en prendre exactement le contraſte. S. Paul

ſonnable que vous la ſuppoſiez, eſt infiniment inférieure & différente de la vie que ce divin témoignage met avec la foi dans le Chrétien. C'eſt S. Jean qui me fournit encore cette nouvelle idée: *Et c'eſt ici le témoignage, ſavoir, que Dieu nous a donné la vie éternelle, & cette vie eſt en ſon Fils.* Pour comprendre ſa prétention, il faut conſidérer que comme les brutes n'ont qu'une vie ſenſitive, l'homme naturel a, & celle-ci qui lui eſt commune avec elles, & au-deſſus d'elles la vie de la raiſon. C'eſt la vie naturelle de l'homme, celle qui eſt jetée ſur ſon berceau, celle qu'il tire de ſa premiere naiſſance, & à quelque ſagacité que vous portiez ſa raiſon, c'eſt toujours la vie naturelle & rien de plus, c'eſt la vie d'Adam, *formé en ame vivante* à la vérité, dit S. Paul, mais non pas en *eſprit vivifiant*, en eſprit qui redonne la vie. Remarquez ſon antitheſe: *Le premier homme, Adam*, & tous les hommes par lui, ont reçu, ou ont été formés *en ame vivante*; ils ont bien reçu de lui la vie, mais c'eſt une vie pécheresſe & par conſéquent une vie de mort, c'eſt-à-dire, deſtinée à la mort; car il ne pouvoit pas donner plus qu'il n'avoit après ſon péché, c'eſt-à-dire, après avoir perdu la vie d'union avec DIEU en qui ſeul eſt la vraie vie, & qui ſeul peut la donner par cette union. Ainſi a été toute la poſtérité d'Adam, & la vie que nous tirons de nos parens eſt une vie naturelle,

I. *Cor.* 15. v. 45.

---

met en mille endroits ces deux eſprits en opoſition; & en effet ils ſont diamétralement & abſolument oppoſés l'un à l'autre. *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'eſprit du monde, mais l'Eſprit qui vient de* DIEU. Et S. Jean y ſeroit plus formel encore, s'il étoit poſſible. Ses paſſages ſont effrayans & d'un tranchant à imprimer la terreur aux mondains.

I. *Cor.* 2. v. 12.

raiſonnable & rien de plus, une *ame vivante* mais qui n'a pas, je le répete, en ſoi & par elle-même l'*eſprit vivifiant*. Cette vie naturelle & ſimplement raiſonnable, par-tout l'Ecriture Sainte l'appelle encore *l'homme animal*. On le voit même dans la ſuite du diſcours de S. Paul, à l'endroit que j'ai cité, où il met dans une perpétuelle oppoſition la vie du vieil ou premier Adam, & la vie du ſecond Adam, Jéſus-Chriſt, qui doit animer tous ſes membres; car ici il faut prendre les choſes dans leurs chefs reſpectifs & collectivement. Dans cette premiere vie ou premiere naiſſance de l'homme, DIEU n'y concourt que d'un concours général & comme Créateur, d'après le péché originel; tout comme, ſans comparaiſon, il fait développer un germe de ciguë ou d'aconit, & fait donner la vie du ſerpent au petit ſerpenteau (2); au lieu que dans la vie du ſecond Adam, ou du nouvel homme, l'opération de DIEU eſt directe; il agit par ſon Eſprit comme régénérateur; il jette un germe nouveau, & ce germe contient la vie divine que Jéſus-Chriſt

I. *Cor.* 2, v. 14.

(2) A la vérité, il faut encore excepter par rapport à l'homme, ce que j'ai appelé ailleurs, d'après S. Jean, cette lumiere primitive jetée ſur ſa naiſſance, qui *éclaire tout homme venant au monde*, & qui rendant l'homme capable de choix, ſert de contre-poids à la tache de ſon origine qui ſans ce contre-poids le feroit pencher invinciblement au mal. Mais, comme on l'a vu, cette lumiere primitive s'offuſque & ſe ſalit avec l'âge, par les actes déréglés de la volonté ſéduite par les ſens, &c. Et alors il lui faut l'eſprit de régénération, qui décraſſe cette lumiere, pure d'abord, mais bientôt altérée; qui en éteigne le faux, enleve les erreurs qu'elle a contractées par le commerce des hommes, du monde, & des ſens, en exalte la capacité, & dilate & élargiſſe les bornes. On verra en nombre d'endroits de cet ouvrage, & ſur-tout par l'eſprit & les vérités qui y ſont répandues, que s'il eſt des Païens ſauvés,

Jean, 1. v. 9.

nous a méritée ſur la croix ; c'eſt un *eſprit vivifiant ;* & c'eſt là cette nouvelle naiſſance dont le Seigneur parloit à Nicodeme ; c'eſt cet *olivier franc*, enté ſur une nature ſauvage. C'eſt tout-à-la-fois le ſceau & la réalité de l'alliance avec DIEU ; c'eſt un principe qui ne dépend plus *ni de l'homme, ni de la volonté de l'homme*, ni de la raiſon, ni en un mot de rien qui ſoit de l'homme, mais jeté, verſé, infus par le Saint-Eſprit, & qui développé fait, non plus le vieil & raiſonnable Adam, mais *le nouvel homme créé ſelon Dieu en juſtice & en ſainteté.*

Jean, 3. v. 3. *Rom.* 11. v. 17. *Jean*, 1. v. 13. *Epheſ.* 4. v. 24.

Ainſi cette vie nouvelle, à laquelle la ſimple croyance n'arriva jamais, & qui n'eſt donnée qu'avec la foi pour en être inſéparable ; cette nouvelle vie, eſt la vie de Jéſus-Chriſt lui-même, injectée dans tous les vrais Chrétiens par ſon Eſprit, tout comme les membres d'un corps vivent de la vie de la tête ; tout comme les branches d'un arbre végetent par la ſéve qui s'y diſtribue ; tout comme les ſarmens enfin vivent du cep auquel ils tiennent. Et voilà d'où viennent les alluſions ſi fréquentes que l'on voit de cette nouvelle vie dans l'Ecriture. Or que ce ſoit la vie de Jéſus-Chriſt lui-même qui ſeule

---

ſans avoir connu notre Sauveur explicitement, & pour parler avec S. Paul, *ſelon la chair* ; ils ne peuvent l'être que par l'*Eſprit* même de JESUS-CHRIST, qui couronnant leur fidelité à cette lumiere naturelle & primitive, l'exalte, l'anoblit & la rend ſalutaire. *Quand nous aurions connu Jéſus-Chriſt ſelon la chair, nous ne le connoiſſons plus de même ; & tous ceux qui ſont conduits par l'Eſprit de Dieu, ſont enfans de Dieu.* Qu'on récole ces deux paſſages, appliqués aux Paiens qui ont été fidelles à leur conſcience naturelle ; mais ce n'eſt plus le moment d'en traiter & d'éclaicir cette vérité ; on l'a vue à l'article des ſous-élus & des ſous-martyrs, où j'ai réfuté une objection des Déiſtes.

II. *Cor.* 5. v. 16. *Rom.* 8. v. 14.

fait le *nouvel homme*, je n'ai pas beſoin, pour le prouver, d'aller à la quête d'innombrables paſſages dont la citation alongeroit trop; je trouve encore à cet égard tout ce qu'il me faut dans celui de S. Jean dont je me ſuis ſervi juſqu'ici. *Dieu nous a donné la vie éternelle.* Mais comment & où eſt-elle? Nulle part, hors de Jéſus-Chriſt; *& cette vie eſt en ſon Fils*, & par conſéquent cette vie éternelle ne peut être en nous que quand ſon Fils y naît, eſt enfant, croît & parvient *à ſa parfaite ſtature.* Voilà la ſeule vie éternelle.

Epheſ. 4. v. 13.

Mais ce que S. Jean ajoute immédiatement en confirmation, ſeroit encore bien plus poſitif & plus fort, s'il étoit poſſible. *Celui qui a le Fils a la vie*; remarquez bien l'expreſſion, il faut avoir le Fils, il faut l'avoir reçu: *A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfans de Dieu, ſavoir, à ceux qui croient en ſon nom.* Et afin qu'on voie bien que la vraie foi ſalutaire & la vie de ce Fils en nous, ſont deux (3) choſes inſéparables, les Apôtres & S. Jean en particulier, ſe ſervent tantôt de l'une & tantôt de l'autre de ces expreſſions: *Celui qui croit au Fils, a la vie éternelle, & celui qui a le Fils, a la vie éternelle: Celui qui l'a reçu, &c. &c.* S. Paul n'appelle-t-il pas la foi la ſubſtance même *l'hypoſtaſe des choſes qu'on eſpere*, c'eſt-à-dire, la réalité, l'eſſence de ces choſes dont l'éternité ne ſera que le développement: *Ou faites l'arbre bon & le fruit ſera bon, &c.* Et afin qu'on voie bien

Jean, 1. v. 12.

Hébr. 11. v. 1. *Matth.* 12. v. 33.

(3) On verra cette vérité parfaitement expliquée & démontrée vers la fin de ce volume, où je traite de la reſſemblance & de la différence qui ſont entre la foi au Fils de DIEU, & la foi du Fils de DIEU.

encore que tout ce qui n'eſt pas Jéſus-Chriſt en nous, n'a point en ſoi ni par ſoi la vie éternelle ; pour qu'on ne puiſſe apporter aucune reſtriction à cette indubitable vérité, il ajoute : *Celui qui n'a point le Fils de Dieu, n'a point la vie.* Voilà l'excluſion ; il ne dit pas : Celui qui n'a pas la raiſon, ſa ſagacité, la ſageſſe humaine, ſes raiſonnemens, &c. mais : Celui qui n'a point le Fils de DIEU, n'a point la vie. *Tous ceux qui ſont conduits*, non par ces choſes, mais *par l'Eſprit de Dieu, ſont enfans de Dieu.* Rom. 8. v. 14.

Qu'on chicane tant qu'on voudra ; que la raiſon & ceux qui n'ont rien de plus, cherchent à jeter un nuage ſur cette immuable vérité qu'il faudra reconnoître un jour ; ils pourront bien un moment l'obſcurcir à leur propre tribunal, mais ils ne l'obſcurciront jamais pour le Chrétien qui, en ayant en ſoi la divine expérience, en eſt auſſi ſûr, & plus ſûr, s'il étoit poſſible, que de ſon exiſtence même. Tous les Chrétiens ne ceſſent de le dire, de le crier aux hommes qui ne ſont que raiſonnables, mais en vain, ils ne ſont point crus, & il faut ſe contenter d'en gémir.

Une raiſon ſuperbe veut avoir, non-ſeulement les avantages qui lui ſont propres, mais encore les avantages exquis réſervés à DIEU ſeul & à ſon pur don. Elle ne veut jamais ſavoir qu'elle eſt née avec le péché, qu'elle eſt péché elle-même, & que dans la profondeur des miſeres de l'homme, elle eſt encore ſa plus grande miſere, parce que de toutes les maladies, la plus incurable & la pire, c'eſt celle où on ne ſent pas ſon mal, & où le rongeant ulcere eſt pallié par une fauſſe vigueur & une apparence de ſanté.

CHAPITRE III.

Continuation du même ſujet. De l'Immortalité.

UNE faſtueuſe philoſophie raiſonne, & ſans diſcuter la maniere, elle promet cette heureuſe immortalité, que Jéſus-Chriſt, *ſeul Prince de la vie*, peut auſſi ſeul promettre & donner aux ſiens, mais en ſe donnant lui-même à eux & non autrement; elle farde ainſi & couronne notre miſere, bien loin de lui ſervir de remede. Mais quoi, dira le Philoſophe, ce ſyſtême ne ſeroit-il pas très-dangereux? l'eſprit de l'homme eſt-il donc mortel? Oh non, aſſurément je le tiens immortel avec vous; je l'ai montré ſous un autre point de vue au diſcours premier; mais ce que vous ne faites pas avec moi, c'eſt de ſavoir comment & en quelle façon il l'eſt véritablement. Apprenez une fois, Philoſophe aveugle, que tout ce qui n'eſt pas en Jéſus-Chriſt, qui ne vient pas de Jéſus-Chriſt, ne peut jamais avoir qu'une immortalité de mort. Ce n'eſt point une contradiction; je pourrois, ſi je le voulois, me tenir derriere le rideau, & me contenter de dire: C'eſt l'Ecriture qui parle. Mais quand j'en dirois encore davantage avec elle, je ne crains point de me méprendre; toute vraie vie eſt en Jéſus-Chriſt, & il n'en eſt point ailleurs que dans le Verbe; tout ce qui n'eſt pas régénéré par ſon Eſprit, meurt dans le ſein même de ſa fauſſe vie. Il peut *avoir le bruit de vivre, mais il eſt mort.* Il eſt une de ces fauſſes branches, bientôt coupée par le jardinier qui ne veut que des branches légitimes

Apoc. 3. v. 1.

& à profit. Oui, ô homme ! tout ce qui n'eſt pas en Jéſus-Chriſt ſeul germe d'immortalité, n'eſt pas ſeulement bien ſorti, malgré ſa vie naturelle & prétendue raiſonnable, du domaine de la mort. Que s'il eſt hors de Jéſus-Chriſt quelque choſe d'immortel, il faut qu'il meure dans cette immortalité même; il ne vit que dans la mort & il meurt dans ſa fauſſe vie. C'eſt Jéſus-Chriſt ſeul qui a l'Empire, qui tient *les clefs de la vie & de la mort*; & pour la vraie immortalité, il faut qu'il *engloutiſſe* en nous *la mort par ſa victoire*. Cette immortalité bienheureuſe ne ſe donne qu'à la régénération, qu'à la vie de Jéſus-Chriſt, *qu'au revêtement de Jéſus-Chriſt; vous tous qui avez été baptiſés en Jéſus-Chriſt, vous avez revêtu Jéſus-Chriſt*. L'immortalité eſt la couronne & le prix du germe de Jéſus-Chriſt. Il faut que tout ce qui eſt du vieil Adam meure; il faut que l'eſprit naturel de l'homme ſoit lui-même changé, renouvelé, transformé. *Soyez transformés par le renouvellement de votre entendement.*

Apoc. 1. v. 18. & 3. v. 7. *I. Cor.* 15. v. 54—57. *Eph.* 4. v. 24. *Rom.* 6. v. 3. *Rom.* 12. v. 2.

Mais, (1) dira-t on encore, s'il faut qu'il ſoit

(1) Les vérités répandues en avance dans le premier Livre, ont préparé au lecteur l'intelligence de ceci. Ce que j'y ai appelé *l'eſprit aſtral*, qui eſt la clarté, le feu de la raiſon, ou de l'eſprit naturel de l'homme, cet eſprit ne peut jamais avoir avec DIEU, ou ce qui eſt le même, avec le VERBE-DIEU Jéſus-Chriſt, une union permanente, parce qu'il n'eſt pas aſſez pur & qu'il n'a pas pour origine la filiation & la nobleſſe ſainte de l'Eſprit de DIEU. A la mort du corps, cette raiſon ne peut plus avoir d'union avec le monde, puiſque ſéparée de ſon corps & des ſens corporels, elle l'eſt par conſéquent de toute liaiſon avec ce monde, dont ce corps & ces ſens lui fourniſſoient le moyen, & qui étoient les véhicules de ce commerce. Où trouvera-t-il donc ſon allumement & ſa lumiere ? Il n'a pas la vraie vie qui eſt en Jéſus-Chriſt & dans ſon Eſprit; il n'a plus en ſubſtitut les objets du dehors, qui

changé, ce ne ſera plus le même. Il faut lever l'équivoque; en effet, ce ne ſera plus le même, & tout-à-la-fois ce ſera le même. Ce qu'il a de bon demeure, ce qu'il a de mauvais périra, il faut que ce qu'il a de bon ſoit oint, pénétré, revêtu de l'Eſprit de DIEU. Il en eſt ici comme de la réſurrection de nos corps; ce ſera les mêmes, mais ils ſeront changés, ſpiritualiſés, glorifiés; & il faut que notre eſprit borné acquiere la capacité du progrès éternel par l'onction de

---

au travers de ſes ſens rallumoient & ravivoient en lui la penſée; & voilà ſon genre de mort; mais que lui reſte-t-il donc? Tout au plus une ſombre lueur, qui vient de ſa fécondité interne créatrice; mais cette lueur ne peut pas toujours durer, faute des moyens qui la raniment: & elle s'éteindroit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Mais comme DIEU a créé ce point de l'Eſprit pour être immortel, & qu'il ne rétracte pas ſon don, il faut tôt ou tard & de néceſſité, pour que cette immortalité ait lieu, ſoit pleine & hors des ténebres, 1.° Que ce point, pur d'abord en Adam, & enſuite infecté par la chute, ſoit purifié, exalté & rendu ainſi capable d'union avec l'Eſprit de DIEU; & c'eſt le feu de DIEU qui peut ſeul le purifier.... Quand cela eſt fait, voilà la *tranſformation* dont parle l'Ecriture, *& le renouvellement de l'entendement*, qui ne peut jamais ſe faire qu'à ce prix.... Les Philoſophes nous en donnent bien à garder avec leurs ſyſtêmes: ils prétendent démontrer l'immortalité par leur raiſon qui voit tout de travers; il ſemble que ce qu'ils ne voient pas par elle, leur échappe; & ils ne ſavent jamais, ou ne veulent dans leur orgueil jamais voir qu'il n'y a, ni il n'y aura d'immortel que ce qui eſt uni à l'Eſprit du Verbe en qui eſt la vie, & qu'après avoir, par une purification antécédente, été rendu capable de cette union bienheureuſe.

Rom. 12. v. 2.

Et quant à la comparaiſon tirée de nos corps, il n'y a qu'à s'exprimer nettement d'après le principe de l'identité & de la diverſité. Le ſaint homme Job dit: *Je verrai* DIEU *de mes yeux, je le verrai & non un autre.* Ainſi, c'eſt ſon corps & non un autre corps, & d'ailleurs S. Paul & toute l'Ecriture établiſſent cette identité. Ce ſera les mêmes particules, ce ſera la même chair; & voici la diverſité: c'eſt qu'il faut que ce *même* corps & les *mêmes* particules qui le compoſent, ſoient changés, c'eſt-à-dire élevés à une glorification, à une nobleſſe qu'ils n'avoient

Job, 19. v. 25—28.

l'Eſprit de DIEU, qui ne s'y unit que lorſque le péché en eſt ôté. Le Chrétien vit, mais ce n'eſt plus lui : *Je vis, mais ce n'eſt plus moi, c'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi* ; c'étoit donc tout-à-la-fois S. Paul qui vivoit : *Je vis ;* mais c'étoit S. Paul revêtu de la vie de Jéſus-Chriſt qui abſorbe la ſienne, qui a changé la ſienne : *Ce n'eſt plus moi, c'eſt Jéſus-Chriſt.* La vraie vie de Jéſus-Chriſt doit miner inſenſiblement dans le Chrétien, cette

Galat. 2. v. 20.

---

pas. *Il eſt ſemé corps animal, il reſſuſcitera corps ſpirituel ; ſemé en déshonneur, il reſſuſcitera en gloire ; ſemé en foibleſſe, il reſſuſcitera en force ; ſemé en corruption, il reſſuſcitera incorruptible*, &c. Ainſi, ce ſera le même, mais par l'échange le plus heureux, ce ne ſera plus le même. Comme un ſable vil & groſſier eſt changé par le feu purifiant en verre brillant & tranſparent, de même après que le corps, par la diſſolution, par la putréfaction, aura été réduit en ſes premiers élémens, du fond de ces ruines il germera & il reſſortira en gloire (pour les corps des juſtes, s'entend ; & pour les méchans, en ignominie). Il eſt dans l'homme un corps glorieux caché ſous l'écorce de notre chair & de notre corps opaque & groſſier. Et ce corps glorieux inviſiblement contenu ſous le groſſier & le viſible, eſt le germe heureux qui amenera à ſoi ce groſſier même, & comme dit l'Ecriture, il eſt le *levain* qui fera divinement *fermenter cette pâte.* Ainſi, pour réſumer, il faut que, & corps & eſprit, chacun ſelon ſa nature, ſoient changés & élevés à une qualité plus haute, pour arriver à cette heureuſe, durable & imperdable immortalité. Et quant à l'eſprit, dès que ſon union avec l'Eſprit de DIEU eſt rendue poſſible & actuelle, il eſt allumé pour jamais, & paſſé dans le domaine de la vie & de la lumiere, mais non point auparavant & ſans cette condition préalable. O Philoſophes, & vous gens du monde, où en êtes-vous ! c'eſt mon cœur qui vous parle & qui vous crie : Gémiſſez, ſoupirez, aſpirez, cherchez à attirer en vous cet Eſprit Saint, pour qu'il ſe ſubſtitue au vôtre. Appelez-le à grands cris, il ne demande qu'à percer, il vous entoure, il attend ; mais hélas ! il trouve la place priſe, & comme vous êtes libres de lui réſiſter, il ne force point le paſſage.

Matth. 13. v. 33. I. *Cor.* 15. v. 44.

Du reſte, ce que je viens de dire dans cette note, n'eſt qu'une répétition étendue & confirmative de ce que j'ai déjà déduit au Livre premier, qui n'étoit que comme un proſpect de tout l'ouvrage.

vie qu'il tient de l'Adam pécheur. Cette derniere n'a pas la nature divine à laquelle le Chrétien
II. *Pierre*, I. v. 4. doit participer : *Afin que le Chrétien ſoit fait participant de la nature divine*, dit l'Apôtre ; & cette nature divine, dont le germe eſt jeté dans le Chrétien, doit en grandiſſant & en ſe développant, détruire le germe de la nature péchereſſe, comme l'on voit dans le phyſique, une plante en croiſſant, faire périr celle qui eſt à côté. C'eſt
II. *Cor.* 4. v. 16. encore ce que diſoit S. Paul : *A meſure que l'homme extérieur déchoit, l'intérieur ſe renouvelle de jour en jour.* Il faut qu'en nous l'éponge ſoit paſſée ſur la hideuſe figure du péché, & l'efface inſenſiblement, pour que l'image de DIEU s'y peigne & ſe rétabliſſe. Le beau portrait qu'on feroit ſur une toile qui en auroit déjà un autre ! On n'y verroit que des traits confus, brouillés & monſtrueux : il faut donc que la premiere peinture s'efface. C'eſt la lutte, c'eſt le combat de ces deux vies en nous, & il faut que le Chrétien coopere à celle de la grace, en lui livrant & laiſſant ſa volonté, afin qu'elle mine en lui ſans obſtacle, la vie qui lui eſt oppoſée. Il faut qu'il concoure à cette grace comme Saint Paul qui étant atterré au chemin de Damas, en ſe relevant, diſoit : *Seigneur, que veux-tu que je faſſe ?*
Act. 9. v. 6.

Or je demande maintenant, tout cela peut-il ſe faire par la puiſſance de la raiſon qui n'a pas à
Epheſ. 2. v. 8. ſon commandement, *cette foi qui eſt un don de Dieu*, & ce principe divin, qui ſeul nous régénere ? Mais ſans en raiſonner davantage, & avant de comparer & mettre en regard quelques caracteres reſpectifs de la croyance & de la foi, j'approfondirai encore l'important ſujet de l'immortalité de l'ame.

CHAPITRE IV

CHAPITRE IV.

Plus ample éclaircissement sur l'immortalité.

VU l'importance du sujet, je crois devoir encore discuter ce qui regarde l'immortalité de l'ame. La grande erreur des Philosophes sur le comment ou la maniere dont l'être moral de l'homme peut être immortel, vient tout-à-la-fois de ce que s'en rapportant plus à leur raison qu'à l'Ecriture, ils posent de faux principes; mais sur-tout de ce qu'ils ignorent les infinies grandeurs de Jésus-Christ, seul principe & dispensateur de la vie; & enfin, qu'ils ne connoissent ni la dégradation & la réhabilitation des êtres, ni la chaîne qui lie l'homme avec le VERBE-DIEU & homme, pour le faire remonter & refluer en ce VERBE-DIEU dont la seule union peut assurer notre immortalité. Il n'est rien dans l'Univers entier, qui puisse l'avoir que ce qui est inséparablement uni au VERBE, source unique de toute vie & de toute lumiere. *En lui est la vie, & la vie est la lumiere des hommes.* C'est ce que j'assure ici avec la plus parfaite certitude; il faut pour l'immortalité de tout être moral, qu'il porte l'empreinte ou l'image pure du VERBE, & que ce VERBE l'y ait imprimée pour y écouler sa vie. Adam avoit reçu cette image pure; il l'a perdue par la désobéissance; dès là il perd la vie continuée, il faut qu'il meure: *Tu mourras de mort*, parce qu'il s'étoit désuni d'avec le VERBE son Créateur, & avoit ainsi délié le faisceau par lequel il tenoit à la vie du VERBE, dont auparavant il avoit l'image pleine & fidelle. Or pour l'immortalité, il

Jean, 1. v. 4.

Genese, 2. v. 17.

faut de néceſſité que l'homme regagne le point d'Adam innocent ; c'eſt-à-dire, que l'image du péché ſoit détruite en lui, & que celle du VERBE s'y repeigne & ſe rétabliſſe. Alors & non autrement, car le contraire eſt impoſſible ; le VERBE écoule continuellement la vie & la lumiere ſans obſtruction ni obſtacle ſur cette image réhabilitée, & cette vie qu'Adam avoit perdue eſt rendue à cet homme renouvelé en l'image du VERBE, & même lui eſt rendue avec un ſurcroît merveilleux, parce qu'elle ne peut plus ſe perdre, à cauſe de la *ſurabondance de la Rédemption* incomparablement plus efficace que la chute n'a été ruineuſe. Et c'eſt pour réhabiliter la nature humaine & lui rendre la nobleſſe & les priviléges qu'elle avoit perdus en Adam, que le VERBE eſt venu ſur la terre paroître en homme & mourir pour tuer la mort : *O mort, je ſerai ta mort !* & pour rendre l'homme capable ainſi, de regagner ſa vie & ſa lumiere. Voilà la maniere unique & le comment de l'immortalité (1) de l'homme. Je pourrois faire là-deſſus le traité le plus lié & le plus démonſtratif. Toute vie eſt en

---

Jean, 17. y. 2.

(2) *Tu lui as donné pouvoir ſur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés.* J'ai déjà préſenté cette immuable vérité ſous pluſieurs points de vue ; s'il en falloit une nouvelle confirmation, je dirois qu'Adam innocent & à ſa création, étoit une deſcendance, ou la derniere deſcendance de l'Elohim Adam ſupérieur ou primopremier Morphiſme de l'homme peint dans le Verbe infini & tout-à-la-fois ennaturé en dehors & inſéparablement ou hypoſtatiquement uni à lui. J'ai expliqué & démontré cette vérité en pluſieurs endroits de mes notes ſur les Elohims. C'eſt le DIEU-Homme qui eſt iſſu du Verbe comme tous les Elohims, en premiere émanation faite ou exécutée par lui. Or, j'atteſte en ſa ſainte & infiniment adorable préſence, deux choſes : 1.° Que ſelon l'ordre établi dans l'Univers, les cieux s'écrouleroient, & il rentreroit dans le néant, avant que l'homme inférieur puiſſe recevoir l'immor-

Jéſus-Chriſt, & hors de lui il n'en eſt point. Quiconque donc eſt rentré dans l'union avec lui, poſſede une vie & une lumiere qui ne peuvent plus ſe perdre, mais jamais, non jamais autrement.

---

talité, s'il n'eſt repompé dans l'idée ou l'image pure de l'Adam ſupérieur, & s'il ne reflue en lui tel qu'il en étoit primitivement deſcendu. Voilà ſon échelle, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, & ſon unique véhicule pour remonter & monter par conſéquent dans la vie éternelle qui eſt dans ſon Elohim ou Eloha. Qu'on peſe ce mot ſi profond de S. Jean, ch. 3. v. 13. *Perſonne n'eſt monté*, ni ne peut *monter au ciel, ſinon celui qui eſt deſcendu du ciel, ſavoir le Fils de l'Homme qui eſt au ciel.* Et cet autre de S. Paul qui lui eſt parallele. *Or ce qu'il eſt monté qu'eſt-ce autre choſe, ſinon que premiérement il étoit deſcendu dans les parties les plus baſſes de la terre.* Quel divin commentaire ne pourrois-je pas faire ſur ces deux paſſages! Mais ſinguliérement par rapport au premier, pour le dire en épiſode; on y voit clair comme le jour, non pas l'immenſité de la nature humaine de Jéſus-Chriſt, car ſi elle étoit immenſe, elle ne ſeroit plus homme, mais ſon *Ubiquité* & le pouvoir de ſe multiplier à volonté, parce qu'étant inſéparablement unie à la Divinité, ſa nature humaine étant pour ainſi dire détrempée dans l'immenſité, par conſéquent acquiert par cette union le pouvoir qu'un être fini peut en recevoir, & ainſi être comme il lui plait, non partout en plénitude, mais dans une *infinité d'endroits* tout-à-la-fois. Car la plénitude & le par-tout immenſe eſt réſervé à la Divinité ſeule. Ce myſtere qui même, comme je l'explique, n'en eſt point un, eſt en raiſon compoſée de l'Humanité finie & de la Divinité infinie dont cette humanité ſainte eſt inſéparable. Remarquez en effet que lorſque notre adorable Sauveur dit ces paroles rapportées par S. Jean, il étoit ſur la terre & il parla de lui-même comme étant ſur la terre & au ciel tout-à-la-fois. Or pour revenir de cette digreſſion, j'atteſte, 2.° Que par la vérité établie dans toute l'Ecriture & ſinguliérement par le paſſage même de S. Jean cité plus haut, ſi rien ne peut *monter au ciel que ce qui en eſt deſcendu*; comme ce qui en eſt deſcendu en eſt dérivé, émané ou créé très-pur, & non pointé avec les faux habits que les révoltes & les chutes ont mis ſur lui, il en réſulte infailliblement que tout ce qui doit remonter juſqu'à l'Elohim DIEU-Homme, ne le peut ſans lui être uni, & il ne peut lui être uni que par la reſſemblance, & cette reſſemblance ne peut avoir lieu, ſans qu'il regagne ſon image pure.

Ephéſ. 4. v. 9.

Cependant, si je me bornois à ce que je viens de dire, on pourroit m'objecter avec justice ce que je fais de l'immortalité des méchans, & me demander si les impies rejetés ne pouvant plus être unis avec le VERBE & avec sa

---

gée & décrassée de toute la rouille que le péché a mise sur cette image primitivement pure. Alors l'image restituée par la force de la Rédemption & par l'opération du Saint-Esprit qui détruit dans l'homme docile tout le misérable accessoire & le faux vêtement, pour rétablir sur leur ruine & insinuer l'image de Jésus-Christ, alors, dis-je, & non autrement, il rentre en Jésus-Christ, ou ce qui est le même, dans le Verbe comme dans le lieu & le pays, si j'ose m'exprimer ainsi, qui lui est naturel; c'est sa place; il est taillé, ciselé, approprié pour être éternellement uni au Verbe seul Prince de la vraie vie; il est dans la vie même, & voilà l'immortalité & le seul chemin pour y arriver. Mais aussi voilà ce qu'il en coûte: il faut que la fausse image, l'homme de péché, le corps de mort, l'homme animal périssent. Je pourrois présenter encore cette immuable vérité sous nombre d'autres points de vue, tous rentrant en elle & la vérifiant en tout sens, & sous quelque côté qu'on l'envisage. Et quant au passage de S. Jean & à l'usage que j'en ai tiré, on peut en ce sens l'envisager comme un parallele de cette divine promesse: *Voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.* Or il étoit encore alors sur la terre avec son corps.

Math. 28. v. 20.

D'après cet exposé, on pourroit calculer par une arithmétique sûre & divine, tous les degrés pour ainsi dire, & les quantités du salut & de l'immortalité, ou de son exclusion, pour chaque homme ou chaque individu. La regle ou la mesure en est le plus ou le moins de mal que par les habitudes plus ou moins invétérées & par conséquent fixées, il a mis en lui sur la nature primitive, ce qui a formé une fausse nature qui s'est identifiée avec son être & qui plus ou moins est devenue lui-même. Les hommes malheureux, dissipés, pécheurs & mondains, n'y songent pas, & dans le perpétuel étourdissement qui compose leur vie ils *ne savent pas* ou ne veulent pas voir le sort qui les attend; semblables à l'insensée autruche qui se croit en sureté, moyennant qu'en cachant sa tête elle ne voit pas le coup de mort que va lui porter le chasseur. Cette arithmétique divine de quantités, d'identité de l'être conservée ou perdue, est très-bien décrite pour qui sait l'y voir, dans les trois premiers chapitres de l'Apocalypse; & dans le même livre, ch. 13. v. 18. il est parlé du *nombre de la Bête* qui est précisément la quantité de fausse image ou image du vieil homme dont les

vie, ſont donc deſtinés à une mortalité entiere? Il s'en faut infiniment; je dois répondre & éclaircir. L'homme, quelque impie qu'il ait été, ne peut mourir d'une mort totale; il reſte en lui un germe de vie & de lumiere, mais pour ſon malheur & ſon ſupplice, ce germe de vie & de lumiere eſt à moitié étouffé; c'eſt une mort dans la vie, & une vie dans le ſein même de la mort; c'eſt un déchirement de ſon être, qui pourtant ne peût mourir, vu que par ſa création & par le fond de ſon eſſence, il avoit été fait pour être uni au VERBE ſon Créateur, avec lequel il a un inſtinct de réunion dont la force eſt inconcevable, parce qu'il eſt la derniere fin des êtres. Ainſi le VERBE l'attire à lui, mais à cauſe de l'impureté fixe & tenace de ce méchant, il le repouſſe & ne peut s'y unir. Tellement, que perpétuellement attiré & repouſſé, ſon tourment ne ſe dé-

---

hommes ſe revêtent & qu'ils mettent ſur leur nature & ſur leur être. Et il eſt dit aux intelligens de n'en prendre que ce qui eſt indiſpenſable pour converſer au dehors, dans le monde & parmi *la nation perverſe & tortueuſe. Ici eſt la ſageſſe; que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête, &c.* Car il faut tôt ou tard, que ce qui eſt de la bête dans l'homme, où *l'homme animal* périſſe, perde l'être & l'identité ou ipſéité, après les tourmens préalables plus ou moins grands ſelon la ténacité du mal. Il n'y a point de ſupplice ou de tourment tranſcendamment éternel & qui dure ſans fin dans toute l'Eternité poſtérieure; mais il y a une mort éternelle pour tout ce qui ne ſera pas dans l'homme l'image du Verbe réhabilitée qui ſeule peut être ſauvée & recevoir l'immortalité. Et quand je dis *mort éternelle*, elle n'a lieu qu'après les punitions préalables ſubies par l'individu pécheur avant que la partie ou quantité méchante en ſoit évacuée & aille à la mort. Que ſi le mal prévaut dans cet individu & qu'il meure hors d'état de grace, c'eſt l'enfer & la damnation; mais ſi malgré ſon impureté, il reſte plus de bon, & qu'il meure en grace & dans une volonté ſoumiſe, alors il entre dans les états de purification, &c. &c.

Philip. 2. v. 15.

I. *Cor.* 2. v. 14.

crit point; il n'eſt point immortel en la maniere des juſtes unis au Principe de la vie & de la lumiere; mais il eſt impériſſable & indeſtructible, ſans avoir ni cette vie pleine, ni la lumiere néceſſaire au raſſaſiement de ſon être. C'eſt, pour ainſi dire, une moitié immortalité & une vie toujours continuée & toujours privée de la plénitude.

Et pour le faire comprendre, il faut ſavoir que les Anges & les Saints glorifiés vivent dans le feu céleſte; mais ce feu céleſte eſt tempéré, mitigé, approprié à leurs natures, par le mélange des deux autres élémens, *l'eau vive* dont parle l'Ecriture, & l'air céleſte (2): & ils jouiſſent de cette température, qui eſt non-ſeulement leur vie bienheureuſe, mais qui eſt auſſi la pure & divine lumiere qui les éclaire; tout comme en analogie inférieure, le jour matériel n'auroit pas lieu par le ſoleil pur, & ſi ſon rayon ne s'engageoit pas dans l'air ou la lumiere univerſelle qui eſt ſon véhicule, & qui, par ſon mélange, fait l'uſage & l'heureuſe proportion de la lumiere avec nos yeux. Il nous faut ces deux choſes pour le jour qui nous éclaire; or comprenez maintenant en rapport, que les méchans & les damnés vivent dans le feu pur & non mitigé, qui les rend non-immortels en la maniere des Saints, mais incorruptibles, & ils n'ont d'autre lumiere que celle

Apoc. 22. v. 1.

(2) L'air céleſte eſt ce que l'Ecriture Sainte appelle le *vent du jour*, parce que c'eſt l'air du jour éternel, c'eſt l'un des ſens. C'eſt ſur cet air céleſte & ſurcéleſte de tous les degrés & ſur les autres élémens primitifs que s'exécutent les divines merveilles des phénomenes de là haut & auſſi tous les arts céleſtes dont je traite ailleurs.

Geneſe, 3. v. 8.

du pur feu (3), qui ne fait point un jour clair & ſerein ; ils ſont tenus ſous les *liens d'obſcurité*. Ce feu les brûle & ne les détruit point, car au contraire, il les *ſale*, comme dit Notre-Seigneur, pour qu'ils ſoient incorruptibles, tout comme en oppoſition les Saints ſont ſalés du *ſel de la ſageſſe*, qui les rend immortels. II. *Pierre*, 2. v. 4. & *Judæ*, v. 6. *Marc.* 9. v. 48.

Ainſi, ce feu qui brûle les damnés ne les éclaire ni ne les purifie point, parce que, comme il eſt dit dans l'Apocalypſe, ils ont la *cuiraſſe* de feu, ils en ſont enduits, & cet enduit plus ou moins ſerré, fait l'intenſité de leur tourment. Ajoutez que, privés de la lumiere vitale & claire, ils n'ont aucune perſpective de retour ; la douce eſpérance n'habite point ces régions de ténebres deſtituées de la lumiere pleine ; & comme ils ne voient aucun jour à ſortir de ce lamentable état, c'eſt ce qui fait leur rage, leur déſeſpoir, & le *nom de blaſphême* qui leur eſt donné, comme dit l'Ecriture, & qui augmentant toujours leur rebellion & leur coulpe, rend leur état permanent & durable (4). *Apocal.* 9. v. 17.

(3) Si le lecteur déſire de le comprendre parfaitement, il n'a qu'à prendre une comparaiſon, & il aura dans le phyſique la preuve de ce que j'avance. Qu'il faſſe un moment avec moi la ſuppoſition que le ſoleil n'eût point de véhicule dans l'air ou la lumiere univerſelle répandue par-tout, alors il n'arriveroit jamais à nos yeux & nous n'aurions jamais de jour, une nuit vaſte & univerſelle ſeroit répandue pour nous dans toute la nature ; on verroit ſeulement un point couleur de feu à trente-trois millions de lieues, mais qui ne ſeroit d'aucun uſage pour nous éclairer ; que ſi vous approchiez du ſoleil à une proximité de contact, il vous conſumeroit ſans vous éclairer. Voilà une image du feu de l'enfer privé de l'élément ſon coadjuteur néceſſaire pour faire avec lui le jour ou la lumiere. Il brûle les damnés (ſans les conſumer par la raiſon que je viens de dire, ni les détruire & anéantir), mais il ne les éclaire pas.

(4) Il faut toutefois faire ici une exception. Il eſt des temps où ces êtres rejetés peuvent avoir de certaines lumieres ; car

C'eſt ce qui fait la différence eſſentielle qui eſt entre ces damnés & les ames qui ſont deſtinées à être purifiées, n'étant pas coupables de rebellion & n'étant point arrivées à ce degré de perverſité. Elles ſont auſſi ſalées de feu, mais c'eſt un feu purifiant; elles n'ont pas la cuiraſſe de l'endurciſſement; l'eſpérance ne les abandonne pas; elles ſouffrent en patience l'opération de la juſtice Divine qui leur applique ſon feu pour les purifier & les rendre capables, après que la tache plus ou moins forte eſt enlevée, d'être réu-

---

le démon, ſous l'empire duquel ils ſont aſſujettis, en a beaucoup & peut leur en montrer d'aſtrales (comme on a vu); mais toutes ces lumieres & des démons & des damnés, ſont abſolument inutiles pour leur bonheur. Elles ſont privées de l'amour qu'ils ne peuvent pas avoir; ils les emploient au mal, aux ruſes, à tenter, &c. Ces lumieres ne ſont jamais celles de la vraie vie; elles ſont plutôt une partie de leur ſupplice, & le continuent en les rendant toujours plus coupables. Il faut diſtinguer les lumieres ſtériles, ou qui privées d'amour ſont une occaſion de plus pour faire le mal, de la *lumiere de la vie* dont parle Notre-Seigneur, & qu'il donne à ſes élus. Mais ces lumieres que les damnés ont par intervalles, ne ſont qu'une exception, & en général, ils ſont dans les plus affreuſes ténebres, & y rentrent toujours. Pour achever de faire comprendre ceci, il faut ſavoir; 1.° Que l'état de ces damnés n'eſt jamais un état permanent, mais toujours changeant & inquiet, parce qu'ils n'ont jamais, comme on a vu, le raſſaſiement de leur nature. 2.° Que ces lumieres qu'ils ont par intervalles, ſont plutôt des lumieres punitives, en ce que non-ſeulement elles leur donnent une plus grande ſphere d'activité au mal, & aiguiſent leurs ruſes & leurs malices en leur fourniſſant plus d'artifice; mais punitives encore, en ce qu'elles leur montrent par intervalles & comme des éclairs, le bonheur & la gloire des Saints, ce qui redouble leur rage & leur jalouſie, & ajoute au malheur actuel & eſſentiel de leur état, la vue du bonheur des autres. Le Démon lui-même voit par intervalles ce bonheur ineffable, puis qu'avant d'être renvoyé, chaſſé & rejeté dans l'abyme des ténebres & des tourmens de feu, il a le pouvoir qui lui a été accordé, d'environner *la cité des Saints*, comme on voit dans l'Ecriture. Toutes ces économies ont lieu & ſe ſuccedent, mais l'état foncier eſt les ténebres. Telle eſt

Jean, 8. v. 12.

Apocal. 20. v. 8.

nies au VERBE-DIEU vie & lumiere, leur principe & leur fin. Je pourrois ajouter une infinité d'autres choſes ſoit en confirmation, ſoit en enviſageant cette théorie ſous d'autres points de vue, ce qui en feroit une démonſtration complete; mais ceci doit ſuffire. Ainſi les damnés ne ſont point immortels dans le ſens des Saints, ni des ames mortes en grace; mais ils ſont incorruptibles; ils vivent dans le continuel déchirement de leur être; ils vivent dans la mort & meurent dans la vie; ils vivent dans le feu privé de la douce & béatifiante lumiere & dans le déſeſpoir.....

Remarquez cependant, qu'il y a même une ſorte de miſéricorde dans l'enfer; car ſi par impoſſible, les damnés pouvoient être admis dans le Ciel, ils y ſouffriroient bien plus encore, parce qu'il ne peut pas être leur lieu, qu'ils y ſeroient déplacés, & que l'amour pur & divin qui y regne les tourmenteroit bien davantage. J'ajoute en oppoſition & contraſte, que les Saints, dans le ciel, ont & reçoivent à chaque inſtant le raſſa-

---

la ſituation qui eſt préparée à ceux qui meurent dans l'endurciſſement & dans l'impénitence finale; & tels le genre & la nature de leur immortalité,

Une femme dont j'ai parlé au Tome premier, à l'occaſion de la gloire externe & de la gloire interne qu'elle a confondues, s'eſt aviſée de faire un autre ouvrage intitulé *Les XIV Lettres, ſur l'état des ames, &c.* où elle a brouillé & confondu l'enfer avec la purification, & mis pêle-mêle les degrés qui les ſéparent. L'un eſt la peine du dam, infligée par la juſtice purement punitive, & qui n'eſt point purifiante; l'autre eſt un feu médicinal & purifiant, enlevant de proche en proche les obſtacles qui s'oppoſent à la réunion. Telle eſt la confuſion que Mademoiſelle Hubert a miſe dans ces vérités & dans ſon livre. Il eſt un grand abyme entre l'Enfer & les demeures de purification; & combien plus entre l'Enfer & le Ciel, comme il fut répondu au riche voluptueux. *Luc.* 16, v. 26.

ſiement de leur nature, & autant de lumiere & de vie que leur vaſe ou récipient en peut contenir; en ſorte que toujours ſatisfaits, ils ne ſauroient avoir de déſirs inquiets; & que leur déſir eſt plutôt un *appétit* du futur & d'un accroiſſement de dilatation. Au contraire, les damnés n'ont jamais le raſſaſiement de leur nature, & cette privation fait leur fureur, &c.

CHAPITRE V.

Récapitulation de ce qu'on a vu plus haut ſur la foi & ſur la croyance.

POUR revenir de cette digreſſion & avant que d'avancer davantage dans les caracteres diſtinctifs de l'une & de l'autre, il faut réſumer ce qui en a déjà été dit: la croyance eſt donc fondée ſur le témoignage des hommes, mais la *foi* l'eſt ſur le témoignage de DIEU même qu'il donne au dedans; & cette foi eſt ce témoignage lui-même, infiniment plus grand que le témoignage ſur lequel eſt appuyée la croyance. Il eſt infiniment certain, & d'un ordre de certitude plus haut que la certitude qu'on tire de la croyance; c'eſt une certitude donnée dans l'intérieur par le Saint-Eſprit même & gravée en nous de ſon doigt éternel. C'eſt une certitude qui eſt tout-à-la-fois dans l'eſprit & dans le cœur. Dans l'eſprit la lumiere, dans le cœur la chaleur de l'amour de DIEU, connu, ſenti & goûté, même encore indépendamment de toute lumiere, car le cœur a ſes raiſons d'aimer dans l'amour même que le Saint-Eſprit y verſe: *L'amour de Dieu eſt verſé dans vos cœurs par le Saint-Eſprit.* Voilà ce dont tout vrai fidelle eſt ſûr par expérience.

Matth. 5. v. 3.

Dans la *croyance*, & pour l'acquérir, il faut que la raiſon agiſſe; la raiſon droite en eſt le moyen; c'eſt ſon miniſtere & ſon exercice. Pour la *pure foi*, au contraire, il faut que la raiſon ſe taiſe & ceſſe ſon opérer. Il faudroit, pour recevoir cette foi qui eſt une effuſion du Saint-Eſprit, que dans les momens heureux où il veut percer, notre eſprit fût ainſi qu'un glace unie & polie, pour ainſi dire ſans image, ſans penſée, ſans action, & comme ce que les Philoſophes appellent *tabula raſa*; alors cet eſprit dénué & appauvri de ſes idées propres, peut dans ces inſtans recevoir la lumiere ſupérieure de la foi. C'eſt ici qu'eſt le ſecret de Jéſus-Chriſt, & cette *pauvreté d'eſprit*, tant recommandée, & à laquelle ſeule appartient le royaume de DIEU. Car DIEU infiniment bon & infiniment fécond ne manque jamais de communiquer ſon Eſprit là où cet Eſprit peut entrer & où il trouve du vide & une abſence de la propre action de l'Homme; alors il opere lui-même; & voilà l'une des raiſons pourquoi les ſages en eux-mêmes, les ſavans & les entendus ſont tant foudroyés dans l'Ecriture; c'eſt parce qu'ils meublent bien la place, & que le Saint-Eſprit la trouvant priſe, ne pénetre que là où il rencontre l'humilité, la démiſſion & le vide. Ici encore, remarquez que le vrai quiétiſme ne regarde point ce qui eſt du reſſort de la raiſon (& n'y déroge point) mais regarde uniquement ce qui eſt du reſſort de la grace. Ce vrai quiétiſme eſt très-diſtingué des abus d'un faux quiétiſme & de toute eſpece de fanatiſme; & c'eſt faute de faire cette diſtinction, qu'on l'a injuſtement calomnié. Ainſi, pour la *croyance* & pour tous les objets qui ſont du reſſort de la raiſon, l'eſprit

Rom. 5. v. 5.

doit agir ; mais pour la *vraie foi*, il doit être en ſilence, en quiétude & en repos. Il n'eſt pas queſtion de ne pas agir au dehors pour remplir ſes devoirs, mais bien de faire taire l'eſprit propre. Il n'eſt pas non plus queſtion d'attendre la grace ſans la demander, mais il faut au contraire, l'obtenir par des prieres perpétuelles & des vœux continuels ; voilà l'opérer de l'homme.

CHAPITRE VI.

Digreſſion. Du vrai Quiétiſme.

UN moment, interrompons encore mon ſujet. Il faut à cette fois éclaircir une matiere qu'on a tant embrouillée, lever le ſcandale, *non donné*, mais très-malicieuſement *pris*, ſur le vrai *quiétiſme* ou myſticiſme, qui n'eſt autre choſe que la religion du cœur & de l'amour, & cette vie *intérieure & cachée en Dieu*, dont parle l'Apôtre. Il faut ſéparer le bon grain de l'ivroie que l'ennemi de tout temps inſtigateur de la calomnie, a cherché à y mêler ; réduire au ſilence les clameurs d'une maligne ignorance ; & enfin, bien marquer les bornes qui ſéparent ce vrai quiétiſme, du faux avec lequel on s'eſt plu de tout temps à le confondre, & à qui on a prêté à frais communs des doctrines révoltantes.

Col. 3. v. 3.

Par rapport au point (1) que je veux traiter

(1) On comprend que mon but n'eſt pas de traiter dans ce chapitre, de tous les points controverſés & que de paſſionnés adverſaires ont élevés contre la Religion ſeule éternellement vraie, je veux dire la Religion intérieure, par-tout annoncée dans l'Ecriture comme la ſeule réelle ; ni de ſuivre toutes les chicanes de ces hommes propriétaires & très-ignorans ſous l'apparence d'une ſcience vaine. Il faudroit pluſieurs volumes pour cela, & ceux qui ſouhaiteroient de voir à quel point ces hommes

dans ce chapitre, on a publié : « Que les Quiétiſtes » attendent la grace, preſque comme d'immo- » biles ſtatues, ſans rien faire par eux-mêmes » pour l'obtenir ». C'étoit ſinguliérement l'équivoque que le fougueux M. Boſſuet mettoit en avant dans ſes paſſionnées diſputes avec Madame Guyon & M. de Fénélon, qui ont fait tant de bruit. Il ſoutenoit (lui, Boſſuet) que dans le quiétiſme ou myſticiſme, on ſupprimoit les demandes à DIEU; & que ſous le prétexte d'une oraiſon pure, ſimple, de foi, de ſilence reſpectueux & d'amour, on anéantiſſoit les actes de la priere; on ne put jamais lui faire entendre raiſon, malgré la parfaite démonſtration du contraire, parce qu'il avoit ſes vues (dont DIEU, qui ſonde les cœurs, a été le juge), pour ne pas entendre raiſon & pour ſe refuſer à la lumiere. Quiconque voudra lire les divins ouvrages de Mad.e Guyon, & ſinguliérement ſon *Moyen court*

---

ont été injuſtes, n'auroient qu'à lire la belle vie de Madame Guyon & ſes *juſtifications* que M. Boſſuet qui ne vouloit abſolument pas être convaincu, ne voulut ni lire ni laiſſer lire; mais elles ſe ſont conſervées malgré lui & imprimées en trois volumes. M. Boſſuet, tout grand génie qu'il étoit & ſavant dans les livres, (*doctus in libro*) en même temps que paſſionné, fier de ſa ſcience, élevé par ſes emplois & par ſon crédit, bien éloigné de la *pauvreté d'eſprit* qui ſeule peut recevoir la vérité divine dans ſa pureté; M. Boſſuet étoit piqué juſqu'au vif de ſe voir convaincu d'avoir ignoré la vraie tradition du myſticiſme depuis les Apôtres par les plus ſaints Peres de l'Egliſe, & ſinguliérement par les Peres Grecs & les Peres des déſerts, (comme on le voit dans les conférences du célebre Caſſien, par rapport à ceux-ci) ſans qu'il y ait jamais eu d'interruption, comme une lampe qui ne s'eſt jamais éteinte & qui ſera allumée juſqu'à la fin des ſiecles, malgré toute la rage des faux docteurs & le ſouffle empeſté de l'ennemi qui voudroit l'éteindre. Mais pour revenir, je ne traite dans ce chapitre que le point peut-être le plus eſſentiel, je veux dire de l'oraiſon d'u-

Matth. 5. v. 3.

qui traite de l'oraiſon, ne pourra qu'être dans le dernier étonnement de l'obſtination de M. Boſſuet à voir tout de travers, c'eſt-à-dire, à ne pas voir ce qui y eſt, & à voir ce qui n'y eſt pas. J'en ai écrit amplement ailleurs, & je n'y reviendrai pas davantage ici. Levons ſeulement les équivoques, & déduiſons en bref la vraie doctrine à cet égard.

Eccl. 3. v. 7. *Luc.* 11, v. 9 & 10. *Apocal.* 3. v. 20. Le ſage a dit : *Il eſt un temps de parler & un temps de ſe taire.* Notre Sauveur a dit : *Demandez, & vous recevrez ; heurtez, & il vous ſera ouvert.* Et encore : *Si quelqu'un entend ma voix, j'entrerai chez lui.* Le ſaint roi David ne ceſſe de crier à DIEU, de ſoupirer, de gémir, de demander, & le même David a dit : *Pſ.* 65. v. 2. *O Dieu ! la louange t'attend dans le ſilence.* Tous les Juſtes, tous les Prophetes, tous les Apôtres & tous les Saints ont crié à DIEU. Et au contraire Samuel a dit : *Parle, Seigneur, car ton ſerviteur écoute.* I. *Sam.* 3. v. 10. Un autre Pro-

---

nion & de repos différente de la priere active qui en eſt la préparation comme celle-là en eſt la fin bienheureuſe. Et quant a M. Boſſuet, il eût été bien difficile pour ne pas dire impoſſible qu'il eût l'onction ſecrete de cette vraie grace, inſéparable de la toute haute lumiere. Cette divine fleur ſe fane & ſe retire à l'attouchement impur de l'orgueil ſpirituel & même quand il n'y en auroit dans le cœur que quelques mouvemens continués. Or comment M. Boſſuet auroit-il pu n'aller pas ſe briſer contre cet écueil, lui dont ſans conteſtation le cœur étoit enflé de la gloire qu'il avoit acquiſe, qu'on appeloit déjà de ſon vivant un Docteur, un Pere de l'Egliſe, & lui-même ſe donnant ſans façon ce titre qui ſeul démontre ce que j'ai dit. Il n'en faut pas tant pour mettre en fuite la grace, malgré les plus grandes apparences. Un DIEU tout juſte, & qui a ſouverainement en horreur tout genre d'orgueil, laiſſe à ces hommes célebres aux yeux du monde, ce qu'ils ont voulu, la gloire, la réputation, comme il a voulu laiſſer combler les Romains de la gloire qu'ils ont cherchée, & même au-delà de toute leur attente.

phete a dit : *Que toute penſée ceſſe, que toute imagination ſe taiſe en la préſence du Seigneur.* Puis en une infinité d'endroits de l'Ecriture, il eſt parlé du Sabbat, loi réellement donnée, en même temps que figure du repos où l'ame doit entrer enfin, après avoir crié & travaillé : *J'ai juré en ma colere, s'ils entrent dans mon repos.* Après l'œuvre de la création, DIEU lui-même ſe repoſa ; & rien n'eſt plus fort que ce que dit le Prophete Iſaïe : *Celui qui laboure pour ſemer, labourera-t-il tous les jours ? &c. Ainſi avoit dit le Seigneur, l'Eternel, le Saint d'Iſraël : En vous tenant tranquilles & en repos, vous ſerez délivrés ; votre force ſera en vous tenant en repos & en eſpérance, &c.* Je pourrois citer des paſſages ſans fin qui indiquent ou l'une ou l'autre de ces pratiques *de travail, ou de repos* (de l'ame). Et ainſi, toutes les deux ſont contenues dans l'Ecriture, & le vrai quiétiſte ne ſe met point de lui-même dans le *repos*, mais il y entre naturellement, après avoir long-temps & tout le temps néceſſaire pratiqué l'autre. Il commence par crier à DIEU très-long-temps par *l'ardente oraiſon des affections*, avant que de *l'écouter lui-même dans l'humble & reſpectueux ſilence de la foi.*

Habac. 2. v. 20.

Pſ. 95. v. 11. & *Héb.* 4. v. 3.

Iſaïe, 28. v. 24.

Iſaïe, 30. v. 15.

Ainſi, ſelon le proverbe, *Diſtingue tempora & bene docebis*, il faut ſavoir diſtinguer les temps & les degrés. Long-temps l'homme doit occuper par la priere active ſes ſens intérieurs, l'eſprit, l'imagination, la mémoire, &c. pour les déſoccuper des objets extérieurs qui le diſſipent, & de peur qu'ainſi ils ne *regardent à la vanité*, pour parler avec l'Ecriture ; & cette priere active & les méditations ſaintes, doivent être accompagnées de la mortification des ſens & de la volonté propre, en tant qu'oppoſée & contraire à la volonté de

Pſ. 119. v. 37.

DIEU. Mais lorſque ces pratiques ont eu tout leur effet & ont été miſes en œuvre tout le temps néceſſaire; alors l'ame ſe ſent attirée au repos, c'eſt-à-dire, à ceſſer ces prieres actives, ces cris tumultueux à DIEU, pour entrer dans un ſilence qui n'eſt ni oiſiveté, ni pareſſe, il s'en faut infiniment. Mais elle commence à jouir au dedans des fins de ſes prieres ſi ſouvent & ſi long-temps répétées. Car quelles peuvent être les vraies fins de la vraie priere? Je ne parle pas ici de ces fauſſes prieres d'eſprits déréglés & propriétaires, qui ont pour but d'obtenir la ſatisfaction des déſirs mondains, ſans s'embarraſſer de ſavoir s'ils ſont conformes à la volonté de DIEU, à leur bien réel, ſelon ce qu'a dit l'Apôtre: *Vous demandez & vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal & pour l'employer à vos voluptés.* Jacq. 4. v. 3.

Mais la vraie & grande fin que ſe propoſe le fidelle dans ſa priere; c'eſt d'obtenir l'amour de DIEU, que le Saint-Eſprit répand, verſe dans le cœur, & ſon union avec lui. Or ſi je demande toujours, employant le moyen au-delà de ce qu'il peut ſervir de moyen, je déſordonne tout, & je n'obtiens pas la fin, qui eſt le terme du moyen & le temps où il doit ceſſer; & il doit ceſſer lorſque je ſens mon cœur en union avec DIEU, ce qui eſt la vraie oraiſon tranquille, l'oraiſon du cœur, de la foi & de l'amour; du cœur, dis-je, qui tend continuellement & s'enfonce toujours plus dans l'amour de DIEU, juſqu'à ce qu'enfin, le cœur & la volonté ſoient établis dans cette union & dans cet amour, d'une maniere fixe & continuelle. Alors le cœur uni prie tout ſeul, ſans les tumultes de l'activité, qui ne feroient que le ſortir de l'union & l'en diſtraire, &

& qui empêcheroient dans ſon fond la jouiſſance pure & tranquille de la paix divine & de DIEU même, à qui il a tant & ſi long-temps crié pour l'obtenir. Voilà la vraie oraiſon, qui n'eſt autre enfin que l'union avec DIEU. Et tant s'en faut qu'elle détruiſe la vraie piété, qu'au contraire elle en eſt la palme, la couronne, la quinteſſence & le terme.

Tournons encore la choſe, & conſidérons-la ſous un autre point de vue. Il faut de néceſſité que l'image de DIEU ſe réhabilite en nous. Pour que cette divine image s'y rétabliſſe, il faut que l'image du vieil homme tombe par lambeaux & périſſe enfin. Or ſi un tableau dans lequel une image doit s'effacer pour en ſubſtituer une autre, ſi ce tableau remuoit toujours, il n'occaſionneroit que de faux traits & jamais le nouveau portrait n'obtiendroit ſa perfection, ſes traits ſeroient toujours manqués. Ainſi, pour revenir, il faut diſtinguer les temps & les degrés; chaque choſe a ſes commencemens, ſes progrès & ſa fin. Ce qui eſt excellent pour un temps deviendroit nuiſible & un obſtacle dans un autre; je pourrois parfaitement expliquer cette économie diverſe & une de la grace, & la démontrer invinciblement, mais j'interromprois trop le fil du diſcours. Cependant je dois ajouter encore deux choſes; la premiere, c'eſt qu'on a vu par ce que je viens de dire, que cette oraiſon interne de pure foi & d'amour eſt infiniment éloignée d'être une oiſiveté, & pour ainſi dire, une ſtupidité intérieure comme une malicieuſe ignorance l'en a accuſée. Rien au monde n'eſt plus noblement actif, ſans action tumultueuſe toutefois, puiſque c'eſt une action dans le repos même,

une action du concours de la volonté avec DIEU à qui on eſt uni, une action divine dans la paix & dans la jouiſſance.

La ſeconde choſe, c'eſt qu'il faut bien ſe garder d'appliquer l'idée de ce vrai & ſaint quiétiſme aux actions extérieures de devoir & de circonſtances. Ceci ne regarde point le dehors, & cette oraiſon s'accomplit toute entiere au dedans, ſans déroger en rien aux devoirs extérieurs ni aux affaires de la vie auxquelles la poſition & la vocation de chacun l'appelle; elle y déroge même ſi peu, qu'au contraire elle fait agir dans ces affaires du dehors avec une exactitude, une équité, une vertu ſûre d'elle-même, un ordre exquis dont les gens du monde ſont incapables, à cauſe des défauts qu'y mêle leur amour-propre; au lieu que le fidelle & l'homme d'oraiſon ſanctifie tout ce qu'il fait par le motif de l'amour de DIEU, & par l'acte habituel de tout faire en vue de lui & en ſa ſainte préſence. Voilà la vraie, ſûre & ſeule maniere d'accomplir ces divines pratiques de l'Ecriture, renfermées dans ces paroles:

Pſ. 16. v. 8. *Je me ſuis toujours propoſé l'Eternel devant moi*, dit David; & l'ordre donné de DIEU à Abraham:

Geneſe, 17. v. 1. *Marche devant ma face & ſois entier.* Et enfin l'admirable précepte de l'Apôtre, ſi peu pratiqué par les gens du monde, & même dont l'énergie eſt par eux ſi peu compriſe: *Soit que vous mangiez*,

Coloſſ. 3. v. 17. & I. *Cor.* 10. *ſoit que vous buviez, ou que vous faſſiez autre choſe, faites le tout à la gloire de* DIEU. Voilà l'oraiſon continuelle & qui ne ceſſe point, car dans le tumulte du dedans, il ſeroit impoſſible que s'accomplît ce précepte, *Priez ſans ceſſe* (2); au lieu que l'ame

(2) Un ſaint ſolitaire auquel de jeunes gens touchés de la grace & qui s'étoient mis ſous ſa conduite, avoient promis

arrivée à l'union avec DIEU, eſt dans une priere auſſi tranquille que perpétuelle, & que les oc-

---

d'obéir, leur fit durant trois ans répéter continuellement une très-courte formule de priere, comme, par exemple: » Mon DIEU, » venez à mon aide; hâtez-vous, mon DIEU, de me ſecourir », & autres éjaculations ſemblables, pendant leur travail, ſans interruption, excepté les temps du repos & des repas. Au bout des trois ans, il vint, à leur grand étonnement, leur défendre de prier, leur diſant qu'ils étoient des babillards, qu'ils importunoient le ciel de leurs prieres, & qu'ils devoient ſe taire pour jamais. Comme ils avoient promis de lui obéir, ils acquieſcerent. C'étoit le matin. Sur le midi, travaillant à côté les uns des autres, l'un dit à celui qui étoit le plus près, avec une exclamation & étant comme en extaſe: « Je ne ſais où je ſuis, je ſens au-dedans de » moi, que je ſuis tranſporté, ravi au ciel; je brûle d'amour » de DIEU, mon cœur prie tout ſeul, ſans que je m'en mêle; » il chante en moi le divin cantique ». Enfin, pour être bref, ils ſe confeſſerent tous la même choſe. Ce DIEU à qui ils avoient tant crié (Parabole du juge inique.) avoit ouvert en eux la communication & l'écoulement. Ces actes ſi réitérés de priere active s'étoient enracinés en eux, & par le divin & ſecret mécaniſme de la miſéricorde, s'étoient fixés en état imperdable & ils étoient dès-lors établis dans l'oraiſon continuelle & indéclinable qui s'exécutoit dans le fond, dans le centre de leurs cœurs & dans ce divin repos qui eſt dégagé du tumulte des puiſſances. Et voilà l'eſſence de ce chapitre. J'ai pris cet exemple très-vrai & je le donne en avis à ce petit nombre d'hommes de bonne volonté, qui déſireux d'attirer en eux une grace exquiſe auroient le courage de l'imiter autant que leurs circonſtances le leur rendent plus ou moins praticable, mais toujours poſſible. Car on peut faire intérieurement cette priere active en allant, venant, vaquant à ſes occupations, en compagnie même, ſans que les autres s'en apperçoivent. J'oſe atteſter à la face de l'Univers que quiconque uſeroit ſans ſe rebuter de cette pratique tout le temps néceſſaire & juſqu'à ce qu'il eût au dedans un arrêt formel de ſe faire, ou une inquiétude ſourde, ou un gémiſſement ou une ſorte d'impuiſſance de continuer, en verroit tôt ou tard le fruit le plus divin pour ſon avancement en DIEU; & ſur-tout s'il y joignoit les renoncemens auxquels tôt ou tard, j'aurai qu'il auroit gagné le ſolliciteroit au dedans. Les gens du monde n'entendent rien à ce langage, & leur tiédeur, leur attachement aux choſes ſenſibles & aux objets extérieurs, le leur préſente comme ridicule, & ces pratiques comme impoſſibles, mais ils le connoîtroient dans l'extaſe & le tranſport, s'ils en

Luc, 18.

cupations légitimes de la vie n'interrompent point, parce qu'elle eſt fixe dans le cœur. Et voilà enfin le vrai quiétiſme ſuccédant aux longues pratiques de la priere active, dont il eſt la fin & la couronne.

---

vouloient faire l'heureuſe expérience. On peut lire là-deſſus avec le plus grand fruit, deux ou trois des conférences de Caſſien, de la traduction de M. de Fénélon & qui ſe trouvent à la fin du troiſieme Tome des *Juſtifications* de Madame Guyon. Ce ſont ces juſtifications de la doctrine de cette ſainte femme, toutes démontrées par de preſque innombrables citations des Peres & Docteurs de l'Egliſe approuvés & canoniſés, que M. Boſſuet ne voulut jamais ni lire ni laiſſer lire aux autres, parce qu'avec un emportement obſtiné il vouloit abſolument une condamnation. C'étoit à Fénélon qu'il en vouloit. Il falloit un homme comme Boſſuet, un génie auſſi beau & auſſi célebre, pour que la ſéduction en eût plus de force. O DIEU terrible dans vos conſeils ſur les enfans des hommes! vous le permettez & vous laiſſez s'élever des docteurs profonds pour exclure votre pur amour, votre pure vérité & votre céleſte lumiere, parce que le monde n'en veut point & s'obſtine dans le refus, & vous lui donnez ces Docteurs en punition, comme l'a dit le Sauveur du monde, & S. Paul ſon Apôtre. Que ne pourrois-je pas ajouter! Ces juſtifications ſont un monument éternel dreſſé à la honte de M. Boſſuet, ſans compter les belles approbations de nombre de Docteurs reſpectables, miſes à la tête de quelques livres d'où, aux conférences d'Iſſy, il avoit malignement extrait quelques propoſitions pour condamner Fénélon par Madame Guyon; & jamais aucun des nombreux ouvrages de cette ſainte femme n'a été condamné par l'*Egliſe*. Ce n'eſt que les *Maximes des Saints* de Fénélon qui l'ont été, mais cela ne regarde en rien Madame Guyon. Le Catholique le plus outré & le plus attaché à la Cour de Rome, peut lire ſes ouvrages en toute ſureté & en tirer le fruit le plus exquis & qu'on ne trouveroit nulle part ailleurs. Il en eſt de même de tous les Proteſtans de toutes les communions; car ces ſaints livres de Madame Guyon ſont faits, je l'aſſure hardiment, pour tout l'Univers, & ouvrent toutes les portes & toutes les entrées à la vérité éternelle, ſupérieure & indépendante des controverſes, des conſtemens & des diſputes; & tout en ſe pliant & à tout, elles menent droit à DIEU par le vol le plus dégagé & le plus tranſcendant.

CHAPITRE VII.

Autres caracteres & differences de la Foi & de la Croyance.

RENTRONS actuellement dans la carriere. La croyance vaut mieux que l'incrédulité pure, mais la *foi* vaut infiniment mieux que la croyance; celle-ci même peut être dangereuſe, non par elle-même à la vérité, mais lorſque l'eſprit s'en contente & croit avec orgueil qu'il n'y a rien de plus haut; alors cette diſpoſition, dont la croyance n'eſt pas la cauſe mais bien l'orgueil, défend les approches de la vraie foi; & la croyance n'eſt vraiment utile que lorſqu'elle lui ſert d'échelon ou du moins de préparation & qu'elle donne à ſoupçonner qu'il eſt quelque choſe de plus parfait. Ainſi elle ſert comme d'échafaud au vrai édifice; mais l'échafaud doit tomber lorſque l'édifice eſt conſtruit, parce que l'échafaud n'avoit été fait qu'en vue de l'édifice, & qu'il eſt inutile dès que l'édifice eſt élevé, & qu'il y feroit même une diſproportion & une laideur. On peut appliquer ici ce que dit S. Pierre parlant des Prophéties: *Nous avons encore les oracles des Prophetes auxquels vous faites bien de vous tenir, juſqu'à ce que l'Orient d'en haut s'éleve dans vos cœurs.* De même il faut être fidelle à la croyance tant qu'on n'a rien de plus; mais il ne faut pas qu'elle empêche, il faut au contraire qu'elle donne lieu à *l'Orient d'en haut*, qui eſt Jéſus-Chriſt & ſon Eſprit, de ſe lever dans nos cœurs; ainſi elle eſt heureuſe quand II. *Pierre*, 1. v. 19.

elle donne la démiſſion, l'humilité & aſſez de lumiere pour en ſoupçonner & chercher une plus haute.

Le vieil homme, ſes défauts & même ſes vices, peuvent ſubſiſter avec la perſuaſion de la vérité de l'Evangile. La preuve en eſt au bout; la ſimple croyance n'a d'autre principe (1) & d'autre ſource que la raiſon. Or la raiſon qui n'eſt que raiſon, eſt encore de la premiere naiſſance & du vieil Adam, & elle n'a jamais eu ni n'aura toute ſeule, de plus haut exercice que d'émonder *les dehors de la coupe & du plat*; voilà toute ſa faculté, *tandis que le dedans eſt plein d'oſſemens & de pourriture*, dit le Seigneur. Et c'eſt ici que preſque tout le genre-humain eſt dans la plus grande des erreurs; on croit que la raiſon peut beaucoup pour notre correction, & elle y peut infiniment moins qu'on ne penſe. Les plus ſages diſent: Il faut être fidelle à ſa raiſon, & ils diſent très-bien en un ſens: plût à DIEU que tant d'hommes vaincus ſous l'empire des ſens, de l'imagination & des paſſions, fuſſent du moins bien fidelles à une droite raiſon! Il le faut bien, tant qu'on n'a point de principe plus haut & plus pur, & même en l'ayant, la fidélité à la raiſon ne doit pas ceſſer par rapport aux choſes qui ſont de ſon reſſort.

Matth. 23. *v.* 25.

Mais prenez ici le cas le plus favorable à l'homme naturel & raiſonnable; ſuppoſez la raiſon la plus droite & la fidélité la plus exacte à cette droite raiſon, c'eſt-à-dire, une fidélité qui ne ſe trouve guere, ou plutôt, hélas! preſ-

(1) D'ailleurs on en verra plus bas une démonſtration complette.

que jamais parmi les hommes. Hé bien! dans ce cas là même de la fidélité à la raiſon la mieux établie, l'homme n'arrivera point par ce ſeul principe à ſa correction interne; il pourra extérieurement pratiquer certaines vertus, mais ce ne ſera jamais par le pur motif, ni par la vraie force, qui ne ſont donnés qu'à la *foi* & à la fidélité à la conduite du Saint-Eſprit en nous. La raiſon pourra retrancher par des motifs raiſonnables, c'eſt-à-dire humains, quelques-unes des excroiſſances du péché, mais jamais elle ne pourra en attaquer le germe & la racine; elle n'eſt point un principe aſſez efficace pour vaincre l'intime de nos cœurs, pour y porter la vraie ſonde; elle n'a pas de baume pour guérir le fond de la plaie, pour en ſcruter les tortuoſités, pour en démêler les profondeurs, pour percer dans les abymes d'un cœur appelé par l'Ecriture *déſeſpérément malin*. Elle n'a ni aſſez de lumiere pour voir l'immenſité de notre miſere, ni aſſez de force pour la corriger. Je dis plus encore : dans les corrections qu'elle opere, elle ne fait ſouvent que fortifier la ſéve maligne par ce qu'elle retranche aux branches. Elle nourrit notre amour-propre; elle peut affiner nos défauts & les anoblir, mais elle ne peut jamais entiérement les détruire; elle rendra ce qui eſt groſſier plus délicat; c'eſt-à-dire, qu'elle pourra faire en l'homme le vieil Adam plus fin, qu'elle y pourra mettre des couleurs fauſſement apparentes, le farder, & lui donner ainſi un coupable phariſaïſme, parce que ces vertus extérieures contentent l'homme & lui font croire qu'il eſt bien, tandis que l'ulcere eſt au dedans, qu'on ne le voit point & ne ſe guérit jamais par elle.

Gen. 6. v. 5. & 8. v. 1. Jérém. 17. v. 9.

La *foi* eſt exactement tout le contraire; dès

qu'elle eſt miſe dans un cœur par le Saint-Eſprit qui en eſt l'auteur, il ſe fait alors en cet homme une double opération. Elle creuſe, elle mine; elle cherche, elle attaque le vieil homme, elle le pourſuit dans toutes ſes volutes & dans toutes ſes refuites; elle montre l'homme à l'homme, & lui fait voir ſon danger; & le montrant à lui-même tel qu'il eſt, par une lumiere ſupérieure, elle lui en donne du dégoût; en ſe voyant ſi difforme & ſi ſouillé, il conſent à ce que la douloureuſe opération ſe faſſe, il fait alors ſon poſſible pour n'y point mettre d'obſtacle. Cette lumiere ſûre montre à ce Chrétien commençant la fauſſeté & l'illuſion de tout ce que le genre-humain appelle vertus, qui ne ſont, ſelon DIEU, que des vertus fauſſes. Elle lui enſeigne la vertu chrétienne, qui a bien un autre principe, qui eſt d'un tout autre ordre, & qui ne peut jamais être pleinement établie en nous que par la ruine inſenſible du vieil homme; tout comme on ne met dans un jardin l'utile & bienfaiſante plante, qu'après en avoir premiérement arraché la mauvaiſe herbe. Ainſi, à cette premiere opération crucifiante & détruiſante, en ſuccede, pour ainſi dire, une édifiante; pour le dire en deux mots, elle crucifie en nous le *vieil homme*, & elle éleve ſur ſes ruines *le nouvel homme*, qui ſeul fait le Chrétien. Voilà l'unique principe vrai, ſûr, vivant, agiſſant, fort & efficace pour vaincre notre corruption. Je pourrois m'étendre ſans fin & le démontrer par des raiſons infinies. Et comment eſt-il poſſible que les hommes puiſſent faire une ſi dangereuſe équivoque? comment peuvent-ils être aſſez aveugles, pour ne pas voir que c'eſt DIEU ſeul qui peut les corriger, & qu'il leur faut pour cela un principe

plus haut qu'eux-mêmes ? *On ne met pas*, dit le Seigneur, *une piece de drap neuf à un vieil habit ; on ne met pas le vin nouveau dans de vieilles outres.* Matth. 9. v. 16 & 17.

Je dis plus, & j'oſe aſſurer qu'il eſt abſolument impoſſible que la raiſon de l'homme toute ſeule puiſſe lui montrer ſa vraie image, ou la difformité de ſon fond. Elle ne peut lui préſenter qu'un infidelle miroir ; par elle il peut à peine connoître la ſuperficie de lui-même ; & ce mot de l'un des ſept Sages : *Connois-toi toi-même*, étoit bien vain dans ſa bouche. On verra bientôt au chapitre de l'amour-propre qui eſt inſéparable de l'homme ſimplement raiſonnable, que cet amour-propre ſouille & fauſſe tous ſes jugemens ſur lui-même. C'eſt un labyrinthe perpétuel que ſon cœur, ce ſont des allures dont il eſt impoſſible de démêler toutes les tortuoſités. Il n'appartient qu'à l'Eſprit de DIEU, ſeule pure lumiere, d'y faire jour & d'y porter la ſonde. *Je ſcruterai Jéruſalem avec des lampes, & je rechercherai les hommes figés ſur leur lie, &c.* Lui ſeul peut percer dans ces ténebres de la nature, en montrer la profondeur & pénétrer dans les détours de ce labyrinthe. Sophon. 1. v. 12.

CHAPITRE VIII.

Des Paſſions.

VOULEZ-VOUS une ſeule confirmation de cette vérité, entre mille que je pourrois en donner? Je tâcherai de prendre l'exemple le plus utile à notre ſujet. La *croyance* de raiſon qui n'eſt pas la pure *foi*, en un mot, la ſimple croyance à l'Evangile peut laiſſer dans l'homme toutes les paſſions; la *foi*, au contraire, les mine pour leur ſubſtituer l'amour de DIEU. Il faut expliquer ceci, ſans quoi cette prodigieuſe quantité de moraliſtes auſſi faux que brillans après leſquels on court tant aujourd'hui, m'accuſeroient bientôt de fanatiſme. Les plus ſages d'entre ces précepteurs de morale humaine, ces prétendus Philoſophes qui dictent faſtueuſement leurs leçons, & qui enferment dans de belles phraſes d'éclatantes erreurs, vous diſent qu'il faut bien ſe garder de les détruire; voilà le plus haut point de leur morale. Le développement de mon idée levera bien des équivoques, & amenera une déduction utile à qui voudra en faire ſon profit. Ces Philoſophes appellent atrabilaires, gens à humeur, hommes ſombres & fanatiques, ceux qui ne veulent pas regarder les paſſions comme le plus grand des biens; il faut voir les beaux diſcours qu'ils font là-deſſus; à les entendre, l'homme eſt manqué & n'eſt plus homme s'il ne conſerve pas toutes ces cheres paſſions qui ſont leurs idoles, & la ſociété, ſelon eux, par cela même s'écrouleroit; ils les regardent comme le ſeul reſſort, le ſeul principe d'impulſion de tout le bien

qui ſe fait dans le monde. C'eſt là la belle morale du fameux Pope, que Voltaire met ſans compliment au-deſſus de tout ce qui a jamais paru de beau en fait de morale. Ce mot digne de lui, étoit bien placé dans ſa bouche, puiſqu'il ajoutoit que c'étoit au lord Bolingbroke que Pope devoit ces idées de morale. Or chacun ſait que Bolingbroke étoit au moins un grand déiſte. Il convenoit donc à Voltaire de faire d'un homme pareil le meilleur moraliſte qui ait été depuis la fondation du Monde....

Mais ſans nous amuſer avec de pareils moraliſtes, venons au fait. Les plus fins d'entre eux diſent qu'il faut *diriger* & non miner les paſſions. Ils ont inventé ce beau mot pour jeter de la poudre aux yeux; rien n'eſt mieux penſé, *il faut diriger*. Et moi je dis que très-certainement on pourroit ſe paſſer des paſſions dans tout ce qui ſe fait de beau, de bon, d'utile, d'agréable même dans la ſociété; je dis, que ſi les hommes étoient Chrétiens, ils pourroient avoir un principe d'impulſion plus pur & tout différent, qui ſans danger pour eux, produiroit les mêmes heureux effets, & toutes les diverſes beautés & utilités dont la ſociété ſe croit redevable aux paſſions. Il produiroit, dis-je, tous ces heureux effets ſans le mélange infect d'un tas d'horreurs qui s'y gliſſent infailliblement, comme (1) l'ex-

(1) Il n'y a qu'à voir l'horrible ſcene que préſente le moment actuel. Les paſſions ont amené une infinité d'abus qui ſe ſont ſuccédés & comme précipités ſans fin les uns ſur les autres; & les paſſions les rafreſſent & les remplacent par d'autres abus encore. Il ne faut pas croire que ces prétendues régénérations ſoient autre choſe que de nouvelles générations d'autres abus, & un nouvel ordre d'abus, échangés contre ceux qui ſubſiſtoient. Là où les paſſions, l'orgueil,

périence le démontre à qui jette un ſimple coup-d'œil ſur le ſpectacle du monde, & parce que les paſſions ne ſont point un principe pur, & que toutes leurs éruptions ſont une ſuite de la chute & ne ſont toutes nourries que par le péché originel.

Mais avant que de développer ce principe, que ſans doute un lecteur ſenſé apperçoit déjà, il faut convenir, 1.° Qu'à ſuppoſer qu'il ne pût être pour l'homme d'autre principe qui le pouſſât à faire à la ſociété tout le bien qui lui eſt néceſſaire; qu'à ſuppoſer que les paſſions fuſſent le ſeul reſſort de tout ce bien, je conviens, dis-je, qu'alors il faudroit ſe contenter de les *diriger*, tout comme on mene avec la bride, du côté que l'on veut, un cheval indompté. 2.° Confeſſons en ſecond lieu, que les paſſions font un grand & très-grand ſpectacle dans le monde, & y produiſent preſque tout ce qui s'y voit d'effets heureux & malheureux; elles en fécondent, en varient infiniment la ſcene, & y operent ſoit en bien inférieur ſoit en mal, des changemens merveilleux.

---

l'eſprit de domination ſe gliſſent ou plutôt ſe jettent d'une maniere effrénée, il ne ſauroit y avoir de vrai bien..... Je..... n'en dis pas davantage à ce moment; on le verra comme au doigt dans un tableau, que je donnerai peut-être à la fin de ce volume. . . . Le mot de *liberté* dont ont abuſé les peuples forcenés; ce mot qui retentit de toutes parts des trompettes de l'impoſture, n'eſt plus qu'un ſynonyme du libertinage & de la licence. C'eſt le volcan deſtructeur à qui les paſſions font faire les plus horribles exploſions. Il faut depuis la chute, par une néceſſité abſolue, un ordre, des rangs, des degrés, une ſubordination ſur la terre, il y faut une hiérarchie quelconque, ſans quoi la terre ne ſeroit plus qu'un antre de tigres, d'hienes, de loups, d'ours, de lions, dont les paſſions actuelles ſont les vraies images, & dont elles repréſentent la rage.....

Examinons maintenant, eſſayons pour un moment de les retrancher. Voyons ſi nous ne pourrions pas nous en paſſer dans la ſociété, & ſi tout ce qui s'y fait (pour ce monde même) de beau & de bon, d'utile & d'agréable, ne pourroit pas s'y faire ſans elles. Eſſayons de retrancher l'orgueil, l'avarice, la cupidité, l'amour de la réputation qui fait de l'homme ſa propre idole; l'ambition, la fauſſe gloire, que les hommes abuſés appellent ſans façon la belle gloire, & que j'appelle l'horrible, la criminelle gloire & très-périlleuſe pour leur ſalut, parce qu'ils ſe mettent en quelque façon à la place de DIEU à qui ſeul appartient toute gloire; tellement que l'homme eſt dans un état monſtrueux, dès qu'il oſe ſe l'arroger le moins du monde. Eſſayons un moment & en idée, de retrancher l'eſprit de propriété fruit de la chute & cet amour-propre déréglé ſur lequel on verra bientôt un chapitre; eſſayons de retrancher ce que l'*iraſcible* & le *concupiſcible*, qui ſont les ſources de toutes les paſſions, pouſſent de jet en l'homme, ou d'exceſſif ou de déplacé, comme des plantes odieuſement paraſites & des excroiſſances tout-à-la-fois inutiles & monſtrueuſes: eſſayons, dis-je, de retrancher ces acceſſoires malheureux, & de leur ſubſtituer & mettre à leur place cette foi du Chrétien qui emporte en ſoi l'amour de DIEU & l'amour des hommes qui eſt inſéparable.

Jean, 5: v. 44. & 7. v. 18.

Obſervez que je ne veux point ici retrancher l'effet, je ne ſupprime que le principe. Or dites maintenant, hommes abuſés! Philoſophes, Moraliſtes, qui ſavez ſi bien arranger tous vos mots, vous élever avec grandeur & tomber avec grace; dites, je vous en ſomme à la face de l'Univers:

Croyez-vous que l'amour de DIEU & de ſa gloire; croyez-vous que l'amour pur du genre-humain, ne ſauroit, ne pourroit pas faire tout ce que fait au dehors de beau, d'agréable, de bon & de grand, le principe de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition, de la cupidité, de la fauſſe gloire? Si vous nous ſouteniez le contraire, vous nous feriez croire que vous ne penſez pas que DIEU puiſſe être l'auteur de toute *bonne donation*; vous voudriez nous faire penſer avec vous qu'il manque de puiſſance, puiſqu'il ne pourroit pas faire exécuter tout ce qu'il y a de beau & de bon dans la ſcene du monde, ſans ſe ſervir pour cela de principes monſtrueuſement déréglés; vous nous feriez penſer de vous ce qui eſt horrible à dire, c'eſt que vous croiriez que DIEU ne fait faire ce bien ſocial, qu'en en damnant les artiſans; car qu'eſt-ce que la damnation perſonnifiée, ſi ce n'eſt l'orgueil, l'avarice, &c. tous germes produits de la chute, ſortis de l'enfer & deſtinés à y rentrer, comme autant de péchés mortels pour l'ame: vous nous feriez croire, que DIEU ne ſauroit pas trouver dans les tréſors de ſa ſageſſe & de ſa bonté, d'autres principes de ſagacité, d'induſtrie, capables de remplir les beſoins de l'homme & ſes légitimes plaiſirs, que des principes qu'il feroit ſortir de l'abyme, afin qu'il fût dit que l'enfer a plus de puiſſance que le ciel, & que les vices du premier répandus ſur la terre, ſont plus heureux & plus bienfaiſans que la pure vertu de DIEU & celle qu'il peut mettre dans l'homme....!

Jacq. 1. *v.* 17.

Eh! juſques à quand enſorcellerez-vous le genre-humain en lui faiſant croire qu'il ne peut ſortir de beaux & d'utiles rameaux que de la plus impure racine? Juſques à quand durerons-vous

éblouiſſans & malheureux preſtiges ? Juſques à quand éclipſant la pure vertu, éléverez-vous ſur ſes ruines tout ce qui eſt du domaine de la perdition ? Croyez-vous, hommes inſenſés, que le principe qui, dans le Chrétien énerve les paſſions criminelles, étouffe le génie en même temps ? Une fois, apprenez qu'il n'eſt rien de plus grand que l'eſprit du Chrétien anobli par la grace & éclairé d'une lumiere qui ſe répand ſur tout, de laquelle vous ne pouvez pas vous former une idée. Mais encore, depuis quand la vraie humilité ſubſtituée à l'orgueil, depuis quand un déſintéreſſement chrétien & raiſonnable fondé ſur la confiance en DIEU, ſubſtitué à l'avarice, qui ne dit jamais, C'eſt aſſez ; depuis quand la ſimplicité chrétienne qui ne ſe recourbe pas ſur elle-même, ſubſtituée à un faux amour-propre qui ne cherche que ſoi ; depuis quand cet amour pour DIEU qui voudroit rendre tous les hommes reconnoiſſans envers lui, ſubſtitué à la fauſſe gloire ; depuis quand la charité envers les hommes, qui fait que le Chrétien donneroit ſa vie pour leur vrai bonheur & leurs légitimes joies ; depuis quand, pour ne pas m'étendre, ces principes ſeront-ils devenus tyranniques du bien des hommes & deſtructeurs de la ſociété ? Il faudroit donc, que la cité de la terre ne pût ſubſiſter que par la deſtruction de celle des cieux, & qu'en anéantiſſant juſqu'au germe de la cité éternelle.

Croyez-vous que l'amour de DIEU ôte à l'homme ſa raiſon, lui étouffe l'imagination, le goût, l'eſprit & les facultés néceſſaires aux ſciences & aux arts tant libéraux que mécaniques ? Croyez-vous que l'amour de DIEU ſubſtitué aux paſſions, réduiſe donc l'homme à la ſtupidité des

brutes ; au contraire, cet amour qui eſt tout lumiere en même temps, donne au Chrétien des yeux de lynx en tout & pour tout ce qui eſt & utile & beau. Il lui donne au contraire cette ſagacité, cette moëlle, cette vigueur de génie qui le rend bien plus propre aux ſciences & à les traiter, non comme vous qui les infectez d'erreurs, mais ſurement & avec la vérité que donne la vraie lumiere. Il n'eſt rien de plus embelliſſant pour les dons naturels que le don de la grace ; il ne tue point l'imagination, il lui donne au contraire la plus belle fécondité, & il ne fait qu'empêcher en elle le trop libre eſſor d'un vol audacieux & plein de licence. Qui a eu la plus belle imagination, qui a eu plus de force de génie que les Prophetes dont les facultés étoient arroſées, fécondées de cette eau céleſte ? Quel eſſor plus divin ! quelle moëlle d'éloquence ! où en trouve-t-on plus que dans les Apôtres nés de perſonnes ſimples, & qui ne devoient rien à l'éducation ? Mais ils la mettoient dans les choſes & non dans les mots, dans la vérité & non dans le menſonge (1).

Croyez-

(2) Je ſuis bien aiſe de ſaiſir cette occaſion, pour dire un mot ſur le genre de l'éloquence de nos livres ſaints, genre abſolument unique, à part & qui ne reſſemble en rien à ce que les hommes peuvent produire de plus haut, en fait d'éloquence. J'oſe aſſurer, que quiconque n'aura pas le goût gâté par l'élégance maniérée & ſymétrique des Académiciens, par leurs perſifflages & leurs phraſes pleines de mots arrondis & vides de choſes & de vérités un peu élevées, y mettra une différence vraiment infinie. Il n'eſt rien de compenſurable entre ces deux ſtyles ou genres d'écrire ; qu'on prenne pour exemple Boſſuet, que Voltaire qui avoit tant d'eſprit & de goût ſi mal employés, appelle le *ſeul éloquent parmi tant d'écrivains élégans.* (Je ſuis bien éloigné de ſouſcrire à ce jugement, car le grand Fénélon avoit bien

Croyez-vous qu'il ſoit attaché à l'amour d'un DIEU riche en toutes perfections & qui ne demande qu'à les communiquer à ſes enfans, de ne pouvoir plus être géometre, phy-

---

bien un autre genre d'éloquence, plus douce, plus moëlleuſe, plus pleine d'onction, plus ſimple, moins ſymétrique, & quoique en apparence moins rapide & entraînante que celle de Boſſuet, infiniment plus inſinuante & touchante pour le cœur, ce qui eſt le but de toute vraie éloquence). On voit dans Boſſuet ce qui plaît à l'eſprit & non ce qui remue le cœur; il ſe fait admirer très-ſtérilement & ſans profit, parce qu'il ne donne pas une onction qu'il ne poſſédoit pas, & que tout en lui étoit créé par le génie, & non point par le vrai eſprit de la grace, qui ſeul donne l'onction, l'inviſible & ſecrete efficace & fait une impreſſion véritable. Et quoique Boſſuet ſe ſoit, ce ſemble, affranchi des ſymétries de l'élégance & de ſes nombres & cadences inférieures, qu'il ait affecté un ſtyle mâle, concis, nerveux, qui même quelquefois a une âpreté & une rudeſſe qui ne déplaît point; il eſt très-certain qu'il eſt encore maniéré. Il n'a point ce naturel, ce beau ſimple & ingénu qui ravit & qui enchante, ces graces naïves, ce beau deſordre apparent qui vaut mieux que toutes les ſymétries du monde; enfin, il a eu la plume du génie, il n'a jamais eu celle du cœur.

Mais enfin, je le veux, qu'il ſoit le premier des écrivains parmi les hommes, & je conſens à le prendre pour l'objet de comparaiſon. Qui eſt-ce qui oſera un ſeul inſtant, le mettre à côté du ſtyle de nos livres ſaints? Qui oſera faire l'eſſai de ces nuances, de ces différences vraiment infinies? Qui oſera meſurer ce qui eſt abſolument hors de meſure? Malheur! trois fois, mille fois malheur, à qui ne ſent pas ces différences! Il n'a ni cœur, ni ame, ni moralité, ni tact, ni diſcernement, ni oreilles; & il ne peut être remué par rien au monde; c'eſt un caillou du Caucaſe. Qu'on liſe DIEU lui-même parlant de DIEU (de ſoi), qu'on liſe les Prophetes, parlant par lui & de lui: il faut s'en taire, pour n'en pouvoir parler aſſez dignement. Quelle que ſoit l'immenſe hauteur de leur ſujet, le diſcours, le ſtyle y répond dans ſa ſimplicité, parce que l'inſpiration d'en-haut les égale à leur objet & les éleve, pour ainſi dire, juſqu'à lui. Qu'on liſe Jéſus-Chriſt, qui dit les choſes les plus hautes, comme lui étant ordinaires, familieres & toujours infiniment au-deſſous de lui. Qu'on liſe ſes Apôtres préſentant nuement, ſans fard, ſans faux ornemens la vérité dans ſa ſimple, ingénue & tranſcendante beauté. Qu'on liſe les Prophetes, un David, un Iſaïe, un Ezéchiel, tous en un mot;

ficien, bon architecte, grand ſculpteur ; habile peintre ? Ah ! ſi cela étoit, les Eſprits bienheureux & leurs corps glorieux qui ſont dans les cieux, perdroient l'un des plus beaux fleurons

---

quel eſſor, quelle ſaillie, quel tranſport, quelles narrations, quels reproches, quelles promeſſes, quelles tendres inſinuations & quelles foudres ! Quel pathétique s'éleve de la baſe la plus ſimple ; quelles apoſtrophes aux hommes, aux cieux, aux êtres, à la terre, à l'Univers ! Quel ſtyle enfin, ſtyle unique, plus ſimple que tous les autres, plus majeſtueux, plus haut, plus tranſcendant, ou plutôt le ſeul ſimple, le ſeul majeſtueux, le ſeul haut, le ſeul tranſcendant, & pour tout dire en un mot, le ſeul divin & le ſeul céleſte ! Là, l'élégance eſt miſe à l'écart ; là, l'éloquence même diſparoit : ce ſont des degrés trop bas pour nos livres ſaints. Genre à jamais ſeul & inimitable, genre ſi ſimple en même temps que ſi fier de ſa cauſe & ſi ſûr de ce qu'il dit. Genre toujours naturel & toujours extraordinaire ; genre hors de toute regle, & qui eſt à lui-même ſa regle. Tout art, toute regle y ſont avilis, étonnés, ternis, déconcertés, écraſés ; c'eſt le ſtyle de DIEU. La grandeur de la cauſe y fait le ſtyle, & le ſtyle en montre la grandeur ; la penſée ſort parée, toute armée de ſa ſimple & divine beauté. Ce n'eſt pas le ſtyle de DIEU, parlant à lui-même, mais c'eſt le ſtyle de DIEU, tel qu'il le peut parler à l'homme & à l'Univers.

Que ne puis-je m'arrêter à donner ici des exemples de cette infiniment belle & ſeule vraie éloquence de nos livres ſaints ! Que ne puis-je crier aux oreilles de tous les Prédicateurs : Nourriſſez-vous de la moëlle des Ecritures, courbez-vous ſur les Ecritures, pâliſſez ſur les Ecritures ; oignez-vous de leur eſprit, fondez le vôtre dans le leur, qu'en vous le génie détrempé dans ſes grandes & majeſtueuſes penſées, ſur la baſe de la ſimplicité & ſans faux brillant, s'éleve juſqu'à elles. Jamais, non jamais, vous ne ferez rien de bien autrement. Que le feu ſacré de ces livres ſaints vienne s'allumer en vos cœurs, & que de vos cœurs embraſés parte la divine flamme qui l'allume dans vos auditeurs ! Loin, loin à jamais, loin, l'eſprit, la phraſe humaine, académicienne ; qu'un ſaint délire montre votre tranſport & votre divine folie plus ſage que toutes les ſageſſes ! Que les vils rhéteurs diſparoiſſent ; que ces formulaires des écoles, qui rétréciſſent l'eſprit, qui coupent les ailes du libre eſſor d'un ſaint enthouſiaſme, s'évanouiſſent devant le ſeul modele des modeles que je vous préſente !

de leur bonheur. Ils ſont ſans paſſions, car ils n'ont que l'amour de leur DIEU, dont ils brûlent & qui n'eſt point une paſſion à la maniere des nôtres; c'eſt un état auſſi fixe & ſûr de lui-même qu'il eſt tranquille & calme. Croyez-vous qu'ils n'aient pas une bien autre ſcience que la vôtre? Croyez-vous qu'ils n'en ſachent pas infiniment plus que vous? eux qui poſſedent cette caractériſtique univerſelle, qui eſt la charité, avec laquelle la lumiere va de pair & qui leur montre tout; eux dont le progrès en connoiſſance eſt éternel; eux qui fouillent dans le ſein de DIEU même, & qui y cueillent les fleurs immortelles de l'intelligible dans le palais même des idées & de la vérité éternelle; eux qui connoiſſent la magnificence de ſes décrets & la profondeur de ſes conſeils; eux qui voient à *découvert & ſans voile* la ſcience qui lui a fait tracer, diſpoſer ces orbes immenſes, qui connoiſſent l'hiſtoire de ces faits, bien autrement intéreſſante que l'hiſtoire de la race des hommes; eux qui connoiſſent la géographie céleſte & tous les lieux où il manifeſte ſa gloire, bien autrement intéreſſante encore que celle qui nous montre ici-bas les lieux formés par de vils grains de pouſſiere; eux qui connoiſſent la philoſophie de là-haut, cette philoſophie divine, bien autrement ſûre & tranſcendante que celle qui occupe tant ici-bas vos pauvres cerveaux; eux qui non-ſeulement connoiſſent, mais exercent de leurs ſavantes mains tous les arts céleſtes, appropriés à leurs organes ſpiritualiſés & glorieux; eux qui ſavent employer la matiere brillante de ſplendeur, à des magnificences que notre œil de chair ne peut voir, ni notre oreille groſſiere entendre; eux qui font retentir la voûte céleſte des

II. *Cor.* 3. v. 18.

acclamations de leurs chants & de l'ineffable harmonie de leurs inſtrumens ſacrés.....

Voilà ce que j'ai appris de l'Ecriture ſainte, & voilà ce que ma raiſon adopte & me rend indubitable. Tout ce qui ſe paſſe ici-bas n'eſt qu'une imitation vile & groſſiere de ce qui ſe paſſe là-haut. C'eſt, à l'exception de ce qu'y a gliſſé le péché & ces paſſions qui ſont ſi cheres à la corruption, à-peu-près le même portrait, mais ici exécuté ſur la toile la plus groſſiere, & là-haut ſur la plus reſplendiſſante matiere. Toutes les vérités & tout ce qui ſe fait ici-bas, a aux cieux ſon modele & ſon prototype.

Mais des cieux redeſcendons ſur la terre. Croyez-vous donc, hommes aveuglés, que ce qui fait reſſembler l'homme aux Eſprits bienheureux d'auſſi près qu'il eſt poſſible, je veux dire l'amour de DIEU & de nos ſemblables, qui exclut les paſſions effrénées; croyez-vous que ce qui nous les fait imiter, nous priveroit exactement dans ce monde, de ce qu'ils poſſedent là-haut d'une maniere infiniment éminente ? Et que ce qui, après avoir rempli chrétiennement notre deſtination ſur la cité de la terre, nous vaudra d'entrer avec eux dans la cité éternelle, nous peut & nous doit empêcher de les imiter ici-bas ? Ah ! un Chrétien peut être en même temps le plus grand des peintres; il ira prendre du feu céleſte pour animer ſa peinture :

Loin, bien loin les Tableaux de Zeuxis & d'Apelle;
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
LA FONTAINE, *Philemon & Baucis.*

Son chriſtianiſme ne lui ôte pas la faculté de ſaiſir & d'aſſembler des traits dans la Na-

ture, pour en faire des touts idéaux & parfaits. Il eſt vrai qu'il ne peindra pas une Vénus toute nue, pour irriter, enflammer la cupidité d'une impudique jeuneſſe. Il anoblira ſon art, & tout en l'anobliſſant, il le ſanctifiera; il donnera les mêmes plaiſirs aux yeux, les mêmes ſentimens délicieux au goût de l'amateur, ſans faire en même temps à ſon cœur une brêche mortelle. Il peindra la belle nature, ou des ſujets relevés, ſans que le génie en lui ſoit l'inſtrument de l'ennemi & le miniſtre, le complaiſant, le complice des paſſions emportées; & ſans cela, il pourra ſe montrer un très-grand maître. Un artiſte chrétien n'inventera pas de ces danſes molles & trop ingénues qui ſont l'écueil de la pudeur; mais il aidera le corps à un maintien décent, & même à prendre par ſa ſaillie, part à la légitime joie de l'ame. Tel le ſaint roi David danſoit devant l'arche, & ſon corps étoit de moitié avec le divin tranſport de ſon ame enivrée d'amour pour DIEU, & brûlant de zele pour ſa gloire. Que la cité de la terre ſeroit belle, qu'elle ſeroit grande, enviſagée ſous ce point de vue, & s'il pouvoit s'y réaliſer! alors la mort ne ſeroit que l'acte qui nous iroit faire continuer pour l'éternité notre converſation dans les cieux.

Convenez donc, ô hommes! que la ſociété humaine pourroit très-bien ſe paſſer des paſſions; & que non-ſeulement elle pourroit s'en paſſer, mais qu'il eſt certain que tout le mal qui ſe gliſſe ici-bas, que toutes les horreurs qui ſe mêlent dans ce qui eſt beau & utile, c'eſt aux paſſions, & aux paſſions uniquement à qui la cité de la terre en eſt redevable; convenez du moins, convenez qu'il eſt très-poſſible en ſoi, que tout

ce qu'il y a de beau, de grand, d'utile & d'avantageux dans toutes les ſciences & dans tous les arts, ſe fît, s'exécutât ſans les paſſions, & ſubſiſtât avec le pur amour de DIEU & du prochain; & que même dérivant de ce principe, tout s'y pourroit faire infiniment mieux & ſans danger.

Et qu'on ne croie pas que je prétende bâtir un ſyſtême en l'air & deſtitué de fondement; non, non, je ne penſe point à ramener une République à la Platon, ni une Utopie. Je ne ſais que trop ce que ſont les hommes, & combien, ſi on ne veut pas donner dans l'illuſion, il faut de néceſſité calculer avec leur corruption & les prendre tels qu'ils ſont, & non pas comme ils devroient être. Et non-ſeulement il faut calculer avec la corruption, mais même avec la foibleſſe humaine & y condeſcendre avec charité. Je ſais qu'il ne faut pas porter ſur l'ivroie une main étourdie, de peur d'arracher avec elle le bon grain; auſſi n'a-ce point été mon but dans cette diſcuſſion. Soyons circonſpects & d'une ſageſſe tempérée & douce; & lorſque nous ne pouvons pas obtenir tout ce qu'il faudroit, allons en raiſon compoſée de ce qu'il faudroit & de ce qui eſt, ou de ce qu'on peut. Que ſommes-nous nous-mêmes, ſinon de l'ivroie? Vouons donc aux autres la miſéricorde que nous attendons de DIEU. Apprécions avec nos miſeres & nous apprécierons en équité. J'ai appris de l'Ecriture, que la *vraie ſageſſe n'eſt point tant pleine de difficultés, mais bien de modération, de charité & de bon fruit* (1).

Jacq. 3. v. 17.

(1) Ce chapitre ſur les paſſions en amèneroit naturellement un autre ſur le *luxe*, ſi l'on pouvoit traiter toutes les conſéquences d'un

Mais auſſi, à DIEU ne plaiſe, que ſous le ſpécieux prétexte d'une charité qui ne ſeroit que fauſſe & mal-entendue, nous laiſſions étouffer la vérité qui doit toujours en être inſéparable. A DIEU ne plaiſe que faute de parler nous laiſſions prévaloir le menſonge & la nuiſible erreur de tant de faux moraliſtes qui entraînent le genre-humain, & dont tant de cerveaux foibles, populaires & confus répetent les leçons ſans ſavoir ce qu'ils diſent. Voilà comment les funeſtes illu-

---

ſujet; les faux moraliſtes en ſont les apologiſtes, comme ils le ſont des paſſions. Ils ſe jouent encore ici des plus honteuſes équivoques, & ne ſavent ou ne veulent point remonter aux vrais principes qui condamnent tout cet attirail de beſoins factices, d'inventions, de molleſſe & de voluptés, de preſtiges pour troubler les cerveaux & les mettre dans le délire, comme l'opéra & la comédie, & tous ces prodiges d'un art affiné, ces vaines & ridicules modes qui ſe ſuccédent ſans fin, ſe chaſſent de ſi près qu'elles ne ſubſiſtent pour ainſi dire que du matin au ſoir, afin d'alimenter la vanité & d'abymer de dépenſes, d'engloutir par un criminel uſage, des richeſſes qui ſe verſeroient ſi bien ailleurs. Ce ſont tout autant de choſes auxquelles préſide l'ennemi, & qui ſont du domaine de la perdition: la ſource en eſt dans les paſſions qui veulent ſe ſatisfaire en tout & aller d'excès en excès, & d'abus en abus. Le luxe eſt le plus mauvais diſpenſateur (c'eſt un canal tout déſordonné) parce qu'il donnera tout à l'adreſſe d'un mauvais ſujet ou d'un ſcélérat, & preſque rien au vrai beſoin d'un honnête homme. Mais enfin, il faut s'exprimer nettement, & convenir avec ces faux moraliſtes, qu'à prendre les choſes comme elles ſont, & depuis que les ſuites empoiſonnées du luxe, toutes iſſues de la chute & du débordement des paſſions qu'elle a produites, ſe ſont répandues ſur la terre; ce même luxe pourroit être devenu une ſorte de néceſſité civile dans la maſſe & dans le reſſort d'un grand état pour le faire jouer, & qu'il ſeroit imprudent de vouloir ramener l'ordre primitif, parce qu'on tomberoit dans un déſordre de retranchemens impoſſibles à cauſe des paſſions effrénées!, & d'ailleurs ruineux pour une infinité de perſonnes qui n'auroient plus de reſſources dans leur induſtrie & dans leurs talens. Ainſi ces retranchemens

ſions ſe propagent. On crie : Ah ! il nous faut des paſſions, elles ſont utiles ; on répete en aveugle ce qu'ont dit de prétendus philoſophes, & de non moins aveugles chefs de bande ; les opinions s'ancrent, s'établiſſent, s'érigent en maximes, & le vrai Chriſtianiſme ſe ruine ; voilà la douloureuſe hiſtoire, douloureuſe, dis-je, pour quiconque n'a pas perdu tout ſentiment & tout intérêt au bonheur du genre-humain.

Je voudrois du moins, que ces prétendus docteurs en morale s'exprimaſſent nettement & ne donnaſſent pas dans de perpétuelles équivoques. Nous

---

ſont tout-à-fait impoſſibles, vu la dépravation des hommes portée à ſon comble. L'empoiſonneuſe *Babylone* a verſé ſa coupe dans tout l'Univers : *Elle fait boire à toutes les nations le vin de ſon impudicité.* Il n'eſt plus queſtion d'en parler ; l'ennemi a tout envahi ! les plaiſirs ſimples, naturels, purs & légitimes ont diſparu. Mais je voudrois du moins qu'on convînt que le luxe n'eſt point de la regle primitive ; qu'à l'enviſager dans ſon origine, il eſt un fruit de la chute, & eſt uniquement dérivé de cette ſource empoiſonnée ; je voudrois qu'on ſentît de ſi grands maux, au lieu de les appeler un bien. Adam reſté dans l'innocence, auroit eu dans les jouiſſances ſimples les plaiſirs les plus délicieux, & toute ſa poſtérité après lui. Ils auroient joui, & de DIEU, par l'eſprit & le cœur, & de la Nature innocemment, par le principe d'une ſenſibilité pure. Mais n'en parlons plus, tout cela a diſparu, & la *grande place* du monde, où *Notre-Seigneur eſt crucifié de nouveau*, eſt remplie d'abominations & de luxe. Il eſt au moment que j'écris, une grande & ſuperbe ville .... dont il ſemble que Tacite ait fait le portrait : *Alibi prælia & vulnera, alibi popinæ, ſimul cruor & ſtrues corporum, juxta ſcorta & ſcortis ſimile.* Mais je m'abuſe, ce n'eſt là qu'une petite partie de ſon hiſtoire. Il eſt un grand empire .... qui a été & eſt encore comme le foyer du luxe, des modes & d'une infinité de déréglemens & de beſoins artificiels & factices. De ce foyer, il a par-tout envoyé les plus malheureuſes étincelles ; il n'eſt pas même juſqu'aux montagnes des Alpes, où ces étincelles ne ſe répandent ; & par-tout les perſonnes ſenſées pourroient s'écrier avec le poëte Claudien : *Utinam remeare liceret ad veteres fines & manla pauperis ævi !*

Apoc. 14. v. 8 & 17. v. 2.

Apocal. 11. v. 8.

ſavons avec eux ; hélas ! nous ne le ſavons que trop, que la plupart des hommes ne feroient pas le bien extérieur & ſocial, ſi quelque paſſion ne les y pouſſoit. Et c'eſt ce qu'il y a de déplorable, & qui montre tout-à-la-fois & la corruption & le malheur de la nature humaine. Mais il faudroit l'en plaindre & en convenir, & non pas apothéoſer cette corruption & ces paſſions ; il faudroit, pour faire honneur à la vérité, les appeler un mal & non pas un bien ; il ne faudroit pas les dire néceſſaires, tandis qu'elles ne le ſont que pour le mal, & qu'elles ſont preſque inutiles pour tout le vrai bon & le vrai beau. Il faudroit convenir de bonne foi, qu'elles ne ſont, même dans ce qu'elles font de plus grand, qu'un très-mauvais ſubſtitut de la charité & ne ſont devenues un principe d'action qu'à cauſe du mal qui enveloppe les enfans d'Adam, je veux dire à cauſe du défaut de l'amour de DIEU & des hommes, qui devroit être le véritable reſſort & à la place duquel les paſſions ſe ſont ſubſtituées. N'allons pas plus loin ; c'eſt ainſi que ceux qui s'arrogent le titre de Philoſophes brouillent tout, font les uns avec les autres des *combats nocturnes* comme les appelle Sulpice Severe, où perſonne ne ſe voit, ne s'entend, où ils ſont toujours à côté de la queſtion, remuent toutes les bornes, & enviſagent dans un objet ce qui n'y eſt point ; n'amenant jamais des principes clairs, ſemblables encore à ces anciens Sophiſtes qui ſavoient tout confondre & toujours éluder la vérité. Voilà ce que c'eſt que l'orgueil humain qui veut bâtir des ſyſtêmes indépendans de l'Evangile ; il va donner néceſſairement du nez en terre.

CHAPITRE IX.

De l'Amour-propre.

Septem ingens gyros, ſeptena volumina trahens.

LORSQUE l'ennemi, dont les ruſes ne s'épuiſent point (1), ne peut pas tenter à pécher groſſiérement, des hommes à ſentimens plus délicats que le vulgaire; il ne faut pas croire qu'il n'ait pas d'autres fleches dans ſon carquois; il les tente par le ſentiment lui-même. Pour empêcher qu'ils ne s'élevent à la pure vertu, il vient chez eux en animer d'apparentes; & leur prêtant les couleurs des vertus réelles, il leur en dérobe la connoiſſance, & par cet aveuglement les empêche d'y aſpirer. Alors ces hommes ſubtilement abuſés, entrelacés dans ce filet ſi bien tendu, prenant pour la vraie vertu ce qui n'en eſt que l'ombre, s'applaudiſſent, ſe couronnent de leurs propres mains, & tournent le ſentiment en éloge d'eux-mêmes. Ils ſont pour ainſi dire dans l'étonnement de ſe voir ſi beaux & des prodiges de perfection. Et c'eſt ainſi que le ſentiment, cette délicateſſe de ſentiment, cette fleur de ſentiment

(1) Cette diſcuſſion ſur les paſſions m'entraîne à traiter de l'*amour-propre*, qui leur tient de ſi près. Une bibliotheque contiendroit à peine les livres qu'on en écriroit, ſi on pouvoit le prendre ſur le fait, le ſaiſir à la volée, le peindre dans toutes ſes nuances, & détailler tous ſes artifices. Mais comme le ſerpent qui gliſſe à la main lorſqu'on veut le retenir, il s'échappe & ſe dérobe même à la plus pénétrante recherche. J'eſſayerai toutefois de le montrer à lui-même, & de lui préſenter un miroir où il verra ſa vraie image.

qu'ils apothéoſent & eux avec elle, bien loin de les défendre du ſentiment lui-même, ne fait que les établir dans un orgueil d'autant plus dangereux qu'il eſt plus ſubtil, & dans une quinteſſence d'amour-propre d'autant plus déteſtable aux yeux de DIEU, qu'il eſt plus imperceptible & plus raffiné. C'eſt ainſi que les hommes à délicateſſe, dont on verra le peu de valeur, cherchent à couvrir la nudité de leur fond avec de miſérables feuilles de figuier, tôt ou tard ſéchées & jetées au loin par le ſouffle de la pure, mâle & vigoureuſe vertu qui s'élance toujours au-deſſus & en oubli d'elle-même, à l'inflexibilité du devoir qui eſt ſon ſeul motif & ſon regard indéclinable. Elle ne ſonge pas même qu'elle pratique le bien; & tout en s'élevant à la regle par un mouvement ſûr & prompt, par une habitude fixe dans le cœur, qui le détermine dans l'occaſion, elle n'appelle point pour s'applaudir elle-même la *trompette* du dedans, je veux dire les ſubtils regards de l'amour-propre & de la réflexion ſur le bien qu'elle a fait, & ces retentiſſemens intérieurs de l'orgueil ſpirituel, pires en un ſens que l'orgueil groſſier qui ſe montre & ſe trahit lui-même. Cette délicateſſe de ſentimens paroîtra même s'oublier pour les autres, mais ce n'eſt que pour mieux ſe ſouvenir d'elle-même; & cet oubli ſimulé ne fait que donner à la fauſſe nobleſſe du cœur un aliment d'autant plus mortel qu'il eſt plus délicieux à la nature finement corrompue. Un corps en ſanté met à profit tous les alimens qu'il y admet; ce qui entre dans un corps malade, ſe tourne en poiſon & en augmente & la maladie & le danger.

Tel eſt l'amour-propre de l'homme ; il s'empare de tout & en fait ſa proie. Inſatiable comme le *ſépulcre*, qui ne dit jamais, *C'eſt aſſez ;* s'il ne peut rien tourner à ſon profit, il ſe nourrit de lui-même ; & ce ſentiment déſordonné ſous apparence de l'ordre, ne fait que l'en écarter toujours plus ; il n'eſt pas même beſoin des purs principes de la Religion pour lui dreſſer ſa ſentence. Sans établir ces principes & plus heureux à détruire qu'à édifier, le ſpirituel, l'ingénieux la Rochefoucault, montrant que l'homme ſe fait le centre de toutes les vertus humaines, en a par-là même démontré la fauſſeté. Le principe découvert, la cauſe eſt trahie ; le maſque tombe, le vernis trompeur s'en va en éclats, & ainſi l'homme naturel & prétendu raiſonnable demeure tel qu'un ſquelette hideux qui n'a plus le coloris de la vie ; dénué de tout, excepté de la miſere qui eſt ſon fonds, & encore de la noiceur qu'il a miſe par-deſſus, & que dans ſon aveuglement il voit comme l'éclatante blancheur du lis (2).

Prov. 30. *v.* 16.

(2) M. de la Rochefoucault, (de même que d'autres ingénieux Ecrivains de caracteres) au moyen de ſon eſprit naturel & de ſon grand uſage du monde, qui lui donnoit la connoiſſance des hommes, pouvoit découvrir & peindre la fauſſeté de leurs vertus infectées de l'amour-propre ; mais il ne connoiſſoit pas aſſez les grands principes de la Religion, pour mettre les vraies & divines vertus en regard avec ces vertus fauſſes ; il pouvoit montrer le faux & non pas le vrai qui doit le remplacer ; il pouvoit démolir, mais il n'étoit pas en état d'édifier. Et pour bien établir les bornes & éloigner les équivoques, je dirai que ce que l'on appelle dans le monde & le langage convenu, *l'amour-propre* tel que je le dépeins dans ce chapitre, & tel qu'il dévore l'humanité toute entiere, eſt toujours infailliblement très-criminel, comme on

Que ſi nous oſions un inſtant, mettre l'homme en comparaiſon avec DIEU; l'homme, vil atôme

---

le verra; mais il eſt & il peut être *un amour de nous-mêmes*, auſſi bien ordonné & même auſſi ſaint que *l'amour-propre* eſt déréglé. DIEU veut que nous nous aimions nous-mêmes, que nous prénions à nous-mêmes un intérêt dont il a jeté l'inſtinct ſur notre naiſſance, en nous donnant une exiſtence morale.

Mais pour que cet amour de nous-mêmes ſoit pur, dans l'ordre & tel qu'il doit être, il faut que nous nous aimions en la maniere que DIEU nous a preſcrite, que cet amour ſoit contenu dans de ſages limites, & n'envahiſſe jamais ni ne contrediſe les deux grands points de la loi qui en contiennent l'eſſence & l'eſprit : *Tu aimeras le Seigneur ton* DIEU *de tout ton cœur, de toute ton ame & de toute ta penſée, & ton prochain comme toi-même.* C'eſt-à-dire que je dois dans les occurrences & dans les concurrences, préférer infiniment DIEU à moi-méme, & même avoir dans le fond de mon être l'habitude fixe & permanente de l'amour de DIEU, toujours ſupérieur à l'amour de moi-même, afin que dans les occaſions je m'oublie toujours moi-même pour DIEU, lorſque je ſerois en contradiction avec ſa volonté. Ce ſecret de l'amour de DIEU en oubli de ſoi, eſt infiniment heureux, & il n'appartient qu'aux vrais intérieurs d'en goûter & connoître expérimentalement la ſainte douceur; il y auroit d'infinies choſes à en dire. Sans cette regle de préférence gravée en moi, & exercée dans tous les cas, mon amour-propre eſt exactement un crime incalculable, parce qu'il eſt conſtamment oppoſé à DIEU. Et voilà le cas de preſque tous les hommes, qui dans leur aveuglement ne peuvent concevoir toute l'horreur de ce crime & de leur état, parce que l'amour-propre eſt en même temps le bandeau fatal qui leur en dérobe la noirceur, & l'aveugle & injuſte apologiſte de lui-même. Il en eſt de même de l'amour du prochain, dont cet inſenſé amour-propre viole la loi à tout bout de champ. Je dois aimer mon prochain à l'égal de moi-même. Le *prochain*, dans l'Ecriture, eſt celui qui a quelque relation avec moi. Mon cœur doit avoir en ſoi un ſentiment de bienveillance univerſelle pour tous les hommes; mais cette bienveillance, cette habitude ne peut s'exercer qu'à l'occaſion de ces rapports. Mon *prochain* eſt celui avec qui j'ai à faire, à démêler quelque choſe; c'eſt mon prince, ſi je ſuis ſujet; ce ſera mon magiſtrat, mon pere, mon épouſe, mes enfans, mon voiſin, un marchand à qui j'ai à vendre, ou de qui j'ai à acheter; ſi je ſuis aiſé, c'eſt un pauvre qui eſt à ma porte, &c. &c. Voilà mon

Matth. 22. v. 37—40.

formé de ſes mains, avec ce DIEU immenſe, éternel, qui a daigné le tirer du néant; l'homme qui n'a pour fond que le néant, & pour acqui-

---

prochain, dont la relation avec moi eſt ou ſtable ou changeante, ſelon les variations de rapports & de circonſtances. Or, pour accomplir la loi qui m'ordonne de l'aimer à l'égal de moi-même, parce qu'il eſt un homme comme moi, je dois 1.° faire ceſſer au dedans la paſſion, & cet amour-propre déréglé qui eſt la rouille, la gangrene & la peſte de cette loi de l'amour du prochain, & en perpétuelle inimitié & contradiction avec elle. 2.° Je dois, dans tous les cas donnés, me mettre exactement à la place de celui avec qui j'ai à gérer, ou avec qui je ſuis en exercice de relation actuelle, ſelon cette divine maxime du Seigneur, qui eſt une explication & application de la loi à l'égard du prochain: *Ce que vous voulez que les hommes vous faſſent, faites-le leur auſſi de même, car c'eſt la loi & les Prophetes*; c'eſt-à-dire donc que je ne dois pas exiger des autres de ce que je ne voudrois pas qu'on exigeât de moi; mais ſur-tout je dois dans tous les cas me dire: Si j'étois à la place de mon prochain, que déſirerois-je qu'on me fît? He bien, agiſſons envers lui comme nous voudrions qu'on agit envers nous. Je pourrois donner ſur cet important objet des exemples ſans fin. Il eſt ſur-tout queſtion ici, & pour rendre avec netteté ce qu'emporte ce précepte de l'amour du prochain qui fait friſſonner les déréglemens de l'amour-propre; il eſt queſtion, dis-je, d'agir toujours en raiſon compoſée ou combinée de ce que je dois à ce prochain, & de ce que je me dois à moi-même: car je dois auſſi m'aimer moi-même. A la vérité l'Evangile, & ſur-tout ſon divin Eſprit, inſinuent çà & là une perfection plus haute encore, & qui conſiſte à préférer ſon prochain à ſoi-même, dans des cas où cette préférence eſt très-dure & très-douloureuſe; mais c'eſt plutôt un *conſeil* qu'un *précepte*; c'eſt une perfection éminente & infiniment heureuſe pour qui ſait l'entendre, en ce qu'elle imite de plus près le chef & le modele éternel Jéſus-Chriſt; & ceci, comme on comprend, tient à l'amour des ennemis, leſquels ſont auſſi nos prochains par deux grandes raiſons, ſur-tout, 1.° parce que cette inimitié même eſt une relation, un rapport; 2.° parce que cette inimitié nous fournit une heureuſe & admirable occaſion de pardon, c'eſt-à-dire, d'exercer l'une des plus belles vertus, des plus coûteuſes à la nature, & par conſéquent des plus ſalutaires; mais comme j'en parle plus bas dans cet ouvrage, je n'en dirai pas davantage ici.

Matth. 7. v. 12.

Et pour revenir, je dis que tout amour-propre qui n'eſt pas

ſition que le péché, avec un DIEU en qui eſt tout l'être, & la ſainteté de l'être; un inſecte, ou un grain de pouſſiere, avec cette grandeur

---

ſoumis à ces deux grandes regles de l'amour de DIEU & du prochain, (qui, pour qui ſait l'entendre, n'en ſont qu'une ſeule; car elles ſont inſéparables & ne peuvent jamais avoir vraiment lieu l'une ſans l'autre); j'aſſure, dis-je, que cet amour-propre eſt inſenſé; il ſe trompe lui-même, & s'aimant en apparence, dans le vrai & la réalité il ſe hait & ſe prive du bonheur réel dont on peut jouir en ce monde par l'amour de ſoi-même ſolide, réglé & poſé ſur ces deux baſes qui lui donnent toute ſa conſiſtance & ſon prix.

On m'objectera, qu'à l'égard de la regle pour le prochain, cela ſeroit très-bien ſi tous les deux ſe mettoient à la place l'un de l'autre, & que le précepte fût rempli réciproquement; mais même dans le cas où l'autre y manque, vous êtes heureux en tout point de n'y pas manquer vous-même, par nombre de raiſons trop longues à détailler dans une note, & dont ce que j'ai dit, doit déjà vous faire appercevoir quelques-unes. Et pour finir ſur cet amour pur de DIEU en oubli de nous-mêmes lorſque ces deux amours ſont en oppoſition; ſi vous vous oubliiez pour DIEU, en la maniere que je l'ai dit, vous ne vous prépareriez rien moins qu'un échange de votre vie contre la ſienne; car il ne faut pas croire que jamais DIEU ſe laiſſe vaincre en générosité & en magnificence par ſa créature, & qu'il ne donne pas ſon amour, qui eſt lui-même (DIEU *eſt charité*; & encore, *Celui qui demeure en charité, demeure en* DIEU); qu'il ne donne pas, dis-je, ſon amour qui eſt lui même à celui qui lui donne toute la force en ſon amour. Oubliez-vous vous-même pour DIEU & vous vous attirez l'éternel ſouvenir de DIEU; que dis-je, ſouvenir? vous vous attirez, vous vous procurez l'union avec DIEU, la jouiſſance & la poſſeſſion de DIEU même. Voilà les ſeuls grands principes & la baſe de toute vraie morale, hors deſquels il ne fut jamais que la plus trompeuſe & la plus abuſive morale. *Jean*, 4, v. 16.

Et quant à l'amour des ennemis, le Chrétien n'eſt pas un automate, il ſent les choſes, mais il ne les reſſent point; & lorſqu'il eſt aſſez élevé pour voir les objets dans la vraie lumiere, il connoît ſûrement que ſes ennemis peuvent lui être infiniment plus utiles, à nombre d'égards, que toutes les ſimulées, illuſoires & flatteuſes amitiés de la terre.

Telle eſt, je l'ai dit, la baſe de toute vraie morale; & voilà en même temps l'anathême juſtement lancé contre l'amour-propre dont je traite dans ce chapitre.

infinie ; l'homme qui devroit, s'il ſe connoiſſoit tel qu'il eſt, aller cacher ſa honte, avec un DIEU dont la majeſté eſt au-deſſus de toute idée ; l'homme enfin qui ne peut avoir ni être ni bien que de DIEU, avec ce DIEU de qui il tient tout, excepté le mal qu'il tient de lui-même. Si, dis-je, nous oſons un inſtant faire ce calcul d'oppoſition, hors de tout calcul ; quel ſera le réſultat de ce regard ? Quoi ! ſinon qu'au moment où l'homme a la témérité de ſe compter pour quelque choſe, au lieu d'avoir le ſentiment fixe, éternel de l'humiliation qui lui eſt due ; par la plus incompréhenſible audace, il dreſſe ſon propre autel & s'encenſe lui-même, à côté & même contre l'autel du DIEU vivant ſeule ſource de tout bien, & rivaliſe ainſi avec lui. Quoi ! ſinon qu'il ravit à DIEU cette gloire qui lui appartient toute entiere ; à ce DIEU qui, par le principe de ſa perfection infinie & par ſa propre juſtice, doit être jaloux de ſa gloire qu'il ne pourroit, ſans deſcendre de ſon trône, ſe laiſſer ravir & abandonner à un autre.

Et c'eſt ainſi que l'homme propriétaire, & par le ſentiment même, dévoré d'amour-propre, devient dans le vrai, & pour qui ſait l'entendre, le plus inſigne larron de la gloire due à DIEU. C'eſt le caractere de l'Ange rebelle ſous la plus trompeuſe apparence. Ces hommes à ſentimens ſi nobles, & dans le vrai, ſi uſurpateurs, n'en conviendront pas, vu que leur aveuglement appelant le mal bien & le bien mal ; & d'ailleurs que leur orgueil ne pouvant ſupporter une vue approfondie d'eux-mêmes, qui terniroit leur fauſſe beauté, & accuſeroit l'enflure & le ſubtil phariſaïſme dont ils ſe nourriſſent ; non-ſeulement ils ne

ne peuvent pas ſe voir tels qu'ils ſont réellement, mais s'ils le pouvoient, ils en détourneroient un regard qui pourroit leur devenir ſalutaire. Telle eſt l'idole de ce moi raffiné, du ſubtil amour-propre, ſemblable au ſerpent éternellement tortueux dans ſes replis; vrai imitateur, ai-je dit, des Anges dégradés & déchus pour s'être regardés eux-mêmes dans la beauté de leurs dons, & pour avoir voulu monter juſqu'à DIEU de qui ils les tenoient, & ſe mettre à côté de ſon trône.

Cet uſurpateur, auſſi habile à dérober aux autres la connoiſſance de ſes uſurpations qu'à ſe les cacher à lui-même, cet uſurpataur, vrai Caméléon & vrai Protée, faiſit toutes les couleurs, & prend toutes les formes, pour tout rapporter à lui-même, ſous l'apparence du déſintéreſſement & de la généroſité. Avarice ſpirituelle & horrible, qui ſe fait au-dedans de ſoi un magaſin impur de ce qui, renvoyé à ſon vrai objet ſans le retenir, ſeroit très-pur & dans l'ordre. C'eſt ainſi que ſous les plus ſpécieuſes apparences, cet amour-propre n'eſt magnanime, délicat, compatiſſant, noble, généreux, que pour l'être encore infiniment plus pour lui-même, que pour montrer une vertu éclatante dont le réſultat & le retour ſur ſoi l'enfle comme un ballon; délicat au dehors, pour qu'en reflux ſur lui, cette fauſſe vertu touche la corde de la ſenſibilité du dedans en ſenſation impurement délicieuſe, & pour jouir d'un injuſte contentement de ſoi-même; compatiſſant pour ſe faire à ſoi-même un titre d'éloge & de grandeur de la pitié & du bienfait qui en réſulte; noble dans ſes procédés, pour faire replier ſur lui-même une nobleſſe ſpirituelle, qui le fait à ſes propres yeux élever au-deſſus de l'huma-

nité & de lui-même ; généreux enfin, pour afficher un désintéressement qui lui attire la louange, les applaudissemens dont il est insatiable ; l'argent n'est pas le cœur. Tel J. J. Rousseau peint ici d'original, préféroit l'ostentation du refus à l'argent ; & chez lui, l'orgueil & l'intérêt, comme deux champions, se battoient en champ clos, & le premier victorieux réduisoit le dernier à lui céder le champ de bataille.

Isaïe, 47. Ceci tient à la *vierge de Babylone*, dont l'amour-propre délicat est la véritable image, & dont l'Ecriture, dans Isaïe, nous trace le portrait & nous montre le sort. Non, rien n'est capable que DIEU seul d'en démêler les tortuosités, de scruter les profondeurs, de sonder les abymes, de suivre dans toutes leurs refuites ces actes d'amour-propre en des cœurs si nobles en apparence. C'est un gîte si caché, si replié, c'est une cachette si profonde, qu'elle n'est accessible qu'à celui qui a *les yeux comme une flamme de feu*, & seul est capable *d'éclairer les ténebres* même. Ce sont les volutes du dragon.

Apoc. 1. *v.* 14. & *Ps.* 139. *passim.*

Il peut être en celui qui en est dévoré d'utiles & vraies vertus, si on les considere dans le matériel de l'acte ; mais il les infecte toutes, ou par les mélanges impurs du motif, ou en se les appropriant dans son orgueil ; & leur mettant ainsi une fausse couronne, il se prive de cette couronne véritable que DIEU destine à ses amis qui font tout pour lui plaire, & non pour plaire aux hommes & à eux-mêmes. Et ainsi, dans ses propres & vains applaudissemens & dans ceux des autres qu'il ambitionne, il trouve la récompense vaine de ces vertus réelles peut-être en elles-mêmes ; mais qu'il a infectées du venin de sa pro-

priété ; & ne mettant rien à profit pour DIEU, & par conſéquent rien à profit pour lui-même, il perd en inſenſé les avantages reſervés à l'acte ſimple d'un cœur droit, faiſant le bien pour DIEU qui le lui a ordonné. Il ignore le divin agiotage de la banque où on met les dons de DIEU à un intérêt éternel, lorſqu'on ne le retire pas dans le temps.

Ne croyez pas toutefois, que ces vertus que j'appelle réelles quant à l'acte, le ſoient de tout point ; il ſuffit que cet amour-propre en ſoit le mobile, pour mêler à ce bon grain une miſérable ivroie ; rien de ce qu'il touche ne ſauroit être pur. Vous verrez des préférences injuſtes, vous verrez des occaſions de vertu négligées, dès que l'applaudiſſement n'eſt pas prévu. Les vertus ſecretes & dont DIEU ſeul eſt le témoin, ſont rares pour lui & ne ſont pas ſon compte ; & dans ces cas même, s'il s'aviſe de les pratiquer, il en fait ſon profit, pour en nourrir ſes prétentions & ſon enflure ; il s'élevera même au deſſus de la réputation à laquelle il aſpire pour l'ordinaire, par un orgueil plus haut encore, & par un dédain philoſophique des jugemens des hommes, dès-lors injuſtes ſelon lui, pour ne ſavoir pas apprécier ſon incroyable mérite.

Comme l'ombre ſuit le corps, cet amour-propre n'abandonne jamais l'homme. D'après la chute, comme on le verra au chapitre ſuivant, il eſt jeté ſur ſon berceau, & eſt il comme identifié avec ſon être, à moins qu'un principe plus haut ne ſoit victorieux de l'homme docile, & ne vienne à force de coups, anéantir cette fauſſe nature tenace entée ſur la véritable & ſur le fond primitif qui demeure de l'innocence originelle. Il eſt en action dans tous les momens, ſe mêle en

tout & infecte tout de ſon impureté, & il n'eſt preſque pas un inſtant dans le jour & dans tout ce qu'il a à traiter ou avec lui-même ou avec les autres, où on ne pût le ſurprendre dans ſon délit & ſur le temps. Rien ne tient contre ſes amorces & tout mord à cet hameçon. Enfant & pere tour-à-tour des paſſions (dont j'ai parlé au chapitre précédent), comme à l'envi ils déſordonnent tout le bien réel, le dénaturent & le changent en mal. Menteur à DIEU, au monde & à lui-même; à DIEU, dont l'oubli montre une ingratitude, un renverſement au-deſſus de toute idée; au monde, qu'il paye d'impoſtures & à qui il vend, comme il reçoit à ſon tour par un contrat réciproque, ſa fauſſe monnoie pour du bon aloi; menteur enfin à lui-même, dont l'œuvre & le principe d'où elle part, lui creuſent, lui préparent un triſte avenir de la part d'un DIEU avec qui il faut compter tôt ou tard, & dont les droits ſont imperdables.

Il rend illuſoires les prétendues belles amitiés de la terre qui s'évanouiſſent comme la fumée dès qu'il n'y trouve plus ſon aliment & ce retour de plaiſirs, ou d'honneurs, ou d'intérêt qui leur ſert de fondement. Il infecte, il déſordonne l'amour du prochain, dont la ſource comme la regle, ne peut partir que de l'amour de DIEU qu'il chaſſe de ſon ſouvenir, pour ſe faire lui-même l'objet de ſa mémoire. L'arbre eſt en rapport avec la ſéve, & les branches ſont de la nature même du tronc qui les pouſſe. Sa regle pour aimer les hommes eſt bien moins ce qu'indépendamment de lui ils méritent d'eſtime & d'amour en eux mêmes, que l'eſtime & l'amour qu'il peut en retirer pour ſon profit, pour ſon or-

gueil & pour ſa propre gloire. Toujours premier en toutes choſes, *primo mihi*, ne diroit-on pas qu'il eſt le but & le centre où toutes les créatures doivent aboutir. C'eſt pour lui ſeul que les cieux roulent ſur nos têtes ; c'eſt pour lui ſeul que le ſoleil allume ſes feux & jette ſa lumiere ; c'eſt pour lui ſeul que la terre éveille ſes puiſſances productrices ; c'eſt pour lui ſeul que les hommes rampent ſur la terre ; c'eſt pour lui..... On croira ici que j'exagere. Non ; s'il ne le croit pas explicitement, s'il n'oſe s'avouer à lui-même une ſi ridicule prétention dont le ſimple regard démaſque & trahit l'horreur ; il n'en eſt pas moins tel dans le fond ; & tout en feignant de s'oublier pour les autres, ſa paſſion un moment irritée, ſes vues un inſtant déconcertées, ſon projet dérangé, un concours rivaliſant avec ſon ambition, un contre-temps jeté ſur ſa courſe, dévoilent au moment même l'homme qui veut être roi, ſous la vaine & menſongere formule de très-humble ſerviteur des autres.

O hommes ! fardés, ou couverts du maſque le plus trompeur, je n'ai fait qu'effleurer encore l'incalculable déſordre de vos diſpoſitions, ſi délicates en apparence, ſi horribles dans la réalité ! Les Païens eux-mêmes vous citeront à leur tribunal, & ſeront vos juges.

Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit & erectos ad ſidera tollere vultus.

Et vous, au lieu de regarder, comme il eſt juſte, toujours en haut, vous recourbez éternellement votre vue ſur vous-mêmes. Mais encore, les brutes s'éleveront en cauſe contre vous ; vous êtes leur but & leur centre, & les plus fé-

roces même vous auroient été soumises sans le désordre de votre premier pere, prolongé sur votre naissance. Vous renversez l'échelle des êtres, vous mettez toutes les proportions sens dessus-dessous, vous nous ramenez dans ce chaos où il n'y a plus de symétrie. Considérez-la un moment cette admirable disposition, cette divine échelle des êtres : *Toutes choses sont à vous, & vous à Jésus-Christ, & Jésus-Christ à* DIEU, (c'est-à-dire, son humanité au VERBE-DIEU lui-même dont elle descend); voilà la gradation, voilà l'ordre de l'Univers, voilà les buts subordonnés & le but supérieur & final, où tout doit se repomper, refluer & se perdre. O hommes! vous conviendrez bien en vos prétentions sourdes, en vos cœurs enflés, que tout est fait pour vous, mais sous les apparences du contraire; il n'est plus d'échelon ascendant depuis le vôtre, & vous vous faites le terme de tout.

I. *Cor.* 3. v. 21—22. & II. *Cor.* 4. v. 15.

Cependant tout l'Univers, les pierres même crieront contre vous, & le concert de tous les êtres en accord & rempliſſant les fins de leur existence, accuseront l'affreuse dissonnance du vôtre. La vérité de leurs tons montrera la fausseté de votre musique. Vous êtes les rois des êtres inférieurs; pour vous le bœuf trace son sillon; pour vous le cheval, le chameau, l'éléphant, courbés sous leurs charges, portent des poids énormes; pour vous ils sont tous immolés, & toute la nature est mise sous la croix pour votre service; pour vous ils vivent, & pour vous encore ils meurent (2). Ils vous servent & vous

(2) Je n'assure pas que la destination primitive des animaux fût de servir d'alimens à l'homme; à la vérité ils servoient aux

nourriſſent ; pour vous la terre pouſſe ſon jet & fait *ſortir le pain* de ſes entrailles ; pour vous

ſacrifices avant le déluge, on en voit un exemple en Abel. Mais la permiſſion ou l'ordre de manger des animaux n'eut lieu poſitivement, ſelon l'Ecriture, qu'après le déluge : La raiſon en eſt claire : la coruption des hommes multipliée avoit fait retirer toujours plus la nourriture ſubſtantielle de la grace, & de cette vie centrale qu'elle donne ; & alors il fallut un aliment plus nourriſſant pour ſoutenir la vie de l'homme davantage privé de cette nourriture intérieure & ſuperſubſtantielle dont parle l'oraiſon dominicale, où on a très-mal traduit la demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* ; traduction qui fait un pléonaſme, & qu'il m'eſt incompréhenſible qu'on ait adopté dans l'Egliſe. Le mot de l'original eſt ἐπιούσιον & déſigne expreſſément & en propres termes, le pain *ſupereſſentiel* ou *au-deſſus de toute ſubſtance*. Et c'eſt le pain des Anges, qui nourrit le centre de notre ame ; c'eſt le pain que prononce, dit & crée au-dedans Jéſus-Chriſt : *Mes paroles ſont eſprit & vie*, ce ſont auſſi les bénédictions ou réalités inviſibles & myſtiques, qui ſortent par l'admiſſion dans nos corps, des alimens viſibles & corporels : *Ce ſont les eſprits de toute chair*, comme il eſt dit. Et tout-à-la-fois, c'eſt la parole qui *procede ou ſort de la bouche de Dieu*. Et c'eſt la vraie explication de ce paſſage que Geneve a traduit odieuſement, & dont les Paſteurs, en leur nouvelle traduction, ont tordu, défiguré, dégradé le ſens divin ; c'eſt la *manne cachée*, dont la manne au déſert étoit la figure, &c. Or, après que l'iniquité fut multipliée, il fallut davantage de ces alimens matériels, pour être les occaſions de ces bénédictions ſecretes, ou du *nom* & des vertus divines qui appellent & attirent cette nourriture centrale & inviſible..... Mais, ſans m'appeſantir ſur cette vérité ſi ſimple & tout-à-la-fois ſi profonde, parce qu'elle échappe par ſa ſimplicité à la raiſon qui cherche toujours midi à quatorze heures ; je n'en ai pas moins été fondé à dire ce que je dis ſur les animaux immolés pour l'homme, quand même il ne s'en ſeroit nourri qu'après le Déluge, comme cela paroît indubitable.

Geneſe, 4. v. 4.

Geneſe, 9. v. 2—4.

Matth. 6. v. 11.

Nomb. 27. v. 16.

Matth. 4. v. 4.

Deut. 8. v. 3.

Et pour rendre plus intelligible la vérité & la force de cette apoſtrophe des animaux à l'homme, qui devroit l'être aſſez par elle-même, il faut comprendre que l'homme étant la fin des êtres ſubordonnés, c'eſt lui qui devoit être en quelque ſorte leur terme, & ſûrement du moins leur moyen & leur véhicule, pour les élever à une exiſtence plus noble & les faire remonter des bornes & des liens de groſſiéreté & d'obſcurité où ils ont été engagés, ſelon ce que dit profondément S. Paul : Leur adoption & rehabilitation dépendant de l'adoption

Rom. 8. v. 20—22.

les arbres couronnés de fruits étendent leurs rameaux juſqu'à votre main. *Toutes choſes ſont à*

& réhabilitation de l'homme, leur roi. Leur ſort étoit enchaîné à celui de l'homme, & leur cauſe à ſa cauſe; c'eſt le jeu de l'Univers, & pour qui ſait l'entendre, la ſource & tout-à-la-fois l'échelle des dégradations & des réhabilitations. Un exemple pour tous, ſans montrer tous les points de vue. Les animaux & les plantes que Voltaire a admis en ſon corps, il en a fait des impies, des profanateurs, &c. Ce qui eſt entré dans le corps de Fénélon a été ſanctifié, parce que les forces & la continuité d'exiſtence que lui donnoit cette nourriture admiſe dans cet homme excellent, tout cela a été mis à profit pour DIEU & pour la Religion. Dans Julien, la manducation eſt devenue un impie ſuperſtitieux; en Titus, un homme de bien; en Louis IX, un ſaint. Qu'on comprenne bien tout ceci, tout-à-la-fois très-curieux, très-inſtructif & fondé abſolument ſur la parole de DIEU. L'acte de la manducation eſt d'une conſéquence infinie, en ce qu'il fait vivre, végéter l'homme; l'impie comme le juſte : c'eſt l'un des ſens de la défenſe de *prendre le nom de Dieu en vain*; car le *nom de Dieu* ici, eſt les vertus ſecretes répandues dans les êtres; & ces bénédictions ou vertus ſecretes, ces réalités, ſelon le vaſe ou récipient qui les admet en ſoi, ſe changent en ſes qualités bonnes ou mauvaiſes, & ſont ainſi par l'homme & en l'homme, les occaſions du bien ou du mal, & par conſéquent de leur dégradation ou réhabilitation. Elles acquierent en l'homme, les qualités morales ou antimorales qu'elles n'avoient pas, & ainſi deviennent juſtes ou criminelles, parce que le vaſe ou récipient eſt un être moral, c'eſt-à-dire, intelligent & libre d'uſer bien, ou d'abuſer. Et ceci eſt la parfaite explication de l'ordre que DIEU donna à Adam de nommer les animaux, & de *prendre bien garde comment il les nommeroit*. Par ce que je viens de dire, le myſtere eſt éclairci. Le *nom* déſigne les qualités, la nature de l'être; c'eſt ſa définition. Adam demeuré dans l'innocence, ils ſeroient auſſi reſtés innocens, & leur *nom* ſeroit reſté bon; & plus l'homme auroit accru en mérite & en gloire, plus leur nom ſeroit auſſi devenu exalté & glorieux; car ils étoient enchaînés à ſa cauſe. Tombé, ils ont été dégradés, & la révolte leur a préparé & ouvert par l'homme déchu, tous les mauvais noms. L'homme régénéré par l'Eſprit Saint & réhabilité par la force de la Rédemption, donne auſſi aux êtres en rapport avec lui, un nom plus heureux, & les aide à remonter, en les rendant ici-bas, par leur admiſſion en lui, l'image des *animaux céleſtes*, comme lui eſt redevenu l'image de Jéſus-Chriſt, ou de l'Adam céleſte. *Qui poterit capere, capiat.*

Exode, 20. v. 7.

Geneſe, 2. v. 19 & 20.

vous. . . . . mais, ô Paul, n'achevez pas ce divin passage ! *Toutes choſes ſont à vous ;* & vous, vous êtes non à Jéſus-Chriſt qui eſt venu vous racheter, non à ſon humanité qui eſt venue expier votre révolte, non à ſa Divinité qui vous a créés, mais à vous-mêmes. I. *Cor.* 3. v. 21 & 22.

Mais encore, que ne vous diront-elles pas, toutes ces brutes immolées pour vous ? que ne vous diront-ils pas, tous ces regnes de la Nature ? que ne vous dira pas la Nature entiere, ſoumiſe à vos ordres & à votre ſervice ? « Vous avez été notre Roi, notre deſpote ; vous nous avez mus, régis, ſacrifiés à votre gré & à vos volontés arbitraires & capricieuſes ; vous avez été notre DIEU, où eſt le vôtre ? Seroit-il vrai, ô hommes ! qui avez tant & uſé & abuſé de nous, que c'eſt vous qui nous avez créés, & qui vous êtes crées vous-mêmes ? Et n'y auroit-il point de DIEU dans l'Univers que vous ſeuls ? où ſont vos titres de déité ; étiez-vous donc éternels, tout-puiſſans, immortels ? Eſt-ce vous qui avez fait ſortir l'Univers, qui avez arrangé, étendu ces cieux, cette voûte immenſe qui nous couvre ! Mais, quoi ! vous êtes donc obligés de paroître en jugement comme nous, de rendre compte comme nous, de montrer devant celui qui eſt tout l'Etre, votre néant comme nous, d'être meſurés comme nous ſur le but de votre création, & de voir ſi, comme nous, vous l'avez accompli ? Hélas ! hélas ! nous avons exécuté le nôtre ; & en nous admettant dans vos corps, vous nous avez dégradés ; vous avez profané le *nom* (les vertus) qui étoient en nous, en les identifiant avec vous, en les enchaînant à votre cauſe ; nous étions faits pour vous, pour, par vous, remonter à DIEU, &

vous nous avez fixés en vous-mêmes ; vous avez sali notre existence ; vous avez désordonné, arrêté notre marche ; vous nous avez infectés de votre amour-propre ; & ce qui étoit pur en nous, au moment qu'il a été mêlé en vous, est devenu le crime lui-même. Mais ce Grand DIEU que vous avez méconnu, & dont vous nous avez en vous fait usurper la gloire, saura bien nous dégager des entraves criminelles que vous nous aviez mises ; il nous trouvera un autre véhicule pour aller à Lui. Nos liens sont rompus ; & à votre défaillance, & à votre réjection, il saura faire sortir de *nos pierres même des enfans à Abraham;* & notre existence, que vous deviez anoblir & que vous avez dégradée, sortant de vos liens, prendra un vol plus élevé & plus hardi, & vous couvrira de honte..... ».

Matth. 3. v. 9.

O Majesté infinie ! c'est donc ainsi que les hommes vous traitent ! Vous leur avez tout donné, & ils arrêtent en eux vos dons pour s'en faire un titre d'idolâtrie d'eux-mêmes. Ce qui les convainc que vous êtes, & de ce que vous êtes, est donc banni de leur mémoire, & tout est l'objet de leur souvenir, excepté vous, de qui seul ils devroient avoir l'idée éternellement présente. Ils brisent en eux vos sacrés autels pour leur substituer les leurs. Point de culte pour vous dans leur insensé amour-propre ; ils sont à eux-mêmes leur culte, leur encens, leurs adorations & leurs vœux. Vous avez dit, mon DIEU ! *Vous êtes les temples de* DIEU. Non, ils sont à eux-mêmes leurs temples, jusqu'à ce que devenus cadavres, l'impérieuse & inexorable mort leur montre qu'ils ne sont pas des Dieux, en réduisant cette idole d'eux-mêmes, cette déité en vile poussiere.

I. Cor. 6. v. 19.

Ainſi l'homme formé pour vous donner gloire, ſous l'apparence d'un faux culte, d'un culte des levres, la garde pour lui toute entiere. O amour-propre, qui eſt-ce qui approfondira l'abyme de ta malignité ? O mon DIEU ! arrachez à jamais de mon cœur cette plante maudite, qui, ſi elle pouvoit être admiſe dans les cieux, en infecteroit la pureté. O domaine de la charité ! qui ne voit, ne ſent, ne goûte que DIEU, les hommes amoureux d'eux-mêmes vous ont donc banni de la terre ! vous vous êtes réfugié aux cieux où vous avez votre aſile, dans ces cieux qui repouſſent notre propriété, & qui la vomiſſent de leur ſein.

Oui, c'eſt ainſi, ô mon DIEU ! que ces eſprits que vous avez faits pour vous connoître, ces cœurs que vous avez formés pour vous aimer, cette ſenſibilité pure d'abord & faite pour ſe tourner à vous, pour aſpirer, ſoupirer après vous ; cette liberté que vous leur aviez donnée pour en couronner le droit uſage & pour leur valoir, par le concours de leur volonté à la vôtre, l'éternelle récompenſe que vous leur deſtiniez ; tout cela, ô mon DIEU ! dégradé, avili, dénaturé en l'homme par ſon horrible amour-propre, s'eſt tourné contre vous, ou plutôt, hélas ! contre lui-même ; il orne ſes temples profanes de la couronne qui vous eſt due. O Seigneur ! ayez pitié de nos folies ; venez, coupez, déracinez, conſumez dans l'homme, de vos flammes pures, cette horrible nature proprietaire qu'il a miſe ſur ce fond primitif & ſaint que vous lui aviez donné, & qu'il a ſi peu conſervé au ſortir de vos mains bienfaiſantes ; ſoyez cruel contre nous-mêmes pour VOUS & pour nous-mêmes ; anéantiſſez

cette idole univerſelle ; & qu'il ne reſte enfin en l'homme de l'homme que vous & votre gloire pour l'éternité. Et ainſi : Gloire éternelle à vous ſeul, mon DIEU, à qui ſeul Grand & ſeul Saint, elle eſt due toute entiere !

CHAPITRE X.

Digreſſion continuée. De la ſenſibilité, & beaucoup de curieuſes & importantes vérités jetées dans ce chapitre.

LA diſcuſſion ſur les paſſions qui a occaſionné le chapitre précédent ſur l'amour-propre, m'en a encore préparé un autre. Il eſt un mot que la légéreté humaine a amené ſur la ſcene, pour lui donner aujourd'hui une valeur qu'il n'avoit pas dans les définitions de nos anciens dictionnaires. Ce mot mis en commerce & à ſi haut prix eſt la *ſenſibilité*. On l'a armé depuis peu du magique pouvoir de transformer le vice en vertu. Il y a de la reſſource, même dans un Athée, au moyen de la *ſenſibilité ;* c'eſt une phraſe qu'ont entendue plus d'une fois, au temps qui court, mes oreilles étonnées..... L'impiété n'eſt plus ; la *ſenſibilité* l'anoblit, ou la fait diſparoître. Etes-vous ſenſible, vous êtes tout ; c'eſt le blanc-ſigné à toutes les vertus. Et la puiſſance qu'on avoit juſqu'ici accordée à l'or & l'argent, pour qui les hommes ont tant de reſpect, cette puiſſance qui faiſoit la ſageſſe, la juſtice, qui tenoit lieu de tout mérite, aujourd'hui la *ſenſibilité* riva-liſe avec elle, & fait le ſage, le vertueux,

l'homme bien ordonné, le fidelle, l'homme d'honneur, & tout ce que vous jugerez à propos.

Il faut examiner ce qui en eſt, & apprécier avec équité. Je viens de montrer ce que le faux amour de ſoi-même, fin ou délicat, a mis & met toujours de noires couleurs ſur cette *ſenſibilité*, créée plus pure & faite pour un meilleur ſort que celui qu'elle s'eſt préparé par la chute. Ainſi, après que nous l'aurons vue infectée plus ou moins dans tous les hommes, eſſayons de la ſortir de ces triſtes ruines, de la dégager des liens qu'elle & l'amour-propre ſe ſont mis tour-à-tour, & du vernis trompeur dont en voulant s'embellir il ſe ſont défigurés & dégradés. Pour cela nous n'avons qu'à remonter à ſon idée primitive, & la ſéparant de ſes défauts, nous en montrerons la juſte valeur.

Pour diſcuter nettement, il eſt néceſſaire au préalable de définir. D'abord, il ne faut pas confondre cette *ſenſibilité* que les prétendus Philoſophes apothéoſent comme la mere féconde des vertus; (& en effet c'eſt leur reſſource pour en montrer du moins une apparence) il ne faut pas, dis-je, confondre cette *ſenſibilité* qu'ils entendent, avec les ſenſations qui nous ſont communes avec la brute (1).

(1) A la vérité, quoique je faſſe ici cette diſtinction, il faudroit être bien ſimple pour la croire toujours vraie. Ces prétendus moraliſtes & prôneurs de la *ſenſibilité*, ont inventé un autre mot pour l'élever au-deſſus du groſſier. C'eſt la *ſenſitivité* qu'ils donnent aux animaux ſeuls. Mais quoiqu'il faille accorder à la *ſenſibilité naturelle*, bien ordonnée par la droite raiſon, de pouvoir être une ſource de vertus (non pas chrétiennes qui ſont infiniment plus pures) en ſous-ordre, ou du ſecond ordre; il n'eſt que

Le mot de *ſenſibilité* vient de celui de *ſens*. Il eſt en nous des ſens corporels & extérieurs ; ce ſont les cinq ſens ; voilà ce qui nous eſt commun avec la brute. Mais il eſt dans l'homme ce qu'on appelle les ſens internes, que les animaux n'ont pas tous, & ceux même qu'ils ont ſont en eux plus bornés, & n'ont qu'un exercice de beaucoup inférieur. Ces ſens internes ſont l'imagination, la mémoire & l'ame ſenſitive, qui eſt foyer & le le

---

trop vrai & il n'arrive que trop ſouvent que ces deux mots, dans le fait & en réalité, deviennent de vrais ſynonymes. Elles ſont très-proches parentes dans les cœurs des *hommes naturels & irrégénérés*, couſines du moins, ſi elles ne ſont ſœurs. Il faudroit avoir une croyance bien implicite & bien forte, ou plutôt un grand aveuglement, pour ne pas voir ce parentage ; elles ne boivent que trop ſouvent à la même coupe. Les motifs ou mouvemens qui font pratiquer à la *ſenſibilité* de certaines vertus extérieures, ſont tous plus ou moins impurs parce qu'ils ſont infectés d'amour-propre & de retours ſur ſoi-même. Mais d'ailleurs, il eſt une deſcente très-facile de la *ſenſibilité* à la *ſenſitivité*. On eſt doucement invité à la parcourir ; c'eſt le doux & imperceptible entraînement, & on ſe trouve au fond, preſque avant d'y avoir bien penſé. Il ne faut pas croire, par exemple, à cet amour uniquement platonique & à ces ſentimens exaltés, ſpiritualiſés, quinteſſenciés. Il eſt plus que rare qu'ils ne prennent pas du corps & ne dégénerent pas. Il n'y a guere qu'un pas de Platon à Diogene, & il eſt très-rare encore qu'il ne ſe faſſe pas une transformation, une métempſycoſe de l'un à l'autre..... & que ces *ſenſibilité* & *ſenſitivité* n'entretiennent pas un commerce & des intelligences ſecretes. Quelquefois dans les commencemens, on eſt dupe de ſoi-même ; on admire en ſoi cette fleur de ſentimens, on s'y applaudit ; mais peu-à-peu cette belle fleur ſe fane, tombe & il ne reſte que..... On pourroit alors appliquer à ces ſentimens ſi beaux d'abord, mais qui bientôt ſe matérialiſent, ce que Madame Deshoulieres a dit du jeu : « On commence par être dupe, on finit pas être » fripon ». Voilà le tableau de l'homme qui n'eſt que raiſonnable ; voilà le portrait de l'honnête homme du monde. Mais s'il devient criminel & ſéducteur, le mot de *ſenſibilité* dont il ſe pare, diſparoît & n'eſt plus qu'un menſonge. Le maſque tombe ; le ſens reſte ; le ſenſible s'évanouit.

centre de toutes les ſenſations. Je n'y mets pas l'eſprit ou l'entendement, par la raiſon qu'on verra tout-à-l'heure.

Il eſt trois parties dans l'homme, ainſi qu'on l'a vu au premier Livre, dont il faut ſe rappeler la théorie, relativement au ſujet que je traite à ce moment; théorie qui en a ouvert l'intelligence. Ces trois parties ſont l'entendement ou l'*eſprit*, l'*ame*, & le *corps*. Ces trois êtres ou ordres d'êtres qui par leur aſſemblage, n'en font qu'un, nommé l'homme, ont chacun leur diſtrict, leur nature, leur but, leur reſſort, & leur ſphere d'activité; & par le moyen des eſprits animaux qui leur ſervent de liens, & qui coulant ſur les fibres plus ou moins fines, & volutant autour, ſervent de médiateurs à cette alliance d'êtres de différentes natures ou degrés, la communication eſt établie de l'un à l'autre, pour faire un enſemble & un jeu en rapport de ces parties diverſes qui, réunies ainſi, compoſent un ſi beau tout. I. *Theſſ.* 5. v. 23.

Dans l'ordre de la création, & durant l'innocence, ces parties ne devoient pas envahir l'une ſur l'autre, mais l'une devoit commander, & les autres obéir, ſans affecter l'empire à leur tour. Il y avoit entr'elles un ordre hiérarchique. Le corps & l'ame pouvoient bien avertir l'eſprit, (par le moyen des eſprits animaux les plus ſpiritueux & les plus ſubtils) mais ils ne devoient débander leur reſſort, & agir au-dehors, que d'après le réſultat de l'entendement qui devoit régler, borner ou étendre, appliquer leur puiſſance, leur lâcher ou ſerrer la bride, ſelon que la raiſon ſupérieure & primitive le jugeoit convenable. Les objets extérieurs frappent nos ſens, les ſens-

portent à l'ame ou la matiere ou du moins l'occaſion de ſes ſenſations, & l'ame envoie à l'eſprit, en l'inſtruiſant par ſes ſenſations de ce qui ſe paſſe au dehors, une lumiere ou plutôt un ſentiment qui lui donne la capacité de juger du bon ou du mauvais, du bien ou du mal, de l'ordre ou du déſordre de l'acte que ces ſenſations ſollicitent.

Ainſi comprenez la gradation, & dans cette gradation le divin ordre qui étoit entre ces facultés durant le temps de l'innocence; & par cet ordre vous pourrez juger en préciſion ce qu'eſt depuis la chute le déſordre de la *ſenſibilité* ſi vantée par ces prétendus beaux eſprits, & calculer tous les degrés & quantités de ce déſordre. L'eſprit de l'homme, pur alors, étoit uni au VERBE-DIEU qui l'avoit *créé à ſon image*, & à ſon Eſprit inſéparable de LUI, qui l'allumoit, par l'union & le contact de ſa pure & divine flamme; voilà le premier ordre hiérarchique, de l'Eſprit de DIEU à l'eſprit de l'homme. Second ordre, de l'eſprit de l'homme à ſon ame. Troiſieme, de ſon ame à ſon corps. Voilà pour les progreſſions deſcendantes depuis la pure cime de l'eſprit juſques à ce qui eſt dans l'homme de plus animal & de plus groſſier. Mais pour la plénitude & netteté de la connoiſſance de l'homme, il faut remonter de bas en haut, des corps en qui réſide *l'irritabilité* aux ſens corporels, d'eux à l'ame foyer des ſenſations, & d'elle à l'eſprit; tous les eſprits animaux plus ou moins volatils ſervant d'ambaſſadeurs dans tous les degrés pour porter les nouvelles de l'un à l'autre, & faire la liaiſon du tout. Et comme on l'a vu au Tome premier, l'homme porte en ſoi l'image de tous les cieux, de tous les degrés; & ces eſprits animaux

maux ſont comme de petits anges qui *montent & deſcendent*. C'eſt l'un des ſens très-nombreux & analogiques de la myſtérieuſe échelle de Jacob, & les cieux différens en lui ſont les fonds primitifs de toutes ſes facultés. Si l'homme ſe voyoit tel qu'il eſt, il verroit en ſoi tout l'Univers, & un ordre analogique, dis-je, qui le feroit pâmer d'admiration, de reconnoiſſance & d'amour. Il admireroit cette réduction, cette miniature qui contient dans ſa petiteſſe le portrait des cieux & de la terre. Ces cieux plus ou moins purs ſont fondés & étendus ſur l'eſpace ſimple qui leur ſert de ſuppôt, & qui lui-même a pour ſuppôt l'immenſité de DIEU même, en qui tous les hommes ont la *vie*, *le mouvement & l'être*. Je l'ai montré plus haut dans cet ouvrage.

Geneſe, 28. v. 12.

Act. 17. v. 28.

Telle eſt l'anatomie de ce compoſé qui fait l'homme, crayonnée, diſſéquée dans ſes linéamens & ſes traits (2) relatifs au ſujet qui m'occupe à

(2) Pour la rendre plus complete encore, j'aurois pu montrer que dans le fond de ces cieux qui le traverſent pour ainſi dire, & qui ſont en lui, il eſt encore les cieux des cieux, infiniment plus purs, & que c'eſt ſur ces cieux des cieux que les infiniment ſubtils eſprits animaux, recevant par degrés inſenſibles & par une chaîne infiniment liée & graduelle, ſans vide philoſophique entr'eux, recevant, dis-je, d'eſprits moins ſubtils ce que l'ame tranſmet par les ſiens, ils lient l'ame ſenſitive avec l'eſprit, ſans ſaut ni diſcontinuité. Mais cette théorie, quoique très-vraie & infiniment belle, m'auroit écarté de mon ſujet ſi j'avois voulu la détailler. Cependant, dans ce que je ne fais qu'inſinuer ici, parce que ce n'eſt pas le lieu de m'y étendre, on peut voir très-clairement & comme à l'œil, la quantité & de vérité & de fauſſeté de chacun des trois ſyſtêmes que les Philoſophes ont imaginés, pour rendre raiſon de ce qu'ils appellent improprement l'union de l'ame & du corps; je dis improprement, vu qu'il eſt trois puiſſances: eſprit, ame & corps. Ces trois ſyſtêmes imaginés par Ariſtote,

ce moment; & je prie le lecteur d'être très-perſuadé que, quelqu'étonnante que cette théorie, peut-être nouvelle pour lui, puiſſe paroître à ſes préjugés, elle n'en eſt pas moins vraie, & que je ne l'induis point en erreur.

Voilà donc l'homme en ſes parties formant la compoſition de ſon tout, ou l'entéléchie de ſon être. Voyons maintenant d'après cet expoſé

Deſcartes & Leibnitz, contiennent chacun une quantité de vérité & de fauſſeté. Ils n'ont pas ſu comprendre comment ces êtres de différentes natures ou degrés d'être, ſont unis pour faire un ſeul tout dans l'homme, par cette infinité d'eſprits animaux plus ou moins ſubtils, qui filent & volutent en maniere de tourbillons ſur les cordes ou fibres plus ou moins déliées. Il en eſt exactement dans l'homme en analogie comme dans le ſyſtême ſolaire, & même comme dans tout l'Univers & ſes lois. Ce qui montre encore ce que j'ai avancé, & à quel point de préciſion & de traits complets l'homme eſt le microcoſme ou le petit monde. Les rayons du ſoleil qui éclairent l'Univers, coulant en volutes ſur les fibres lumineuſes, donnent une image très-reſſemblante des eſprits animaux & de leur jeu dans l'homme pour en lier les parties diverſes entr'elles. De même les tourbillons, tels que Deſcartes les a imaginés, & qui ſont très-vrais, ſi on en ſépare les erreurs qu'il y a miſes, en ſont encore une autre image, en ce que ces tourbillons qui volutent entre les globes, en effectuent les attractions mutuelles dont Newton a parlé, ſans qu'il ait ſu voir que ſon ſyſtême avoit lieu par ces tourbillons dont il ne pouvoit ſe paſſer.

De même les eſprits animaux, images en miniature des Anges, lient toutes les parties de l'homme entr'elles. Elles s'attirent réciproquement; & ce ſoupir ſourd de chacune de ces parties, qui vient de ce qu'elles ſe ſont néceſſaires l'une à l'autre, eſt une magie qui attire ces eſprits animaux, & leur fait exécuter leur jeu. J'ouvre ici encore une infiniment grande porte à la réflexion des entendeurs. Mais je n'en dirai pas davantage dans cette note; je reſerve le détail de cette belle & très-vraie théorie pour un plus grand Ouvrage; & peut-être même le donnerai-je à la fin de celui-ci, ſi ce ſecond volume ne devient pas trop gros. On y verroit l'inſtinct & l'amour de ces parties l'une pour l'autre, qui appellent à grand cri

ce qu'il étoit & a pu être dans l'ordre, & ce qu'il eſt dans le déſordre; voyons-le dans l'état d'innocence, & conſidérons-le tel que la chute l'a fait. Par-là nous aurons l'infaillible regle de jugement ſur la *ſenſibilité*, ſur ce qu'elle a eu de bon, & ſur ce qui lui en demeure.

Lorſque l'homme ſortit des mains du VERBE-DIEU ſon Créateur, la *ſenſibilité* fut unie à ſon

---

es eſprits animaux uniſſans..... Toutefois je ne ſaurois finir cette note, ſans faire encore une remarque ſur la *Palingénéſie* de M. Bonnet; ce Philoſophe auroit très-bien fait de s'en tenir à ſes *Conſidérations ſur la Nature*. Mais il s'eſt aviſé de faire une *charpente*; & en effet, il a montré un ſquelette maigre & décharné; il auroit dû aller chercher un Prométhée pour lui donner la vie & l'animer; il ne s'eſt pas ſouvenu du précepte: *Ne ſutor ultra crepidam*. Sa *Palingénéſie* eſt le produit d'une imagination hardie, & ſi l'on veut, un peu élevée. Je ſuis fâché pour lui, que l'eſprit ait eu plus de part à cet ouvrage que le cœur. Il doit étonner les Athées, mais il ne ramene pas les Déiſtes; il iroit même à confirmer le Socinien dans ſon horrible héréſie. Le mal de M. Bonnet eſt d'avoir cru pouvoir arriver à la vérité ſans la révélation, comme s'il pouvoit y avoir une vérité hors d'elle; & comme ſi l'homme par le ſeul effort de ſon eſprit pouvoit s'élever à cette vérité toujours une, mais ſi infiniment variée par l'immenſité de ſes ſorties & de ſes rapports, ſi fort au-deſſus de la raiſon qui eſt trop bornée pour les voir dans leur tout. M. Bonnet peut amuſer; mais il ne paroît pas du tout que ſon but ait été de convertir. Et d'ailleurs, les Déiſtes, à parler franchement, ou au moins la plupart d'entr'eux, pour ne pas dire preſque tous, ne ſont que des Matérialiſtes, & il ne peuvent pas même être décorés du nom de Déiſtes déjà par lui-même ſi infamant au tribunal du vrai, parce qu'ils ne retiennent pas ſeulement cette ombre de religion prétendue, qui ſans en être une réelle, ſemble s'élever toutefois au-deſſus de cet horrible matérialiſme. Enfin, ces Matérialiſtes ne peuvent pas comprendre l'abſolue impoſſibilité de voir avec des yeux compoſés, la ſimplicité des *êtres principes compoſans* dont l'exiſtence eſt démontrée par les conſéquences & par les effets. J'obſerve ceci ſans vouloir l'appliquer à M. Bonnet que je ſuis bien éloigné d'accuſer de matérialiſme.

intelligence, c'eſt-à-dire, je le répete, qu'il reçut avec ſon eſprit une ame ſenſible. Cette ame ſenſible, ſource & foyer de ſes ſenſations, lui fut donnée pour faire jeu & être en rapport avec les objets du monde qu'il devoit habiter; & elle étoit en outre le moyen par lequel les êtres inférieurs devoient communiquer *médiatement* & indirectement avec DIEU, & cela par la chaîne liée, comme on a vu, entre l'Eſprit du Verbe & toutes les deſcendances & degrés juſqu'aux êtres phyſiques; tellement que dans ces rapports on pouvoit dire que DIEU par l'homme étoit uni avec l'Univers. Et, pour me ſervir de cette expreſſion, cette ame, principe de *ſenſibilité*, étoit un vrai *miroir de réflexion* ſur lequel les demandes & les vœux des êtres inférieurs devoient & ſe préſenter & ſe peindre. Ils y envoyoient les requêtes de leur nature, & des beſoins qu'elle ſollicitoit & pour eux & pour tout l'homme. Suivez la comparaiſon du miroir. Lorſque ces demandes & ces vœux n'en terniſſoient pas la glace, & ne préſentoient à l'eſprit qu'une image ordonnée, proportionnelle & en rapport avec l'avantage du tout, l'intelligence alors ou l'eſprit de l'homme, (qui communiquoit immédiatement avec l'Eſprit du Verbe) laiſſoit échapper ſur ce miroir un rayon très-pur qui donnoit la ſanction à ce que la ſenſibilité lui préſentoit, la ſanctifioit, pour ainſi dire, l'approprioit à l'avantage du tout, & mettoit la plus excellente harmonie entre ſes parties. Ce rayon pur, dis-je, pénétroit le miroir, non ſali encore (dans l'état d'innocence), par où la *ſenſibilité* ſe répandoit avec bienfaiſance, avec une douce & nourriſſante onction, ſur celui qui par ce moyen liſoit dans cette ſenſibilité la ré-

ponſe à ſa demande ou à ſon vœu. Pour une plus ample explication, enviſageons un moment cette même théorie ſous un autre point de vue.

Le VERBE-DIEU créa d'abord l'homme *androgyne*, c'eſt-à-dire, *mâle & femelle*, en ſorte que l'homme au ſortir de ſes mains, renfermoit en ſoi, & unie à ſon être, la femme tirée enſuite & ôtée de l'un de ſes côtés, & non d'une côte, comme quelques-uns ont ridiculement traduit. Elle adhéroit à l'homme par cette côte (3). Or il faut ſe rappeler à ce moment ce que j'ai établi au premier Livre, que la manducation du fruit défendu, très-réellement arrivée, ne fut que la conſommation extérieure des chutes du dedans qui amenant la déſunion avec l'Eſprit de DIEU, par degrés & de proche en proche, livrerent l'homme à lui-même; & ainſi n'étant plus armé de l'union avec le Verbe, & devenu trop foible pour réſiſter à la tentation extérieure, il y ſuccomba. Que ne puis-je m'étendre ici & montrer la beauté & la vérité du récit de Moïſe, en expliquer & démontrer la certitude, au point de la rendre palpable aux yeux même les moins clair-voyans! On y verroit la plus divine ſuite & les plus admirables rapports; on y verroit ce que c'eſt que le *fruit de l'arbre de vie*, inſéparable de l'innocence conſervée, & le fruit de *l'arbre de la ſcience du bien & du mal*,

Geneſe, 1. v. 17.

Apocal. 22. v. 2.

Geneſe, 2. v. 17.

(3) C'eſt pour cela qu'il eſt dit, Geneſe, ch. 2. v. 21, qu'après l'extraction ou déſunion littérale du corps de la femme d'avec celui de l'homme, DIEU *reſſerra la chair dans la place ou côté*, par lequel ils tenoient l'un à l'autre. L'extraction faiſoit une eſpece de plaie qu'il falloit fermer.

dont la manducation, amenée par les chutes internes, étoit inſéparable de la mort, & la rendoit inévitable ; on y verroit la plus divine philoſophie relative à l'homme & à l'Univers. Mais il faudroit pour cela un traité entier dont peut-être je m'occuperai quelque jour. Contentons-nous cependant de dire ici :

1.° Que la femme ou Eve, tenant d'abord au côté d'Adam par la côte à laquelle elle étoit liée, en même temps qu'elle étoit une vraie femme en toute réalité, étoit encore le type littéral de la *ſenſibilité* dans l'homme ; car l'homme repréſentant l'Univers avoit auſſi en ſoi la repréſentation de la femme, indépendamment d'elle ; image ou type, & réalité. 2.° Je n'aſſurerai pas que la premiere faute interne que fit Adam amena bruſquement & tout de ſuite la diviſion littérale & effective de la femme d'avec lui ; mais cette premiere faute commençant les ſuivantes, de chute ou faute interne en faute, le beſoin de cette ſéparation arriva, & la ſéparation fut conſommée. *Il n'étoit* plus *bon que l'homme fût ſeul ;* après s'être ennuyé de l'union avec le Verbe, il falloit une aide à ſa foibleſſe, ou à la force primitive diſparue. Il avoit voulu contracter indépendamment de l'Eſprit Divin, avec les objets du dehors que les ſens portoient à ſon ame ou à ſa ſenſibilité ; on lui donne dans la femme tirée de lui de quoi faire jeu & rapport avec cette ſenſibilité qui avoit gagné la victoire. Et voici 3.° comment cela arriva. On peut appliquer ici le mot du Poëte :

Geneſe, 2. v. 18.

> Dans le crime une fois il ſuffit qu'on débute,
> Une chute toujours attire une autre chute.

Tout dépendoit, pour ainſi dire, du premier acte de déſunion interne ; l'inflexion dès ce moment commençoit, & le branle étoit donné au déſordre dont elle ouvroit la porte. L'homme dont l'eſprit étoit uni à DIEU, étoit libre toutefois & avoit un fond de ſpontanéité que ſa volonté pouvoit porter d'un côté ou d'un autre. Cette liberté avoit deux partis offerts, deux objets de choix ; 1.° la permanence de l'union avec DIEU, 2.° l'union inférieure & dégradante des objets, qui rompoit cette pure & ſainte union. Il étoit placé entre deux termes ; il avoit un corps, ce corps avoit des ſens extérieurs ; ces ſens extérieurs portoient leurs images dans l'ame ou la ſenſibilité, & l'ame enfin les envoyoit à l'eſprit qui, par ſa lumiere, devoit en juger, & voir leur convenance ou diſconvenance. Que s'il s'en fût tenu au coup-d'œil ſimple, ſon jugement auroit été juſte & ſaint, parce que la lumiere divine étoit unie à la ſimplicité de ce coup-d'œil ; mais il eſt ſollicité par les images & les attraits inférieurs ; il ſe livre au regard ; la réflexion vient, la queſtion eſt miſe en doute, elle eſt diſcutée ; lequel choiſira-t-il ? Dès ce moment même, ce qui ne ſemble rien eſt un crime ; quoiqu'il ne paroiſſe pas même commencé, il eſt déjà complet, parce qu'il met en comparaiſon & dans la balance ce qui n'eſt que le néant & le menſonge, avec l'ordre de ce VERBE-DIEU Infini des mains duquel il vient de recevoir l'exiſtence, & il dédaigne ſon union qui étoit ſa ſûreté & ſa caution. Je l'ai dit, il eſt à croire qu'il ne ſentit pas au moment même l'atrocité de cette héſitation & de ce doute dans le choix (ce qui diminueroit ſon crime) ; ſans quoi il n'eſt pas préſumable qu'il eût mis ce premier

Sapience, 9. v. 15.

Livre I.

moment de doute en balance avec l'obéiſſance à DIEU. Quoi qu'il en ſoit, cet acte commença l'interruption de l'union divine; juſque-là, il n'avoit connu que le bien; dès ce moment il eſt deſtiné à connoître auſſi le mal, à en faire un funeſte eſſai, & à en parcourir tous les degrés & tous les excès.

4.° Si on vouloit une comparaiſon qui fera ſentir la vérité de ma penſée, on la trouvera dans l'événement du Déluge (4) & dans ce qui en fut l'une des cauſes; une ſimple nutation de

(4) Donnons une note ſur le Déluge; j'ai dit *l'une des cauſes dans la nutation de l'axe de la terre.* Il y en a eu deux ſelon l'Ecriture ſainte & ſelon la vérité. *En ce jour-là toutes les fontaines du grand abyme furent rompues, & les bondes des cieux furent ouvertes.* La premiere n'eût pas ſuffi ſans doute pour tout noyer & opérer l'univerſalité du Déluge contre laquelle les incrédules ont tant employé de fourberies pour chicaner. Il falloit encore les *bondes des cieux*, comme dit l'Ecriture, pour couvrir par les eaux ce que le dérangement du centre de gravité auroit laiſſé à ſec. Mais avant d'établir d'après la ſainte & infaillible parole de DIEU, la vérité du Déluge univerſel qu'on peut d'ailleurs clairement & ſurement démontrer, je ferai une ſimple remarque ſur les chicanes infinies de nos incrédules modernes qui, outre qu'ils ne veulent point de miracles, ne manquent jamais de dire noir, lorſque l'Ecriture ſainte dit blanc, & l'inverſe. Je n'entre pas dans leurs tortueuſes objections ſur les monumens qui demeurent de cette univerſalité, qui parlent à tous les yeux, qui démentent ces incrédules, & les convainquent de mauvaiſe foi bien plus encore que d'ignorance; monumens dont l'eſtimable auteur du *Spectacle de la nature* (Tome troiſieme), a tiré juſtement parti, pour vérifier le narré de l'hiſtorien ſacré. Ces dignes perſonnes, entre autres difficultés, ſe plaiſent à confondre le Déluge de Deucalion, d'Ogygès, &c. pour jeter des nuages ſur la vérité; & ils préferent par un rôle digne d'eux, de recourir à la Fable plutôt qu'à Moïſe. Hé bien, il faut non les vaincre (car leur obſtination contre la vérité leur donne un *front de diamant* qui élude tout & ne rougit jamais), mais du moins les convaincre eux & les ignorans qu'ils entraînent. La Fable elle-même établit cette univerſalité, & quoique dans Ovide,

Geneſe, 7. v. 11.

l'axe de la terre en dérangeant le centre de gravité, y mit le déſordre & le bouleverſement. Il ſurvint le ſens-deſſus-deſſous ; l'Equateur & le Zodiaque paralleles & unis, dont le paralléliſme faiſoit l'égalité de la température & un printemps ou une ſaiſon toujours égale à elle-même, dès le moment de cette nutation, s'éloignent & déclinent; tout eſt dans la confuſion & la terre eſt bouleverſée. C'eſt ainſi que cette premiere chute interne de l'homme ſuivie des chutes ſubſéquentes, cette nutation de la liberté & de la volonté, pré-

---

la fable de Deucalion ſoit mêlée avec la vérité, ce même Poëte n'en admet pas moins l'abſolue univerſalité du Déluge, & ſon narré quant à l'événement & à ſes cauſes eſt en ces points abſolument & parfaitement conforme au récit de Moïſe. Ainſi nos incrédules modernes feroient-fort bien pour conſerver un reſte d'honneur, de ne pas à cet égard attaquer la Fable, d'ailleurs leur bonne amie lorſqu'ils en ont beſoin pour orner & embellir leurs impoſtures. J'en appelle à tout homme qui ſait le latin. Eſt-il queſtion de l'univerſalité ? Vous l'y trouverez dans le premier Livre des Métamorphoſes, Fable ſeptieme, très-éloquemment décrite depuis le vers 290 juſqu'au 315. Je groſſirois trop cette note, ſi je les rapportois. Eſt-il queſtion des deux cauſes parfaitement ſelon le narré de Moïſe ? 1.° Des *bondes* ou *cataractes des cieux*, *qui furent ouvertes* ? vous pouvez les lire depuis le vers 260 juſqu'au 275. Enfin eſt-il queſtion *des fontaines du grand abyme*, (dont, pour le dire en paſſant, Woodvard a aſſez bien parlé dans ſa *Théorie de la terre*) ? vous les verrez encore très-expreſſément dans la même Fable d'Ovide, depuis le vers 215 & toute la ſuite, où Jupiter demande à Neptune pour troupes auxiliaires, le ſecours de la Mer & des fleuves ſortant de leurs lits. Mais il répugne à mon ame, de m'amuſer davantage avec la Fable & les incrédules à qui elle fait honte. Je reviens à la vérité pure & dégagée de chicanes & de mélanges, & je finirai cette note par une ſeule remarque ſur ce que l'Ecriture ſainte appelle les *bondes* ou *cataractes des cieux*. Ainſi abandonnant ce que l'eſprit aſtral a montré de vérités analogiquement inférieures aux Païens & à leurs Poëtes, mécrus par notre Philoſophaille moderne, je vais voir par l'Ecriture ſainte, relativement au Déluge, ce que

para & amena insensiblement le désordre. La bonde fut ouverte, les convenances & les rapports purs & saints disparurent, & la moralité de l'homme, comme on va voir, ne montra bientôt plus que les débris & les ruines des proportions & des arrangemens primitifs.

5.° Ces fautes internes consommées, il fallut, comme je l'ai dit, la division de l'homme & de la femme, pour donner à l'homme au dehors, un objet relatif à la cupidité qui s'étoit élevée au dedans. Ainsi, il lui falloit extérieurement un être en rapport avec la *sensibilité* qui étoit devenue désor-

---

Moïse appelle les eaux supérieures & les eaux inférieures. Qu'on lise attentivement au chap. 1. de la Genese, les versets 6—10 inclusivement. Là, on verra la division des eaux flottantes dans l'étendue, séparées dans la création, & comme DIEU conglomera le Soleil & le tira de la lumiere universelle (ainsi qu'on verra dans mon système solaire), de même le Créateur sépara les eaux. Sur quoi remarquez : 1.° Que les cieux sont tous plus ou moins composés d'eaux, selon qu'ils sont plus ou moins purs & élevés ; les cieux supérieurs en ayant moins & beaucoup plus de feu & d'air très-pur ; 2.° Les eaux inférieures sont de deux especes : 1.° notre atmosphere, & 2.° les mers & les fleuves qui couvrent notre terre ou sa surface. Notre atmosphere nous dérobe les vrais cieux plus subtils, imprégnés & composés de bien plus d'air pur & de feu qu'elle ; & cela par une progression de pureté jusqu'au plus haut des cieux. (Sans me servir des termes d'*empyrée*, *&c.* toute cette théorie se trouve dans l'Ecriture). 3.° Les eaux des cieux inférieurs aux cieux purs & qui environnent notre terre, sont dans nos livres saints exprimées par les *ténebres d'eaux qui sont les nuées de l'air*. C'est dans elles que notre terre qui en est entourée, nage & parcourt l'orbe qui lui est tracé, & c'est l'un des sens du mot du Ps. 24. v. 2 : *Il a fondé la terre sur les mers & l'a posée sur les fleuves* ; & elle y parcourt son cercle ; voilà les eaux supérieures à notre terre & inférieures aux eaux célestes. C'est encore ce qui est exprimé au Ps. 104, v. 3 : *Il planchéie ses hautes chambres entre les eaux, il fait des grosses nuées son chariot, il se promene sur les ailes du vent.* Le second sens tout aussi vrai, se rapporte aux mers & fleuves de notre terre. Mais en voilà je pense assez & peut-être trop.

Ps. 18. v. 12.

donnée. A la vérité, l'intelligence de l'homme demeura le premier type de l'Univers; la ſenſibilité fut le ſecond. Ils ne changerent pas proprement pour cela leur deſtination primitive, quoique plus éloignée l'une de l'autre. La femme, être réel, en même temps qu'image de la ſenſibilité qui étoit dans l'homme en rapport avec elle; cette femme ſéparée de lui, s'approcha par-là même davantage de la nature matérielle; mais au lieu qu'elle auroit dû toujours être paſſive, & ne recevoir ſon activité que de l'intelligence de l'homme & de ſes ordres, elle fit extérieurement la même faute en ſon genre, qu'Adam avoit fait au dedans; & le premier acte qu'elle voulut opérer ſeule, ternit de ſurcroît en l'homme (en rapport) & en elle, la glace du miroir que la réflexion d'Adam avoit déjà ternie en donnant trop accès & audience aux images & ſentimens ou ſenſations que l'ame lui avoit préſentés. Et la glace ternie ne réfléchiſſant plus les objets dans leur pureté & ne les préſentant plus purs à l'intelligence de l'homme, ni dans leur vérité & convenance ſupérieure, l'homme ne vit plus dans le Verbe les objets ſelon leur ordre véritable & primitif; il ne vit plus par conſéquent la correſpondance ou identité entre l'objet préſenté & le morphiſme ſupérieur ou le prototype. La *ſenſibilité* l'ayant ſéduit déjà au dedans, elle l'entraîna auſſi au dehors. Les réflexions qui avoient dénoué l'union avec l'Eſprit de DIEU ſe ſuccéderent & ſe précipiterent l'une ſur l'autre; du dedans elles ſe porterent à l'extérieur; voilà le fruit du contact impur de la ſenſibilité envahiſſant l'intelligence & lui jetant le nuage. Elle & la réflexion ſe prêtoient un ſecours malheu-

reux & réciproque ; la nouveauté les rendoit plus piquantes & plus attrayantes : l'homme s'approcha du miroir & deſcendit juſqu'à lui. Voilà la ſource de l'humanité dégradée de ſa nobleſſe & de ſa pureté primitive.....

6.° Mais il faut voir ces choſes dans leurs ſuites, & avec plus d'étendue. Par ce qu'on a vu plus haut, on comprend que toutes les facultés de l'homme étoient pures dans l'ordre primitif. (*& Dieu vit ce qu'il avoit fait, & voilà il étoit très-bon*). Elles étoient ce qu'elles devoient être ſelon leurs qualités, degrés & nature, parce que par l'intelligence de l'homme, elles tiroient leur excellence & leur prix de l'union graduelle avec le VERBE-DIEU ou l'Eſprit du Verbe. Ainſi, tout fut d'abord pur en l'homme de la pureté reſpective & eſſentielle à chaque faculté, & la *ſenſibilité*, par conſéquent, participoit à cette pureté. Voyons maintenant comment & la chute & la conſommation de la chute ont ſali cette pureté, & tout déſordonné en cet être où brilloit nagueres un ordre ſi admirable. Le paſſage ouvert, l'écluſe une fois lâchée, il eſt infaillible que le torrent ſe déborde ; deux grands déſordres s'élevent. Premier déſordre, *l'excès* ; ſecond déſordre, les déſirs & les averſions déplacés. Ce qu'on appelle l'iraſcible & le concupiſcible ſortent de la contrainte où ils étoient tenus ; ils ne connoiſſent plus de frein ni de barriere. L'ordre des paſſions tumultueuſes s'ouvre, & cet ordre ouvert eſt le plus grand des déſordres. Il n'eſt plus de maître dans cette république renverſée ; celui qui devoit commander obéit ; ceux qui devoient obéir commandent ; chacun veut dominer : de là les chocs, les déchi-

Geneſe, 1. v. 31.

remens, les combats de ces paſſions qui commencent la juſte vengeance due à la révolte. Ce n'eſt plus les beſoins véritables qui dans chaque partie appellent l'appétit réglé, ſubordonné à ſes beſoins & au plaiſir légitime qui en réſulte; c'eſt la cupidité elle-même qui ſe fait, ſe forge ſes beſoins, & qui bien au-delà de ces beſoins réels veut ſatisfaire à tous ſes écarts & aux déſirs impurs bien éloignés des convenances de l'ordre & des jouiſſances ſimples & innocentes.

7.° Conſidérez encore cette triſte perſpective dans le détail. Voyez ce champ auparavant ſi bien fécondé, arroſé, éclairé & ordonné de DIEU même, dont la terre eſt toute remuée & bouleverſée. Comme les écumeuſes vagues d'une mer en furie, la licence effrénée bouillonne de toutes parts & ſe heurte elle-même; prenez ces facultés l'une après l'autre, & après les avoir vues dans leur pureté, voyez-les dans leur effroyable déſordre.

L'entendement tout détourné de DIEU & ayant rompu avec lui, perd la vraie & pure lumiere; il ne voit plus que par le miroir impoſteur de la *ſenſibilité* devenue impure, de l'imagination & des ſens. Pour lui, la vérité primitive n'eſt plus, le nuage l'intercepte, & au lieu d'influer, il eſt influé lui-même; d'actif il devient paſſif; de maître, eſclave; déſuni de DIEU, il eſt uni à tout ce qui n'eſt pas lui, & tout lui eſt vérité hors ce qui eſt la vérité même. C'eſt-à-dire, comme on l'a vu de tout temps & comme on le voit encore, que tout lui va devenir DIEU excepté DIEU ſeul, & que ſes paſſions érigeront en faux Dieux les idoles qu'elles repréſentent & elles les adoreront au dehors. (C'eſt l'origine principale du Paganiſme). Le ſouvenir du vrai

DIEU s'éteint, & la mémoire de tous les objets vers leſquels l'homme s'eſt courbé ſe ſubſtitue & s'établit ſur ſes ruines. L'imagination maîtreſſe d'erreur ne s'arrête plus dans ſes écarts ſans bornes; ſes ſéductions, ſes menſonges augmentent ce que les objets ont d'apparent, & elle met ſes impoſtures à leur place. L'iraſcible & le concupiſcible ſont ſortis de leurs bords & ravagent tout.

8.° Que le lecteur ne ſe laſſe point de conſidérer ces triſtes déſordres; l'inſtruction eſt au bout pour l'homme aviſé qui voudra en faire ſon profit; il y verra ſon portrait plus ou moins naïf; & ſelon qu'il le verra reſſemblant il peut y apprendre dans la dégradation de l'humanité & dans la ſienne, à perdre toute prétention phariſaïque, & à ſubſtituer une humiliation qui lui convient, à un orgueil qui ne lui convient point; car de quoi auroit-il l'audace de s'enorgueillir, ou plutôt, qu'eſt-ce qu'il ne trouvera pas en lui de digne de ſon mépris, pour peu que ſe repliant ſur lui-même il apprenne à ſe connoître? Il faut encore lui montrer le fondement de ce juſte mépris de ſoi-même en diſſéquant ſon être moral tel que la chute l'a établi, & tel qu'il le tire de ſa premiere naiſſance.

9.° J'ai déjà parlé de ſon entendement, de l'imagination & de la mémoire qui l'offuſquent & qui le troublent. N'arrêtons pas nos regards ſur les preuves de fait tirées du déluge de crimes, d'impiétés, d'idolâtries fines ou groſſieres, intérieures & extérieures qui de tout temps ont inondé la terre, & dont les abominations continuent & ſe multiplient encore de nos jours. Voyons ce lamentable ſpectacle dans ſes cauſes; ouvrons cette *coque*, d'où, dit le Prophete, il eſt ſorti

tant d'affreux *ſerpens* & de *baſilics*. De l'iraſcible & du concupiſcible il ſort dans l'homme & hors de l'homme la plus impure filiation, par ſuite de leur dégradation de leur pureté primitive; ils ont donné naiſſance au faux déſir, au faux plaiſir, à la haine, à l'averſion, aux noires & atroces vengeances, au *point d'honneur* ſi différent du vrai honneur, & même ſon oppoſé, qui occaſionne tant de chocs & tant de combats. Il a à ſa ſuite la crainte, la hardieſſe, la colere, tous aujourd'hui enfans bâtards & iſſus d'une couche illégitime, tous corrompus au dedans, tous déſordonnés au dehors. Et voilà les fruits de la ſenſibilité corrompue. *Eſaïe*, 9. v. 5. & *Job*. 20. v. 16.

Qu'on comprenne bien ceci: du moment qu'elle a eu la victoire ſur l'eſprit & qu'elle l'a dégradé, elle s'eſt dégradée elle-même, vu que ſa pureté conſiſtoit uniquement dans la rectitude du jugement de l'eſprit. En l'entraînant à elle & le rendant *ſenſible*, elle eſt devenue ſenſitive, groſſiere, matérialiſée; la chute de l'un a fait la chute de l'autre. Comme l'eſprit s'étoit approché d'elle, elle s'eſt trop approchée des êtres inférieurs & groſſiers. Elle eſt devenue enfin brutale, ou au moins un mélange déſordonné de *ſenſibilité* & de *ſenſitivité* brutale. La deſcente de l'un a fait la deſcente proportionnelle & graduelle de l'autre. Que ſi nous conſidérons les déſirs permis à la nature corporelle, quel n'eſt pas & le renverſement & l'excès de ſa concupiſcence? *Aſſurément le mariage*, dit l'Apôtre, *eſt honorable entre tous, & la couche ſans ſouillure*. Il eſt permis, naturel de déſirer cette couche légitime; l'homme a un corps, il a beſoin de ſecours; il a fallu & il faut que le monde ſe propage & continue juſqu'à la conſommation du nombre des élus & des temps; c'eſt l'ordre *Hêb*. 13. v. 4.

de DIEU, c'eſt celui de la création (non primitive, mais actuelle, car ſans la chute on auroit enfanté (5) dans la chaleur de l'amour de DIEU, & non dans la groſſiere concupiſcence). Mais de quels excès cette cupidité n'eſt-elle pas la mere; quelles horreurs ne ſort-il pas de cette ſéve que l'homme a tant empoiſonnée?

10.° Qui pourroit montrer le renverſement de toutes les paſſions que j'ai déjà marquées, toutes enfans de la ſenſibilité dégradée & matérialiſée? En l'homme déchu ſes *plaiſirs* ſont ou bas ou vils, ou criminels; il ne jouit ni de DIEU, ni de ſoi-même; ſa *haine* eſt preſque toujours déplacée; il hait ce qu'il devroit chérir; il idolâtre ce qu'il devroit avoir en averſion comme étant la ruine de la nobleſſe de ſon être; ſes *vengeances* portent le

(5) Il ne faut pas ſe figurer qu'avant la chute, le corps d'Adam & de la femme fût abſolument tel qu'il eſt aujourd'hui; s'il eût perſévéré durant le temps de l'épreuve, il en auroit conſervé le glorieux, & il n'auroit pas été couvert & revêtu du groſſier qui lui ſert d'enveloppe aujourd'hui. La chute ayant mis le déſordre dans ſes ſens, ils lui préſenterent quelque choſe de honteux. *Ils étoient nus tous les deux* d'abord, & *ils n'en avoient point de honte*, parce que la réflexion n'étoit point encore arrivée; ils avoient l'*œil ſimple* & une innocence enfantine & non la laſciveté du regard réfléchi; mais depuis la chute, ce regard leur montra leur nudité, & ils la virent. C'eſt pourquoi DIEU *leur fit des habits de peau*, pour couvrir le terreſtre, le groſſier que la révolte avoit mis ſur eux. Alors l'iraſcible & le concupiſcible, ſources de tout péché & qui ſans jamais faire leurs irruptions, auroient été éternellement contenus, ſe montrerent & la bride leur fut lâchée. Innocens, ils auroient enfanté ſans les pointes de la cupidité qui ſont les véhicules du péché originel, des enfans à corps glorieux comme eux, & ſelon moi, tels à peu près que parut le corps de notre Sauveur ſur le Thabor, qui fit dans ce moment une exception au miracle qui cachoit ſa gloire relativement à ſon corps, parce qu'il falloit que cet adorable Sauveur parût ſur la terre avec le corps groſſier que la chute avoit procuré à *Adam*, pour

Geneſe, 2.

Geneſe, 3. v. 21.

le caractere du tigre ; il eſt *hardi* à commettre le mal, & la timidité même à ſe porter au bien & au devoir, lorſqu'il en coûte à la nature & à ſa ſenſibilité corrompue : la *crainte* & *l'eſpérance*, ces deux vertus qui pourroient être deux ailes pour le porter juſqu'à DIEU même, ſont chez lui à une diſtance immenſe de leurs véritables fins ; & au lieu de l'élever juſqu'aux cieux par un vol heureux, & tout à-la-fois circonſpect & hardi, elles ne font preſque toujours que lui faciliter la deſcente de l'abyme où l'impureté de leurs motifs & de leurs objets le plonge. Telle eſt l'affreuſe ſuperſtition ; elle tire ſes raiſons de craindre & d'eſpérer des objets ou vils ou criminels. Comme un foible roſeau qu'agite à ſon gré le plus petit zéphyr, ou une feuille emportée par le vent, voilà l'homme, voilà l'enfant du ſiecle, toujours bal-

---

pour la réparer. (Les bêtes même, les animaux enchaînés à la cauſe d'Adam, auroient eu un corps bien plus beau.) La femme auroit enfanté ces corps glorieux ſans travail. La maniere de les engendrer auroit été ſainte, juſte & méritoire, & l'iraſcible & le concupiſcible ne s'en mêlant point en notre maniere brutale, il n'y auroit pas eu cette extaſe de la créature dans la créature, mais l'amour de DIEU & un plaiſir ſimple & légitime. Ils n'auroient en aucun cas quitté l'union avec DIEU. . . . Telle eût été la glorieuſe poſtérité d'Adam, dans laquelle le Verbe Elohim ſe ſeroit gliſſé & ne ſeroit point venu ſouffrir ; car le décret de l'incarner étoit antécédent & indépendant de toute chute. Et c'eſt l'état que les corps des juſtes doivent regagner enfin, puiſqu'après avoir porté l'image de *l'Adam terreſtre*, pour être tombé, ils reprendront & porteront l'image du céleſte, dit S. Paul, que le Réparateur leur vaudra par la force de ſa rédemption. *Geneſe*, 3. v. 16. I. *Cor.* 15. v. 49.

On doit comprendre que l'iraſcible & le concupiſcible étoient la ſcience du bien & du mal ; & il faut comprendre encore la très-grande différence qu'il y auroit eu dans la génération, lorſqu'Adam & ſa femme, par une extaſe d'amour en DIEU, auroient obtenu une poſtérité d'eſprits ſaints & de corps glorieux.

lotté par les craintes & les eſpérances, toutes bornées à la figure périſſable du monde, ſans jamais ſe porter au pur & chaſte objet qui devroit être ſeul & leur exercice & leur terme. O hommes ! juſques à quand continuera chez vous l'affreux aveuglement ſur votre corruption & votre miſere ? Juſques à quand, dans vos égaremens perpétuels, ſerez-vous cachés à vous-mêmes ? Juſques à quand enfin ce qui eſt en vous tout péché, ſera-t-il encore le bandeau fatal qui vous en cache la laideur ? & *la lumiere qui eſt en vous n'étant que ténebres, combien ſeront grandes les ténebres mêmes !* Et voilà, comme on va voir, les dignes fruits de cette *ſenſibilité* infectée, corrompue & apothéoſée par nos prétendus Philoſophes ; de cette ſenſibilité qui, attirant à ſoi l'eſprit de l'homme, a été ainſi la mere de tous ces ravages.

Matth. 6. v. 23.

11.° Et pour jeter, chemin faiſant, une grande vérité, faut-il s'étonner ſi, d'après le déſordre de ſon chef & de ſon roi, toute la Nature a été déſordonnée ? L'homme déchu n'auroit plus été en proportion avec le monde, ſi le monde fût reſté pur. Deſtinés à faire jeu & colluſion, ils étoient enchaînés à la cauſe l'un de l'autre. La révolte de l'homme contre DIEU appela la révolte des êtres contre l'homme. Toute la Nature s'éleve : l'épine, la ronce, le chardon, ſortent de la terre pour le piquer ; les poiſons ſe mêlent aux plantes (2) bienfaiſantes : les ani-

Gen. 3. v. 17. & 18. & *Rom.* 8. v. 20.

(2) Il n'eſt rien de plus beau & de plus vrai, que le tableau qu'Ovide préſente de ces dégradations d'après la dégradation de l'homme, dans les Fables troiſieme & quatrieme du premier livre de ſes Métamorphoſes. Je regrette de ne pouvoir le citer ici, mais je groſſirois trop cette note. On peut les voir dans

maux ne reconnoiſſent plus leur roi : nommés d'abord ſelon leur vrai nom & ſelon leur nature innocente, ils prennent comme lui le nom de la révolte ; le tigre perd ſa douceur qui ſe change en cruauté & en rage ; l'aſpic, la vipere ſont armés de puiſſance contre lui ; ils vengent un DIEU offenſé, & ſe vengent eux-mêmes de ce que l'homme, par ſa rebellion, a imprimé, a amené de noirceur ſur leurs natures originairement plus innocentes ; l'homme ayant ſecoué ſon frein ſalutaire, la bride à leur tour leur eſt lâchée ; il en perd le domaine & l'empire dont ſa ſoumiſſion à DIEU pouvoit ſeule lui continuer la poſſeſſion. L'homme n'ayant plus en ſoi le temple de DIEU, il n'eſt plus le temple des animaux ; & leur culte & & leurs vœux, dont il eût été & l'objet & le terme, ſont changés contre lui en haine & en vengeance. Les élémens deſtinés à amener une température douce & toujours la même, pour en faire jouir l'homme innocent, s'irritent, mugiſſent contre l'homme coupable ; & leur diſſenſion, leurs chocs, leur agitation, leurs combats, en font leur jouet ou leur victime.

Voilà la clef des déſordres de l'Univers amenés par les déſordres de l'homme ; voilà l'Œdipe de cet énigme ; voilà les fruits de la *ſenſibilité dégradée*. Elle eſt punie par les pointes que les êtres & l'Univers lui font ſentir.

12.° Il faut bientôt conclure. On a vu cette

Ovide même. Les plus grandes vérités ſe trouvent ſous l'écorce de la Fable. Et cela ne peut pas être autrement, vu que ces Poëtes Païens ont vu ces vérités par l'eſprit aſtral qui eſt en analogie inférieure du pur Eſprit, comme on l'a vu au Tome premier, & ainſi ils ont pu montrer la vérité, mais ſous des ombres.

la *ſenſibilité*, en ſous-ordre, peut devenir le véhicule & la mere ſecondaire des vertus, & jouir enfin du délicieux ſentiment des ſenſations juſtement goûtées, parce qu'elles ſont les ſuites de l'ordre & des vertus miſes à leur place.

14.° Mais ce n'eſt pas là l'affaire de l'homme; il n'en a plus par lui-même le pouvoir; & ſans l'infinie abondance de la rédemption, & de cette grace qui peut *ſurabonder où le péché a abondé*, & changer cette cupidité & cette *concupiſcence des yeux, des richeſſes & de l'orgueil de la vie*, qui, lorſqu'elle *a conçu & enfanté, produit la mort*, en des délectations plus ordonnées & plus pures; oui, ſans cette grace infinie, dont l'ordre a été rouvert à l'homme ſur la croix, qu'il n'a pas par lui-même le droit de demander, & qu'il ne doit cependant pas ceſſer de demander, il n'en viendroit jamais à bout, & la réhabilitation à la *ſenſibilité* pure lui ſeroit du tout impoſſible. Tel un eſclave enchaîné ne peut par lui-même rompre ſes fers, ſi une force ſupérieure ne vient à ſon ſecours, & ne l'en dégage. L'homme a beau faire le fier, jamais par lui-même il ne ſortira de ſon déſordre & de ſon abrutiſſement; ſa raiſon ſubjuguée par la fauſſe ſenſibilité y eſt du tout impuiſſante; elle ne peut que circuiter autour d'elle-même, & s'entortiller dans ſon aviliſſement toujours rentrant en ſoi par un cercle qui ne ſort jamais de ſa circonférence, dans ſes volutes répétées, monotones & perpétuelles. O mon DIEU! vous le ſavez, vous en qui ſeul réſide toute la force de la ſainteté; vous qui ſeul pouvez réintégrer l'homme, & anoblir de nouveau cette ſenſibilité déſordonnée & trop amollie. O Seigneur! venez vous-même régénérer *nos eſprits & nos*

I. *Jean*, 2. v. 16.

Jacq. 1. v. 14, 15.

cœurs : vous seul le pouvez ; & *si vous envoyez votre Esprit, vous renouvellerez tout sur la face de la terre & dans l'homme.* Que votre Esprit daigne s'unir de nouveau à son esprit, pour l'élever, le *transformer* dans le vôtre, & ainsi en chasser la vile poussiere que la fausse sensibilité y a mise ; qu'à son approche, la régénération & la foi, ses inséparables compagnes, sortent des ruines où la révolte & le péché les avoit ensévelies. Faites-les revivre, ô mon DIEU ! de leurs tristes cendres ; ranimez ces cadavres exhalant la puanteur du péché, & ils exhaleront la bonne odeur des vertus dont vous êtes seul l'intarissable source. Que l'Esprit de l'ordre saint ramene l'ordre dans l'homme dénaturé ; & que sa sensibilité rappelée à son objet, se porte à votre amour ; elle, vous aimant, ô mon DIEU ! & vous, l'aimant à votre tour, en commerce, en flux & reflux, pur, chaste, délicieux & réciproque. Que de ces deux amours qui n'en feront qu'un, il sorte la fécondité des vertus. Que ce jardin soit arrosé des *puits d'eaux vives, & des ruisseaux coulant du Liban ;* & que cette *sensibilité* pure s'écrie dans le transport de sa jouissance : *Que tu es belle, que tu es agréable, amour délicieuse ! aussi notre couche est-elle feconde,* non plus pour enfanter à la mort, mais bien des enfans de vie à vous, ô mon DIEU ! des vertus dans la vertu, l'ordre dans l'ordre, la sainteté dans la sainteté, & l'amour dans l'amour même. Et c'est ainsi que tout étant rentré dans la subordination, l'esprit soumis à votre Esprit, l'ame & la sensibilité à l'esprit, les sens & le corps à l'ame ; tout étant remis à sa place, chacun d'eux jouira, & le corps même, ici-bas, du doux & légitime plaisir qui lui étoit destiné par vos bontés ; oui,

Ps. 104. v. 30.

Rom 12. v. 1, 2.

Cant. 4. v. 15. *Can.* 7. v. 6.

le corps même, en attendant que tout ſon être aille partager le plaiſir des Anges, & s'élance juſqu'à *votre droite* où il y a, dit votre Prophete, *des plaiſirs pour jamais.*

Pſ. 16. v. 11.

CHAPITRE XI.

Supplément aux Chapitres de l'amour-propre & de la ſenſibilité, adreſſé au ſexe.

JE n'imagine guere que cette partie du genre humain, qui en eſt la plus agréable, & tout-à-la-fois la ſéductrice & la mere, liſe un ouvrage de la nature de celui-ci : il faut à ſa légéreté des ſujets plus rians. Je haſarderai ce très-court Chapitre, ſans trop eſpérer toutefois qu'il obtienne leur attention.

O ſexe de reines qui commandez, pour ainſi dire, à toute la nature, bien plus fortes par la foibleſſe de l'homme que de votre propre force ; je ne dis pas que, ſemblables à Dalila, vous ayez ravi la force à ce nouveau Samſon ; il ſe l'eſt ôtée à lui-même. Mais non-contentes de la foibleſſe de l'homme, & pour aſſurer davantage votre empire dont vous craignez toujours que le ſceptre ne vous échappe, vous ne ceſſez de lui tendre des piéges, comme ſi l'imprudent n'en avoit pas pas aſſez dans ſon regard & dans votre vue. L'ingénue & ſimple beauté que vous tenez de la nature ne vous ſuffit pas ; il vous faut des ornemens vains & étrangers, & ſi l'homme ſavoit penſer, ils vous défigureroient à ſes yeux, mais ils ſont dans leur vanité, aſſortis à ſon goût gâté, & à la maladie de ſon cœur.

Si la foible voix d'un homme que vous traiterez pour le moins d'atrabilaire, mais qui ſacrifieroit ſa propre vie pour votre ſolide & véritable bonheur; ſi ſa foible voix pouvoit parvenir juſqu'à vous, il vous demanderoit la peu coûteuſe complaiſance de lire la derniere partie du troiſieme chapitre d'Iſaïe qui, parlant aux femmes Juives, dont vous êtes les très-fidelles copies, & leur annonçant avec l'autorité d'un Prophete du Très-Haut, le ſort de leurs ridicules parures, a fait en même temps la triſte hiſtoire des vôtres. Là, il *parle à toutes les femmes* qui ſe font un titre de vanité & de gloriole de ces vains ornemens qui devroient en être un de leur humiliation, & pour trancher le mot, de leur *honte*. Miſérables feuilles de figuier, d'où ſont iſſues des formes ſi multipliées! ô vanité! ô néant! *Geneſe*, 11. v. 25.

Mais ne parlons plus de ces vaines toilettes qui font perdre un temps ſi précieux, qui nourriſſent & ſatisfont l'amour-propre de ces êtres frivoles & légers. Vous ne réfléchiſſez gueres, ô femmes, qui ne ſongez qu'à tendre des piéges, qu'à éveiller une cupidité qui n'eſt déjà que trop en action, ſans ces miſérables acceſſoires; un jour vous y penſerez avec amertume. Vous excitez, vous remuez toutes les paſſions, vous créez les jalouſies..... Eh! que ne faites-vous pas dans vos prétentions criminelles! *Pourquoi*, vous crie le Prophete, *pourquoi rends-tu ainſi ta contenance affectée pour te chercher des amoureux?* C'eſt ainſi que vous doublez, triplez, portez à ſon comble, que vous multipliez à l'infini la faute & le perſonnage qu'a fait votre mere. Une ſeule ſéduction a amené la chute, une ſeule ſéduction a, pour ainſi dire, bouleverſé le monde, & avili la face de la terre; *Jérém.* 11. v. 33.

& cette ſéduction, comme une ſource monſtrueuſement féconde, renouvelée par vous à chaque inſtant, étend ſes funeſtes effets ſur tout l'Univers.

Quel n'eſt pas votre crime ! & vous n'y ſongez ſeulement pas, vous vous en faites un jeu ! Vous aviliſſez l'homme, déjà ſi dégradé par lui-même ; vous déſorganiſez tout ſon être moral ; vous lui enlevez tout humide radical & tout ſens raffis ; vous en faites un forcené ; vous l'égarez ſans fin : ô horreur ! vous vous mettez entre DIEU & lui ; entre ce DIEU à qui, comme vous, il doit tout, & cet inſenſé qui arrête ſur vous ſes vœux, ſon encens, ſes hommages, & ce culte éphémere & profane dont vous voulez abſolument être les objets & le centre ; vous fouillez le ſanctuaire de ſon cœur ; vous y allumez un feu impur, au lieu du feu de cet amour qui devroit s'élever à DIEU, comme à ſon vrai objet. A quelle rivalité ne ſe porte pas votre folie ? Quelles foudres elle ſe prépare de la part d'un DIEU jaloux ! & vous n'y penſez pas..... Ma plume ſe refuſe au triſte tableau d'un homme dont vous excitez la paſſion ; non, je n'ai point de couleurs pour peindre ſes emportemens, ſon délire, & tous les ravages, la déſolation, la ruine, le renverſement où vous jetez ſon eſprit avili, égaré, & ſon cœur agité & dénaturé. Souvent encore vous riez, au lieu de gémir des déſordres que votre fragile beauté excite dans l'intérieur de cet homme hors de lui-même ; vous voulez être ſon idole & ſon temple profane. Mais, que dis-je, gémir ! Non, je m'abuſe, vous allumez un feu dont ſouvent vous ne brûlez pas vous-mêmes. Ce ſont les raffinemens d'une infiniment coupable coquetterie dont vous

vous faites un jeu cruel & ſacrilége. Si vous le ſentiez, vous ſeriez moins fauſſes & moins coupables; vous avancez, puis vous reculez, vous agacez & vous fuyez; & lorſque vous avez porté le coup, lancé la fleche empoiſonnée dans le cœur, vous vous faites un impitoyable amuſement des folies où tous les rôles de votre coquetterie ont réduit l'inſenſé qui s'y eſt laiſſé prendre. Qui pourroit ſuivre vos marches, vos contre-marches, les duplicités, la fineſſe de vos procédés, les ruſes de votre conduite, & les innombrables artifices que votre amour-propre ſait ſi bien & ſi malheureuſement mettre en œuvre! Qui ſuivra ces coups d'œil engageans, enchanteurs, pour regagner celui qui vous échappe; ces coups d'œil rebutans & ſéveres, lorſqu'il revient mordre à l'hameçon? Qui pourra peindre ces douces & prévenantes complaiſances pour attirer, enſuite ces fuites ſimuléees pour ranimer un feu mal éteint, & exciter une jalouſie qui le ramene mieux encore à vos pieds? Qui ſuivra..... (1).

Mariages produits par ces trompeuſes amorces & par ces paſſions étourdies & effrénées, quels ſpectacles d'horreur ne donnez-vous pas ſur la terre?..... & quelles ſuites funeſtes n'en réſultent pas pour les poſtérités qui en ſont les fruits impurs! L'illuſion tombe, l'homme ouvre les yeux, il revient de l'abaiſſement où vous l'aviez tenu.

---

(1) *Miſeri quibus intentata nites.*

Et encore :

Malo me Galathea petit, ...
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

VIRG. Eclog.

La jouiſſance diſſipe l'erreur ; elle fait évanouir le menſonge ; l'imagination n'embellit plus les traits d'une illuſoire beauté ; le bon ſens ſe rétablit ſur les ruines de la paſſion ; la vérité reparoît ; le jugement renaît à la place des éblouiſſans preſtiges ; le vertige malheureux a diſparu.

Mais, que vois-je ! Les caracteres ſe montrent enfin tels qu'ils ſont, c'eſt-à-dire, dans leur laideur. Sur les ailes du vrai qui a diſſipé l'impoſture & le fard trompeur, les défauts, les horribles défauts paroiſſent, le dégoût & l'ennui, les haines réciproques, les querelles, les ſcandales, les adulteres, les divorces ; ..... & le mariage ſi pur & ſi ſaint, le mariage qui devoit être le moyen heureux d'arriver un jour aux cieux, qui offroit un ſecours mutuel aux Epoux ; le mariage deſtiné à produire une poſtérité d'élus ; ce mariage *honorable entre tous*, fait pour peupler & la terre & les cieux, eſt ſouillé, avili, infecté ; & au lieu d'être une défenſe, un bouclier contre le péché, devient la ſource de tous les crimes.

Hébr. 13. v. 4.

O femme forte ! n'exiſtez-vous donc plus ſur la terre ! avez-vous pour jamais diſparu ? Où êtes-vous, Epouſe chérie de DIEU & de votre Epoux, dont le plus ſage des Rois nous fait une deſcription ſi touchante ? O Epouſe, s'il en eſt encore, que ne vous montrez-vous, pour réclamer contre le ſcandaleux & univerſel ſpectacle que donnent ces illuſoires & criminelles unions ? Tandis que tant d'Epoux & d'Epouſes, qui démentent ce beau nom, jettent ſur le berceau de leurs enfans une ſemence de perdition ; tandis que ces femmes Païennes dans le Chriſtianiſme, enſeignent à leurs filles leurs manieres de faire, & à tendre

Proverb. 31. v. 10—31.

des filets qu'elles ne peuvent plus tendre elles-mêmes ; tandis qu'elles ne mettent au monde des enfans que pour groſſir le ſpectacle d'une horrible mondanité, & l'empire de l'ennemi. O vous cependant ! femme forte, & trop rare, que ne paroiſſez-vous, en attendant que nous vous voyions un jour en ſainte pompe, aux pieds du trône éternel, dire avec une divine confiance : *Me voici, ô mon* DIEU *! avec les enfans que vous m'avez donnés.*

Que dans des vues légitimes, l'attrait flatteur d'un ſexe pour l'autre excite une douce & raiſonnable ſenſibilité ; que la raiſon, qu'une ſolide convenance forment ces liens qui devoient être ſi ſaints, & leurs ſuites ſi heureuſes ; que les motifs impurs de ces alliances, qui font des aſſortimens ſi monſtrueux ; ces motifs de richeſſes ou de paſſions effrénées ſemblables à un torrent qui ſortant pour peu de temps de ſes bords, ſeche bientôt & tarit ; que ces faux motifs dont le détail ſeroit trop long, diſparoiſſent ; que l'eſtime réciproque, le but d'un ſecours donné & rendu réciproquement, les caracteres, les rangs même aſſortis, puiſqu'il faut des rangs parmi les hommes ; qu'une prévoyance Chrétienne, que la ſageſſe, ordonnent ces unions, & les faſſent préſumer durables & ſaintes, comme elles devroient l'être toujours ; voilà le vrai amour-propre bien ordonné ; voilà la ſenſibilité légitimement miſe en action ; voilà les Epoux qui ne font pas un engagement qui les trompe ; voilà les mariages approuvés de DIEU ; voilà les mariages qu'a ſanctifiés le Juſte & le Saint, en honorant de ſa préſence les Noces de Cana ; voilà enfin les mariages qui ont leur ſanction

Jean, 2. v. 2.

dans les cieux, & où l'Epoux & l'Epouſe réunis un jour à leur poſtérité, après s'être donné la main ici-bas, ſe la donneront encore dans le ſein de DIEU pour l'éternité.

CHAPITRE XII.

Autre caractere de la ſimple croyance. Le Démon l'a. Apoſtrophe aux Incrédules.

IL faut revenir à ce moment de cette longue digreſſion; je diſois, lorſque cette diſcuſſion s'eſt amenée, que la ſimple *croyance* à l'Evangile peut laiſſer toutes les paſſions, c'eſt-à-dire, le vieil homme, & les laiſſe effectivement, & tout au plus ne fait que les diriger, & non pas même les diriger à leur vrai objet, car la raiſon ſeule eſt impuiſſante pour cela. Au lieu que la *foi*, don du Saint-Eſprit, les attaque, leur fait la guerre, les pourſuit, les mine, ou du moins attaque leurs écarts & leurs excès, pour ſubſtituer à leur place toutes les vertus contraires: à l'orgueil, l'humilité, &c. & enfin, juſqu'à ce qu'elle ait poſé dans le cœur cette charité pour DIEU & pour les hommes, qui comprend toutes les vertus & qui eſt la ſource féconde & intariſſable de leur exercice. Je conjure ici nombre de perſonnes dont je fais cas, de ne pas ſe laiſſer enlacer par ces brillantes erreurs, ni ſéduire par des beaux mots, ni de ſoutenir ſous de ſpécieux prétextes, des ſyſtêmes éblouiſſans que je ſuis ſûr que leur ſincérité & leur amour pour la vérité, rejetteroient, s'ils en voyoient tout le venin.

Et pour venir au ſujet de ce chapitre, je dis que le Démon même peut avoir & a effectivement la *croyance* à l'Evangile, & peut reconnoître Jéſus-Chriſt pour le Meſſie, mais il ne peut pas avoir la *foi*, qui eſt inſéparable de la charité incompatible avec les Démons, & qui eſt préciſément l'oppoſé de tout le domaine du Démon. Que s'il eſt vrai que cet ennemi de DIEU & des hommes peut avoir la *croyance*, il en réſulte une conſéquence bien triſte, & qui ne regarde que trop de gens; c'eſt que tous ceux qui n'ont que la *croyance* & non la *vraie foi*, (quand même ils paroîtroient Chrétiens aux yeux des aveugles) peuvent plus ou moins être encore ſous le domaine de l'ennemi. La raiſon en eſt claire; il n'eſt que deux cités, l'une formée par la pure foi & l'amour de DIEU connu, goûté en Jéſus-Chriſt, qui en eſt inſéparable; quiconque donc n'eſt pas de celle-ci, eſt infailliblement de l'autre, quand même ſon vieil homme ſeroit couvert de tout ce qu'il y a de plus précieux dans les fards, ou du moins il peut être de l'autre, dès qu'il n'a pour principe que cette *croyance* qui lui eſt commune avec l'ennemi. Or que le Démon & tout ſon cortége d'Eſprits ténébreux, aient ce que j'ai défini la *croyance*, rien n'eſt plus indubitable. *Nous ſavons que tu es le Chriſt. Es-tu venu nous tourmenter avant le temps?* L'eſprit de Python de la ſervante l'avoue, mais cela eſt clair par toute l'Ecriture, & les paſſages en ſont innombrables. Ainſi, les Diables même l'ont reconnu & ont été obligés de le confeſſer malgré eux & en frémiſſant. Tel on dépeint l'apoſtat Julien, le grand héros de nos incrédules modernes; il frémit & l'avoue à ſa mort, « *Tu as vaincu, Ga-*

Luc, 4. v. 34 & 41. *Act.* 16. v. 16.

Eléen ». Mais ce n'eſt pas encore où j'en veux venir. J'ai à tirer de là une ſeconde conſéquence fort triſte : C'eſt que ſi comme il eſt vrai, le Diable a la *croyance*, il s'enſuit par une conſéquence infaillible, que les Déiſtes & les Incrédules, dans le ſein du Chriſtianiſme, ſont en un ſens, je veux dire dans ce ſens qui comprend tout, ſont, ſont.... je n'oſe achever... ſont au moins plus aveugles qu'il ne l'eſt lui-même : car malgré *les liens d'obſcurité* ſous leſquels il eſt tenu, il ſort de cette nuit profonde d'admirables éclairs de lumiere, mais malheureuſement très-infructueux & ſans profit pour lui. Ce que nos Déiſtes n'ont point, & ce dont l'orgueil de leur raiſon les prive ; il connoît, quoiqu'enveloppés d'ombres qu'il ne peut pas toutes diſſiper, les myſteres de la religion. Il les connoît par l'eſprit aſtral, qui eſt la lumiere de ſon eſprit tout-à-la-fois angélique & dégradé.

Jude, v. 6.

Je crois devoir répéter ici, que c'eſt par cet eſprit, que les Païens qui ſe ſont élevés au-deſſus du vulgaire, & qui ont ouvert le livre de la Nature, y ont vu ces myſteres, clairs & divins en eux-mêmes, mais couverts d'ombres pour eux. On voit cette vérité établie en divers endroits de cet ouvrage ; mais il n'eſt pas mal de le redire aux Incrédules : C'eſt là la clef des connoiſſances des Païens, & des imitations inférieures, mais analogiques toutefois, des doctrines & des prophéties répandues ſans voile dans nos livres ſaints, & dégagées des nuages tendus ſur la Gentilité ; celle-ci, ſans pouvoir s'élever à la toute-haute, explicite & tranſcendante Vérité, en avoit pourtant la copie & le portrait groſſier dans les degrés inférieurs, où ces Païens voyoient, dis-je, par

par l'eſprit aſtral, les analogiques myſteres de la religion, répétés dans toute la Nature & dans tous les êtres.

Les paſſages de ces Païens qui le démontrent ſont innombrables, & il m'eſt incompréhenſible qu'on l'ait ſi peu vu, & qu'on ait ſi mal & ſi confuſément raiſonné là-deſſus. Ces analogies ou rapports, ſont de tous les degrés & de toutes les deſcendances, depuis la plus haute pureté des cieux ouverts à la vraie foi, & où elle perce & s'éleve, juſqu'au plus bas phyſique où l'eſprit aſtral lit & dévoile ces myſteres (1). C'eſt ainſi, ou

(1) Ces myſteres mêmes ſont bien mieux peints encore dans le domaine ou la région des aſtres, ou région éthérée, que dans le groſſier phyſique. Et c'eſt dans cette région que l'ennemi peut les voir, & en elle encore, aller, venir, ſe tranſporter, agir & opérer par ſon corps éthérien & ſubtil. Car il faut ſavoir que le Démon a conſervé ce corps inviſible, qu'on appelle par rapport aux Anges & aux Eſprits céleſtes, *le corps glorieux*, & eſt qui auſſi dans l'homme, renfermé ſous l'étui de la chair, qui enfin, comme je l'ai prouvé, eſt le principe qui (par la puiſſance du Verbe Jéſus-Chriſt qui eſt la *réſurrection & la vie*) aménera ce corps groſſier à la réſurrection. L'ennemi a conſervé ce corps ſubtil, il lui a été laiſſé, & c'eſt l'un de ſes grands tourmens & la matiere & le ſiége du feu qui le brûle; & il peut par ce corps, ſe tranſporter inviſiblement & en ſecret ſur tous les cieux aſtraux, qui ſont par-tout, qui nous environnent & ſont en nous, & y produire ſes effets diaboliques, ſes ruſes, tentations, punitions, ſelon que la bride lui eſt plus ou moins lâchée, dans l'ordre tout ſage de la juſtice, qui le laiſſe faire, ou le contient, ſelon ce qu'a dit Job: *Le tentateur & le tenté ſont ſous ſa main.* On peut voir clairement une partie de cette économie ténébreuſe dans l'affaire d'Achab, Joſaphat & Michée, I. Rois, ch. 22, (ſuivant l'hébreu) & II. Chroniq. 18, & encore avec une clarté & une certitude abſolue dans une infinité d'endroits de l'Ecriture. C'eſt ici, ſur-tout, une grande clef pour entendre ce qui en eſt dit en tant de paſſages relatifs, dans l'Apocalypſe, & dans le Pſeaume 91. Et c'eſt le mot de l'Apôtre: *Le Diable, votre ennemi, tourne autour de vous comme* Jean, 11, v. 25.

assurément c'est ainsi, que tous les mysteres de la Religion, (ou ce qui est le même) du VERBE-DIEU & homme sont peints, sont gravés au plus haut des cieux, aux cieux, sur la terre & sur tous les êtres. On le voit aux chapitres des trois Révélations, que j'aurois pu beaucoup alon-

---

I. *Pierre*, 5. v. 8. *un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer.* Et S. Paul présente les préservatifs contre ces ruses & tentations invisibles, *Ephes.* 6. v. 11—18. ces allées & venues de l'ennemi, dont les hommes se défient si peu. Les Déistes & les gens du monde instruits à leur école & qui sucent leurs abominables leçons, n'en veulent rien croire, & ils prennent tout ce que dit l'Ecriture à cet égard pour des fables, mais ils le verront un jour avec terreur. Ils n'en veulent rien croire, parce que leur sotte raison, fiere même de ses ténebres, ne peut pas comprendre cette terrible économie de justice, qui laisse l'ennemi avoir accès en celui qui soustrait librement sa volonté à DIEU. D'ailleurs, il faut nécessairement, comme je l'ai prouvé au premier volume, que tous les *Apocal.* 3. v. 10. agens moraux soient tentés. Le libertinage volontaire des esprits & des cœurs appelle l'ennemi & lui donne accès, pour réchauffer les passions & pour être l'horrible médiateur dans l'alliance que les cœurs dépravés contractent avec elles indépendamment de DIEU & contre DIEU même, c'est-à-dire, contre sa volonté sainte. Et la plus grande ou du moins l'une des plus grandes ruses du tentateur, c'est de tordre, brouiller, aveugler tous les cerveaux prétendus raisonnables, au point de se faire mécroire, afin qu'on ne s'en défie point, dans le temps même qu'il déploie & emploie contre les hommes qu'il cherche à entraîner avec lui, les plus fines ruses de tentations; s'il ne peut percer d'un côté, il essaie de l'autre; il peut faire sept fois le tour relatif aux sept péchés mortels . . . & cherche à poser son trône sur l'un d'eux, pour l'animer & lui faire faire son explosion. . . . Ce que je dis ici est la vérité même, & DIEU sait que je ne ments point, quelque étonnant que cela soit pour tant d'aveugles.

Ceci me ramene le vers *Septem ingens gyros, septena volumina traxit.* C'est une chose absolument incompréhensible, & qui montre à quel point nos prétendus beaux esprits déistes & toute leur cohorte sont dans le plus inexprimable aveuglement. Ils refusent de croire tout ce qui n'est pas physique, ils refusent de croire tout ce qui est invisible & surphysique, & toutefois ils croient un DIEU qui est Esprit, ou ils le feignent

ger & orner d'une infinité de paſſages. Prophéties inférieures ; théories curieuſes ſur le jeu de l'Univers, ſur les influences, ſur les rapports ſecrets & la nature des êtres corporels ; miracles même inférieurs, opérés par la force de l'éther ou fond de l'air primitif, animé par l'eſprit

---

du moins. Ils ne veulent rien du domaine des Eſprits, ni de tous ces rapports, agens & actions inviſibles des Anges, ou bons ou mauvais ; & en ce point, ils ſont plus ignorans que ne l'ont été & ne le ſont tous les peuples de l'Univers, qui, quelque encraſſés qu'ils ſoient d'ailleurs dans l'épaiſſeur des ténebres, ont tous de tout temps tenu cette doctrine de l'influence inviſible des mauvais Eſprits, en ont fait les objets de leur horrible culte, ont même opéré & operent encore par eux une infinité de preſtiges & d'influences magiques, comme toutes les hiſtoires & les voyages en ſont la plus indubitable preuve, par des milliars de milliars de faits, qui, quand il n'y en auroit qu'un ſeul de vrai, montreroit la vérité de ce que j'avance. D'ailleurs, comme on l'a vu, le vieux & le nouveau Teſtament y ſont tous les deux infiniment formels. L'Egliſe Chrétienne, dans tous les temps, a cru & connu ce domaine des influences inviſibles des mauvais Eſprits, & de tout temps encore, a en conſéquence employé les exorciſmes, &c.

Tellement donc, que ce ſont les ſeuls Déiſtes dans tout l'Univers & dans tous les temps, (& les Athées, avec leſquels en ce point, ils ont le digne honneur de faire cauſe commune) qui mécroient ces choſes très-réelles, de peur ſans doute d'être ſuperſtitieux. Mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'en même temps qu'ils veulent éviter par l'orgueil de l'eſprit, ce qu'ils appellent cette ſuperſtition, ils ſont à d'autres égards les plus foux, les plus fanatiques & les plus ſuperſtitieux des hommes. Et on peut leur appliquer le mot *in vitium ducit culpæ fuga.*

Les voilà donc, eux & ceux qui les écoutent, les ſeuls mécréans des hommes à cet égard, & ils ſe font un titre de vanité de leur ignorance même ; & ainſi, ce en quoi ils ſe croient ſupérieurs au reſte du genre-humain, & où ils affectent cette fiere ſupériorité, c'eſt cela même qui les dégrade au-deſſous de lui, & démontre qu'ils ſont non-ſeulement les plus ignorans des hommes, mais au-deſſous de la claſſe du genre-humain la plus craſſe & la plus groſſiere. Et c'eſt ſur-tout à eux qu'on peut appliquer encore ces paroles ſi formelles & tant de fois répétées dans l'Ecriture : *Ils ont des yeux, & ils ne voient point ; ils ont des oreilles, & ils n'entendent point.* *Iſaïe*, 42, v. 20. & alibi multoties.

astral, remué lui-même par la volonté de l'ennemi & des hommes qui sous lui & armés *de sa puissance*, dit l'Ecriture, peuvent opérer d'étonnans & prodigieux changemens dans la Nature, & en varier infiniment la scene (2).

Ephés. 6. v. 10-18 & Ps. 18. v. 3. & passim.

Mais les incrédules de nos jours, profondément ignorans, sous l'écorce d'une science vaine, ces incrédules mille fois plus superficiels que les Païens, dont les Philosophes & les Poëtes même, font honte à leur prétendue philosophie; ces incrédules, dis-je, mille fois plus aveugles encore que l'ennemi, osent nier toutes ces vérités & les traiter d'absurdités & de contes de vieilles. Il faut faire bonne contenance, & nier effrontément à bon compte, ce à quoi on ne peut atteindre. Ces vérités les entourent, se présentent à eux de toutes parts, & par tous les êtres qui sont les objets de leur vue; combien donc ne sont-ils pas coupables, & doublement coupables, de fermer les yeux, non-seulement à la lumiere qu'ont eue les Païens, mais à cette divine lumiere levée sur eux dans la splendeur de son midi, & de refuser l'infaillible remede à leur aveuglement, contenu dans cette révélation, où est étalée la vérité pure & universelle, sans ombres & sans voiles?

Que le lecteur, que le Déiste même, que les Philosophes de nos jours, qui s'arrogent si im-

(2) Tous les livres des Philosophes & des Poëtes Païens en font des preuves parlantes. Platon, mais sur-tout Pythagore, & d'autres, ont dit les plus grandes vérités inférieures & analogiques. Les Poëtes, Ovide, Sénecque le Tragique, mais singuliérement Virgile, en sont pleins. Il faut sur-tout lire le sixieme Livre de son Enéide. Mais tout cela a été vu & montré au premier volume.

proprement, ſi injuſtement ce beau nom, me pardonnent ces répétitions & ces digreſſions. C'eſt le cœur chez moi, navré de douleur, qui pouſſe la plume; c'eſt cette charité inſéparable de la vérité qui la conduit. Quel eſt l'homme mû, animé de cette charité, qui pourroit trop gémir ſur un tel aveuglement, ſur de pareilles ſéductions, & ſur de ſi grands malheurs? Non, Jérémie même ne trouveroit pas des lamentations qui les égalent. O mes amis! ô mes freres! car vous l'êtes du moins par la création; ô hommes comme moi! encore qu'en votre orgueil juſtement frappé de ténebres, vous ne vouliez pas reconnoître ce Verbe infiniment adorable qui, après vous avoir fait ſortir du néant, a voulu vous racheter & vous arracher à vous-mêmes, au prix de tout ſon ſang; oui, encore que vous vous roidiſſiez contre un ſi ineſtimable bienfait, ſi vous n'êtes ſes enfans, vous êtes du moins ſes créatures. O hommes! ô mes freres! pour qui je donnerois de bon cœur ma vie, ſi le ſacrifice de ma propre vie pouvoit ôter la taie de vos yeux & la dureté de vos cœurs, & ouvrir à vos yeux étonnés la vaſte & magnifique ſcene de la véritable lumiere (3)!

(3) J'oſe dire que tel eſt le ſentiment ſincere qui eſt au fond de mon cœur, à l'égard de ces Déiſtes qui ſe croient ſi ſpirituels & qui ſont ſi aveugles, malgré les expreſſions ſans doute un peu vives dont je me ſers çà & là dans cet ouvrage. J'avoue, que connoiſſant comme je le fais, toutes leurs ruſes, leur mauvaiſe foi, leurs artifices à éluder la vérité, leur malignité, je n'ai pas pu toujours me contenir. Au défaut d'armes véritables, ils emploient celles du ridicule, & ils ſavent très-bien pratiquer la leçon d'Horace: *Ridiculum acri, pleniùs ac meliùs, plerumque ſecat res.* Ils en font un uſage merveilleux; rien ne les déconcerte, & les plus ſolides raiſonnemens ne les effraient point. Au moyen d'un brocard jeté, & qui

Vous ne croyez pas à l'ennemi, & c'eſt l'ennemi lui-même qui vous aveugle & vous entraîne; c'eſt lui qui, animant vos ſéductions, faiſant de vous ſes inſtrumens pour groſſir ſon empire, jouit ainſi du fruit de ſes artifices. Dans ſes profondes cachettes, il ſe dérobe à vous, & vous dérobe en même temps la connoiſſance qu'il a, parce qu'il craint que, toute infructueuſe qu'elle ſoit pour lui, elle ne devînt une fois fructueuſe pour vous, & que, dans vos fluctueuſes inconſtances, devenant enfin Chrétiens, ſa proie ne lui échappât. Les grands criminels ne ſont pas les plus dangereux ſcandales; ils révoltent, on en a horreur; ainſi ils ne lui donnent que l'*ovation* (4); mais vous, ſéducteurs en ſous-ordre, & entraînant tout à votre incrédulité, vous lui donnez le grand triomphe, & il vous regarde comme les plus utiles ſujets de ſon empire.

Que faites-vous cependant, ô mes amis! ô

---

met la très-mépriſable claſſe des rieurs de leur côté, le diſcoureur n'eſt plus qu'un ſot; & les plus grandes vérités, les choſes les plus ſaintes, ſont ternies par le ridicule, & ſouvent perdues pour jamais.

D'ailleurs, quoiqu'il n'appartienne pas à un pauvre pécheur comme moi, de s'excuſer par le divin exemple de ce Sauveur qui a été la douceur perſonnifiée, on voit que lorſqu'il s'agit de la gloire de ſon Pere, il chaſſe du temple les profanateurs, & ſemble ne pouvoir lancer aſſez d'anathêmes ſur les Phariſiens qui s'oppoſoient à ſa céleſte doctrine. Or, qui eſt-ce qui pourroit raconter les profanations de Voltaire, & les ſacrilèges dériſions qu'il a jetées ſur les choſes les plus ſaintes? Je m'en tiens à cet exemple ſi public, & je ne révélerai pas tous les horribles diſcours que mes oreilles ont entendus de la bouche de nombre d'impies Déiſtes. Voilà la cauſe de mon indignation, & ce qui à leur égard, m'a fait oppoſer acharnement à acharnement.

(4) C'étoit chez les Romains le petit triomphe.

hommes que je porte dans mon cœur parce que ce Sauveur que vous reniez eſt mort pour vous ? Vous croyez, par ces ſéductions, avoir cauſe gagnée, & étouffer de deſſus la terre cette Religion ſainte que vous oſez qualifier de ſuperſtition. Tout ſemble vous favoriſer ; les Princes même (choſe juſqu'ici inouïe) ſe liguent avec Mahomet ; & votre armée combattant contre les cieux, devient inſenſiblement innombrable ; votre impiété triomphe déjà par la penſée. Triſte, horrible & éphémere triomphe ! triomphe d'un moment ! Vous amenez, il eſt vrai, les événemens que ce DIEU Sauveur a prédits, & vous êtes les malheureux inſtrumens de la perte de la foi, annoncée comme l'avant-coureur de la cataſtrophe, du ſein de laquelle même s'ouvrira une nouvelle & céleſte ſcene. O hommes ! vous riez cependant ; comme autrefois les géans, vous voulez, vous croyez eſcalader le ciel. Mais ſouvenez-vous de ma prophétie, & enregiſtrez-la ; Vous remueriez plutôt les voûtes de l'Univers, vous en ébranleriez les colonnes, vous le feriez plutôt rentrer dans le néant, avant que vos incroyables & univerſelles ſéductions puiſſent renverſer le trône éternel ſur lequel le Verbe eſt inébranlablement aſſis : *Les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre ſon Egliſe* plus ferme que les cieux ; vous les ouvrez, ces portes ; ne tremblerez-vous pas qu'elles ne ſe ferment ſur vous, après votre entrée. Cette Egliſe ſainte ne ſortira que plus brillante & plus pure des ruines mêmes que vous lui préparez. Vous croyez arracher le bon grain, & vous n'arrachez que l'ivroie. Tous vos pas ſont comptés, meſurés dans l'Ecriture qui partout annonce vos démarches, vos ſéductions &

Matth. 16. v. 18.

Matth. 24. & alibi multoties.

votre ſort. Tout eſt prévu, tout eſt prédit, & vous accompliſſez les temps de la deſtruction, avant ceux où *l'Epouſe de l'Agneau n'ayant plus ni taches ni rides*, ſe montrera parée de ſes ornemens de magnificence. Vous croyez détruire l'édifice, & vous ne faites que creuſer les fondemens de ce palais d'immortelle ſtructure, de cette *Jéruſalem d'en-haut* qui deſcendra ſur la terre, & où je crains qu'il n'y ait pas de place pour vous. Alors la voûte céleſte s'ouvrira; les nuages dont vous chargez l'atmoſphere des Eſprits, s'évanouiront; en un moment le jour pur & brillant fera diſparoître la nuit affreuſe qui vous enveloppe, & que vous étendez comme un ſombre voile ſur tant d'hommes abuſés; la majeſté, la gloire de ce DIEU-VERBE par vous méconnu, & *crucifié de nouveau*, paroîtra dans les airs avec cet appareil qui enverra vos menſonges dans l'abyme. Vous verrez celui *que vous percez*, vous lamenterez, vous vous frapperez la poitrine, & les côteaux & les montagnes du monde ne ſeront pas capables de vous dérober à vos malheurs & à votre honte. Vous faites gémir les enfans de DIEU, que vous tenez ſous l'oppreſſion de vos dériſions & de vos coups, vous gémirez à votre tour. Le jour vient & il ſe hâte, le voilà preſque déjà venu, que ſous leurs larmes germera le triomphe, & la ſcene changeant, ſous votre triomphe d'un moment, naîtront des regrets, un déſeſpoir qui ne ceſſera point. Vous croyez les accabler, & vous ne faites, en les rendant ainſi conformes à leur chef, que multiplier les couronnes que vous leur valez dans votre mépriſe, & qu'à votre vue, il poſera ſur leurs têtes.

Epheſ. 5. v. 27.

Apoc. 21.

Héb. 6. v. 6.

O mon DIEU & mon Sauveur ! n'attendez pas cet inſtant terrible, pour deſſiller les yeux de ces aveugles. *Ouvrez leurs yeux afin qu'ils voient.* Laiſſez échapper ſur eux un rayon de vos infinies ſplendeurs cachées ſous vos adorables baſſeſſes qui ſervent à leur orgueil de prétexte pour vous renier. Ayez pitié de leur folie, ô mon DIEU ! & de cette fureur inſenſée qu'ils croient tourner contre vous, & qu'ils ne tournent, hélas ! que contre eux-mêmes. Ne ſortirez-vous pas bientôt *victorieux, & afin de vaincre* ? Voyez vos enfans en proie aux loups dévorans ; voyez, & hâtez-vous ; n'êtes-vous pas Tout-Puiſſant pour changer ces loups en brebis, & amener à vos pieds tant d'hommes qui vous blaſphement ? O DIEU de mon cœur ! d'un moment vous avez fait de Paul perſécuteur, un Apôtre, un héraut de votre ſaint Nom ; ne daignerez vous pas changer ces Apôtres de l'incrédulité en Apôtres de la foi, & faire taire cette inexorable juſtice qui repouſſe leur malignité & leur orgueil, pour n'écouter enfin que vos infinies miſéricordes ?

Jean, 9. v. 39—41.

Apocal. 2. v. 17.

LIVRE SEPTIEME.

Cinquieme avantage & cinquieme abus de la Raiſon. Elle peut connoître le ſens littéral de l'Ecriture, & ſon grand abus c'eſt de refuſer les profonds & divins ſens myſtiques dont la foi a la certitude. Ces ſens mis en regard. Des épreuves de la Foi. De la Foi claire, & de l'obſcure. Des Inſpirés, &c. Exemples tirés d'Abraham, de Joſeph, de David. Eclairciſſemens, &c.

CHAPITRE PREMIER.

Cinquieme avantage & abus de la raiſon ſur les ſens de l'Ecriture. Exemples en explication.

Il faut enfin en venir à cet autre des caracteres diſtinctifs de la *Foi* & de la *Croyance* que j'aimarqués. La ſimple perſuaſion, ou croyance toute ſeule, ne peut preſque jamais découvrir que ce qui eſt de littéral dans le ſens de l'Ecriture-Sainte ; parce que cette *Croyance* dépendant uniquement de la raiſon, la raiſon toute ſeule ne peut pénétrer dans cette divine Ecriture rien de plus profond & de plus haut. La *Foi*, au contraire, procédant du Saint-Eſprit, perce par lui dans les pro-

fondeurs & l'interne caché ſous ce ſens littéral. Voilà ce que je ſoutiens être infiniment vrai, & non point une illuſion, comme ceux qui n'en ont pas l'expérience ſe le figurent. Je donnerai d'abord un exemple facile à ſaiſir, de ce que j'entends par l'interne ou myſtique contenu dans le littéral. 2.° Je prouverai qu'il exiſte réellement ſous le littéral, mais qu'il n'y a que la foi ſeule à qui il ſoit acceſſible (1). 3.° J'éclaircirai cette matiere; & enfin 4.° je réfuterai les objections.

Il faut 1.° prendre un exemple. Le premier qui ſe préſente, ſans choix, & qui eſt très-facile, c'eſt la réſurrection de Lazare. Voyons ſur cet *Jean*, 11.

(1) On doit comprendre de reſte, que j'enviſage ici la raiſon commune, & ce que dans le langage ordinaire on appelle *raiſon*, & non point les effets de l'eſprit aſtral qui peuvent montrer plus haut & plus loin que la raiſon ordinaire. Car comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, l'eſprit aſtral peut dévoiler bien des myſteres inacceſſibles aux uſages ordinaires de la raiſon. C'eſt le cas des Illuminés, tels que Swedemborg & ſes ſemblables; ç'a été celui des clair-voyans Païens, &c. Je ne répete pas, j'ai ſeulement cru convenable de faire cette diſtinction, pour plus de clarté, & éviter toute confuſion. Ainſi, ce que je dis ici ne déroge en rien à ce que j'ai montré plus haut, & n'y contredit point. Ce qui eſt montré à l'eſprit de l'homme par la lumiere relative aux aſtres, lui eſt montré dans les momens de ſuſpenſion d'activité, & durant leſquels ſon eſprit eſt concentré; dans ce moment l'eſprit de l'homme eſt paſſif & reçoit les images; au lieu que pour la raiſon commune & ſon procédé ordinaire, l'eſprit eſt actif & tectonique, n'eſt point en ſuſpenſion, & a commerce avec les ſens, &c. Dans la ſuſpenſion, le fond de l'eſprit ſans action, peut recevoir les lumieres & les peintures aſtrales qui ſont en analogie inférieure avec les pures & céleſtes lumieres, & qui les montrent dans ce degré inférieur. Il eſt trois lumieres; la lumiere divine, la lumiere aſtrale, & enfin la lumiere que la raiſon tire & a tirée de ſes ſens & de l'expérience des objets extérieurs qui fourniſſent le magaſin de ſes idées, de ſes raiſonnemens, &c.

exemple juſqu'où va & peut aller la *Croyance*, ou une perſuaſion de raiſon, & un peu de ce qu'y découvrira la *Foi*. La *Croyance* y verra un fait miraculeux, la réſurrection d'un mort: elle ira plus loin; elle arrivera à cette certitude morale (dont j'ai traité plus haut), que le fait eſt bien arrivé, que le miracle eſt réel; mais elle n'ira guere au-delà. Suppoſez deux prédicateurs, qui, tous les deux traitent ce beau ſujet. L'un n'a que la *Croyance*, l'autre a la *Foi*. Que fera le premier ? Il établira la certitude du miracle; il le prouvera par la crédibilité & la force du témoignage; enſuite il en tirera des conſéquences en faveur de la vérité de la Religion, & terminera le tout par des réflexions utiles & pieuſes, tirées d'une raiſon éclairée. Voilà ce qui eſt plus louable que blâmable, ſans doute. D'autres diroient qu'il faut aller plus loin, qu'on a trop de ce genre de ſermons-là; que la chaire ſuppoſe & doit toujours ſuppoſer la foi & la vérité de la Religion; qu'on parle à des Chrétiens, qu'il faut édifier, toucher, convertir, nourrir de la parole de vie, & non pas convaincre; qu'un ſermon n'eſt point fait proprement pour attaquer l'incrédulité; qu'il eſt même dangereux de porter dans la chaire de tels ſujets, dont la diſcuſſion n'eſt pas aſſez au niveau du peuple qui fait le plus grand nombre, & qu'il faut laiſſer dans une foi ſimple, de peur de l'entortiller dans le doute en lui mettant en queſtion les vérités qu'il croit; qu'il ne faudroit pas ſeulement lui apprendre qu'il eſt des incrédules, ni élever leurs objections pour les réfuter, parce que le peuple n'a pas aſſez de ſuite, de force de raiſonnement, pour avaler le contre-poiſon tout entier, après qu'on lui a

montré le venin. Voilà ce que d'autres diroient, & je ne les blâme pas non plus; chacun a ſa façon de penſer, & fait de ſon mieux. Ainſi, ſans perdre du temps à critiquer, voyons ce que fera ſur le même ſujet le prédicateur qui a reçu la *Foi*, & avec elle cette grace, cette lumiere qui en eſt inſéparable (3).

Il ne s'amuſera pas avec le ſens littéral, qu'il ſuppoſera; mais il tirera de ce fait réellement arrivé la moelle cachée & de quoi nourrir ſon auditoire; de quoi lui apprendre une des routes, un des procédés de la Grace. Il lui montrera que ce miracle très-réel ſe répete inviſiblement ſur les ames que Jéſus-Chriſt fait paſſer de la mort

(3) Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que ſelon moi, les ſermons des prédicateurs Catholiques ſont préférables à ceux des Proteſtans. Il y a même une grande différence; on peut voir dans l'exemple que j'ai pris, la maniere des uns & des autres. Entr'autres raiſons de donner la préférence à ceux des Catholiques (j'entends les bons d'entr'eux), c'eſt qu'ils s'en tiennent moins à l'écorce, qu'ils parlent plus au cœur, qu'ils en démêlent mieux les tortuoſités, & qu'ils développent un peu mieux le ſens ſpirituel des Ecritures, quoiqu'ils ſoient encore toutefois dans le genre des écrivains de morale dont on fourmille, & qui font très-peu de converſions, du moins de converſions durables. Je ne crois pas d'avoir encore vu de ma vie, un ſermon Catholique ni un Proteſtant véritablement *intérieur*; ils n'en ont pas même l'acceſſit. Comme ils connoiſſent très-peu les routes de la Grace & les états divers où elle fait paſſer l'homme, ils n'ont ni la vraie direction pour tous ces états, ni ils ne ſavent donner les préparations précurſives, pour arriver à cette Grace; & c'eſt ce qui fait qu'ils battent l'air, & que leurs ſermons font ſi peu de fruit; ſans compter ces raiſons qui ne viennent pas d'eux, mais des auditeurs, ce qui n'eſt pas mon objet ici. Mais actuellement il ne faut plus parler des ſermons Catholiques. L'eſprit y prend tout & ne laiſſe rien au cœur: l'onction y eſt miſe de côté & noyée ſous la phraſe académicienne. Quant aux Proteſtans, ils prêchent une morale qui ſeroit aſſez bonne, ſi elle n'étoit pas effleurée

du péché à la vie de l'eſprit, & ainſi qu'il reſſuſcite le pécheur figuré par Lazare, car le péché eſt la vraie mort de l'ame. Il généraliſera l'idée & fera voir que tout ce qui s'eſt paſſé ſur la terre littéralement, durant que le Sauveur y converſoit, étoit en même temps figure de ce qui ſe paſſe réellement, ſpirituellement & inviſiblement dans l'économie & l'œuvre du Saint-Eſprit pour le ſalut des ames, que Jéſus-Chriſt a rachetées ſur la croix ; il ajoutera qu'il n'eſt aucune circonſtance rapportée qui ſoit indifférente, quelque minutieuſe même qu'elle paroiſſe à une raiſon offuſquée ; il appliquera ces circonſtances à cette œuvre inviſible. Comme je ne prétends pas ici faire moi-même un ſermon, je n'en montrerai que quelques-unes en exemple & en preuve.

Jean, 11. v. 38—44. D'abord Jéſus *frémiſſoit*. Le charitable JÉSUS frémit de voir comment le péché donne la mort de l'ame à ceux qu'il étoit venu racheter. Il *vient au ſépulcre* ; il s'approche du pécheur à qui il veut donner la vie ſpirituelle. Ce ſépulcre repréſente le tombeau du péché. C'étoit une *grotte* ; le péché nous tient fort bas, & nous enferme hors de la lumiere dans une grotte ténébreuſe. *Il y avoit une pierre miſe deſſus* ; image, tout-à-la-fois, de l'impoſſibilité où eſt par lui-même le pécheur de ſe relever de ſon péché. Il eſt ſous une pierre qu'il ne peut lever ; & image encore de l'endurciſſement où nous met l'habitude du péché, qui donne la mort, & qui eſt figuré par une pierre ſur le cœur. Le prédicateur prouveroit ce ſens ſpirituel, par l'Ecriture elle-même. Ainſi Ezéchiel compare l'endurciſſement du pécheur à un cœur de pierre : dans ce Prophete, DIEU dit : *J'ôterai leur cœur de pierre*,

& je leur donnerai un cœur de chair, c'eſt-à-dire, un cœur ſouple & flexible, car la chair eſt plus flexible que la pierre. *Ezéchiel*, 36. v. 26.

Jéſus fait *lever la pierre ;* premiere opération de la grace ; il faut d'abord que l'endurciſſement ſoit ôté. Mais en levant l'endurciſſement, il exhale ſon infection ; Marthe dit au Seigneur : *Il ſent déjà ;* image encore de la puanteur du péché qui, après nous avoir tués, rend notre ame plus infecte qu'un cadavre. Auſſi les pécheurs ſont-ils comparés à des boucs : *Les boucs ſeront mis à la gauche ;* or on ſait que le bouc put étrangement. *Matth.* 25. v. 32 & 33. Et par contre, le *nom de Jéſus-Chriſt* eſt comparé à un *parfum répandu ;* c'eſt une huile de grace qui embaume, *à cauſe de l'odeur de ſes excellens parfums.* *Cantiq.* 1. v. 2. Pour ne pas trop nous arrêter à chaque article d'un objet ſi fécond ; Jéſus fait ſortir le mort du tombeau, ſeconde opération. Il ſe redreſſe, mais il avoit *les mains & les pieds liés de bandes.* Figure infiniment juſte de l'eſclavage du péché, & des liens dont il nous enchaîne : *Bien plus, ſon viſage avoit un couvre-chef ;* figure encore de l'aveuglement où le péché nous met, il ne pouvoit pas voir la lumiere ; il avoit le voile ſur ſes yeux. *Jéſus dit : Déliez-le, & laiſſez-le aller ;* voila la conſommation de l'œuvre ; voilà l'eſclavage tyrannique du péché ôté par l'action inviſible de Jéſus-Chriſt & de ſa grace ; & voilà la liberté ſainte où il établit le pécheur reſſuſcité à la vie. *Il eſt mis dans la liberté des enfans de* DIEU, *& affranchi par le Fils, il devient véritablement libre.* *Jean*, 8. v. 36. Car en effet, il n'y a rien de plus véritablement libre que d'être aſſervi à l'Eſprit Saint qui nous dégage du monde, du péché & de nous-mêmes (trois tyrans), & à la foi qui

nous fait ſervir avec liberté le ſeul qui peut être ſervi avec liberté ; c'eſt ce que dit l'Ecriture : *Afin que nous le ſervions ſans crainte, en ſainteté & en juſtice, tout le temps de notre vie.* Libre donc par rapport au péché, & ſerviteur de Jéſus-Chriſt par la grace. *Déliez-le, & le laiſſez aller.*

Luc, 1. v. 74 & 75.

CHAPITRE II.

Certitude des ſens myſtiques. Caracteres de leur vérité.

APRÈS avoir donné ce petit exemple, je demande à la conſcience de tout homme qui ne veut pas opiniâtrément oppoſer une raiſon fiere & aveugle à tout ce qu'il y a de plus reſpectable, s'il y a là du danger ; je le ſomme de dire lequel de ces deux diſcours il croira le plus moelleux, le plus nourriſſant pour le cœur, le plus uſuel, le plus pratique, le plus lumineux même pour la vie de la foi, & pour aider une ame à gagner cette grace inviſible. Quel vaſte champ aux plus grandes & aux plus touchantes conſéquences ! Quelles peintures intéreſſantes ne pourra pas faire le prédicateur du pécheur & du Chrétien, du mort & du reſſuſcité ? Quels uſages, pratiques ! &c. Quelle connoiſſance de l'œuvre inviſible de Jéſus-Chriſt ! Quel voile il peut arracher à l'aveuglement ! Quelle confiance en la puiſſance & en la bonté du Sauveur ! &c. &c.

Mais ce n'eſt pas mon but ici ; je me commande la briéveté ; & mon deſſein n'étoit dans cet endroit que de montrer ce que j'entends par le

le *ſens myſtique* des Ecritures, contenu ſous le littéral, & ainſi qui ne l'exclut point & ne lui eſt point oppoſé; au contraire l'un mene à l'autre, & ils ſe ſoutiennent & s'appuient réciproquement, tout comme l'écorce eſt néceſſaire à l'arbre pour ſa conſervation; mais cette écorce abſolument néceſſaire n'eſt point la ſéve elle-même, qui eſt bien plus noble que l'écorce & eſt la vraie vie de l'arbre. Tout comme encore la peau eſt néceſſaire au fruit, mais n'eſt point du tout le fruit, bien loin d'en être le noyau fécond, & le germe qui le perpétue. Ainſi encore le fondement eſt abſolument néceſſaire à l'édifice, car il ne pourroit pas ſubſiſter ſans lui; mais ſi on laiſſoit le fondement tout ſeul, que ſeroit-il? Pour qu'il ſoit utile & de ſervice, il faut bâtir deſſus.

Mais en vérité, je ſerois preſque le premier à me moquer de moi, de ce que je m'amuſe à réfuter ce dont la fauſſeté ſaute aux yeux, je veux dire la très-ridicule, dangereuſe & inſoutenable erreur de quelques Théologiens qui n'en eurent jamais que le nom; de ces Commentateurs aux yeux de taupe, à cœurs reſſerrés & à entrailles rétrécies, qui ne ſavent voir qu'un ſens littéral & inférieur dans cette Ecriture qui contient les profondeurs de DIEU même, & qui ne veulent pas laiſſer voir aux autres cette lumiere plus pure & plus haute dont ils ſont privés. *Aveugles conducteurs d'aveugles comme eux*, qui malheureuſement reçoivent leurs ſtériles & ſeches leçons & s'y bornent. C'eſt le plus grand des malheurs, & comme les oiſeaux nocturnes, ne pas voir la *lumiere dans la lumiere même*, & dans le temps qu'elle jette la ſplendeur de ſes rayons de

[a] *Matth.* 15. v. 14. & 23. v. 16.

Pſ. 36. v. 10. *Vulg.*

toutes parts. De tels hommes énervent la divine force de l'Evangile, & par la ſtérilité de leur raiſon la fécondité de l'Eſprit de DIEU. Ils défendent les approches de la moelle des Ecritures, pour lui ſubſtituer des diſcuſſions vaines.

A la vérité, il n'eſt qu'un énoncé dans nos livres ſaints, mais cet énoncé infiniment différent des formules bornées du diſcours humain, a une étendue, une prodigieuſe fécondité renfermée ſous cet énoncé tout ſimple. On peut comparer ces ſaints livres à l'arbre de vie. Suivons la comparaiſon d'un arbre.

Cet arbre eſt un, & n'en fait pas deux; mais cet arbre unique a d'abord l'écorce groſſiere, qu'on voit au premier coup-d'œil, puis des peaux plus fines, puis le bois, puis des branches, des ramifications, des feuilles, du fruit, & enfin la moelle & la ſéve qui diſtribue la vie à toutes les parties de cet arbre. Aucune de ces parties n'eſt l'arbre complet; il les faut toutes pour en compléter l'idée & faire l'arbre parfait, mais un. Je n'ai pas beſoin de m'appeſantir ici, ni d'appliquer la comparaiſon; cette application ſe ſent & ſe fait d'elle-même. Ce divin énoncé de l'Ecriture, toujours un, a ſon écorce, ſes branches, ſa moelle, ſa ſéve, ſon fruit, &c.

Or l'eſprit de la foi & la lumiere qu'il donne au Chrétien, lui interprete ce texte comme il lui plaît, & lui en montre des profondeurs inacceſſibles à qui n'a pas cette foi & cette lumiere. Ce ne ſont pas des imaginations, je le répete, comme ceux qui n'ont pas la foi ſont tentés de le croire. Il peut être deux *criterium* ou ſignes de la certitude de ces interprétations; l'un interne & l'autre externe; le *criterium* interne ſe rapporte à celui

qui a cette lumiere, & c'eſt cette lumiere qui porte en lui & pour lui avec elle ſa certitude, outre ce que je vais dire. Le *criterium* pour les autres, & la preuve qu'une interprétation donnée n'eſt pas une imagination, c'eſt lors, 1.° qu'il n'y a rien contre le dogme : 2.° que cette interprétation eſt ſelon la piété, & n'eſt point une curioſité vaine : 3.° lorſqu'elle concourt à répandre la lumiere ſur les Ecritures : 4.° lorſqu'elle eſt propre à enflammer & à augmenter l'amour de DIEU, ou la charité : 5.° lorſqu'une telle interprétation eſt appuyée & ſe prouve par d'autres paſſages de l'Ecriture Sainte, comme j'ai fait dans l'exemple du Lazare, où j'ai autoriſé l'interprétation de la pierre (dureté du cœur du pécheur) par un paſſage d'Ezéchiel : 6.° enfin, lorſque ces interprétations ne ſont pas excluſives du littéral & ne le détruiſent pas, car la deſtruction iroit bientôt à elles, dès qu'elles ne ſeroient plus appuyées ſur l'énoncé qui leur ſert de fondement. Quoiqu'il faille pourtant convenir qu'il eſt de certains endroits de l'Ecriture, qui ne peuvent guere s'interpréter littéralement ; mais alors c'eſt une exception & non une regle.

Il peut être trois genres d'allégories ; les unes dangereuſes & criminelles, d'autres minutieuſes, quoique innocentes ; de celles-ci, je n'en dis rien. Et enfin, il eſt des allégories vraies, utiles, lumineuſes & divines, confirmées, autoriſées par l'Ecriture-Sainte, inſinuant la piété, & donnant avec la lumiere, la charité ; voilà celles que j'adopte, que je reſpecte & que je ſoutiens ; voilà celles qui ſont une ſuite de la vraie foi, & données par le ſeul Eſprit de Jéſus-Chriſt ; voilà enfin, les explications ou interprétations qui ſont de DIEU, comme le diſoit Joſeph en Egypte. *Geneſe*, 11; v. 8.

CHAPITRE III.

Continuation ſur les ſens myſtiques. Réfutation indirecte. Des Héréſies. Des Commentaires littéraux, &c.

JE ne puis m'étendre ici à cet égard, & je le ferai dans un morceau à part, où j'éclaircirai pleinement toutes ces choſes.

J'y démontrerai que tout ainſi que le Chrétien dédaigne & répudie des ſyſtêmes téméraires & profanes, qui veulent allégoriſer ſans fin, & retrancher le ſens littéral, toujours néceſſaire; de même il eſt infiniment éloigné d'approuver ces hommes, qui abſolument bornés au littéral, le font excluſif de toute fécondité, veulent ainſi donner au Saint-Eſprit les bornes de leur raiſon, l'aſſervir à elle & la faire juge ſouverain de DIEU dans ſa parole. J'y démontrerai contre ces gens-là, qu'ils auroient beſoin de ce divin *collyre*, que donne aux ſiens l'Eſprit Saint, pour les faire voir; je démontrerai, que ſe borner au littéral, c'eſt faire à l'Ecriture une plus grande violence que de le retrancher, c'eſt faire une injure formelle à cet Eſprit-Saint, c'eſt forcer, tordre, & donner le démenti à une infinité de paſſages, qui indiquent formellement & ſuppoſent par-tout ce ſens myſtique : *Qui a des oreilles pour entendre, entende. A vous il eſt donné de connoître les ſecrets du Royaume des Cieux, mais à eux il n'eſt point donné. La lettre tue, c'eſt l'Eſprit qui vivifie. Les paroles que je vous dis ſont eſprit & vie.* Mais n'accumulons pas ici les citations, & diſons ſeule-

Apoc. 3. v. 18.

Matth. 13. v. 43. *Matth.* 13. v. 11. *Jean*, 6. v. 63.

ment, que ſi ſelon l'Apôtre, l'Evangile eſt la *manifeſtation de la gloire de Dieu*, il faut de néceſſité qu'il y ait des profondeurs dignes d'un DIEU, inacceſſibles à la raiſon toute ſeule; diſons hardiment, mais en charité, à ces obſtrués littérateurs, qu'il faut bien, dès qu'ils oſent le nier, qu'ils n'aient pas reçu l'onction de la grace, car ils connoîtroient ces choſes, & ils auroient ce ſens dont parle S. Jean, pour connoître la vérité cachée en DIEU & dans ſon myſtere: *Vous avez reçu l'onction du Saint-Eſprit, & ainſi vous connoiſſez toutes choſes.* Oui, alors ils connoîtroient cette *manne* cachée qui a tous les goûts, & les merveilleux artifices de la ſageſſe d'un DIEU qui a mis dans ſa parole de quoi contenter, & l'ame qui n'eſt encore que dans ſa raiſon, & celle qui eſt dans la grace, & celle qui y avance, y fait ſes progrès, & celle enfin qui y eſt conſommée. De ſorte que chacun peut y puiſer plus ou moins ſelon ſon degré de connoiſſance divine (1).

II. *Cor.* 5. v. 6.

I. *Jean*, 2. v. 27.

J'y réfuterai les objections de ces hommes; j'y ferai voir que c'eſt eux préciſément ſur qui porte l'accuſation, de faire dire à l'Ecriture Sainte tout ce qu'ils veulent. Car qui eſt-ce qui fait plus dire à cette divine Ecriture tout ce qu'il veut, que celui qui ne ſe ſert que de ſa propre raiſon pour

(1) Puiſque j'ai parlé çà & là de Swedemborg, j'ajouterai ici à ſon ſujet, qu'aſſez ſouvent il porte une main deſtructive & trop téméraire ſur le ſens littéral auquel il faut rarement déroger, mais le conſerver au contraire. Malgré de grandes vérités qu'il a dites, il n'avoit guere que l'eſprit aſtral qui les lui a montrées, c'eſt pourquoi il y a auſſi mêlé des erreurs. Il faut être élevé au domaine tout pur de la foi, pour ne voir & ne dire que la vérité ſans mélange. Il étoit en Angleterre, un certain Volſton qui faiſoit main-baſſe ſur le littéral, & allégoriſoit ſans fin.

la commenter, pour l'expliquer, disons mieux; pour la tordre, pour l'énerver, la bigarrer d'une foule d'opinions toutes humaines & souvent fausses ? Les Commentateurs qui se bornent au littéral, s'accordent-ils entr'eux ? Lequel donc est-ce qui a raison ? Pourroient-ils l'avoir tous en commentant différemment ? Bien plus, qui ont été les grands hérétiques, si ce n'est ces gens-là ? Je pourrois démontrer d'un le Clerc, qu'il n'est pas seulement question d'héresie, mais encore de blasphême, ou du moins d'une audace très-voisine de l'impiété. Où a-t-on vu les Saints & les Mystiques, donner une infinité de commentaires non-seulement différens, mais qui se contredisent les uns les autres ? Je le demande, où les voit-on donner dans l'héresie ? Comme eux le Chrétien l'abhorre, il déteste celles des Ariens, des Arminiens, des Sociniens, &c. Il *retient* en tout *le chef*; & non-seulement il tient tous les articles fondamentaux, mais il combat pour eux; & pour eux dans une occasion nécessaire, il donneroit jusqu'à la derniere goutte de son sang; & on lui ôteroit plutôt la vie, que de l'empêcher de les croire & de les soutenir avec eux & comme eux. Il ne s'autorise point des interprétations mystiques, pour établir des dogmes ou dangereux ou nouveaux; il craint les abus de toute interprétation allégorique qui ne seroit pas selon la piété; il craint même toute curiosité trop humaine là-dessus, & il tient que toute lumiere qui n'est pas ou suite ou accompagnée de l'amour de DIEU, ni propre à le mettre dans notre cœur, n'est qu'une lumiere d'orgueil quelque relevée qu'elle pût être.

C'est ici sur-tout, qu'il faut savoir distinguer la foi en général, la foi aux dogmes, & ce qu'on

appelle la *foi théologale*, de cette foi particuliere qui ne la détruit point, qui la confirme même, mais qui bâtit deſſus, qui y ajoute ſans la contredire, & qui l'applique au dedans; de cette foi enfin, remarquez bien, dont parle le Prophete Habacuc : *Le juſte vivra de ſa foi ;* il ne dit pas de la foi, cela va ſans dire, mais *de ſa foi*, qui n'eſt pas ſeulement la foi générale, univerſelle, la foi de l'Egliſe, mais encore le ſentier particulier, où ſans déroger au général, il eſt mené par le Saint-Eſprit. Ainſi le juſte ne ſe ſert du ſens myſtique que pour confirmer les points fondamentaux & pour bâtir deſſus ſelon la charité & ſelon la piété, & non pour les énerver, moins encore pour les détruire. Les abus retrancheroient-ils un uſage légitime & ſaint ? Et parce qu'un voleur ſe ſert de ſon bras pour dérober, faudra-t-il couper les bras de tous les hommes ? *Habac.* II. v. 4.

Mais encore, le Chrétien ne cherche proprement pas par lui-même cette théologie myſtique; & même il ne le pourroit par la ſimple raiſon; c'eſt la *foi* ſeule qui la donne, & la lumiere qui en eſt inſéparable; ſimplement il ne ferme pas les yeux à cette lumiere, il tâche au contraire de lui être fidelle, pour croître par elle en piété, en adoration, en amour; pour ſe confirmer dans la vérité divine, & pour en tirer, non une curioſité vaine, mais l'onction & la force de remplir, par le pur motif de la charité, ſes devoirs envers DIEU & envers les hommes. Et ſans adopter les abus des allégories ſans fin, il croit l'uſage des interprétations myſtiques abſolument néceſſaire ; ſans cela, qui eſt-ce qui oſeroit interpréter le canonique & authentique livre du Cantique des

Cantiques, &c. &c. Quelles profanations ne pourroit-on pas lui faire dire !

C'eſt l'abominable perſonnage qu'a fait le coryphée des profanateurs (Voltaire), tandis que rien n'eſt plus divin, plus profond aux yeux de celui qui, inſtruit à l'école de l'Eſprit Saint, y voit plus clair que le jour & que tous les cieux, ſous l'embléme du mariage terreſtre, tous les états, tout-à-la-fois très-réels & très-myſtiques, par où doivent paſſer les ames deſtinées à devenir les Epouſes de Jéſus-Chriſt, depuis l'aurore d'une grace commençante, ou commencement d'élection, juſqu'à la conſommation de leur union avec cet Epoux céleſte ; états très-nombreux & très-divers, inconnus à la raiſon, & à la croyance qui n'eſt que croyance, mais parfaitement clairs, & avec la plus parfaite certitude pour la foi : car il eſt impoſſible d'avoir la vraie foi, cette foi divine, qui fait vivre le Chrétien de la vie de Jéſus-Chriſt, de cette vie *intérieure & cachée en* DIEU, ſans avoir en ſoi l'expérience, & ſans paſſer par les états décrits dans ce ſacré Cantique ; états précurſifs pour purifier juſqu'à ce que tous les obſtacles ſoient enlevés, & états conſommés pour jouir de l'union. Il me faudroit tranſcrire preſque toute l'Ecriture, qui par-tout vérifie, éclaircit & démontre ce ſens, qui, je le répete, eſt pour le Chrétien au-deſſus de tout doute, & que l'expérience ſûre & interne, en colluſion avec une infinité de paſſages, lui rend d'une certitude abſolue & complete. S. Paul eſt myſtique (2) preſque

Col. 3. *v.* 3.

(2) Celui qui ne lit S. Paul que par les yeux de ſa raiſon, ne peut pas le comprendre, & en fait le magaſin de pluſieurs héréſies qui ſont dans le vrai infiniment éloignées d'être dans

par-tout ; & on ne peut le comprendre ſans l'être.

Bien plus, tenez-vous-en uniquement au littéral ; vous faites, je l'ai dit, de l'Ecriture-Sainte le magaſin de toutes les armes, & de ce livre ſi ſaint, ſi plein de la céleſte vérité, toujours ſi conſtant à lui-même, une bigarrure de vérités & de menſonges. Rien ne peut faire colluder tous les paſſages & tous les dogmes ; rien ne peut lever les apparentes contradictions, que les ſens myſtiques & divins. Et qu'eſt-ce d'ailleurs que ces recherches ſeches & ſtériles de tant de critiques, de philologiſtes littéraux qui amuſent l'eſprit ſans le nourrir, ou plutôt qui donnent aſſez peu à la curioſité, & à l'édification bien moins encore ? Il peut à la vérité, y avoir quelque utilité dans ces recherches, lorſqu'elles n'ont pour but que d'affermir la réalité des Ecritures contre les chicanes des incrédules, qui s'épuiſent en efforts pour les ébranler. Mais ſi vous exceptez ce genre d'utilité, que ſont toutes ces recherches ? que ſont tous ces commentaires, ces interprétations des Beauſobre, des Lardner, des Grotius, des le Clerc, des, des, des ?..... ſinon des commentaires où la raiſon ſeule prévaut ; où la vraie foi & la divine vérité qui en eſt inſéparable,

---

ſes divinement profondes Epîtres. C'eſt ce que dit en parlant de lui, l'Apôtre S. Pierre : *Qu'il y a dans ſes Lettres des choſes difficiles à entendre, que les ignorans & les mal-aſſurés tordent, comme ils tordent auſſi les autres Ecritures, à leur propre perdition.* C'eſt ce qui eſt arrivé à nombre de Commentateurs littéraux. Combien d'exemples n'en pourroit-on pas donner ? Il eſt même ſingulièrement une ſecte, dont je parlerai peut-être à la fin de cet ouvrage, qui s'autoriſe dans ſon héréſie, de quelques paſſages de S. Paul, qu'elle tord. II. *Pierre*, 3. v. 16.

ſont étouffées, & où ces hommes oſent faire de leur raiſon, la raiſon de DIEU même, & arrêtant les ames à leurs gloſes, leur coupent les ailes, & malgré une apparence de piété & de religion, les retiennent & empêchent dans les autres l'eſſor d'un vol délibéré & plus haut qu'ils ne connoiſſent point eux-mêmes. Qu'eſt-ce que ces explications d'un Oſtervald, où, ſous prétexte de ſimplifier au peuple la parole de DIEU, on en énerve l'énergie, où on analyſe froidement ce qu'il faut ſentir avec tranſport, & où le feu céleſte, qu'un Pſeaume doit allumer, s'éteint ſous la glace de ces réflexions, où enfin on ôte à la plus belle ſtatue ſon divin coloris & ſon air de vie, pour la réduire en ſquelette (3).

(3) Comme d'un côté, je ne dois pas couper trop long-temps la ſuite du diſcours, & d'un autre, que la matiere des ſens myſtiques de l'Ecriture eſt infiniment importante, je donnerai vers la fin du volume, un ſupplément, où taillant dans le vif, j'indiquerai la néceſſité, la certitude, je dis plus, l'abſolue impoſſibilité de leur non-exiſtence, par les plus indubitables principes.

CHAPITRE IV.

Nouveaux exemples de la différence de la Croyance & de la Foi.

POUR donner un nouveau *criterium* de la *croyance* & de la *foi*, je prendrai encore quelques exemples. On voit dans l'Evangile, celui de ces magiſtrats tiedes, hommes à reſpect humain & à fauſſe honte, qui vendoient la vérité connue en n'oſant la manifeſter, dans la crainte de perdre leurs avantages temporels, & qui aimoient mieux leurs faux intérêts que Jéſus-Chriſt & la vérité qu'ils croyoient pourtant. Ces gens-là avoient certainement la *croyance*; mais ils n'avoient pas la *foi*; car la vraie foi nous rend victorieux de tout faux amour-propre, du monde & de nous-mêmes. Et comme elle eſt inſéparable de la charité, *la charité*, dit l'Apôtre, *bannit la crainte; & la victoire qui vainc le monde, c'eſt notre foi.* Or que ces magiſtrats euſſent la *croyance*, c'eſt ce qui ſe prouve invinciblement par le texte lui-même. On les y oppoſe formellement aux incrédules, *qui ne pouvoient croire*; & ils ſont une exception. *Il y en eut néanmoins pluſieurs, même parmi les Magiſtrats qui crurent en lui, mais ils n'oſoient le manifeſter*, par la crainte qu'ils avoient des Phariſiens, *& de peur d'être chaſſés de la Synagogue; car ils aimoient mieux*, ajoute l'Evangéliſte, *la gloire des hommes que la gloire qui vient de* DIEU. Diſpoſition horrible, & qui n'empêchoit pourtant pas, comme on le voit, qu'ils

I. *Jean*, 4. v. 18. I. *Jean*, 5. v. 4.

Jean, 12. v. 42 & 43.

ne fuſſent dans la croyance ; *ils croyoient en lui.* On voit encore par cet exemple, que la *croyance* eſt infiniment différente de la vraie foi ; que la premiere peut ſubſiſter en nous avec le vieil homme, & tout ce qu'il y a de pire dans le vieil homme ; qu'avec elle peuvent être & marcher de compagnie, l'hypocriſie, la perfidie, la trahiſon de la vérité connue, la préférence du monde ſur DIEU, & cette timidité qui eſt exclue de la cité éternelle : *Dehors les lâches, les timides ;* qu'enfin on peut l'avoir & mentir à DIEU, au monde & à ſoi-même. Et ce qui eſt de plus déplorable & qui devroit faire pour les vrais fidelles un grand ſujet de douleur, c'eſt que non-ſeulement une infinité de prétendus Chrétiens n'ont que cela, mais encore que cette foule de ſoi-diſans croyans, oſent crier au fanatiſme, lorſqu'on leur préſente quelque choſe de plus haut.

Apoc. 21. v. 18.

Mais au lieu de lamenter, je donnerai encore un ou deux exemples de l'une & de l'autre, dans les mêmes perſonnes enviſagées à diverſes époques. Corneille avoit la croyance, mais une croyance auſſi bonne qu'il eſt poſſible, une croyance à laquelle il étoit fidelle, une croyance accompagnée d'un cœur ſimple & droit, une croyance nourrie d'actes d'aumônes, & de cette priere qui attire tôt ou tard d'en-haut, un don plus ſolide & plus divin ; il avoit cette croyance, dis-je, lorſque S. Pierre lui fut envoyé, mais il n'avoit point encore la *foi.* Il en avoit toutes les préparations & une docilité précurſive : *Nous ſommes ici préſens devant Dieu, pour entendre tout ce que tu auras à nous dire.* Il eſt prêt à recevoir, goûter, adopter tout ce que le ſaint Envoyé lui dira, & à ne le repouſſer en rien ; mais il n'avoit

Actes, 10.

point encore reçu cette divine parole qui, émanée de l'Esprit de DIEU, met la lumiere, la foi & l'amour dans un cœur. La preuve en est, qu'il fallut de surcroît qu'il reçût le Saint-Esprit. Il avoit donc, avant la venue de S. Pierre, tout ce qui se peut de meilleur dans la *croyance*, mais après sa venue il a la *foi*, & dans cette foi même la preuve qu'elle ne peut venir que de l'Esprit de DIEU.

Mais je puis aller plus loin, & soutenir que les Saints Apôtres eux-mêmes n'avoient pas reçu cette *foi* divine, salutaire, sanctifiante & fructifiante par la charité, avant la mort, ni même pleinement avant l'accusation de leur Maître. On peut s'en convaincre par la différence de leur conduite, dans ces diverses époques. C'est en vain qu'avant sa mort ils avoient été témoins de ses miracles, & reçu ses divines instructions; l'un le trahit, un autre le renie, & tous fuient & l'abandonnent. C'est qu'ils avoient bien la croyance des sens & de la raison, mais il n'avoit pas encore *soufflé sur eux*, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit*; & sur-tout, quant aux dons extraordinaires, ils n'avoient pas reçu ces *langues de feu*, qui firent d'eux des hommes aux profondeurs des lumieres divines, des héros Chrétiens, des témoins de la vérité, victorieux des tyrans, & qui, fidelles à leur Maître jusqu'au bout, subissent tous pour sa cause le martyre. Il falloit pour cela qu'ils fussent *revêtus de la vertu d'en-haut* qu'il leur dit d'attendre tranquillement à Jérusalem. Il est vrai qu'on pourroit m'objecter que le Seigneur lui-même disoit à Pierre : *Ce n'est pas la chair & le sang qui t'ont appris ces choses*, lorsqu'il le reconnut & le confessa à lui-même *pour le Christ*,

Jean, 20; v. 22.

Matth. 16; v. 17.

le fils du DIEU *vivant.* J'avoue à la vérité que c'étoit une lumiere de foi naiſſante, mais non encore pleine, totale & affermie. C'étoit comme une aurore qui prépare le jour, ou comme les branches en ſéve qui annoncent le printemps, ainſi que dit le Seigneur ; & ces exceptions n'empêchent point que ce que je viens de dire ne demeure vrai ; c'eſt que les Apôtres n'avoient point reçu la perfection de la foi avant la mort de leur Maître. Ainſi, & de même de nos jours il peut être des perſonnes qui ſont encore moitié dans la croyance & moitié dans la foi ; il peut être des degrés divers de foi & de croyance comme mêlés & broyés enſemble ; mais il faut que la foi, pour être réelle, croiſſe, augmente, ſoit victorieuſe juſqu'à ſa perfection. On pourroit encore remarquer, à l'occaſion du reniement de S. Pierre, quoiqu'il fût déjà dans la croyance ; que malgré les plus belles apparences de ceux qui n'ont qu'elle & non la vraie foi, & malgré qu'ils ſemblent confeſſer Jéſus-Chriſt en mille occaſions, ils le renieroient ſans doute dans les cas périlleux ; & même tout en paroiſſant le confeſſer, ils le nient ; parce que pour le confeſſer de tout point, il faut *vivre de ſa vie*, ce ſont deux choſes inſéparables & qui ne peuvent jamais aller l'une ſans l'autre ; ſans cela, *ce peuple m'honore des levres, mais ſon cœur eſt bien loin de moi.*

Matth. 15. v. 8 & 9.

CHAPITRE V.

Clarté & obſcurité de la Foi (1).

CE n'eſt ni mon but, ni le lieu de traiter ici des différens genres de *foi* dont parlent les Théologiens. Je n'ai deſſein dans ce livre que de mettre en oppoſition la *croyance* ou perſuaſion de raiſon, avec la vraie *foi*. Cependant je releverai dans ces Chapitres une de leurs mépriſes.

(1) En entrant dans la carriere que je vais parcourir aux Chapitres ſuivans, il ne faut pas ſe figurer que j'y épuiſe une ſi profonde & ſi divine matiere. Je cherche dans cet ouvrage, à être acceſſible à tous les ordres de lecteurs. La foi obſcure & puis nue, a des degrés, pour ainſi dire, à l'infini, dans les ames de grace, depuis ſes commencemens juſqu'à ſa conſommation qui n'eſt même plus ce qu'on appelle *Foi*, mais un abandon ſi abſolu & ſi parfait, un délaiſſement ſi total qu'il n'a ni ne peut plus avoir, non pas même le plus petit appui en quoi que ce ſoit hors de DIEU & de ſa volonté, quelque divin que pût être cet appui. Les ames qui doivent arriver à DIEU, paſſant par la plus rigoureuſe purgation & la plus totale perte de toute vue, de tout appui & de tout moyen, avant d'être perdues & une en ce DIEU qui eſt leur fin. Et avant d'y arriver & durant l'épreuve, il ſe fait en elles une imitation (inférieure & proportionnelle) de l'état de délaiſſement de Notre-Seigneur ſur la croix, qui lui fit faire cette perçante exclamation : *Mon* DIEU, *mon* DIEU ! *pourquoi m'as-tu abandonné* ? Tels ſont les états & les degrés, & telle eſt la conſommation dont je ne traiterai pas dans ces Chapitres. Et quoique je ne ferai qu'y effleurer ce divin ſujet & enviſager ſeulement les degrés inférieurs, j'ai cru devoir faire ici cette remarque, en faveur de ceux qui ſont deſtinés à paſſer par les épreuves qui menent à la conſommation totale de la *foi*. Madame Guyon en traite dans ſes divins ouvrages, avec une certitude d'expérience, avec une profondeur & une plénitude qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Ainſi j'y renvoie le lecteur qui déſire s'avancer dans la vie intérieure & divine. *Matth.* 27. v. 46.

Ils diſent que la foi doit être éclairée, & la plupart d'entr'eux n'en expliquent pas le comment & ne ſavent pas démêler les équivoques. Pour le faire nettement, il faut encore ici diſtinguer d'abord la *croyance* d'avec la vraie *foi*. Toutes deux doivent être éclairées, chacune de la lumiere qui lui eſt propre; mais ces deux lumieres ſont fort différentes. La *croyance* doit avoir pour lumiere la *certitude morale* du fait ou des faits; & quant à elle, cette lumiere ou cette certitude a pour objet la vérité de la religion Chrétienne en général, & par une ſuite ou conſéquence, elle peut auſſi avoir la certitude des dogmes énoncés dans cet Evangile que ſa raiſon croit divin; voilà le plus haut point de ſa clarté & de la lumiere qui lui eſt acceſſible; car elle ne connoît, ni ne peut connoître & goûter, tant qu'elle n'eſt que croyance, *la vérité interne de la religion vivante dans le Chrétien*, qui ne peut avoir lieu que dans la divine expérience de la *foi*. Celle-ci n'eſt pas bornée à croire qu'il y a des *myſteres*, & à en comprendre l'énoncé; mais les myſteres lui ſont révélés d'une maniere expérimentale, non pas, à la vérité, dans toute leur profondeur, mais dans la profondeur appropriée à chaque fidelle. Par exemple, la foi révele l'incarnation, parce que Jéſus-Chriſt naît dans le Chrétien; elle révele la mort & la réſurrection de Jéſus-Chriſt, parce que dans ce Chrétien, il ſe fait, comme l'a dit S. Paul (1), une imitation & de cette mort & de cette réſurrection; il faut que ſon vieil homme meure & qu'il reſſuſcite *en nouveauté de vie*. La

Jacq. 1. v. 27.

(2) Les paſſages qui démontrent cette vérité ſont trop nombreux pour qu'il ſoit beſoin de les citer.

croyance

croyance peut être perſuadée qu'il y a une Trinité; voilà ſes bornes: mais la *foi* la révele bien autrement, & en la maniere que je vais dire. Chacune des Perſonnes de cette Trinité adorable a ſon diſtrict d'opérations dans le Chrétien, comme le dit l'Ecriture. Le Pere & le Fils l'attirent réciproquement l'un à l'autre; le Pere attire l'ame au Fils, & le Fils la mene au Pere: *Nul ne peut venir à moi, ſi le Pere qui m'a envoyé ne l'attire;* & ailleurs: *Nul ne vient au Pere que par moi.* Le Saint-Eſprit a ſon opération, & eſt miniſtre dans cette divine alliance. Ainſi le Chrétien connoît la très-ſainte Trinité par ſentiment, par une opération expérimentale, autant qu'il eſt poſſible de la connoître. La croyance peut ſavoir par l'Ecriture, qu'il y a trois Perſonnes & un ſeul DIEU, mais la *foi* le ſait de ſurcroît par une certitude interne & vivante; & les myſteres propoſés dans l'Ecriture ſe réaliſent, s'exécutent dans le Chrétien; c'eſt là le *caillou blanc ſur lequel eſt écrit un nouveau nom, que nul ne connoît que celui qui le reçoit.* Il eſt une infinité de paſſages qui le démontrent.

Jean, 6. v. 44.

Apocal. 2. v. 17.

Faut-il donc s'étonner ſi les Incrédules ou ces prétendus Chrétiens qui ne ſont encore que dans une perſuaſion de raiſon, révoquent en doute ces choſes divines, ces merveilles qui ſe paſſent au dedans, & qui, quoique toutes révélées infailliblement dans l'Ecriture, ne ſe goûtent, ne ſe ſentent, ne s'éprouvent que par l'expérience, & ne ſe donnent & ne ſe gravent que par le doigt ſacré du Saint-Eſprit? Que s'ils ſont aveugles quant à la foi en général, combien plus ne le ſeront-ils pas par rapport aux étranges merveilles qu'elle opere dans le Chrétien? Mais ils n'en ſont

pas moins coupables, parce qu'ils ne devroient pas s'en moquer, ni crier confuſément au fanatiſme, vu que ces vérités ſont clairement & littéralement énoncées & atteſtées dans cette Ecriture qu'ils font profeſſion de reconnoître; & que quand même ils ne les éprouvent pas, ils devroient au moins en ſoupçonner la réalité, par les paſſages formels qui les atteſtent; ainſi ils ſont infidelles à l'Ecriture, tout en feignant de lui être fidelles. Par de tels procédés il la blaſphême même, parce qu'ils la démentent.

Car encore, je voudrois bien demander à ces perſonnes qui ſe diſent perſuadées & croire à l'Evangile, je leur demanderois, ſans m'étendre trop, ce qu'ils entendent par les paroles que j'ai citées : *Ce caillou blanc que perſonne ne connoît que, &c.* Pourquoi veulent-ils que parce qu'ils ne l'ont pas & qu'ils n'en ont pas d'idée, il n'exiſte pas ? où eſt la conſéquence ? Ne devroient-ils pas bien plutôt chercher à le gagner que de le nier ? Je voudrois leur demander ce qu'ils entendent par cet *arbre de vie dont le victorieux aura à manger*, ſi ce n'eſt Jéſus-Chriſt lui-même qui eſt le pain des Anges & des hommes qui ſe donne au Chrétien par la foi : Et par cette *manne cachée ;* remarquez bien *cachée*, & non acceſſible à la raiſon, & à tout ce qui n'en a pas l'expérience : Et par cette *étoile du matin* qui ſera encore *donnée au vainqueur* : Et par ces paroles tranſcendantes qui m'ont toujours remué juſques au fond de l'ame : *Celui qui vaincra, je le ferai être une colonne dans le temple de mon* DIEU, *& il n'en ſortira plus ; & j'écrirai ſur lui le nom de mon* DIEU, *& le nom de la cité de mon* DIEU *qui eſt la nouvelle Jéruſalem, laquelle deſcend*

Apoc. 2. v. 7.

Apoc. 2. v. 17.

Apoc. 2. v. 28.

Apoc. 3, v. 12.

du Ciel de devers mon DIEU, *& mon nouveau nom.* Il eſt fâcheux pour ceux qui voudroient éluder le ſens de ce paſſage qu'il y ait auſſi ces paroles : *Qui deſcend du Ciel de devers mon* DIEU, ſans quoi on oſeroit dire que ce ſont des promeſſes & des états réſervés uniquement pour la vie à venir & pour le Ciel, & qui n'ont point lieu ici-bas dans le Chrétien, où le nom de cette cité deſcend ; & d'où deſcend-il ? Du Ciel, de devers DIEU. Le chrétien n'y eſt donc pas encore ; il eſt donc encore ſur la terre, & par conſéquent tout cela peut s'exécuter en lui ici-bas, & par-là il reçoit le germe de la cité qu'il habitera un jour pour l'éternité.

Et c'eſt ici le lieu de remarquer encore, que ces Commentateurs & Interpretes littéraux dont nous fourmillons, infidelles à leur propre cauſe, la trahiſſent & en montrent le foible, en recourant à des interprétations myſtiques (qu'ils ne comprennent point cependant, & dont ils ne ſavent pas ſuivre le fil) lorſque le ſens littéral d'un ou de pluſieurs paſſages ne s'accorde pas avec le ſyſtême qu'ils ſe ſont fait. Quelquefois ils s'élevent (ſans tenir de route certaine toutefois) ſelon le beſoin de leurs préjugés & de leurs principes familiers, mais bien plus ſouvent ils rampent ſur la terre, incapables du vol de l'aigle qui va prendre, comme dit le Prophete, *la moelle du cédre*, c'eſt-à-dire, l'eſſence, la ſubſtance de la vérité pure. *Ezéchiel*, 17, v. 3.

CHAPITRE VI.

Des obſcurités de la Foi.

MAIS que de tels perſonnages ne nous arrêtent
Matth. 21. v. 32. plus (1). *Ils ne peuvent croire, a dit le Seigneur;* ils ont la taie devant les yeux & la croûte ſur le cœur. Ce que je voulois dire, c'eſt donc que la *foi* eſt éclairée, non-ſeulement de plus haut, mais d'une autre maniere & par une lumiere d'un tout autre ordre que la *croyance.* Je n'ai pas beſoin de m'étendre davantage là-deſſus; tout vrai Chrétien & tout ſenſé Théologien en conviendra. Mais ce dont pluſieurs d'entr'eux n'ont pas parlé, & que beaucoup de perſonnes ont embrouillé en criant encore ici à l'aveugle; c'eſt des *obſcurités de la foi.* Il faut eſſayer d'en traiter ici, non

(1) Il ſera parlé dans les Chapitres ſuivans de ce qu'on appelle les *Inſpirés*; il ne faut pas les confondre avec les *Illuminés*, dont je fais mention en nombre d'endroits de cet ouvrage. Car encore qu'il y ait un point, & même plus d'un point où ces deux ordres peuvent ſe rapprocher, il eſt toutefois une grande difference dans le total de leur route, & des nuances très-diverſes. Dans les uns (les Inſpirés), la nature & l'eſſence de leur inſpiration conſiſte en une motion intérieure qui les pouſſe à faire ou à ne pas faire, à agir ou à n'agir pas ainſi ou autrement; enfin, dans un attrait intérieur, diſtinct & marqué, quoique proprement ſans lumiere objective & intuitive. Motion ou attrait, qui peuvent être vrais ou faux, réels ou illuſoires, venir de la grace ou de l'ennemi qui s'y mêle pour tenter; ſelon que celui en qui ſe paſſe cet attrait ou cette motion, eſt plus ou moins exempt d'orgueil & purifié plus ou moins. Et ainſi cet attrait peut, comme on verra, être très-dangereux, ou du moins aſſez ſouvent incertain; & d'ailleurs, ce n'eſt pas la route de la vraie & pure foi. Le cas des *Illuminés*,

pas avec l'étendue que le mériteroit un auſſi important ſujet, mais du moins avec toute la clarté qui me ſera poſſible.

Il y a long-temps qu'on a dit que les conciliateurs ne ſont pas heureux, & cela n'eſt que trop vrai ; parce que perſonne ne veut démordre de ſon ſens & que chacun enviſage ſon point de vue uniquement, ſans conſidérer & le total de l'objet & ſes diverſes faces. J'oſe me flatter toutefois de contenter ici quiconque ne s'obſtinera pas contre la lumiere.

D'un côté les Théologiens vulgaires diſent que la *foi* doit être éclairée, & d'un autre côté on voit dans les écrits des ſaints Myſtiques, les expreſſions de *foi obſcure*, de *foi nue*, *&c.* qu'il faut être aveuglé, &c. ; & on crie non-ſeulement au fanatiſme, mais qui plus eſt au danger ; & il n'y a rien de tout cela. Si l'on ſavoit s'entendre, on verroit que ces différens ſentimens ne ſe détruiſent point l'un l'autre. Mais ces cris cepen-

au contraire, eſt moins une motion ou attrait interne, qu'une lumiere objective, intuitive, & pour ainſi dire théorétique. Ce ſont des illuminations, des connoiſſances dans le domaine de l'eſprit. Je ne m'y étends pas ici, puiſque j'en parle ſouvent ailleurs, & qu'on peut voir dans cet ouvrage, le plus haut degré de ces illuminations & tous les degrés inférieurs, juſqu'au plus bas, en même temps que la ligne de démarcation qui en montre ou l'impureté & le douteux, ou la pureté, ſelon la pureté ou impureté du ſujet, de même que dans l'inſpiration. Je traite amplement de ces choſes, à cauſe de la quantité d'Illuminés de tous les degrés qui s'élevent de toutes parts. Mais quelque pureté & vérité qu'on pût aſſigner dans certains cas très-rares & aux Inſpirés & aux Illuminés, j'oſe aſſurer que ce n'eſt pas là encore le tout vrai, épuré & ſaint Chriſtianiſme. J'avertis de ceci avant de parler des Inſpirés, pour donner la clef de ce qu'on en lira dans les Chapitres ſuivans ; & quoique j'en aie déjà dit un mot plus haut, j'ai cru pour plus de clarté, qu'il n'étoit pas mal de le répéter ici.

dant ne font que décéler &. trahir l'ignorance de ceux qui les pouſſent.

D'abord, on ne m'accuſera pas, j'eſpere, de ne pas aller avec les Théologiens ſenſés, lorſqu'ils diſent que la foi doit être éclairée, puiſque j'ai montré plus haut qu'elle eſt à cet égard la vraie lumiere, & comment, en quel ſens & à quel point elle doit être éclairée. Elle doit l'être ſurtout expérimentalement quant aux vrais dogmes, puiſqu'elle en a une expérience interne. Voyons préſentement comment les Myſtiques l'entendent, & en quel ſens ils diſent que la *foi* devient *obſcure & nue.*

Pour le faire comprendre autant qu'il eſt poſſible à des cerveaux obſtrués ou remplis de leurs fauſſes idées & préjugés théologiques, il faut ſavoir que tout dans l'Univers a ſes épreuves; la raiſon a les ſiennes dans les myſteres de la Nature, qu'elle ne peut point approfondir, quelque ſagacité qu'elle y apporte. Il y a toujours un côté obſcur; elle a de même ſes épreuves dans la *croyance*; car quoiqu'elle ſoit certifiée par le témoignage, il eſt une infinité de choſes dans l'Ecriture ſi étonnantes pour elle, que lorſqu'elle veut raiſonner & chercher l'évidence, elle eſt tentée de les révoquer en doute; ainſi à cet égard encore elle a ſes épreuves; car il faut que, malgré les réflexions & les raiſonnemens, elle ſe ſoumette, & tienne ferme à croire que tout y eſt vrai, ſans le comprendre, à cauſe de la certitude du témoignage. La *foi* qui eſt un pur don de la grace a auſſi ſes épreuves, mais ſes épreuves ſont d'un autre genre, d'un ordre approprié à ſa nature & à ſa trempe, pour m'exprimer ainſi; & ces épreuves même ſont plus grandes, à meſure que la foi augmente, &

qu'elle fait des progrès ; car elles ſervent à l'affiner, l'anoblir, & pour ainſi dire, à la ſpiritualiſer toujours plus, juſqu'à ce qu'elle aille ſe perdre dans l'amour ou la charité, qui engloutit en ſoi, ſans les détruire, la foi & l'eſpérance, dont la charité eſt la fin, ſelon ce qu'a dit l'Apôtre : *Ces trois choſes demeurent, la foi, l'eſpérance & la charité ; mais la plus grande de toutes, c'eſt la charité.* Et c'eſt le but de ces épreuves, de faire ſervir *la foi* & l'eſpérance de moyens pour établir au-deſſus d'elle l'amour de DIEU. I. Cor. 13. v. 13.

Mais, au lieu de faire là-deſſus une longue & ſeche diſſertation, je prendrai encore ici quelques exemples.

Cet Abraham, appelé le *Pere des Croyans*, cet homme ſi illuſtre par ſa foi, ne l'a-t-il pas vue mettre à la plus rude & à la plus terrible des épreuves ? Ce fils, qui devoit ſervir de moyen aux promeſſes inſignes qui lui avoient été faites, il reçoit l'ordre de le ſacrifier. Suppoſé que ſa raiſon eût voulu raiſonner, à quelles incertitudes n'auroit-il pas été en proie ? combien de contradictions n'auroit-elle pas trouvées entre les promeſſes antécédentes & l'ordre d'immoler le fils qui en étoit l'objet ? On pourroit faire un volume des raiſonnemens de la raiſon là-deſſus, tous ſolides & fondés ſelon elle, ſelon ſa maniere d'appercevoir, en un mot, à ſon tribunal. Il falloit donc que dans cette épreuve la raiſon d'Abraham ſe tût, & que même ſa foi aux promeſſes à lui faites perdît *l'appui de la vue des moyens* de leur exécution. Il eſt vrai qu'un petit lumignon lui demeura, car *il crût*, dit l'Apôtre, que DIEU étoit aſſez *puiſſant pour reſſuſciter les morts*, & par conſéquent ſon fils Iſaac ; mais

ce lumignon même, de combien d'ombres & d'obſcurités pour la raiſon, & même pour la *foi aux moyens*, ne devoit-il pas être environné? Outre que la choſe parle aſſez d'elle-même, m. 4. S. Paul y eſt formel encore: *Il crut*, dit-il, *contre tout ſujet d'eſpérer* ou *de croire*, *& ſa foi lui fut* & 18. *imputée à juſtice*, *&c.* Ainſi vous voyez qu'Abraham, dans cette célebre épreuve, 1.° fit taire ſa raiſon, qui auroit trouvé la plus inſigne contradiction entre les promeſſes & l'ordre actuel; qui, en raiſonnant, auroit dit: Il eſt impoſſible que tous les deux viennent d'un DIEU qui ne peut ſe contredire; qui, en conſéquence, auroit révoqué en doute & les promeſſes & l'ordre, & les auroit peut-être tous deux taxés d'illuſion; qui, en raiſonnant, dis-je, ſur le précepte, auroit refuſé d'obéir, auroit mis du moins l'obéiſſance en queſtion. Il falloit, 2.° qu'Abraham, en ces momens critiques, perdît la *foi aux moyens*, à ce qu'il avoit enviſagé comme les moyens de l'exécution des promeſſes qui lui avoient été faites. Ces moyens avoient juſqu'alors ſervi d'appuis à ſa foi, & ce n'étoit pas la vraie foi aveugle, obſcure & nue en DIEU, c'étoit la *foi aux moyens*. Il faut qu'il perde ces appuis & ces moyens, quant au diſtinct & à l'apperçu, pour ſe confier en DIEU ſeul, à ſa fidélité, à ſa toute-puiſſance. Et voilà la ſeule foi pure, entiere & parfaite, indépendante de tout moyen, qui ſe confie en DIEU à l'aveugle. Voilà la foi anoblie par l'épreuve; voilà la foi qui perd tout autre appui, excepté DIEU ſeul, ſans vue & ſans diſtinction; voilà la foi qui croit ſans voir; voilà la foi que, d'après 2, 23. le Seigneur, j'appelle heureuſe. *Thomas*, *bienheu-* 29. *reux ceux qui n'ont point vu*, *& qui ont cru*. Voilà

la foi qui, par l'épreuve, a fait tout ſon progrès, la vue des moyens n'étant qu'un appui à temps ; voilà la foi enfin qui ſeule glorifie volontairement DIEU, & qui fait diſparoître & anéantit tous les intermédiaires entre DIEU & elle.

CHAPITRE VII.

Continuation du même ſujet. De la foi obſcure. Moment divin.

A LA vérité il faut encore, pour plus de clarté, faire ici une diſtinction. Quand même en ces épreuves qui ſe paſſent intérieurement dans le Chrétien, comme elles avoient lieu littéralement chez les Juſtes de l'ancienne Loi (car ce qui avoit lieu littéralement & extérieurement dans leur économie, doit ſe répéter inviſiblement dans le Chrétien appelé à la pureté de la foi); quoique ces épreuves, dis-je, faſſent perdre la foi aux moyens des promeſſes, parce qu'elle eſt exaltée au point de n'avoir plus d'objet diſtinct & d'arriver à la ſeule vue de la fidélité de DIEU, ſans voir le comment il montrera cette fidélité ; il ne s'enſuit pas que ces moyens ſe perdent toujours quant à la réalité. Ce n'eſt ſouvent qu'une épreuve à temps, & qui ſe paſſe dans l'intérieur, & alors ces moyens ſe retrouvent également enſuite ; ce n'eſt que la perſpective & les appuis qu'on y avoit mis, qui ſe perdent durant cette épreuve. On le voit dans l'exemple même d'Abraham ; & les vrais entendeurs n'admireront jamais aſſez l'inſtruction qui y eſt contenue. Durant le temps de l'ordre de ſacrifier ſon fils, il perdit la foi en ce moyen &

la confiance qu'il y avoit miſe ; mais le moyen ne ſe perdit pas, puiſque le fils ne fut point immolé, & qu'au contraire, les promeſſes s'exécuterent par lui. DIEU, à qui ſeul eſt due toute gloire, eſt très-juſtement ſi jaloux de nos cœurs & veut que nous ayons très-juſtement encore en lui ſeul, une confiance tellement ſans bornes, qu'il ne veut point partager cette gloire dans nos cœurs, non pas même avec des moyens qu'il auroit annoncés ou indiqués lui-même ; & c'eſt là, en effet, ce qui ſeul peut lui donner la vraie gloire qu'il prétend tirer de ſa créature intelligente, comme il en a le droit abſolu.

Et on comprend aiſément par cet éclairciſſement, la raiſon de ces épreuves où la foi aux moyens défaut & eſt éperdue ; puiſque par-là même la vraie foi nue en DIEU ſeul s'épure, s'établit & ſe perfectionne. On ne ſe confie plus qu'en ſa bonté infinie, en ſa toute-puiſſance tout à la fois ſi fértile en moyens, & en même temps ſi indépendante de tout moyen, & qui ſait trouver dans ſes tréſors, des moyens à ſubſtituer les uns aux autres, lorſque l'un vient à ſe perdre, ſelon le mot du Prophete : *Il eſt magnifique en moyens, & puiſſant en forces.* La foi même en ſa fidélité eſt par ces épreuves, renforcée & augmentée, puiſqu'on croit alors DIEU fidelle à ſes promeſſes, même dans le temps que tout moyen de leur exécution ſemble perdu. C'eſt le mot de l'Apôtre que j'ai déjà cité : *Il crut contre ou malgré tout ſujet* (apperçu) *de croire, il eſpéra contre tout ſujet d'eſpérer.* Et remarquez, c'eſt alors *que ſa foi* affinée *lui fut imputée à juſtice.* Tellement que cette épreuve, bien loin de lui faire perdre la foi, l'établit infiniment mieux, l'épura & lui valut de la part de DIEU, les plus exquiſes

Rom. 4. v. 18.

bénédictions, pour avoir tenu ferme dans l'épreuve, ſans ſuſpecter en rien la fidélité de DIEU, malgré les apparences contraires. C'eſt ainſi que DIEU envoie inviſiblement des épreuves de différens genres aux Chrétiens qu'il veut élever au plus haut degré de cette foi, qui ſeule le glorifie véritablement. Cela ſe paſſe inviſiblement & dans l'intérieur. Il eſt nombre d'épreuves de ce genre qui ne peuvent ſe comprendre que par l'expérience; les mondains n'y paſſent point & les prennent pour des illuſions, ou pour fanatiſme; & ils n'y paſſent point, parce qu'ils refuſent les opérations intérieures de la grace, & repouſſent l'œuvre du Saint-Eſprit qui voudroit percer en eux. Il ſeroit trop long de détailler toutes les épreuves par où DIEU fait paſſer les ames de foi, pour les purifier. Ce que j'ai dit & ce qu'on va lire, ſuffit pour mettre au fait tout entendeur. J'ajoute ſeulement, que quelquefois DIEU, pour attirer à ſoi une ame qu'il veut gagner, lui préſente pour hameçon les plus excellentes promeſſes; & puis quand l'homme eſt devenu plus fort, durant longtemps l'éponge ſemble paſſée ſur ces promeſſes, & il ſeroit tenté, s'il ne tenoit ferme en confiance nue & en DIEU ſeul, de croire qu'il a été dans l'illuſion; voilà les temps de l'épreuve. Après que ce beau tableau lui a été montré au dedans, on lui en intercepte la vue; & DIEU qui ne veut point d'inquiete curioſité, ni que l'homme anticipe ou amene par lui-même les moyens qui lui ont été préſentés; DIEU, dis-je, durant ce temps cache ſa marche, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, au point que le fidelle eſt mis dans cet intervalle, à une grande diſtance des moyens, qui ne ſe retrouvent enfin qu'infiniment mieux d'une maniere

ou d'une autre, & qui font admirer, louer & bénir alors dans le tranſport, ce DIEU fidelle qui donne une ſi heureuſe ſurpriſe.

Tout ce que je dis eſt la vérité, que j'écris en ſa ſainte préſence; on voit la théorie que je jette ici, vérifiée encore & pleinement éclaircie plus bas dans l'exemple de Joſeph.

Et c'eſt là enfin, l'une des raiſons du nom que les Myſtiques donnent à la foi ainſi épurée; c'eſt pour cela qu'ils l'appellent *obſcure & nue.* C'eſt encore l'une des raiſons pourquoi ils parlent de la *nuit de la foi*, parce que durant le temps où ils perdent la vue des moyens, l'eſprit, la raiſon ſont dans une eſpece de nuit; ils appellent auſſi ces dépouillemens des appuis une *perte*, & cette perte eſt le vrai gain, parce qu'en perdant la vue des moyens & des appuis, on arrive à l'abandon ferme & abſolu entre les mains de DIEU, & à une confiance, comme on l'a vu, infiniment précieuſe à ſes yeux, parce qu'on ſe confie à ſa bonté, ſans voir comment elle exécutera. On arrive à cet heureux changement, qui ôte la prudence charnelle, pour ſe laiſſer conduire à un DIEU qui a promis de conduire ceux qui ſe confient en lui: *Iſaïe*, 42. v. 16. *Je conduirai les aveugles*; remarquez bien, *les aveugles, par un chemin qu'ils ne connoiſſent point, & moi l'Eternel, je ne les abandonnerai point.* Alors on eſt conduit dans le domaine de la foi & *de la vie intérieure & cachée en* DIEU, non par la raiſon & non par ſoi-même, mais *par l'Eſprit de* DIEU, quoique l'ame ne voie pas toujours cette *Rom.* 8. v. 14. conduite: *Tous ceux qui ſont conduits par l'Eſprit de* DIEU, *ſont enfans de* DIEU. On eſt conduit par le moment divin de la Providence, qui offre à faire tout ce qu'on doit exécuter, d'une maniere

admirable pour tous ceux qui connoiſſent ce ſecret, & qui ont en DIEU une confiance pure, non mêlée de vues fauſſes & d'une prudence qui veut tout arranger de ſoi-même. On en pratique ſes devoirs infiniment mieux, & cela d'une maniere ſi aiſée, ſi naturelle, ſi ſimple & ſi ordinaire, qu'on ſeroit charmé ſi on connoiſſoit ce ſecret divin; dès qu'on a le bonheur de le connoître, on n'a qu'à agir ſelon les diſpoſitions de la Providence & ſe repoſer dans ſon ſein, en faiſant & exécutant tout ce qui s'offre à faire de momens en momens. O bonheur! pourquoi tout le monde ne le connoît-il pas?

CHAPITRE VIII.

Confirmation & remarques en explication.

IL faut encore, avant d'aller plus loin, que je faſſe quelques petites remarques. On voit, 1.° par ce que je viens de dire, l'équivoque que font beaucoup de perſonnes, & des Théologiens peu éclairés, lorſqu'ils blâment dans les Myſtiques ces expreſſions qu'ils ne comprennent pas; ils croient qu'elles attaquent la lumiere, ou plutôt la certitude dont ce qu'on appelle la foi théologale, doit être revêtue; & j'ai fait voir tout le contraire dès l'entrée de cette diſcuſſion. Jamais la foi aux dogmes n'eſt plus ferme que lorſqu'elle eſt ainſi épurée & purgée des moyens de l'homme. Je dis bien plus, ſi on s'entendoit de part & d'autre, on conviendroit avec tous les Théologiens ſenſés; & certainement il n'eſt aucun d'eux, je m'aſſure,

qui ne trouve bonne la doctrine que je déduis ici ; qui ne la trouve excellemment conforme à une vraie & droite raiſon, & parfaitement vérifiée par toute l'Ecriture-Sainte. Car, par exemple, pour enviſager la même idée ſous un autre point de vue ; je demande ce qui glorifie le plus Jéſus-Chriſt & les mérites infinis de ſon ſacrifice ſur la croix, ou une confiance mêlée de l'appui de nos œuvres que nous ſommes toujours tentés d'enviſager, de mettre, pour ainſi dire, en ligne de compte, d'avancer comme des titres, &c. ; ou celui qui tout en agiſſant, & étant mû par ſon Eſprit à remplir tous ſes devoirs, perd toutefois toute confiance en tout ce qu'il fait, agit en ſimplicité, ſait *qu'il eſt un ſerviteur inutile, quoiqu'il faſſe toutes ces choſes*, ne compte abſolument en rien ſur lui-même, & perdant la vue de tout moyen & de tout appui, donne par-là une vraie gloire au ſeul vrai moyen Jéſus-Chriſt, mort ſur la croix pour nous, & à ſa ſatisfaction infiniment abondante ? Lequel eſt-ce qui le glorifie le plus ? Je le demande ; ou celui qui a l'appui de ſes œuvres (1), qui les voit, les regarde, &c. ; ou celui qui, par la foi épurée, ſent ſa miſere propre, ſe laiſſe conduire comme un enfant foible par lui-même, ſe laiſſe conduire, dis-je, par un plus fort & meilleur que lui, & ſentant ſon impuiſſance, donne gloire à la toute-richeſſe de Jéſus-Chriſt

Luc, 17. v. 10.

(1) J'oſe aſſurer qu'une ame vraiment intérieure, que toute ame qui ſeroit bien à DIEU & par conſéquent bien intuitive du Tout de DIEU & du néant de la créature, n'auroit pas le plus petit appui dans toutes ſes bonnes œuvres, quand elle en auroit fait & accumulé autant qu'en ont fait tous les Saints enſemble.

qui s'unit au ſentiment réel de notre miſere; je demande, dis-je, ſi ce n'eſt pas là la doctrine de tous les vrais & pieux Théologiens ? Que diſent-ils? Qu'il ne faut s'appuyer que ſur Jéſus-Chriſt ſeul, &c. Eh bien ! ce qu'ils diſent à cet égard vaguement, l'œuvre interne & myſtique du dépouillement des appuis l'exécute vraiment & heureuſement dans le Chrétien; tellement que bien loin que par-là on déroge à leur ſentiment, il ne fait au contraire qu'être vérifié dans toute ſon étendue. Lors donc que l'on voit dans les Myſtiques les termes de *foi nue* & *obſcure*, de *nuit* de l'ame, il ne faudroit pas d'abord ſe cabrer, mais examiner les ſens dans leſquels ils le diſent, & qui ne dérogent en rien à ce que la foi ſoit *éclairée* dans le ſens qu'on doit l'entendre (1).

(2) C'eſt une choſe vraiment incroyable que les ténébreuſes clameurs, les ridicules & abſurdes objections de beaucoup de Docteurs de l'Egliſe Romaine, contre le Myſticiſme ou l'Intérieur, c'eſt-à-dire, contre la ſeule vraie Religion qu'ils ne connoiſſoient pas. J'oſe aſſurer que tout homme qui auroit ſeulement une aurore, un commencement de grace véritable, ne pourroit s'empêcher d'en rire : *Riſum teneatis amici*, ſi la Religion ne lui inſpiroit un ſentiment plus digne d'elle & un mélange d'indignation & de pitié pour de ſi aveugles préſomptueux. Et je me crois obligé de remarquer ici qu'entre le grand nombre de cauſes qui ont de longue main préparé la ruine du Papiſme, il en eſt ſinguliérement une qu'on ne compte pas, mais que Celui qui voit tout, a miſe dans ſon *livre de mémoire*. Je veux dire l'incompréhenſible indifférence ſur le pur amour, dans la condamnation de Fénélon par Innocent XII, entraîné par les clameurs de M. Boſſuet dont l'orgueil vouloit en toute fureur une victoire que je crains bien lui avoir coûté chérement après la mort ; par Innocent XII qui ne vouloit pas ſe brouiller avec Louis XIV, & qui étouffoit ainſi la divine vérité ſous une ſoupleſſe de Cour. Ce Louis XIV dont l'inexprimable hauteur a fait répandre des ruiſſeaux de ſang, & a préparé par les guerres les plus injuſtes la miſere de ſes peuples & la ruine de la France ; ce Prince croyoit calmer ſes remords en ſe livrant

Je pourrois ajouter bien des choſes là-deſſus, & enviſager cette vérité ſous pluſieurs autres faces ; car pour en dire ſeulement encore un mot, je demande laquelle de ces doctrines eſt dans la sûre & certaine vérité ? Il n'eſt rien de plus facile que de démontrer que cette doctrine de la *foi nue* y eſt toute entiere. Tout le mal qui eſt en moi, ne peut jamais venir de DIEU, mais de moi ſeul ; ainſi, que je ne puis y prendre aucun appui. Et par contre, s'il eſt en moi quelque bien, il n'eſt aucun ſens dans lequel, pour qui l'entend, on puiſſe dire que ce bien

---

à des Prêtres & à une femme pédante qui ſembloit ne ſe mêler de rien & qui ſe mêloit de tout, qui pour ſe venger de ce que Fénélon incapable de vendre la vérité avoit opiné à ce que Louis XIV ne déclarât pas ſon mariage, conſpiroit de toutes ſes forces à le perdre, & faiſoit cauſe commune avec cette cohorte de Prêtres, de Janſeniſtes & même de Moliniſtes tous d'accord, quoique toujours ennemis, dans cette œuvre conçue & concertée dans le conciliabule de l'abyme. Louis XIV devint perſécuteur parce qu'il ſe figuroit follement d'expier par-là les crimes & les ſcandales de ſa vie. Voilà les dignes artiſans de cette œuvre ténébreuſe qu'on voit clairement aujourd'hui que DIEU commence à *amener en jugement* (1791), en attendant de plus terribles choſes encore. Ainſi le Papiſme tel qu'il eſt, achevera de périr. . . . . Et quand ? Même dans peu ; oui, dans peu ; mais ce qu'il retient encore de vrai dogme ſe relevera de ces ruines, & ne périra jamais, parce qu'il eſt la vérité de DIEU, & que c'eſt en vain que tout l'abyme cherchera à l'étouffer. Si le lecteur eſt curieux de voir les ruſes, les artifices, les intrigues de Boſſuet & de toute ſa cohorte, contre le pur amour & contre Fénélon, il peut lire au commencement du cinquieme Tome des Lettres de Madame Guyon, un diſcours intitulé *Anecdotes*, mais ſur-tout la vie de cette divine Femme.

Mais il ne faut pas ſe figurer que ce ſoit le Papiſme ſeul qui ait perſécuté l'Intérieur, c'eſt-à-dire, la ſeule vraie Religion qui ait jamais été, & qui puiſſe être éternelle. Toutes les Communions ſi diviſées entr'elles ſe ſont comme accordées en ce point, & ont concouru à cette œuvre des ténebres ; les Princes qui dans ces Communions ſe ſont ſubſtitués au Pape..... Je me tais..... La raiſon qui s'eſt ſubſtituée à la parole de DIEU,

bien ne vient pas de DIEU ſeul ; comment donc pourrois-je y trouver quelque appui en moi-même, & hors de DIEU de qui ſeul viennent toutes nos bonnes œuvres, leſquelles pour être réellement bonnes, ne doivent procéder que de ſon Eſprit ? Qu'eſt-ce donc qu'il nous reſte comme nous appartenant en propre ? Rien, ſinon pour fond le néant dont nous avons été tirés, & pour acquiſition propre, le péché qui eſt le fruit du mal attaché à nous & à notre volonté déréglée. *Où eſt donc le ſujet de ſe glorifier ?* dit S. Paul. Ce- *Rom.* 11 v. 18.

DIEU, & tout en feignant de s'y tenir, l'a tordue, bigarrée & énervée par ſes gloſes. Une réforme qui à la vérité étoit néceſſaire lorſqu'on l'a entrepriſe, commencée ſous les plus mauvais auſpices, & entr'autres par une *formelle* héréſie (la Prédeſtination) ; l'abus de quelques dogmes ſaints qui a ſervi de prétexte pour porter ſur eux une main ſacrilége & deſtructive ; des controverſes ſans fin, des diſputes, des luttes, des haines éternelles, de noires vengeances, des atrocités.... Voilà les trois Communions qui ont oſé & oſent ſe dire Chrétiennes. Où eſt la vérité, où eſt la charité ? Y auroit-il en DIEU deux vérités contradictoires ? y auroit-il deux genres de charité oppoſés qui ſe regardaſſent comme ennemis, & ſe fiſſent la guerre l'un à l'autre ? O ſaint Apôtre, vous ſeriez-vous donc trompé, quand vous avez dit qu'il n'y a qu'une Egliſe, une Foi, un Eſprit, un Baptême, un ſeul Corps ? ..... Faut-il donc s'étonner que le décret ſoit actuellement parti d'en-haut, & que DIEU commence à faire du haut des Cieux gronder ſon tonnerre ſur toutes ces Communions, toutes corrompues & dégradées de la pureté primitive ? Où ſont, hélas ! où ſont les quatre premiers ſiecles de l'Egliſe où cette divine Epouſe n'avoit pas encore des taches ſi marquées ni des rides ſi profondes ? Les Proteſtans triomphent cependant ; ils voient d'un œil malin la deſtruction du Papiſme & penſent s'élever ſur ſes ruines. Ah ! qu'ils ſe verront un jour loin de leur compte ! Qu'on enregiſtre ma prophétie pour un temps plus proche qu'on ne croit. . . . *Réjouis-toi & ſois dans l'alégreſſe, fille d'Edom, qui demeures au pays de Huz, la coupe paſſera juſqu'à toi, tu en ſeras enivrée.* . . . (Lamentations, ch. 4. v. 21.) & Pſ. 137. v. 7—9. Ne croyez pas que l'Athéiſme, qui ſemblable à un fléau ravageant, mine, dévore le Papiſme, s'arrête en un

pendant l'homme a la fureur de s'attribuer tout le bien qu'il fait, qui ne peut toutefois jamais être qu'apparent s'il vient de lui. Or c'eſt l'opération de la grace qui dépouille celui qui ſe ſoumet à elle, de tous ces faux appuis, & de tous ces faux & illuſoires motifs de confiance en nous-mêmes, afin que tout en faiſant par elle ce que DIEU nous ordonne, nous ne puiſſions avoir de confiance qu'en lui ſeul. Et voilà encore l'un des points de vue des dépouillemens ſaints & heureux que les vrais Myſtiques, ou Intérieurs ou Chrétiens (car ces trois mots ſont ſynonymes) enfer-

---

ſi beau chemin. La bride eſt lâchée à l'ennemi; il a reçu & l'ordre & le pouvoir de la deſtruction. L'attaque contre le Papiſme eſt le grand prélude à la bataille rangée; l'étendard eſt levé; l'épée ſortie du fourreau eſt *aiguiſée* & *fourbie*; *fourbie*, afin qu'elle brille & qu'on la voie (mais qui eſt-ce qui veut la voir en ce ſiecle aveugle & impie?), & *aiguiſée*, afin qu'elle

Ezéchiel, 21. faſſe le grand carnage. Qu'on ouvre les Prophetes; par-tout on
v. 14 & 15. y verra annoncé ce que je dis, ainſi que les temps de deſtruction
Ibid. 7. ſur l'Egliſe qu'on ne peut plus reconnoître & qui par-tout eſt défi-
v. 6 & 7. gurée. Cet or ſi pur autrefois, aujourd'hui mêlé de plomb & par-tout infecté, dévoré de rouille, doit être mis au creuſet, pour que ſur les ruines progreſſives de ces trois Communions, s'éleve le Batiment d'éternelle ſtructure, cette Egliſe pure &

Jean, 4. ſainte, cette adoration *d'eſprit & de vérité*, cette FOI UNE, cette
v. 23—24. charité UNE qui plus ferme que les Cieux, durera ſur leurs débris, lorſqu'ils ſeront pliés & roulés. O mon DIEU, Vous en la ſainte préſence de qui j'écris à ce moment, & devant qui je paroîtrai à un jugement toujours redoutable; vous qui connoiſſez mon cœur & juſqu'à ſes plus imperceptibles mouvemens, vous ſavez que ce n'eſt ni la partialité, ni la prévention qui m'ont dicté ce que je viens d'écrire, mais ce que je crois être votre pure vérité, que vous avez daigné montrer à un indigne comme moi, dans vos ſaints oracles. Oui, j'ai vu, je vois; mais votre longue patience, vos miſéricordes, votre longue attente, ô mon DIEU! ont long-temps différé vos jugemens. Aujourd'hui le moment vient & le jour des vengeances ſe hâte. . . . .

ment ſous le terme de *la foi nue ou obſcure*, qui, bien loin de déroger à la *foi théologale*, en eſt au contraire & la confirmation, & le plus heureux fruit. Mais encore ici, il ne faut pas que les hommes qui ne ſont que raiſonnables, & non encore régénérés, s'abuſent. Jamais, au grand jamais, l'homme qui n'eſt que raiſonnable ne pourra être véritablement déſapproprié de l'appui qu'il prend en ſes œuvres prétendues bonnes; il eſt encore dans l'orgueil, l'amour-propre, l'aveuglement & la propriété; & la réflexion ou retour ſur lui-même, joue toujours ſourdement: & quand bien même ſa raiſon ſembleroit lui dire quelquefois de ne ſe rien approprier, cela lui eſt impoſſible; il a une infinité de couſſins ſur leſquels il s'appuie, & même ſans s'en appercevoir, tant eſt grand ſon aveuglement; & ce n'eſt que la foi & l'opération crucifiante de la grace qui peuvent les lui enlever; non, l'homme naturel n'y arrivera jamais par ſa raiſon.

En ſecond lieu, ce n'eſt pas ſans une grande raiſon que j'ai amené plus haut l'exemple d'Abraham immolant ſon fils; cet exemple me fournira une occaſion toute naturelle de montrer combien peu il y a du danger dans ce vrai myſticiſme, & de le ſéparer du fanatiſme avec lequel on ſe plaît à le confondre. En raiſonnant ſur ce cas, je ferai voir ce qui ſeroit un fanatiſme, dont les Myſtiques ſont infiniment éloignés, & ce qui ne l'eſt point. Dans un autre écrit j'ai déjà montré qu'ils ſont à une très-grande diſtance des Inſpirés, des Illuminés, & de cette foule de ſectes élevées de toutes parts, avec leſquelles on leur fait très-fauſſement faire cauſe commune.

Suppoſé qu'un homme aujourd'hui, ſous pré-

texte de l'exemple d'Abraham, & diſant que cela lui a été inſpiré, s'avisât de ſacrifier ſon fils, ou de commettre quelque autre crime; je dirois que cet homme eſt dans le pur fanatiſme, dès qu'il prétendroit avoir commis cet acte réel enſuite d'une inſpiration. Lorſque David eut commis ſon adultere & ſon homicide, cela s'appela un adultere & un homicide, cela s'appela un grand crime; DIEU le lui fait reprocher par Nathan; DIEU l'en punit, & David lui-même en fait la plus rigoureuſe pénitence. David s'aviſe-t-il de pallier cette horreur par une horreur plus grande encore? Je veux dire, en ſuppoſant (ce qui fait frémir) qu'il a cru que cela lui avoit été inſpiré. Non, il dit : *J'ai péché contre l'Eternel;* & ſon humiliation eſt ſans bornes. Il efface ſa faute par ſes larmes; il n'appelle pas *le bien mal & le mal bien.* Et ce qui donne encore un nouveau poids à ma réflexion, c'eſt que David alors avoit déjà été établi dans une grace éminente. Ainſi tout acte contre la loi de Dieu eſt un péché.

Iſaïe, 5. v. 20.

Et puiſque l'occaſion m'a amené cette diſcuſſion, il faut une fois pour toutes éclaircir cette matiere, & ſéparer le bon grain d'une malheureuſe ivroie. Cela eſt néceſſaire au temps qui court ſur-tout où on ſe plaît à confondre ce qu'il y a de plus reſpectable avec les plus horribles abus. Pour cela je veux reprendre l'exemple de David, & creuſer dans les ſources de ſon crime.

CHAPITRE IX.

Eclairciſſemens. Exemple de David.

DAVID, avant ſon effroyable chute, étoit juſte; mais il y avoit dans ſa juſtice un orgueil ſecret; il ſe pavanoit, ſe contemploit dans le don de DIEU; il ſe l'approprioit; il ſe vantoit même: *J'ai lavé mes mains dans l'innocence*, & quantité d'autres paſſages, &c. Il ſavoit donc qu'il étoit juſte, & DIEU ne veut de juſte qu'à la condition qu'on lui donne gloire à lui ſeul. Il n'eſt point de vraie juſtice à ſes yeux que celle qui s'ignore elle-même, ou qui du moins ſait que toute juſtice vient de DIEU, & qui ne s'en approprie rien: *Tu ſolus Sanctus.* DIEU déteſte toute préſomption; il faut que le vrai juſte reconnoiſſe toujours qu'il n'a par lui-même, comme j'ai dit, pour fond que le néant, & pour acquiſition que le péché, & que ce qui en lui n'eſt pas néant & péché, vient de DIEU ſeul & non de lui-même, & qu'ainſi, au lieu de s'approprier quelque gloire, il doit toujours la rendre à DIEU: tellement qu'il ne peut point être de vrai juſte dans l'orgueil. Bien plus, David demandoit juſtice: *Fais-moi juſtice, ô* DIEU! on la lui fit bientôt. Mais quelle juſtice lui fit-on? DIEU retira ſon don, afin qu'il vît par la plus terrible expérience ce qu'il ſeroit ſans DIEU & ſans ſon ſecours. David, un moment laiſſé à lui-même, devient adultere & homicide; voilà la ſéve qu'il a d'Adam pécheur. Alors il ne demande plus juſ-

Pſ. 22. v. 6.

Iſaïe, 6. v. 3.

tice, mais grace & miſéricorde, avec des accens ſi touchans, que l'expreſſion n'en peut rien rendre & ne feroit qu'affoiblir les ſiennes. Ainſi DIEU guérit, par la chute qu'il permet, un orgueil ſpirituel (1) qu'il déteſte encore-plus qu'un

(1) Un vrai Myſtique profondément inſtruit des voies de DIEU ſur ſes Saints en qui il *eſt admirable*, dit l'Ecriture, cet homme n'a pas craint de dire, que c'eſt le Diable qui ſouvent fait les plus grands Saints. Ceci eſt très-profond, & il ne faut pas que les grands pécheurs, ni les gens du monde, ni les *pécheurs d'habitude*, prétendent ſe prévaloir de ce qu'on va lire dans cette note, car elle ne les peut regarder en rien. Je n'ignore pas qu'ils cherchent tous à s'autoriſer de l'exemple de David & des chutes de quelques Saints; mais c'eſt pour leur perdition qu'ils font de ſi fauſſes applications. La différence des cas eſt infinie, comme on le verra tout-à-l'heure. 1.° Il s'agit d'un ſeul acte, & non de l'habitude, laquelle donne au péché mortel la ſanction ou la fixation, ou le décret à la reprobation; au lieu qu'un acte ſuivi de la pénitence & ſur-tout d'une pénitence & active & paſſive, dont la ſeule idée fait frémir la nature, comme celle de David, fait rentrer même avec ſurcroit & ſurabondance dans l'ordre de la loi & de la juſtice. C'eſt ce que dit S. Paul en nombre d'endroits, & ſur-tout Iſaïe, chap. 40.: *Il a reçu le double pour tout ſon péché.* Voilà ce qui par la pénitence & la double punition très-rigoureuſe d'un ſeul acte dans les ames de grace, rend leur faute heureuſe (*felix culpa*) par les ſuites & l'abondance de graces qui leur eſt redonnée. 2.° Quand j'ai allégué l'opinion de ce Saint, qui diſoit que c'étoit le Diable qui fait quelquefois les Saints, ce n'eſt pas dans le ſens qu'on pourroit attribuer à Job, qui avoit, par permiſſion de DIEU, été livré à ſa rage; car Job ne fut que tourmenté, & la tentation ou l'épreuve n'alla point juſqu'à la chute; & il faut ici diſtinguer l'ennemi comme bourreau, de l'ennemi comme tentateur efficace. Comme inſtrument de douleurs, il ne fait que ſe méprendre & préparer au patient pour l'avenir de plus belles couronnes. C'eſt une épreuve infiniment heureuſe & un ſpectacle digne d'intéreſſer les Anges, que l'homme aux priſes avec l'ennemi, éprouvant toutes les calamités, & qui reſte vainqueur par ſa patience. Mais ceci eſt tout différent & une toute autre économie. Il eſt queſtion d'une chute réelle, dans une ame qui comme David avoit déjà reçu une grace éminente. Je ne répéterai point ici ce qui eſt déjà dit dans le texte. Et par rapport à ce

Jacq. 5. v. 11.

acte de péché, qui humiliant le ſuperbe, le montre à lui-même tel qu'il eſt. C'eſt ici que viendroit très-à-propos l'hiſtoire du Phariſien & du Péager. Voilà l'œuvre inſondable de DIEU, qui donne ſa grace, & qui la retire lorſque l'orgueil la ſalit & en fait ſon propre. Et ce grand DIEU aime mieux un pécheur pénitent, contrit, briſé, qu'un juſte orgueilleux & ſuperbe, ſi l'on pou-

---

Saint Roi devenu l'homme *ſelon le cœur de* DIEU, je remarque qu'il avoit, ſans compter les dons de la grace, déjà été orné des plus beaux dons naturels. C'étoit un cœur à grands ſentimens, un homme à grandes penſées, d'une valeur & d'une bravoure à toute épreuve; dans ſa jeuneſſe il avoit vaincu un ours, un lion & n'avoit pas craint de ſe meſurer avec le géant Goliath. Il étoit donc grand de tout point & dans la nature & dans la grace. Or il eſt preſque de toute impoſſibilité (je dis *preſque*, car rien n'eſt impoſſible à DIEU); qu'un tel homme n'ait pas dans le fond une réſerve ſecrete & cachée d'un orgueil ſpirituel que DIEU déteſte encore plus que tous les autres genres d'orgueil qu'il abhorre tous. D'ailleurs, David avoit une ſainteté acquiſe à grands frais & de longue main; & cette ſainteté acquiſe par les efforts de la créature aidée de la grace, eſt infailliblement propriétaire, même ſans qu'on s'en apperçoive; on ſe l'attribue en ſecret; on dérobe ainſi à DIEU la gloire qui eſt dûe à lui ſeul, puiſque tout vient de lui, même dans l'ordre de la nature, excepté le péché. On excite ſa jalouſie; car parce qu'il eſt DIEU il *ne peut donner ſa gloire à un autre.* Il faut donc que cette ſainteté acquiſe périſſe en ce qu'elle a d'uſurpateur & de propriétaire. Que ſi ce Saint entaché par l'eſprit de propriété n'eſt pas aſſez ſimple pour ne pas ſe regarder & ſe contempler dans ſa juſtice, & pour s'ignorer lui-même; DIEU alors par une ſuite de ſa jalouſie très-juſte, retire ſa grace & l'onction qu'elle donnoit à la nature. L'ennemi qui à cauſe de l'orgueil ſecret a accès, s'inſinue dans le vide qu'a fait au-dedans cette retraite; & animant & réchauffant la partie propre & maligne de la nature dans ces momens de ſouſtraction d'une grace qui lui ſervoit de ſoutien & de bouclier; dans ces momens d'abandon, l'ennemi, dis-je, fait alors faire la plus lourde chute, & il le peut dans ces inſtans, par permiſſion & parce que la bride lui eſt lâchée. Cette économie occulte de la Providence ſur de grands Saints qui ont fait des chutes graves, ſe voit dans l'Ecriture-Sainte

Iſaïe, 42. v. 8.

voit être juſte dans l'orgueil ; & par des vues de ſa ſageſſe, il permet quelquefois ce qui eſt un grand mal, pour guérir ce qui eſt un plus grand mal encore. Voilà certainement l'origine de toutes les chutes dans les perſonnes qui ont joui de la grace, *l'orgueil* ſpirituel. Mais remarquez ; cela s'appelle exactement *abſence* ou *ſouſtraction* & non pas *inſpiration de la grace* ; & toutes ces chutes ſont l'effet des tentations de l'ennemi qui, à cauſe de cet

---

en nombre d'endroits & ſinguliérement dans ces deux. Et *il lui fut donné* (au Dragon ou à la Bête) *de faire la guerre aux Saints & de les vaincre.* Apoc. ch. 13. v. 7. ; & encore Daniel, ch. 7. v. 21. *J'avois regardé comment cette corne faiſoit la guerre aux Saints & les ſurmontoit.* Salomon s'étoit contemplé & complu dans ſa ſageſſe, & pour cela, après avoir ſi bien commencé, il finit mal. S. Pierre étoit préſomptueux, &c. O mon DIEU ! lorſque vous voulez une ame pour vous & pour vous donner véritablement gloire, vous opéreriez plutôt les plus étranges changemens que de lui laiſſer le plus petit atome, le plus petit levain d'orgueil, & il faut qu'elle ſoit écraſée par une chute, ſi elle ne peut ni ne veut ſe laiſſer écraſer autrement. Vous ne trouvez de valeur réelle que dans la ſainteté qui vient de vous ſeul, & déſembarraſſée du mélange qu'y met l'homme ; & quoiqu'il doive aſpirer à l'acquérir de toutes ſes forces, il vient un temps, ô mon DIEU ! où après qu'il a épuiſé ſes efforts, vous venez en lui miner ſon œuvre toujours trop mélangée, pour y établir la vôtre pure & toute ſainte ; car toute ſainteté acquiſe par la créature, quoiqu'aidée de la grace, fait un être à part, fait encore un milieu, une différence, un non-contact même, bien-loin d'être l'unité à laquelle il faut parvenir: (*Qu'ils ſoient un en nous, comme toi & moi, ô mon Pere, nous ſommes un*). C'eſt une ſainteté différente de celle de DIEU. Ce ſont deux ſainterés ; & DIEU enfin ne veut que la ſienne ; je dis ceci uniquement pour les entendeurs, car quoique j'écrive pour tout le monde, j'écris auſſi pour les ames de foi deſtinées à l'union & même à l'unité avec le VERBE & à arriver ainſi à leur fin. Il y a eu des Saints canoniſés qui n'avoient pas perdu la ſainteté acquiſe & toujours par conſéquent un peu propriétaire. Avant de finir, j'ajouterai un mot ſur la punition & la pénitence prodigieuſe de David. Que tout lecteur intelligent & qui a du ſentiment, peſe ce ſeul trait, entre une infinité d'au-

Jean, 17. v. 21.

orgueil ſpirituel, eſt venu prendre la place de cette grace ſouſtraite, allumer la cupidité, & réchauffer le vieil homme qui, laiſſé alors à lui-même & n'étant plus ſoutenu, fait, dans ces momens critiques, une éruption monſtrueuſe de ſa corruption. On voit, par ce que je viens de dire, que les vrais Myſtiques & ceux qui penſent comme eux, ſont infiniment éloignés d'autoriſer toutes les prétendues inſpirations qui donnent dans le déſordre.

---

tres qui font frémir la nature. On voit ce ſaint Roi, outre les humiliations littérales qu'il a éprouvées, être depuis bien des ſiecles condamné en quelque ſorte à la réputation, conſignée dans l'hiſtoire, d'avoir été adultere & homicide, & deſtiné à porter cette ignominie peut-être juſqu'à la fin du monde. Un innocent calomnié a la reſſource de ſa conſcience, (*meâ me virtute involvo*). David n'a pas eu cette reſſource. Que quiconque a le vrai tact, peſe cette réflexion. Il eſt de très-grands pécheurs qui n'ont pas aux yeux des hommes la honte que mérite le péché. Tout eſt dans le ſecret, & ils jouiſſent ainſi d'une réputation injuſte & oppoſée à la vérité, qui tôt ou tard, dans le jugement final, doit prévaloir & reprendre ſes droits avec d'autant plus d'exactitude & de rigueur, qu'elle a été ſuſpendue & étouffée..... Il faut ſavoir diſtinguer la *Croix* ou punition que mérite le péché & l'*oppobre de la Croix* qu'il mérite auſſi. Heureux le pécheur qui a porté & l'un & l'autre en juſte meſure. Il rentre alors dans la vérité & dans l'ordre de la loi & de la juſtice. Il n'y a plus de condamnation pour lui.....

CHAPITRE X.

Des Inſpirés. Ils ſont ſuſpects aux vrais Chrétiens.

L'ENNEMI, pere de tout ſcandale, n'a rien de plus à cœur que de chercher, pour obſcurcir la vraie piété, à tout brouiller & à tout confondre. Souvent il inſpire de certaines perſonnes religieuſes en apparence & leur fait faire des éclats ſcandaleux pour détourner les gens du monde, charmés alors de s'autoriſer de ces chutes & d'avoir des prétextes de crier & de mettre tout ſur le compte de la Religion; c'eſt le plus grand des malheurs. Auſſi le Sauveur a dit : *Malheur à celui par qui le ſcandale arrive.* Et encore : *Vous les connoîtrez à leurs fruits.* C'eſt pourquoi les vrais Chrétiens, c'eſt-à-dire, les Intérieurs & les Myſtiques s'élevent contre de ſi horribles abus. Ils font bien davantage encore, ils déclarent tous, que s'ils n'accuſent pas formellement, du moins ils ſuſpectent d'illuſion, toute route ou voie des Inſpirés, même lorſqu'ils meneroient la vie la plus admirable, parce que c'eſt là une route extraordinaire, & qu'ils ne font vraiment cas que d'une vie humble, ſimple & commune, ſans éclat, ſans ſauts ni cataractes : (*Que ton bon Eſprit me conduiſe par un pays uni*) où on remplit ſes devoirs ſelon le cours de la Providence, en démiſſion d'eſprit & avec docilité. Ils ſuſpectent ces voies d'inſpiration, parce qu'ils ne veulent ou ne cherchent de lumieres que celles qui allument en eux le feu de la charité; car ils ne meſurent la valeur des choſes que ſur l'amour de DIEU : *Amor meus*

Matth. 18. v. 7.

Pſ. 143. v. 10.

pondus meum, dit S. Auguſtin; ils craignent même les lumieres, parce qu'elles deſſéchent trop ſouvent le cœur, en amuſant l'eſprit & en l'enflant d'orgueil; & les lumieres même que la grace leur donne, ils les reçoivent humblement, parce qu'elles ſont un don de DIEU, mais avec une perpétuelle défiance d'eux-mêmes, & avec une confiance en DIEU ſeul fondée ſur la baſe de l'humilité, ils ne s'y arrêtent point; ils ſuſpectent, dis-je, ces routes & d'Inſpirés & d'Illuminés, non-ſeulement à cauſe des abus qui s'y ſont ſouvent gliſſés, mais même & ſur-tout par la raiſon que ces routes ſont oppoſées à la leur qui eſt non en lumiere, mais en foi; en foi, dis-je, purgée & par conſéquent obſcure à la raiſon, dans laquelle on n'a d'autre appui que DIEU ſeul & ſa divine Providence, qu'on ſuit de moment en moment, avec une confiance nue, dépouillée, pour ainſi dire, de toute autre lumiere que cette confiance même. Ils vont comme des enfans qui ſe confient en leur pere ſans diſcuſſion, qui exécutent ſes ordres ſans en vouloir toujours voir les raiſons, ce qui marqueroit de la défiance; & ils glorifient ainſi DIEU par un abandon & une confiance ſans bornes (1).

(1) Comme je me ſers tantôt du terme d'*Inſpirés* & tantôt de celui d'*Illuminés* dans ce Chapitre & même ailleurs, cela ne doit point déroger à la différence de ces deux voies, que j'ai poſée à la note du Chapitre ſixieme. Mais comme elles ſe reſſemblent en un point, il pourroit ſe faire quelque confuſion. Si j'appelle quelquefois les Inſpirés, Illuminés, & ſi je me ſers de ces deux mots indifféremment, c'eſt par rapport au *diſtinct, à l'apperçu & au ſenſible* qui eſt dans *l'attrait ou l'inſtinct*, ou la *motion* des Inſpirés, qui fait pour eux ce qu'ils croient être une *certitude*. Et cette certitude, qui eſt telle ſelon leur idée, peut

Nous ne mettons à la vérité pas tous les *Inſpirés* au même degré ; nous ſavons qu'il en eſt qui ſont préſervés des excès dans leſquels d'autres ſe ſont jetés. Il faut rendre juſtice ; il en eſt ſans doute beaucoup qui ne donnent point de ſcandale par leur vie ; mais quelque réglée que puiſſe être d'ailleurs leur conduite, il ſuffit de ce ſeul mot, Ils ſont inſpirés, ils donnent dans l'inſpiration, pour qu'ils donnent du ſoupçon, de la défiance, & pour que je déclare que les vrais Myſtiques ne ſont point des leurs, & ne font point avec eux cauſe commune. Et même, ſans blâmer aigrement ces Inſpirés, les vrais Myſ-

---

être fauſſe en réalité. Ils ont donc cette lumiere interne qui les guide, puiſque cette motion eſt chez eux marquée, apperçue & diſtincte, & c'eſt le genre de leur illumination, différent de celui des *Illuminés* proprement dit, dont les lumieres ſont objectives, intuitives & ſe paſſent dans l'eſprit ſeul. Les Inſpirés voient leur route, ils vont par ce qu'ils croient des certitudes ; ils ont auſſi une vue ou incertaine, ou dangereuſe du moins, de la perfection de leurs actes ; & par conſéquent leur route eſt, ſinon toujours oppoſée, du moins différente de la foi obſcure & nue dont j'ai traité plus haut. Et on peut comprendre par-là, combien ces ſortes d'inſpirations que ces perſonnes croient ſûres, peuvent leur donner & d'appui en leurs œuvres & d'orgueil ſpirituel ; & combien encore, ces certitudes apperçues & retenties au dedans ſont éloignées de cette ſimplicité, de cet *œil ſimple* dont parle le Seigneur, qui ſait le bien & l'ignore, & qui n'a jamais une certitude de la perfection de ſon acte, ou du moins ne la voit pas & n'y penſe point. Et quoiqu'on ne puiſſe pas nier que ces *Inſpirés* peuvent avoir des attraits très-vrais, car la grace en donne par intervalles de tels, lors ſur-tout qu'on a à faire quelque choſe qu'on ne feroit pas naturellement, ou à quoi on ne penſeroit pas ; il eſt certain que l'ennemi qui ne dort jamais, cherche tôt ou tard à s'inſinuer dans cette voie, & enfin que pour l'ordinaire, la lumiere qui nous vient de dehors eſt plus ſûre que ces attraits du dedans, & qu'on riſque bien moins à aller en aveugle, ſelon le moment & la circonſtance qui ſont préſentés.

tiques ou Intérieurs écrivent contre eux en charité, de même que contre toutes ces ſectes; ils écrivent, dis-je, pour en préſerver ceux qui pourroient ſe laiſſer ſéduire; & ils voudroient auſſi faire voir l'abus aux abuſés. Tous les livres de Madame GUYON ſont remplis de ces précautions; elle a écrit en nombre d'endroits contre les Inſpirés & contre ces inſpirations. Après les livres ſaints de l'Ecriture, il n'eſt rien au monde de plus divin que les écrits de cette femme calomniée, perſécutée & méconnue (2).

(2) On a fait de ſes Ouvrages une nouvelle édition, en quarante volumes, qu'on peut ſe procurer chez Henri Vincent, Imprimeur-Libraire à Lauſanne, & chez les principaux Libraires. Ces œuvres ſont: Vingt volumes d'un divin Commentaire ſur la Bible entiere; cinq volumes de Lettres de direction; trois volumes d'Eclairciſſemens & Juſtifications de ſa Doctrine; ſa Vie en trois volumes; ſes Cantiques, quatre volumes; ſes Opuſcules, en deux volumes; *l'Amante de ſon Dieu*, un volume; enfin deux volumes de Diſcours: en tout quarante volumes, ſelon moi d'un prix abſolument ineſtimable, pour qui veut trouver la divine Vérité & la ſuivre.

CHAPITRE XI.

Confirmation.

ET afin que tous ces Inſpirés, &c. ne puiſſent en rien s'autoriſer des exemples de l'Ecriture-Sainte & de quelques actes de Saints, qui paroiſſent contraires à la loi; après avoir raiſonné ſur l'exemple de David, je reprendrai celui d'Abraham, qui nous y avoit conduit. Je ſuppoſe un pere, qui ſous prétexte d'inſpiration, tue ſon fils; & pour faire croire qu'une telle inſpiration eſt poſſible, citeroit l'exemple d'Abraham, cet homme ne mériteroit aucune réponſe; que ſi par une condeſcendance exceſſive, il en falloit une, je lui répondrois, 1.° Que par l'ordre que DIEU donna à Abraham, il deſtinoit ce Pere des Croyans à le figurer lui-même, autant que l'homme peut ſervir de type aux actes de DIEU; il devoit, dis-je, être type de DIEU même, qui vouloit immoler ſon Fils, ce qu'il avoit de plus cher, pour le ſalut des hommes. Or je demande, quel eſt le fanatique qui, en immolant ſon fils, auroit l'audace de ſe dire type de DIEU? Sans alonger les réflexions qu'on pourroit encore faire là-deſſus, je lui répondrois en ſecond lieu, ce que j'ai dit plus haut, que ce qui ſe paſſoit littéralement dans l'économie Judaïque, doit ſur-tout ſe paſſer dans le Chriſtianiſme myſtiquement & dans l'intérieur; ainſi il eſt des épreuves intérieures de la foi, mais qui ne doivent point aller juſqu'à des actes contre la loi; toute ſe paſſe au dedans; c'eſt une diſpenſation ſecrete de la grace ſur l'ame, dont elle veut épurer la *foi*, bien loin de lui faire com-

mettre des crimes. Enfin, je répondrois à ces fanatiques, qu'Abraham n'alla point juſqu'à l'acte.

Iſaac par ſon pere,
Ne fut pas immolé ;
Car DIEU retenant ſa colere ;
Arrêta le couteau levé.

Ainſi c'étoit une pure épreuve de foi, & c'eſt ce qui prouve en même temps qu'Abraham fut une ſimple figure de l'acte de DIEU, qui a ſacrifié ſon Fils pour notre ſalut. Le péché vient du vieil homme, de notre corruption, de notre infidélité à la grace, de l'orgueil qui la fait fuir gémiſſante, & non point d'une inſpiration de cette même grace, qui nous mettant dans l'amour de DIEU, nous en fait accomplir la loi. Il eſt vrai que ſa miſéricorde & ſa ſageſſe étant infinies, il ſait pour ceux qui l'aiment, tirer de leurs chutes, l'avantage de les humilier, de leur apprendre à compter, non ſur eux-mêmes, mais ſur lui : *Toutes choſes aident enſemble en bien à ceux qui aiment Dieu*, juſqu'aux fautes même qui échappent à leur fragilité. *Rom. 8. v. 27.*

Je me ſuis un peu étendu là-deſſus, à cauſe des ſcandales que quelques ſectaires ont donné depuis environ un ſiecle ; & parce qu'un monde aveugle confond avec eux, tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus chrétien.

Après avoir montré le mal, & pour retenir le bon, il demeure donc vrai, qu'il eſt des épreuves intérieures de *foi*, deſtinées à l'anoblir, la purifier & la faire perdre dans l'amour. Quelquefois, je l'ai déjà dit, la grace, pour attirer un homme encore foible, pour changer les objets de ſa délectation & pour le fortifier contre le

monde & ſa propre foibleſſe, lui donnera au commencement de certaines aſſurances ; c'eſt même volontiers ſa marche, & ce procédé eſt néceſſaire, ſans quoi il ne ſe livreroit pas à elle ; mais elle change d'économie, lorſqu'il eſt devenu plus fort ; elle lui ôte ces liſieres, ce bâton qu'elle avoit donné à ſa foibleſſe pour l'aider à marcher. Si ces aſſurances viennent de la grace elle-même & non d'illuſion, il faudra bien qu'elles ſe vérifient ; mais il faut que l'homme en perde les appuis, pour ne s'aſſurer qu'en DIEU ſeul, qui exécutera les choſes avec fidélité dans ſon temps, ſans que cet homme voie ces moyens & puiſſe s'appuyer ſur quoi que ce ſoit que ſur DIEU, à l'aveugle & en confiance nue. Cette économie s'eſt vue dans preſque tous les Patriarches, ſur-tout dans Joſeph, qui en Egypte dans une priſon, vendu par ſes freres, ne s'aviſoit pas alors de penſer que cet acte de leur part & cette priſon ſeroient le moyen de parvenir à la grandeur qui lui avoit été révélée dans ce ſonge qu'il raconte à ſes freres & qui excita leur jalouſie. Vous voyez donc qu'il falloit que ſa foi à cet égard s'épurât par l'épreuve, & qu'il crût DIEU fidelle à ſes promeſſes, au-deſſus de toute apparence, ou qu'il perdît même dans ces temps critiques, toute eſpérance diſtincte & apperçue, laiſſant à DIEU & au temps de vérifier & d'exécuter ce qui alors devoit être ſi obſcur pour lui, & même lui paroître une pure illuſion. DIEU conduit ſouvent l'ame au but qu'il ſe propoſe ſur elle, par des routes qui ſemblent d'abord s'éloigner de ce but, afin qu'elle devienne ſouple & docile ſous ſa Providence, & qu'elle s'abandonne & ſe confie à l'aveugle & ſans ſavoir comment

ment elle eſt menée & où ſe termineront ſes pas. DIEU même, je l'ai déjà dit, le fait auſſi, afin de faire briller ſa fidélité par le contraſte, & afin qu'on voie qu'il ſe joue des cauſes ſecondes & qu'il y préſide pour les mouvoir à ſon gré; & qu'enfin lorſque tout ſemble le plus déſeſpéré, *il ſe leve victorieux* & arbore l'étendard du triomphe.

CHAPITRE XII.

Récapitulation. De la paix de Dieu accordée à la Foi, différente de la paix du Monde.

CES mêmes incertitudes, cette obſcurité, ces nudités de la foi dont parlent les Myſtiques, ſe rapportent donc aux moyens ſubalternes, & ne détruiſent point le grand moyen Jéſus Chriſt ou DIEU même; elles ne ſont au contraire qu'affermir ce vrai moyen, en paroiſſant ébranler tous les autres moyens inférieurs qui ne ſont donnés qu'à temps, & qui, en s'éclipſant quant au diſtinct & à la vue, ne ſont en effet que donner gloire & rendre hommage au vrai moyen, & confeſſer ſa ſupériorité infinie. Ces incertitudes ne le ſont même dans ces épreuves que par rapport à la raiſon & à ſa maniere de procéder, qui, dans ces temps, eſt déconcertée. Elle eſt aveuglée à cet égard par le grand jour, ſupérieur à elle, qui paroît: tout comme les luminaires des Cieux qui nous éclairent durant la nuit, ſont obſcurcis & éclipſés par le lever du ſoleil; ces luminaires demeurent bien alors; ils ſont les mêmes, mais ils ne nous éclairent pas; la lumiere du ſoleil ſu-

périeure offuſque la leur. Image infiniment juſte. La raiſon nous éclaire dans l'abſence de la grace; elle éclaire la nature, c'eſt ſon emploi; mais dès que *l'Orient d'en-haut*, lorſque le jour de la foi ſe levè, il offuſque la lumiere de la raiſon. Cette raiſon demeure bien dans l'homme, tout comme les luminaires demeurent dans les cieux, & reprennent leur fonction lumineuſe à l'arrivée de la nuit. Mais la raiſon alors n'y demeure que pour les choſes de ſon reſſort, & elle eſt ſuffoquée du reſte, pour tout ce qui eſt du domaine pur & haut de la foi & de la grace. Ainſi ſouvent dans ce diſtrict, la raiſon étonnée eſt miſe dans l'incertitude. La foi n'en demeure pas moins ſûre, elle eſt même plus affermie, mais ce n'eſt pas par la certitude de la raiſon aveuglée à cet égard, quoiqu'elle demeure en ſa force pour les objets naturels qui la concernent.

Avant de quitter une vérité auſſi importante, il eſt un mot de l'Apôtre S. Paul qui va m'en fournir la confirmation. Il parle de *la paix de* DIEU *qui ſurpaſſe tout entendement*; or cette paix des Elus de DIEU ne peut donc pas être apperçue ni compriſe par la raiſon. C'eſt une jouiſſance très-réelle, mais obſcure pour la raiſon qu'elle *ſurpaſſe*; c'eſt la jouiſſance d'une ame élevée par la grace au-deſſus de l'opérer de la raiſon qui ne peut point la comprendre, & au-deſſus de tout ſentiment appelé humain. Toute paix que la raiſon peut comprendre, & que l'homme non-régénéré peut goûter, n'eſt pas la paix de DIEU. Ce peut être la paix du monde; car le monde a pour un temps une (fauſſe) paix à donner aux ſiens; le Seigneur diſoit à ſes diſciples : *Je vous donne ma paix, je vous laiſſe ma paix, je ne vous*

Philip. 4. v. 7.

Jean, 14. v. 27.

la donne pas comme le monde la donne. Preuve donc, 1.° que le Seigneur donne une paix, & cette vraie paix ou paix de DIEU *surpaſſe tout entendement ;* 2.° qu'il en eſt une que le monde donne, & qui n'eſt pas la même que celle de Jéſus-Chriſt, ou plutôt qui en eſt infiniment éloignée. Joies de la nature & non de la grace ; deux genres de joies que beaucoup de gens confondent, ſe croyant dans la grace, parce qu'ils ont des ſatisfactions intérieures tirées du monde, de leurs plaiſirs, ou de leurs *avantages temporels.*

Or cette *paix de* DIEU n'eſt donnée qu'à la *foi* purgée par les obſcurités, & qui n'a plus d'autre appui que DIEU ſeul ; car ſi elle pouvoit ſe repoſer en autre choſe, ce ſeroit une paix, non de DIEU, mais procurée par ces autres choſes. Les hommes non-régénérés & raiſonnables ſeulement, s'égaient ou en eux-mêmes, ou dans & par les choſes de la vie ; mais le Chrétien dont la foi purifiée eſt allée refluer dans l'amour de DIEU, ne peut s'égayer qu'en DIEU (1). C'eſt

(1) A la vérité, il peut-être un entre-deux. Il eſt une paix accordée aux commencemens & après la converſion du péché à la grace ; c'eſt ce qu'on peut appeler *une paix ſavoureuſe.* Ce n'eſt plus alors la paix commune ou groſſiérement ſenſuelle des gens du monde, mais ce n'eſt pas non plus la toute pure & haute *paix de* DIEU. Cette paix intermédiaire, pour m'exprimer ainſi, eſt accordée pour attirer l'ame non encore aſſez forte, en *douceur*, pour l'encourager à marcher & la déprendre par ce goût agréable & intérieur des objets & des affections mondaines. Mais il faut que cette paix ſe ſpiritualiſe par le progrès, & l'on ſe tromperoit beaucoup, ſi on la prenoit pour la paix de DIEU toute-pure, qui ne peut être telle que pour l'ame arrivée au pur amour de DIEU. Alors dépriſe de tout ce qui n'eſt pas DIEU même, elle ne peut tirer de paix que de lui ſeul ; parce qu'elle ne peut plus aimer que lui & les autres choſes en vue de lui & de ſa volonté. Et

Luc. 1. v. 46. le beau mot de la Sainte-Vierge : *Mon ame magnifie le Seigneur, & mon eſprit s'égaie en* DIEU *mon Sauveur.* Obſervez ; elle ne dit pas : Mon eſprit s'égaie en ceci, en cela ; non, mais en DIEU ſeul, en DIEU *mon Sauveur.* Elle ne peut tirer de joie & de paix que de DIEU, qui eſt l'objet de ſon amour & le centre de toutes ſes penſées.

Philip. 4. v. 7. voilà la raiſon pour laquelle l'Apôtre appelle cette *paix de* DIEU, une paix *qui ſurpaſſe toute intelligence.* Et avant que de quitter cette note, je crois devoir avertir les perſonnes, qui introduites dans le domaine de la grace, goûtent cette paix ſavoureuſe qui les attire au dedans par *l'odeur de ce parfum*, de ne pas s'y arrêter, & en jouir de façon à la retenir & en faire leur propre ; car cette paix n'eſt point donnée comme la fin, mais comme un moyen à temps pour arriver à la vraie paix de DIEU, qui n'eſt plus mélangée de ſenſuel. Et ceux qui veulent retenir cette paix ſenſible & ne veulent pas la laiſſer ſpiritualiſer, s'arrêtent dans le chemin, & font une perte qui pour l'ordinaire eſt irréparable. On verra plus bas, que c'eſt le cas des Freres Moraves.

CHAPITRE XIII.

Une objection des Inſpirés réfutée.

ON trouvera ſans doute, & peut-être avec raiſon, que je me ſuis trop étendu ſur ces Inſpirés, & même que j'ai donné dans des répétitions. Ce qui m'y a engagé, outre l'extrême importance de la matiere, c'eſt que ce point a très-rarement été diſcuté avec netteté; & je m'y ſerois étendu bien davantage, ſans la crainte d'être trop long. J'aurois réfuté quelques-unes de leurs objections, & entr'autres, cette grande objection qu'ils font aux vrais Intérieurs qui écrivent contre eux; c'eſt qu'on prétend mettre des bornes à la Toute-puiſſance de DIEU qui peut opérer ſur nos cœurs & ſur nos eſprits tout ce qu'il lui plaît, & en la maniere qu'il lui plaît: c'eſt ce qu'on ne leur niera jamais. A DIEU ne plaiſe que nous bornions cette Toute-puiſſance, qui, infinie, peut en effet façonner notre vile argile à ſon gré! Mais nous diſons que, ſuppoſé que ſa puiſſance s'exerce ſur ces Inſpirés en la maniere qu'ils le prétendent, d'abord cela ne peut regarder aucun de ceux d'entr'eux qui donnent des ſcandales, car les ſcandales réels & vraiment donnés ne peuvent point venir de la grace; le Seigneur les a au contraire foudroyés: *Malheur à celui par qui le ſcandale arrive.* Et tout ſcandale réel eſt d'ailleurs ſous la force des regles eccléſiaſtiques, ou ſous la priſe des lois humaines. Ainſi aucun de ceux qui donnent en des excès extérieurs ne doit trouver ni mauvais ni étrange qu'on les réprime; le bon ordre de la ſociété le

Matth. 18. v. 7.

veut, & les lois ſont faites pour maintenir la vertu ſociale & morale. Mais hélas ! ce n'en eſt plus le temps ; la bride eſt lâchée à l'ennemi ; les fauſſes mœurs, comme l'irréligion, ſont parmi les mondains comme ſur le trône ; il n'eſt plus bientôt de regle réprimante.... (1).

Mais pour revenir aux Inſpirés, & par rapport à ceux d'entr'eux qui, menant une vie pure & réglée, ne ſont point dans le cas que je viens d'indiquer ; je dis que, comme cette inſpiration qu'ils prétendent avoir, eſt une œuvre extraordinaire & une route hors du commun, ils doivent par une conſéquence claire, produire des fruits pareils à la ſéve, c'eſt-à-dire, produire des effets extraordinaires & très-heureux. *Vous les connoîtrez à leurs fruits*, dit le Seigneur. Les Saints Apôtres, les Prophetes étoient vraiment & divinement inſpirés de DIEU ; mais auſſi rien n'a été plus éclatant, plus extraordinaire, plus heureux, plus marqué du ſceau de DIEU même, que les fruits que cette divine inſpiration leur a fait produire. Ils ont briſé les idoles en poſſeſſion de tous les cœurs & de tous les temples ; ils ont établi le Chriſtianiſme dans l'Univers ; leur inſpiration même étoit

Matth. 7. v. 16—20.

(1) On le voit clairement aujourd'hui & ce temps nous en offre la plus triſte & la plus horrible expérience. . . . . Il faut s'en taire par l'impuiſſance de préſenter un ſi affreux tableau. Si jamais il arrive un temps plus heureux, la poſtérité d'alors ne pourra pas croire à la fidélité de l'Hiſtoire, lorſqu'elle préſentera celui de tant d'atrocités inſpirées & couronnées, je ne dis pas ſeulement de l'impunité, mais de l'applaudiſſement. O ſaint Prophete, vous l'avez dit ! *Qu'on appelle les Pleureuſes, &c. &c.* & la ſuite : *Que les Sacrificateurs*, (s'il en eſt encore de vrais) *qui ſont le ſervice de l'Eternel, pleurent entre le porche & l'autel*, & que, vêtus de ſacs & de cendre, *ils crient* en gémiſſant, *O Eternel, pardonne à ton Peuple. . . .*

Jérémie, 9.

autoriſée par des miracles, & ſoutenue, appuyée d'inouïes ſouffrances ſubies pour la cauſe céleſte qu'ils défendoient. Or quand je verrai de nos jours des Inſpirés faire de telles choſes, quand je les verrai convertir les peuples, ſubſtituer des mœurs Chrétiennes à des mœurs toutes Païennes; quand je les verrai fondre l'incrédulité, & l'amener à la foi, ou ſeulement à la croyance; alors je les croirai véritablement inſpirés d'en-haut.

Mais il faut finir avec eux en charité; je l'ai bien fait avec les Incrédules. Allons notre chemin avec ſincérité, en humilité & en foi, & ne regardons pas celui des autres. Nous avons appris de notre Maître à ne juger, ni blâmer. *Ne jugez point afin que vous ne ſoyez point jugés.* L'œuvre de DIEU eſt inſondable, & ce qu'il permet ne l'eſt pas moins; nous ne connoiſſons pas le bord de ſes voies, ne ſoyons donc pas téméraires; aimons la foi, la grace & la vertu là où nous les pouvons remarquer. Et tout en appelant le péché, péché, & le mal, mal, ne jugeons, ne blâmons & ne condamnons pas même le pécheur, nous qui ſommes de pauvres & miſérables pécheurs nous-mêmes, & qui avons beſoin de tout le ſang de Jéſus-Chriſt & des miſéricordes d'un DIEU; vouons aux autres celle que nous attendons : *Car bienheureux ſont les miſéricordieux, parce qu'ils obtiendront miſéricorde.* Il n'y a de péché réel que dans la volonté qui lui donne ſon venin; celui qui ne veut pas pécher ne peche pas, encore (2) qu'il

Matth. 7. v. 1.

Ibid. 5. v. 7.

(2) Quoique j'avance cette propoſition, c'eſt ſans vouloir entrer en controverſe, ni me jeter dans la mêlée, aux diſputes des Rigoriſtes, des Janſéniſtes & de ceux qu'ils appellent Relâchés. Ils ont tous dit des moitié-vérités qui ont fait choc

échappe des foibleſſes, des chutes même à la fragilité de ſa nature. Il eſt un *péché qui ne va point à la mort*, & DIEU même a dit par ſon Prophete, à ceux qui ont une ſincere intention de le ſervir: *Je leur pardonnerai comme un pere pardonne à ſon enfant.*

Malachie, 3. v. 17.

---

les unes contre les autres. Je ne veux pas non plus entrer dans les queſtions d'erreur vincible ou invincible, & de conſcience droite ou erronée; ce qui ſouvent eſt vrai pour l'un, peut ne l'être pas pour l'autre; nous ne pouvons pas juger des individus & des conſciences; & ce qui n'eſt qu'*opinion*, lorſqu'on veut l'appliquer à un cas particulier, peut être faux. Voilà en général le fautif de la ſimple morale, lorſqu'on l'applique ſans reſtriction aux conſciences individuelles. Ce que j'ai voulu dire, c'eſt ſimplement que tout le venin, la force & l'eſſence du péché gît dans la volonté qui en eſt la ſource, & qui lui donne ſa réalité.

CHAPITRE XIV.

La Foi & la Croyance miſes en oppoſition, par colonnes (1).

IL eſt temps de mettre fin à des éclairciſſemens qui ont pris une étendue bien plus conſidérable que je ne l'aurois imaginé en les commençant. Je ne ferai plus de diſcuſſion ſur les différences, ſur les caracteres diſtinctifs qui ſéparent la *croyance* de la *vraie foi*, & qui poſent les bornes préciſes de chacune d'elles. Seulement en confirmation, je les mettrai en regard par deux colonnes, afin que l'oppoſition jette une clarté plus grande encore ſur ce ſujet. Ce ſera une courte & lucide récapitulation de tout ce que j'ai dit plus au long, de relatif, que je crois devoir à l'infinie importance du ſujet.

Croyance.	*Foi.*
Eſt fondée ſur le témoignage des hommes.	A le direct témoignage de DIEU. *Jean, 5. v. 10. & ſuiv.*
Pour la *croyance*, il faut que la raiſon agiſſe.	Pour la *foi* c'eſt l'Eſprit de DIEU, il faut que la raiſon ſe taiſe.
Avec elle le vieil homme tout entier peut ſubſiſter.	La foi l'attaque, le cherche, le combat & le mine enfin, par le progrès.

(1) Pour ne pas interrompre davantage ce qui regarde proprement les différences de la foi & de la croyance, que j'ai déjà aſſez interrompu à l'occaſion des Inſpirés, je renvoie à parler de quelques autres ſectes à l'un des Livres ſuivans.

	Croyance.	*Foi.*
	Circuite, ſans jamais convertir l'homme *foncièrement.*	Fait faire le vrai progrès & avance.
	Eſt un ſens raiſonnable.	Eſt le ſens divin qui fait connoître Jéſus-Chriſt & la *vertu de ſa mort & de ſa réſurrection.*
II. *Cor.* 5. v. 15.		
Rom 12. v. 1—2.	Peut aider l'entendement naturel & en étendre l'objet.	Renouvelle l'entendement & le *transforme.*
I. *Pierre*, 1. v. 4.	Ne rend point l'homme participant de la nature divine.	Lui donne cette heureuſe participation.
I. *Jean*, 2. v. 27.	Eſt aveugle quant à la vraie foi, & eſt même tentée de la révoquer en doute & de taxer d'illuſion ce qu'on en dit, ſur-tout lorſqu'elle n'eſt que pure croyance & n'a pas un mélange de foi, une aurore de foi commençante.	Sait tout ce qu'il faut ſavoir pour le ſalut réellement exécuté au dedans. *Vous avez reçu l'onction du Saint-Eſprit, & ainſi vous connoiſſez toutes choſes.*
	Peut avoir des mélanges de foi, des degrés de foi.	La vraie foi n'a d'autres degrés que les degrés de la foi elle-même. *Quand on* l'a, Jéſus-Chriſt eſt *révélé de foi en foi*, dit l'Apôtre. C'eſt-à-dire, que cette foi s'étend, ſe ſpiritualiſe, s'exalte toujours plus; & comme on verra, pour arriver au plus haut degré, peut paſſer de la foi au Fils, à la foi du Fils.
	Elle peut ſervir d'échelon à la foi. Et alors cette croyance eſt heureuſe; & c'eſt tout ce qui peut lui arriver de plus utile; mais elle eſt dangereuſe, lorſque	La foi ne ſert d'échelon qu'à la foi elle-même; elle conduit à la charité, & cette charité ou pur amour nous conduit à DIEU & nous met en DIEU même.

Croyance.	*Foi.*	
l'orgueil de la raiſon s'en contente, & lorſque ſe ſuffiſant à elle-même, elle eſt ſatisfaite, s'y arrête & ne veut pas pouſſer plus loin.	Rien n'eſt plus formel là-deſſus que la déciſion de l'Apôtre. *Celui qui demeure en charité, demeure en* DIEU, *&* DIEU *en lui*: & que ce que dit le Seigneur lui-même: *Moi & mon Pere nous viendrons faire notre demeure en lui.* Voilà la divine fin, où la vraie foi conduit & où elle ſert de moyen.	I. *Jean*, 4. v. 16. *Jean*, 14. v. 21—23.
La croyance eſt un ſupplément à la raiſon de l'homme.	La foi eſt plus haute que tous les ſupplémens & que toutes les raiſons humaines.	
La croyance doit être *éclairée*, & ſa clarté c'eſt la certitude du fait, mais elle ne s'éleve pas juſqu'à la connoiſſance expérimentale de la vérité interne de la religion vivante dans le Chrétien.	La foi eſt éclairée de plus haut & a cette connoiſſance interne par une réelle expérience.	
Ne peut jamais avoir que la paix du monde, ou tout au plus une paix de raiſon, une paix philoſophique, (qui ne fut jamais la vraie & *divine* paix,) ou enfin une paix commune.	A *la paix de* DIEU *qui ſurpaſſe toute intelligence*, & par conſéquent qui eſt au-deſſus de la raiſon. C'eſt une paix que le Chrétien goûte & dont il jouit perpétuellement, ſans voir rien de diſtinct. C'eſt la *manne cachée* qui le nourrit dans le centre de ſon ame. C'eſt la viande ſubſtantielle, ou plutôt au-deſſus de toute ſubſtance.	*Philip.* 4. v. 7.
N'a que les joies de la nature, ou tout au plus les plaiſirs de l'eſprit propre.	A les joies de la grace & du Saint-Eſprit *qui eſt joie & paix*, même dans la crucifixion & dans la ſouffrance. Ce n'eſt que celui qui a la vraie foi, qui peut ſe vanter humblement de *s'égayer en* DIEU ſeul.	*Rom.* 14. v. 17.

Croyance.

Tout ce qui n'eſt pas *croyance*, ou vraie *foi*, tout ce qui n'eſt pas, ou droite raiſon de l'homme ou vraie lumiere de la grace, eſt *fanatiſme*. La raiſon mêlée où elle ne doit point s'ingérer, c'eſt erreur, c'eſt orgueil, c'eſt *fanatiſme de raiſon*. Prendre pour lumiere de la grace ce qui ne vient point d'elle, c'eſt illuſion, fanatiſme & faux enthouſiaſme. Il eſt des fanatiſmes plus dangereux les uns que les autres; & le plus haut point du danger a lieu, lorſque c'eſt le Diable qui donne une fauſſe lumiere, que l'homme abuſé ou corrompu prend pour vraie.

1. Cor. 4. v. 10.

Ibid. 1. v. 25.

Il peut être des mélanges de fanatiſme & de lumiere. Une humilité ſincere, la démiſſion & la défiance de ſoi-même, l'oraiſon, la parole de DIEU lue ſans orgueil de l'eſprit & avec un cœur ſimple, l'appel à *la loi & au témoignage*; voilà les armes contre ces dangers; voilà le bouclier qui défend la foi pure, contre les attaques de l'ennemi. Qu'on liſe l'admirable morceau du chapitre VI de l'Epître aux Ephéſiens, depuis le verſet 10 juſqu'au 18, on y verra les vraies armes contre toutes les ruſes des

Foi

Il faut encore ajouter ici, quoique je l'aie déja remarqué, qu'à meſure que la grace éleve le Chrétien à une foi toujours plus épurée; la raiſon demeure toujours pour les choſes qui ſont de ſon reſſort, parce que la grace fait des Chrétiens & non pas des fous, de ſages diſciples de Jéſus-Chriſt & non pas des hommes égarés & dans le délire. Et lorſque je dis de ſages diſciples, ce n'eſt pas à la vérité de la ſageſſe humaine & charnelle, mais d'une vraie & ſolide ſageſſe. L'Apôtre diſoit: *Nous ſommes fous pour* DIEU, mais cette *folie-là eſt plus ſage*, dit-il ailleurs, *que toute la ſageſſe des hommes.* Autre eſt la *folie de la croix* & ce qui eſt réputé tel aux yeux des mondains abuſés & aveugles, & autre ce que tout le genre-humain appelle *folie*. Pour celle-ci il faut avoir perdu la raiſon & toute ſuite, il faut avoir le cerveau dérangé; au lieu que pour la folie chrétienne, il ne faut qu'avoir perdu les abus de la raiſon & ſon orgueil, & non la vraie & droite raiſon elle-même; elle ſe conſerve dans le Chrétien qui s'en ſert, pour tout ce qui eſt de ſa ſphere, mais qui l'y contient.

Croyance.

malices ſpirituelles, qui cherchent à ſubſtituer l'illuſion à la vraie & ſolide foi.

Du reſte il eſt un infiniment plus grand nombre de fanatiques de la raiſon, que de fanatiques dans le domaine de la grace. La quantité des premiers eſt innombrable.

Fourmille d'héréſies & ne peut manquer, tant qu'elle n'eſt que croyance, d'y donner; vu que la raiſon commune ne peut pas connoître le vrai dogme ni les vérités divines dans leur enchaînement. C'eſt la croyance qui a fait & propagé toutes les impiétés Ariennes, Sociniennes, &c. C'eſt elle qui a enfanté les nombreuſes erreurs des ſectaires, &c. c'eſt elle qui a fait les héréſiarques, &c.

Foi.

La vraie foi ne peut jamais, ni jeter dans l'héréſie, ni la propager: elle a en ſoi l'infaillible certitude du dogme & la ſuite, la chaîne de toutes les verités ſaintes & de tous les myſteres.

CHAPITRE XV.

Exhortation chrétienne.

EN voilà assez, & plus qu'il n'en faut pour que chacun puisse se reconnoître à l'un de ces deux portraits. Je conjure donc par les entrailles de la charité tous ceux qui, se croyant Chrétiens & qui pourtant ne trouveront en eux que les caracteres de la croyance, de se désabuser; de ne plus se repaître d'illusion, de ne pas prendre enfin l'ombre pour la réalité, & le singe du Chrétien pour le Chrétien lui-même. Je les conjure par tout ce que la vérité unie à la charité a de plus tendre, de ne se croire dans la sûre voie du salut que lorsqu'ils seront dans la *foi*. J'ai-même fait cette équivoque dans ma jeunesse, jusqu'à ce que de plus longues & plus sûres vues m'aient été données d'en-haut. Et l'erreur dont DIEU a daigné me préserver, je voudrois du fond de mon cœur pouvoir concourir par mes veilles, par mes travaux, par quelque chose de bien plus précieux encore, à les en préserver aussi. Je les conjure de ne pas se laisser séduire par de faux Théologiens, & de ne pas courir avec eux à la périlleuse hérésie où ils les entraîneroient par des raisonnemens spécieux. Je les conjure, dis-je, de s'essayer sur le portrait que j'ai fait de la vraie foi seule salutaire, de se regarder dans ce fidelle miroir, & s'ils n'y trouvent pas leur image, de suspecter du moins leur état, non point pour se relâcher & perdre

perdre courage (1), mais au contraire pour mettre tous leurs efforts à y parvenir. Je les conjure, au lieu de rejeter ce qu'ils n'ont pas, au lieu de blaſphémer ce qu'ils ignorent, au lieu de crier au fanatiſme & d'en accuſer ce où il n'y en a pas l'ombre ni la plus petite teinture ; je les conjure, dis-je, d'obtenir cette vive & divine foi, par des vœux continuels, par cette priere, ce cri du cœur qui perce enfin juſqu'au trône & qui en fait deſcendre la céleſte vérité : *Car la foi eſt le don d'un* DIEU qui ne déſire rien plus ardemment que de la donner aux hommes pour qui Jéſus-Chriſt eſt mort, parce qu'il ne déſire rien plus ardemment que de les ſauver. Je les conjure de ſe défier d'eux-mêmes & d'une raiſon qui, ſuperbe & ſatisfaite d'elle-même, refuſe avec orgueil ce qu'elle ne peut atteindre, & que dans ſon dédain elle traite de chimérique. Je les conjure de ne pas l'oppoſer à cette grace qui les entoure, & qui cherche à pénétrer l'intime de leur cœur ; car l'Eſprit de DIEU qui donne la foi, nous environne ; il eſt préſent par-tout ; *il prie pour nous par des ſoupirs*

(1) Par rapport à ceux d'entre les lecteurs qui, ſans trouver en eux abſolument tous les caracteres que j'ai donnés de la *vraie foi*, y trouveront pourtant davantage que ce que j'ai dépeint comme ſimple croyance ; qu'ils ne croient pas pour cela que j'aie manqué l'idée de l'une & de l'autre. Qu'ils ſe rappellent ce que j'ai dit plus haut, qu'il peut y avoir des mélanges ; & par conſéquent, ayant déjà heureuſement une foi commençante, un germe de vraie foi, qu'ils la perfectionnent & l'augmentent en la demandant ſans ceſſe à DIEU ; qu'ils entretiennent cette étincelle du feu ſacré par l'oraiſon ; que leur cœur crie comme les Apôtres : *Seigneur, augmentez-nous la foi!* Alors le germe ſe perfectionnera, & en croiſſant, il ira enfin refluer dans cette charité divine qui eſt la fin de toute foi, & qui un jour la fera *changer en vue*. Fiat.

Rom. 8. *qui ne ſe peuvent exprimer*, nous fortifie *dans nos foibleſſes*; mais il ſe retire gémiſſant & contriſté, lorſque nous lui oppoſons l'obſtination. Le bon, le Apocal. 3. charitable JÉSUS *ſe tient à la porte* de nos cœurs; là, *il frappe*; *entendez ſa voix* & laiſſez-le entrer, ô mes amis! ô mes freres! ô hommes pour qui il eſt mort & qui lui tenez tant au cœur! Ne dites Ibid. pas comme cet inſenſé de l'Apocalypſe: *Je ſuis riche, je ſuis dans l'abondance, je n'ai beſoin de rien. Et tu ne vois pas*, lui dit tendrement le Seigneur, *que tu es pauvre, malheureux, miſérable,* 1. Cor. 13. *aveugle & nu. Eprouvez-vous vous-mêmes*, vous crie v. 5. encore ſon Apôtre, *pour ſavoir ſi vous êtes dans la foi*; & ſi vous n'y êtes pas, laiſſez ce doux Sauveur *oindre vos yeux* de ſon divin *collyre*, en faire tomber les écailles, & bleſſer vos cœurs des fleches de ſon amour. Ecoutez ſon diſcours, ca- Apocal. 3. pable de percer les moelles: *Je te conſeille d'acheter de moi de l'or épuré par le feu, afin que tu deviennes riche, & des vêtemens blancs, afin que tu ſois vêtu, & que la honte de ta nudité ne paroiſſe point, & d'oindre tes yeux de collyre, afin que tu voies.* O cœur ſacré de JÉSUS! donnez-vous au cœur de tous les hommes, transformez-les dans le vôtre, & daignez faire recourber ſur tant d'aveugles le rayon de votre ſainte & éternelle vérité!

LIVRE HUITIEME.

Supplément au Livre de la Foi. De la Foi au Fils ou en Jéſus-Chriſt, *& de la Foi* de Jéſus-Chriſt. *Leur reſſemblance & leur différence. Suites & fruits de la vraie Foi. Que les Eſprits bienheureux ou glorifiés ont peu d'avantages ſur celui qui a la* Foi du Fils. *De l'amour de* DIEU, *&c. &c.*

INTRODUCTION A CE LIVRE.

DANS les deux Livres qui ont traité de la Foi, je n'en ai parlé que relativement à la ſimple perſuaſion ou croyance raiſonnable à l'Evangile, afin de montrer clairement l'extrême différence qui eſt entr'elles, & de diſſiper ainſi une mépriſe auſſi dangereuſe qu'elle eſt preſque univerſellement répandue. Je les ai miſes aux priſes & en oppoſition. A ce moment je me propoſe de mettre en regard la foi avec la foi elle-même, & abandonnant déſormais toute idée de ſimple croyance de raiſon, de donner les diverſes nuances de la foi, de la préſenter ſous ſes différens points de vue; de dire ici ce que je ne pouvois pas dire dans les autres Livres, ſans déranger l'ordre de comparaiſon; de montrer cette divine foi dans ſes degrés, ſes progrès, ſa conſommation; & enfin de faire voir ſurtout en quoi conſiſte cette bienheureuſe conſommation, & en elle-même, & dans ſes effets & ſes ſuites.

montrer les différences, quoique très-claires par elles-mêmes, & très-clairement contenues dans l'Ecriture. Mais qui eſt-ce qui les y voit? Elles ne ſont acceſſibles qu'à l'expérience, qui les y découvre ſeule.

Cependant un paſſage de S. Paul, colludant avec S. Jean, va mettre cette vérité, ces reſſemblances & ces différences au-deſſus de tout doute. Le paſſage que j'ai cité en partie ci-deſſus eſt: *Je vis, mais ce n'eſt plus moi, c'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi; & ce que je vis encore en cette chair, je le vis en la foi du Fils de* DIEU *qui m'a aimé, & qui a donné ſa vie pour moi.* Et encore remarquez, que le commencement du verſet qui précede ces paroles, & qui confirme ma diſtinction, c'eſt ce mot, en effet, très-digne de remarque: *Je ſuis crucifié avec Jéſus-Chriſt.* Donc, S. Paul alors, & quand il s'exprimoit ainſi, portoit les états de Jéſus-Chriſt. Remarquez cet *avec.* Jéſus-Chriſt n'étoit plus ſur la terre; ainſi cette expreſſion emportoit avec Jéſus-Chriſt une union interne, & même une *unité* proportionnelle, ſelon ce que cet adorable Sauveur diſoit lui-même: *Qu'ils ſoient un avec moi, comme toi & moi, ô mon Pere, nous ſommes un.* S. Paul portoit, ſelon le degré & la meſure de ſa vocation, la crucifixion de Jéſus-Chriſt, ainſi qu'il le diſoit ailleurs: *J'acheve ce qui manque à la paſſion de Jéſus-Chriſt.* Ce n'eſt pas qu'il manquât rien à la paſſion & au ſacrifice de Jéſus-Chriſt, conſommé & infiniment parfait en lui-même; mais ce que Notre-Seigneur ne pouvoit pas faire lui-même, & ſans manquer à l'ordre inflexible de ſa juſtice qu'il étoit venu non *anéantir*, mais *accomplir*, & ainſi, ſans contredire au but infiniment ſaint de ſa paſſion & de

Galat. 2. v. 20 & II. *Cor.* 13. v. 5.

Jean, 17. v. 21.

Coloſſ. 1. v. 24.

Matth. 5. v. 17 — 19.

la Juſtice divine, c'eût été de ne pas étendre (en reſſemblance proportionnelle toutefois) ſa paſſion juſqu'à ſes membres ou *ſon corps, qui eſt l'Egliſe*, comme dit le même S. Paul (1). *Epheſ.* 5. *Coloſſ.* 4. v. 24.

(1) Jéſus-Chriſt, tout DIEU qu'il étoit en même temps qu'homme, & quoiqu'infiniment parfait Sacrificateur, par cela même qu'il eſt *Roi de juſtice*, ne pouvoit pas diſpenſer les hommes pour qui il eſt venu mourir, d'être purifiés par ſon Eſprit. Or cette purification eſt douloureuſe à la nature corrompue, & habituellement péchereſſe. Il a ouvert l'ordre & la poſſibilité du ſalut, mais il falloit que la coupe qu'il a avalée paſſât proportionnellement à ſes membres & s'étendit juſqu'à eux. *Il faut d'ailleurs que le péché ſoit puni dans la chair qui l'a produit.* *Iſaïe*, 51. Toute l'Ecriture eſt pleine de cette vérité, & c'eſt ainſi qu'en v. 22 & 23. ce ſouverain Sacrificateur la juſtice s'allie avec la miſéricorde, (ſans que l'une envahiſſe ſur l'autre) en accord & réunion parfaite. Dans le ſacrifice de Jéſus-Chriſt, l'ordre & la poſſibilité du ſalut, impoſſible ſans ce ſacrifice, depuis la chute, a été ouvert à toute la race humaine; mais la juſtice veut que le péché ſoit puni dans l'agent, & cette punition douloureuſe eſt en même temps purgative, ſalutaire & médicinale, à cauſe de la force & valeur de ce ſacrifice qui s'y inſinue, ſans lequel toutes les ſouffrances des hommes n'auroient eu aucun mérite, & n'auroient pu être que des ſouffrances de damnés. Et c'eſt en cela que brille la grande ſageſſe de DIEU, d'avoir allié ces deux choſes, ſans déroger ni à la miſéricorde, ni à cette juſtice inexorable qui attribue *ſuum cuique*, puniſſant & ſauvant, & ne ſauvant point ſans que la juſtice ait ſon cours. Et enfin par la punition même purifiant, & en purifiant rendant capable de l'union avec le VERBE-DIEU, qui eſt ſeul le ſalut & la vie éternelle, le Saint-Eſprit étant le moyen de cette divine alliance. Voilà, je l'atteſte, toute la chaîne de la Religion; ſi vous en manquez ou dénouez un chaînon, vous êtes hors de la vérité, & dans l'héréſie. Je pourrois beaucoup étendre cette note, & donner, de la doctrine que je viens d'y établir en bref, la démonſtration la plus invincible. Allez le moins du monde au-delà ou en deçà de ce que je viens de dire, vous êtes dès ce moment égaré. Les juſtes même de l'ancienne loi n'ont pu être & devenir juſtes que par & à cauſe du ſacrifice de Jéſus-Chriſt vu dans l'avenir, & qui leur valoit ſon Eſprit qui les a fait *juſtes*. Et même ils n'ont pu être littéralement & réellement ſauvés en plénitude, qu'après la mort & le ſacrifice de Jéſus-Chriſt ſur la croix. *Ils ont ſalué les promeſſes de loin.* Qu'on liſe, Hébreux 11. v. 39 & 40. Et ils ont tous paſſé par la croix.

CHAPITRE II.

De la Foi du Fils, *& de ſa vie dans le Chrétien. La* Foi au Fils *différente de la croyance, a la même origine que la Foi du Fils, mais non pas la même perfection.*

SANS m'étendre là-deſſus, ce qui demanderoit une très-longue diſcuſſion, il me ſuffit de dire ici, qu'étant *crucifié avec Jéſus-Chriſt*, l'Apôtre avoit donc Jéſus-Chriſt; mais ce qu'il ajoute va le rendre bien plus indubitable encore, & nous apprendra à diſtinguer parfaitement la *foi au Fils*, & la *foi du Fils*, c'eſt-à-dire, les commencemens de la foi, ſes progrès & ſa perfection, en même temps que l'accord parfait de la conſommation de la foi avec l'être réel de Jéſus Chriſt, dans le Chrétien arrivé à cette conſommation. *Je vis;* Paul vit encore dans ſon corps, & enveloppé des nuages de la mortalité; *mais*, pourtant ajoute-t-il, *ce n'eſt plus moi.* Eh! quoi donc, ô Saint Apôtre! vous vivez, & ce n'eſt pas vous; ſur le fond de qui vivez-vous donc? Pouvez-vous vivre ſans avoir votre vie? Ah! dit-il dans un autre endroit. *C'eſt le myſtere caché dans les ſiecles précédens, & révélé maintenant, ſavoir, Jéſus-Chriſt en nous. C'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi.* Ma propre vie, cette vie infectée & propriétaire que j'ai reçue d'Adam pécheur a été chaſſée, & la vie de Jéſus-Chriſt s'eſt établie ſur les ruines de ma vie propre, que j'ai laiſſé vider, expulſer par l'opération crucifiante de la grace. Et c'eſt ici le myſtere de ces infini-

Coloſſ. 1. v. 27.

ment belles paroles : *Celui qui voudra ſauver* ou retenir *ſa vie*, *la perdra* ; *mais celui qui la perdra pour l'amour de moi*, c'eſt-à-dire, qui aimera mieux ma vie que la ſienne, & voudra laiſſer ſubſtituer & écouler en lui la mienne à ſa place, par l'échange le plus heureux, celui-là *gagnera ſon ame ou ſa vie*, parce que la mienne lui deviendra propre, & que ce gain d'échange par lui-même déciſif, ſera en même-temps le gain de ſa vie & de ſon ame, changeant ainſi une vie corruptible & périſſable en une vie incorruptible & éternelle. *Matth.* 16. v. 25.

Pourſuivons : *Et ce que je vis encore dans la chair, je le vis en la foi du Fils de* DIEU, *qui m'a aimé, &c. &c.* Remarquez bien l'expreſſion en la *foi du Fils*, & non en la *foi au Fils* de DIEU ; & cette différence, en effet très-remarquable, ſe rapporte à tout ce que je viens de dire, & le vérifie. Mais pour s'exprimer nettement, & lever toute équivoque dans cette matiere délicate, & dans cette diſtinction peut-être aſſez peu connue, ces deux points de vue ou aſpects de la foi ont des reſſemblances & des différences qu'il faut marquer, pour une parfaite netteté. La *foi au Fils* & la *foi du Fils* ſont toutes deux une véritable foi, & en un ſens, ſont de même nature ; elles ont la même origine ; ce qu'il faut, dis-je, bien obſerver ici, pour ne pas confondre la foi au Fils avec la *croyance à l'Evangile*, telle que j'ai dépeint cette derniere ; car celle-ci n'a pour origine qu'une raiſon droite, au lieu que la *foi au Fils* a pour ſa ſource unique le Saint-Eſprit, & eſt un pur don de DIEU ; ce qui met entre les deux une différence infinie, lorſqu'elles ne ſont point mélangées l'une de l'autre ; & produiſent des effets totalement différens, comme on l'a vu dans le cours de cet Ouvrage.

Mais oubliant ici ce qui n'eſt que *croyance*, comme n'étant plus mon but dans ce diſcours, je dis donc que la *foi au Fils* & la *foi du Fils* ſont en un ſens de même nature & de même origine, mais n'ont pas une perfection ſemblable, ni la même conſommation & plénitude. Toutes deux ont pour origine le Saint-Eſprit; mais dans l'une on n'a que le don, & dans l'autre on a le donateur lui-même. Pour l'une, il ſuffit que l'Eſprit de DIEU allume un rayon qui, ſurmontant la capacité de la raiſon naturelle, mette celui qui le reçoit, le tranſporte dans le domaine plus haut de la foi; mais cela n'eſt pas encore la *foi du Fils*, il s'en faut bien. Le plus haut point de la premiere, & ſon plus heureux effet, eſt de produire en celui qui l'a une vie *conforme* à la vie de Jéſus-Chriſt; la foi du Fils amene une vie *uniforme*. L'une peut être en *conformité*, l'autre en *uniformité*; l'une n'emporte pas que le Chrétien ſoit abſolument mort à lui-même; & quoiqu'il puiſſe être purifié, il y a encore en lui de la vie d'Adam, qui peut plus ou moins mélanger cette foi avec l'eſprit propre, & quant à la pratique, lui occaſionner par conſéquent des erreurs & des fautes, ſelon les degrés de cette foi; mais la *foi du Fils* plus pure & plus parfaite ne peut avoir lieu que quand l'être propre a cédé la place; & lorſque ce tout-haut & parfait fidelle eſt *mort au péché, au monde & à lui-même. Si un eſt mort pour tous, tous auſſi ſont morts*, ou doivent être morts; c'eſt encore le mot de l'Apôtre.

Rom. 6. v. 4. 5. 6. & II. Cor. 5. v. 14.

Alors qu'arrive-t-il? Tout lecteur inſtruit à l'école de l'Ecriture & de la vérité, doit déjà le comprendre. L'être étant vidé du propre, (quoique la raiſon reſte pour les objets qui ſont de ſon

reſſort ; ce qu'il faut bien diſtinguer & ne pas perdre de vue, ſans quoi l'on donneroit dans un funeſte fanatiſme ;) l'Etre, dis-je, étant vidé du propre, & la place étant nette, ſans obſtacle, & ſans que rien puiſſe réſiſter, car un vraiment mort ne peut faire de réſiſtance, ni le vouloir ; alors le Saint-Eſprit, qui ne manque jamais, par le principe & de ſon infinité & de ſon amour, de remplir les vides où il les trouve, écoule, émane ſur cet être, non plus le rayon ou le don, qui faiſoit la *foi au Fils*, mais le *Fils lui-même*, & l'être de Jéſus-Chriſt ; oui, rien moins que l'être de Jéſus-Chriſt lui-même, à jamais inſéparable de ſon Eſprit, & qui eſt émané, écoulé, ennaturé en plénitude de la capacité du vaſe, dès que ce vaſe, par la mort à lui-même, peut recevoir cette plénitude (1). Voilà la ſainte doctrine de toute

(1) Dans le Chrétien qui doit recevoir Jéſus-Chriſt, & en qui il eſt *révélé*, il ſe fait préciſément la même opération dans ſon genre, qu'à la conception & naiſſance littérale de Notre-Seigneur, & lorſque le VERBE-DIEU voulut s'humaniſer & paroître ſur la terre en homme. C'eſt la même analogie, en gardant les proportions & les différences d'adoption & d'hypoſtaſe. Tout comme Notre-Seigneur fut conçu, prit ſes accroiſſemens & ſa naiſſance, en tant qu'homme, dans le ſein de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Eſprit, qui l'enombra & la féconda : de même, il naît en miniature, inviſiblement, myſtiquement & très-réellement dans le Chrétien, préparé par tous les degrés précurſifs de la foi & par la mort à ſoi-même, préparé, dis-je, à le recevoir. Lorſque ce Chrétien eſt véritablement mort de la *mort myſtique*, alors ſon fond purifié eſt comme une Vierge, un vide de tout être propre, ſur lequel le Saint-Eſprit ne trouvant perſonne qui lui réſiſte & qui lui oppoſe un *obſtacle d'être*, ne manque jamais par ſon amour & par ſa fécondité infinie, de remplir ce vide & d'y ennaturer & écouler l'être même de Jéſus-Chriſt. Le contraire ſeroit impoſſible, car DIEU ne peut manquer par ſon eſſence & ſon immenſité, de remplir tous les vides & d'animer le néant ; & il

l'Ecriture, vue dans ſon admirable liaiſon & le myſtere dont elle ouvre, par le langage le plus uniforme, le plus conſtant & le mieux lié dans ſes parties, dont elle ouvre, dis-je, l'intelligence à l'expérience & à la foi du croyant. Voilà le *nouvel homme créé ſelon* DIEU *en juſtice & en ſainteté*; voilà la perfection de la *nouvelle naiſſance*, & la *ſtature parfaite* de Jéſus-Chriſt; voilà la *par-*

Epheſ. 4. v. 24. *Jean*, 3. v. 3. *Epheſ.* 4. v. 13. I. *Pierre*, I. v. 4.

---

remplit ſelon la capacité ou vaſtitude du vide. Ce vide de ſon être propre dans le Chrétien, cette abſence d'être, opérée par la mort myſtique, eſt en analogie & reſſemblance proportionnelle, avec l'anéantiſſement de la Sainte Vierge qui a été la plus anéantie de toutes les créatures de notre globe. (*Il a regardé la baſſeſſe*, ou anéantiſſement *de ſa ſervante.*) Et c'eſt à cauſe de cet anéantiſſement, ou du plus grand des vides, que le Verbe s'y eſt incarné, car s'il y eût eu une créature plus anéantie encore, le Verbe s'y ſeroit écoulé, & non en elle; mais il ne pouvoit y avoir qu'un Verbe humaniſé ici-bas; c'eſt pourquoi cette Vierge pure a été préparée par un anéantiſſement plus profond que nul autre, & par conſéquent proportionnel à l'être humain de Jéſus-Chriſt: il en eſt de même de l'ennaturation ou écoulement myſtique & réel tout-à-la-fois, de Jéſus-Chriſt en l'homme, dont le fond a été vidé & eſt devenu comme une Vierge pure. Alors, ainſi qu'on verra dans tout ce Livre, c'eſt le Fils lui-même qui vient agir, tout faire & croire en lui. Le Fils devient & la réalité de ſa vie & ſa foi; & l'homme eſt fils par adoption, centralement uni avec le Fils par nature, de qui il eſt émané. Pour le comprendre encore mieux & bien ſaiſir le myſtere de la naiſſance de Jéſus-Chriſt dans l'homme, & ſa *révélation* intérieure, qui eſt encore un plus haut degré & la conſommation de tout; il faut ſe rappeler quelques principes infiniment vrais, répandus dans cet Ouvrage. 1.° Le Verbe, par le principe de ſon immenſité, étant par-tout, eſt dans l'homme & le traverſe; mais dans le méchant, il eſt clos en lui-même, ſans ſe communiquer. 2.° Les cieux ſont par-tout, & en nous & nous traverſent, & nous avons en nous, ſelon les degrés de nos facultés, tous les degrés des cieux. 3.° Le Verbe immenſe étant infiniment fécond, écoule en l'homme, y ennature l'homme divin, du moment que la place eſt vide, comme je l'ai dit. Le Verbe eſt le centre, ou ſuppôt de tous les êtres; or qui laiſſe perdre ſa vie propre,

Luc, II. v. 48.

ticipation à la nature divine; voilà le *revêtement de Jéſus-Chriſt*, après le *dépouillement du vieil homme;* voilà non plus la *conformité* (qui ſuppoſe encore un entre-deux, un attouchement de l'un à l'autre, mais non pas une poſſeſſion réelle, intérieure & centrale), mais l'uniformité : *Qu'ils ſoient un avec nous, comme toi & moi, ô mon Pere; nous ſommes Un.* Voilà..... Mais j'irois ſans fin à

Rom. 6. v. 4. I. *Pierre*, 1, 1, 2, 3.

---

gagne infailliblement celle de Jéſus-Chriſt, ou la miniature de l'Elohim, homme écoulé par le VERBE-DIEU infini, ſelon la capacité du vaſe. Alors s'exécute en lui & ſur ſon fond, le mot de l'Apôtre, *Jéſus-Chriſt en nous*, ce qui étoit le myſtere caché & révélé maintenant. Alors le *Royaume de* DIEU eſt en l'homme, puiſque le Roi y eſt & y exerce ſon empire; alors la *Sainte Cité eſt deſcendue du Ciel* (du centre ou fond premier, en l'homme) *de devers* DIEU qui en l'homme encore, eſt le centre infini; comme elle deſcendra littéralement, en grand & viſiblement à la fin du monde (& même *auparavant du moins en partie.* . . . .) Mais quand le VERBE-DIEU veut paroître lui-même en l'homme & y émaner le petit Elohim, pour faire une nature *participante à la Divine*; il ſe fait précéder du feu purifiant qui acheve de conſumer tout, afin qu'il ſoit tout ſeul, (*Pſ.* 50. v. 1.—6. & *Pſ.* 18., & une infinité d'endroits de l'Ecriture). O bonté ! ô richeſſes jetées en l'homme par le Verbe ! qui eſt-ce qui vous connoît, qui eſt-ce qui vous expérimente & vous reçoit? Mais, ô Verbe que j'adore, vous ſavez que je ne ments point, & cela me ſuffit. Et vous, pour le bonheur deſquels j'écris; penſez-y ſans ceſſe, vous portez en vous-mêmes l'autel, le ſacrificateur & la victime.

L'autel eſt votre cœur; la victime, votre propriété ou le vieil Adam; le ſacrificateur. . . . . ô mon DIEU ! c'eſt vous-même. Dans le commencement de la route vous êtes le prêtre ſelon l'ordre de Melchiſédec, qui immolez notre nature perverſe, mais ſur laquelle vous jetez l'aſperſion de vos mérites, pour qu'un encens de bonne odeur s'éleve en votre divine préſence. A la fin de la route la victime humaine eſt diſparue; & dans cette ame régénérée, vous vous cachez vous-même, pour être encore cette même victime ſacrifiée ſur le calvaire, en perpétuant cet holocauſte éternel, ce culte de ſacrifice & de croix décrété dans l'immenſité de votre miſéricorde, pour ſatisfaire à l'immenſité de votre juſtice. . . . .

citer les paſſages colludans, & tous confirmant cette immuable vérité.

On comprend maintenant avec la derniere facilité que ce n'eſt plus Paul (l'homme) qui vit, mais il a la vie même de Jéſus-Chriſt ſubſtituée à la ſienne, & rempliſſant la place que cette vie propre lui a abandonnée: *C'eſt Jéſus-Chriſt qui vit en moi.* Le monde n'en connoît rien; cela a lieu dans l'intérieur, & par conſéquent eſt inacceſſible à ſa raiſon & à ſa vue. Tout ſe paſſe dans le ſecret, excepté ce qui peut rayonner au-dehors de cette vie du Fils dans l'homme, & même ce rayon n'eſt pas fait pour être vu du monde qui, dans ſon horrible aveuglement toujours oppoſé à l'Eſprit de DIEU, qu'il ne connoît ni *ne peut recevoir*, prendroit pour inſenſés de tels hommes qui, jouiſſant infiniment au dedans, dédaignent les viles jouiſſances de la terre, menent une vie qui, pour être directement oppoſée à celle des mondains, excite leur mépris ou leur haine; & qui, ne ſe laiſſant point entraîner avec eux à la figure du monde, & à une *même diſſolution*, ſont ſouvent les objets de leur cruauté & de leurs perſécutions; & même cela eſt en quelque façon inévitable, puiſqu'ils doivent porter les états de Jéſus-Chriſt mépriſé, rejeté, crucifié par le monde, dont l'eſprit eſt en perpétuelle oppoſition & inimitié contre le ſien.

Jean, 14. v. 17.

CHAPITRE III.

Jéſus-Chriſt devenu vie du Chrétien, eſt par-là même ſon action, ſon opérer, ſa force, il pâtit, & fait tout en lui. Et ce Chrétien évite la mort ſeconde.

ALLONS plus loin. Non-ſeulement Jéſus-Chriſt vit en Paul (l'homme renouvelé), mais s'il y vit; il eſt inévitable & d'une conſéquence infaillible, que ce qui s'opere en cet homme, s'y opere par Jéſus-Chriſt devenu ſa vie; car il n'eſt point d'action ſans vie, ni de vie ſans action; & l'action ou l'opérer ſuit la nature de la vie & de l'être qui en eſt la ſource; tout comme un arbre produit le fruit analogue ou en rapport avec ſa ſéve. Donc c'eſt Jéſus-Chriſt lui-même qui, en cet homme, quoiqu'encore en ſon corps ou en ſa chair mortelle, (*ce que je vis encore en cette chair*) qui, dis-je, eſt le principe intérieur, inviſible, vivifiant de ſes actions internes & externes. C'eſt lui qui eſt devenu ſa force vraie & divine, après qu'il a perdu & abandonné ſa propre force qui n'étoit que foibleſſe ou même une force péchereſſe & déſordonnée. C'eſt le mot très-profond du Roi-Prophete s'écriant à la vue de ce bonheur au-deſſus de tout bonheur: *O que bienheureux eſt l'homme dont la force eſt en toi!* Et dans le ſaint homme Job, (car je ſuis bien aiſe de faire voir au lecteur, chemin faiſant, l'accord parfait entre Jéſus-Chriſt promis ou donné, entre le vieux & le nouveau Teſtament,) dans le ſaint homme Job, par une figure divinement ſublime encore: *Le Tout-*

Pſ. 84 *v.* 6.

Job. 22. *v.* 25.

puiſſant ſera ton or & l'argent de tes forces. Ici l'or déſigne la charité, & l'argent la foi; & toutes les deux ſont abſolument inſéparables de l'Etre de Jéſus-Chriſt écoulé, ennaturé dans le Chrétien ou dans l'homme préalablement mort à lui-même.

Ainſi, c'eſt Jéſus-Chriſt lui-même & ſon Eſprit à jamais inſéparables, qui ſont le reſſort de cet homme trop heureux, mort & vivant; mort à la fauſſe vie, vivant à la vie divine ſur laquelle la *mort ſeconde* n'a plus de priſe, pour qui la mort corporelle & littérale, lorſqu'elle s'opere, n'eſt plus que la dépouille de la vile peau de la nymphe, portant dès-lors, ſans entraves, ſon vol heureux, délibéré, hardi dans les cieux, ſelon ce qui eſt dit:

Apoc. 14. v. 13. *Bienheureux ſont les morts qui meurent au Seigneur.* Paſſage admirable, & toutefois qui ſembleroit, aux yeux des aveugles, renfermer une contradiction; car s'ils ſont déjà *morts*, comment peuvent-ils mourir? Une action, ou paſſiveté de cette nature, faite ou arrivée une fois, ne peut pas ſe réitérer; mais le myſtere eſt clair, ou plutôt ce n'en eſt pas un. Le plus léger commentaire, un mot va l'éclaircir: *Bienheureux ſont les morts* à eux-mêmes, qui meurent de la mort corporelle ou littérale; voilà le vrai ſens.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Que ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie & reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, n'a pas comme lui l'union hypoſtatique, & à parler rigoureuſement, n'eſt pas impeccable, & même que ſa vie eſt encore ſujette au combat durant qu'il eſt en ce monde.

QUE ſi c'eſt Jéſus-Chriſt qui *vit* en cet homme, il ſuit inévitablement que tout en cet homme s'opere par Jéſus-Chriſt, qui étant devenu ſa vie, eſt par conſéquent ſon opérer; jouit, pâtit, eſt crucifié, &c.; que ſes états ſont les états mêmes de Jéſus-Chriſt, exécutés en cet homme, après la mort à lui-même reſſuſcité Jéſus-Chriſt, parce que cette mort à lui-même ayant été une *imitation* de celle de Jéſus-Chriſt, dit S. Paul, ſa réſurrection eſt & reſſemble (proportionnellement) à celle de Jéſus-Chriſt, dont tous les myſteres ſont accomplis en cet homme. Donc encore c'eſt cet adorable Sauveur lui-même qui eſt le vrai *ſuppôt* de ſa vie, ſa ſource, ſon fond; il vit ſur le fond de Jéſus-Chriſt, avec cette ſeule différence avec lui, qui, quoique en un ſens infinie, eſt pourtant dans ſon degré & proportionnellement, une parfaite copie, peinture & imitation de Jéſus-Chriſt; je veux dire que cet homme reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, ou reſſuſcité Jéſus-Chriſt, n'a pas l'union hypoſtatique avec la Divinité, dans le tout-haut degré, ou plutôt ſans degré, telle qu'elle a été en ce VERBE-DIEU & homme lui-même. Et quoique Paul reſſuſcité, ou cet homme renouvelé &

admis déjà ici-bas en la vie divine, ſoit dans l'*unité*, ſelon le paſſage que j'ai cité plus haut; tant qu'il eſt en ce monde & enveloppé encore dans les ombres de la mortalité naturelle, lié aux chaînes de ſon corps, il n'a pas ce privilége au-deſſus de tout privilége, ce privilége unique, qui étoit réſervé au ſeul vrai Fils de DIEU par nature, d'être abſolument impeccable, & d'avoir cette unité abſolument imperdable (1); tellement que quoique cela ſoit preſque impoſſible, il pourroit encore lui arriver de faire des fautes, des chutes même, qui lui feroient perdre cette unité; & il n'eſt jamais parfaitement sûr de n'en plus faire qu'à la mort naturelle, qui fixe ſon état en clou rivé & le rend alors immuable & inaltérable: *Car où un arbre tombe, il y demeure.* Et tandis qu'il eſt dans cette tente d'argile, il y a toujours lieu en lui, plus ou moins, au combat, à cauſe des entraînemens du corps & de l'aſcendant des objets extérieurs; c'eſt pourquoi S. Paul dit: *Qu'il faut opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement*, & encore après avoir eu long-temps en ſoi la vie de Jéſus-Chriſt, il dit proche de ſa fin: *J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi; quant au reſte, la couronne de Jéſus-Chriſt m'eſt* par conſéquent *réſervée*, &c. En effet, ſi les Anges céleſtes qui ont reçu de ſi divins dons & une exiſtence ſi ſublime & ſi noble, ont pu tomber & décheoir, combien ſera-t-il poſſible, à parler proprement & diſtinctement, que l'homme, né d'abord en péché originel, quoique reſſuſcité enſuite en *nouveauté de vie*, le puiſſe, & qu'il ne ſoit, pour ainſi dire, pas un moment où il ſoit parfai-

Philip. 2. v. 12.

II. *Tim.* 4. v. 7—8.

(1) On en verra les raiſons plus bas.

tement assuré de ne pas s'écarter ? C'est pourquoi le même S. Paul disoit, en gémissant & sentant le poids de son corps : *Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Rom. 7. v. 24.

Pour expliquer mieux ceci, qui est assez difficile à entendre, & où il paroîtroit de la contradiction, même à des yeux assez clair-voyans, mais qui n'auroient pas encore ces expériences, j'ajoute : 1.° Qu'il étoit convenable & même absolument nécessaire dans l'ordre de la religion & des choses divines, qu'il y eût une différence essentielle entre le Fils *par nature*, comme je l'ai dit, & le Fils *par adoption ;* entre celui dont la conception étoit absolument pure & immaculée, & ceux qui ont d'abord été *formés en iniquité & échauffés ou fomentés en péché* ; entre le Saint des Saints, dont l'humanité descendoit en droite ligne par l'Adam supérieur ou céleste du pur VERBE-DIEU Infini (1), entre celui dont le corps même étoit Ps. 51.

(1) Je saisis ici, à l'occasion de ce mot, celle de répéter & donner un éclaircissement sur ce que j'ai dit dans cet Ouvrage, touchant les morphismes supérieurs contenus dans le VERBE-DIEU infini, immense, DIEU de DIEU, seul & à jamais unique Fils de la Trinité interne, infinie, & à jamais encore & éternellement inséparable d'elle ; car il ne peut pas y avoir deux Fils ; par tout & en tout ce VERBE-DIEU est le *Fils unique* du Pere, & il est, lui Verbe, le Pere de l'Univers qu'il a créé par l'Esprit infini, car toute la Très-Sainte-Trinité s'y est employée par le Fils unique, pour qui sait l'entendre. Qu'on fasse une extrême attention à ce que je viens de dire & à ce que je vais encore énoncer, afin de lever une équivoque qui pourroit être infiniment dangereuse. Ces morphismes supérieurs qui sont contenus dans le Verbe Fils unique, y sont en lui sans bornes & d'une maniere incompréhensible ; car il ne peut y avoir dans ce Verbe Infini rien de borné ; mais ils sortent de lui en distinction. Il est incréé, & il les a émanés & écoulés ; il est original, Fils Infini de l'Infini interne, & il est leur origine. Ils sont les modeles qu'il vouloit créer, à l'extra, & que sa sagesse originale in-

abſolument *ſaint*, *innocent & ſans taches*, & des corps plus ou moins groſſiers & ſouillés comme les nôtres; enfin, entre celui qui étoit venu expier les péchés du genre-humain, comme infiniment ſaint & adorable Sacrificateur, & tous ceux pour qui, & en faveur de qui il étoit venu les expier. Et de combien de traits ne pourrois-je pas groſſir ces antitheſes, & l'expoſition de cette différence ?

---

créée a tirés de ſon intelligence infinie pour créer l'Univers. Ils ſont tous contenus en lui incompréhenſiblement; mais aucun d'eux, en tant que diſtinct, n'eſt lui tout entier, quoiqu'inſéparablement unis à lui : c'eſt le plus grand des myſteres & la plus divine vérité. Et c'eſt ainſi qu'il faut & qu'on doit interpréter les mots de David : *L'a-t-on regardé, on en eſt tout illuminé, & leurs faces ne ſont point confuſes*; & le mot de S. Paul : *Car encore qu'il y en ait qui ſoient appelés Dieux, ſoit au ciel, ſoit en la terre, (comme il y a en effet pluſieurs Dieux & pluſieurs Seigneurs) nous n'avons pourtant qu'un ſeul* DIEU, *qui eſt le Pere duquel ſont toutes choſes, & nous en lui; & un ſeul Seigneur, Jéſus-Chriſt, par-lequel ſont toutes choſes, & nous en lui.* Ainſi, ce que l'Ecriture ſainte appelle les *Elohims*, dans un ſens ſupérieur aux Anges, mais inférieur à ce mot appliqué à la Trinité infinie, inſéparable du VERBE-DIEU, ſeul Fils; ces Elohims ſont les morphiſmes ou modeles que la ſageſſe de ce Verbe unique & infiniment adorable a tirés de ſon intelligence pour les ennaturer & en faire des ordres ſupérieurs aux deſcendances des créations. Le Verbe infini, leur Pere, vit *dans* l'inſtant (ſimple & UN) & il les émane par le principe de ſa fécondité *dans* l'inſtant, & les ordres inférieurs ſont ou *émanés dès* l'inſtant ou *créés*. Qu'on obſerve bien ces deux mots & leur différence, *dans* l'inſtant ou *dès* l'inſtant. Ainſi ces Elohims *ſont des Dieux, &c. &c.* & la ſuite, comme dit S. Paul. Ce ſont les *faces* que ce VERBE-DIEU infini, unique, montre au monde, comme dit David, qui ſortant en diſtinction & n'étant pas l'Infini pur & abſolu, quoiqu'en étant inſéparables & y rentrant, (le Verbe étant leur ſuppôt) ces faces ſont diſtinctes & *ne ſont point confuſes*. Ils ſont encore les noms que le Verbe Fils unique a pris pour révéler à l'Univers intelligent, ce qu'il a voulu de ſon être infini & en lui-même incompréhenſible; enfin, ils ſont *cette parenté nommée dans les cieux & ſur la terre*,

Pſ. 34. v. 6.
I. Cor. 8. v. 5 & 6.

2.° Dans le paſſage cité plus haut, où S. Paul quoique reſſuſcité, & mis depuis long-temps en nouveauté de vie, exprime pourtant ſes combats juſqu'à la fin, on voit & on doit conclure que la vie même du Chrétien en qui *vit* Jéſus-Chriſt, n'eſt pas pour cela exempte de combats. Que s'il y a des combats, il faut de néceſſité qu'il y ait des tentations & des épreuves. Et jamais le Chrétien n'en eſt abſolument exempt, parce, comme

---

vue dans un ſens infiniment ſupérieur aux ordres d'Anges qui ſont auſſi cette parenté en deſcendance. Il n'y a point de ſaut dans l'Univers & dans les créations qui ſont au-deſſous du VERBE-DIEU, ſeul Infini. *Epheſ.* 3. v. 15.

Je répete ici cette remarque, afin d'écarter toute idée de Polythéiſme, que mon ame a ſouverainement en horreur; car c'eſt préciſément cette idée des Elohims (très-vraie lorſqu'on l'entend bien), que le Diable a barbouillée & infectée de ſes horribles menſonges, parmi les Païens, qui ſe ſont fait des millions de Dieux, tous faux, tous inventés, tous idoles, tous démons (le Diable ſe faiſant adorer ſous ces noms fictices): *Les Dieux des nations ne ſont que des démons*, &c. Je fais encore cette remarque, dans la crainte que parmi cette foule d'Illuminés qui s'élevent de toutes parts, il n'y en ait d'étourdis, qui prétendant donner des théoſophies, ne donnent dans des erreurs infiniment dangereuſes à l'occaſion de ces Elohims, & ne ſachent pas allier cette théorie divinement belle & inſtructive, avec l'infaillible & éternelle Unité abſolue du VERBE-DIEU Fils uniquement né de la Trinité infinie, en qui il eſt contenu, & infini comme elle. Voilà ma déclaration authentique devant ce même Verbe UN, que j'adore, & ſi quelqu'un tournoit à un ſens différent ce que j'ai dit des Elohims dans cet Ouvrage, je le déſavoue en ſa Sainte préſence; & d'ailleurs, je me lave les mains, ſi quelque prétendu Théoſophe, ayant des lumieres ſur ces Elohims, s'aviſoit d'en écrire mal-adroitement & en y mêlant l'erreur, pour ne pas ſavoir allier cette belle théorie avec l'abſolue & éternelle unité du Verbe infini. Quoique l'eſprit & les idées de cette note ſe trouvent ſous d'autres termes, au dernier chapitre du premier volume, j'ai cru à propos, vu l'importance du ſujet, & même néceſſaire de les rappeler ici, ſans craindre une ſorte de répétition. Ceux qui ne ſont que Théoſophes ont tous des erreurs.] Swedemborg en eſt un exemple. *Pſ.* 96. v. 5.

on verra bientôt, qu'il eſt néceſſaire & très-convenable qu'il donne des preuves de ſa fidélité, ſoit pour augmenter ſes couronnes, ſoit afin qu'il rempliſſe ainſi le but pour lequel l'Etre de Jéſus-Chriſt a été mis en lui. Or la fidélité ne peut ſe montrer que dans le cas d'épreuves, de tentation, dans les cas de contrariété, où le choix eſt poſſible. Ainſi ſa vie, quoique reſſuſcitée, eſt encore, plus ou moins une vie d'épreuves & de combats. Et quoiqu'en cet homme la victoire ſoit très-aiſée, il ſuffit que la défaite ne ſoit pas impoſſible pour établir ce que je dis.

CHAPITRE V.

Néceſſité de l'épreuve dans ce Chrétien, quoique mis en nouveauté de vie, prouvée par pluſieurs raiſons. But de la ſageſſe de DIEU *dans ces épreuves auxquelles le Chrétien eſt appliqué.*

MAIS voici le myſtere dont l'explication va en même temps démontrer la parfaite compatibilité entre la vie divine de Jéſus-Chriſt dans l'homme & l'épreuve; & par l'épreuve la poſſibilité de la chute, ou, pour parler exactement & proprement, la non-impoſſibilité de la chute; & encore qui démontrera que cet homme reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, doit porter les états mêmes de Jéſus-Chriſt. Ceci a un rapport proportionnellement parfait à la tentation qu'a ſubie & a dû infailliblement ſubir Notre-Seigneur. Satan avoit vaincu le premier homme, & par cette victoire avoit ouvert l'ordre de la déſunion d'avec

DIEU & de la réprobation, à la race humaine. Il a fallu qu'en contraſte le ſecond Adam vainquît l'ennemi; & pour le vaincre, il falloit le combat & le choc, & par conſéquent la tentation & l'épreuve, pour, par cette tentation même, remporter la victoire qui préparoit à la race humaine la poſſibilité du retour & de l'adoption, à jamais impoſſible ſans cette victoire. Mais, pour le dire en paſſant, la tentation qu'a ſubie cet adorable Chef n'étoit, pour ainſi dire, que ſuperficielle, vu que le péché ne pouvoit pas l'entamer. Il pouvoit faire tous les eſſais du contact, mais il ne pouvoit jamais entrer en ſon Etre; l'union hypoſtatique lui donnant l'impeccabilité, & cette impeccabilité fonciere & centrale lui ſervant d'éternelle égide contre toutes les ruſes & *les traits enflammés* de Satan.

Comme on voit dans la Nature les vagues d'une mer mutinée ſe jeter en fureur contre un inébranlable rocher, & ne remporter de ſes vains efforts que ſon orgueil briſé & une honteuſe retraite; tel ne pouvoit manquer d'être l'ennemi aux priſes avec le Saint des Saints.

Mais l'homme, quoique reſſuſcité, mais l'homme *revêtu de Jéſus-Chriſt*, quoique poſſédant en ſoi l'Etre ſaint de Jéſus-Chriſt, doit être ici conſidéré ſous un double point de vue; l'un de reſſemblance (proportionnelle) avec le Saint des Saints, & l'autre, je l'ai déjà inſinué, de la différence eſſentielle & très-marquée entre le *Verbe fait chair*, indiſſolublement, inſéparablement uni avec ſa Divinité, & l'homme en qui il a daigné écouler le don de lui-même; entre l'adoption, ai-je dit, & l'hypoſtaſe; entre un corps parfaitement ſaint qui ſervoit d'enveloppe à la Divi-

nité, & un tronc né en quelque ſorte bâtard; un corps infiniment éloigné de la pureté originelle que l'HOMME-DIEU tiroit de ſa naiſſance, non de l'homme, mais du Saint-Eſprit même. Et pour appliquer à notre ſujet cette sûre & divine théorie, il eſt très-facile de concevoir : 1.° Que l'homme renouvelé, régénéré ou reſſuſcité en Jéſus-Chriſt, doit infailliblement ſubir ces deux états, ou du moins l'un des deux, ſelon le point de la nouveauté de vie dans laquelle il eſt mis; ou bien il porte les *états de Jéſus-Chriſt*, ce qui eſt une *conformité* avec ſa vie, & c'eſt le plus bas degré de la vraie régénération; ou bien c'eſt Jéſus-Chriſt lui-même qui vient en cet homme, porter ſes propres états, & c'eſt là *l'uniformité* & le plus haut degré de la nouvelle vie : *Qu'ils ſoient un comme nous ſommes un*, ainſi qu'on l'a vu plus haut.

Jean, 17. v. 21.

Or dans ces deux cas qui renferment toutes les nuances, tous les degrés, & tout ce qu'il eſt poſſible d'aſſigner à la nouvelle naiſſance, il eſt inévitable que, ſoit qu'il porte Jéſus-Chriſt dans ſes états, ou que ce ſoit Jéſus-Chriſt lui-même qui les porte en l'homme; comme l'un des états de Jéſus-Chriſt a été la tentation de l'ennemi, qui par la plus admirable diſpoſition divine, a oſé s'en prendre à lui, pour être vaincu lui-même par ſes propres eſſais de le vaincre. Il eſt clair, dis-je, qu'en celui qui eſt dans l'un des deux cas que je viens de citer, il eſt de toute néceſſité que cette tentation ſe répete. Tel chef, tel membre; tel tronc, telle branche : ſans cette tentation ou épreuve, ni il ne porteroit les états de Jéſus-Chriſt, ni encore moins, Jéſus-Chriſt ne porteroit en lui ſes propres états. Cet état de

tentation & d'épreuve lui manqueroit, & par-là même il lui manqueroit l'un des grands buts de la Sageſſe divine & la vraie fin de la réſurrection de Jéſus-Chriſt en cet homme renouvelé; toute la chaîne ſeroit rompue; point de vraie liaiſon entre les moyens & la fin. Jéſus-Chriſt reſſuſcite l'homme, ou plutôt s'émane dans l'homme, pour y produire & effectuer l'extenſion de ſes états; & comme il faut l'occaſion pour que ce but ſe réaliſe, s'il n'y avoit pas pour cet homme la tentation & l'épreuve, jamais ce but ne pourroit s'obtenir. C'eſt en vain que Jéſus-Chriſt ſeroit très-réellement, quoiqu'en même temps myſtiquement & inviſiblement reſſuſcité en cet homme: cette ſéve divine ne produiroit pas ſes boutons, & encore moins ſon fruit; & la gloire qu'un DIEU infiniment ſage prétend tirer de cette réſurrection, tout à la fois très-réelle & myſtique, ne pourroit jamais reſſortir de cette réſurrection, opérée toutefois dans cette intention & dans ce but. Car c'eſt la gloire du VERBE d'avoir la victoire dans ſes membres, contre l'ennemi, ſous ſes étendards, après l'avoir vaincu lui-même.

CHAPITRE VI.

Bonheur de la victoire dans ce Chrétien ſupérieur à la tentation & vainqueur dans l'épreuve. Il donne à Dieu la vraie gloire, & eſt un exemple pour le monde qui n'en profite pas.

VOILA donc l'épreuve inévitable dans le reſſuſcité en nouveauté de vie, & par cela même qu'il eſt reſſuſcité. J'oſe dire, en la ſainte préſence de DIEU, que c'eſt là le langage conſtant, uniforme, très-clair & toujours d'accord avec lui-même, de toute l'Ecriture, & la divine chaîne qu'elle préſente à cet égard. J'oſe même ajouter, chemin faiſant, que ce n'eſt qu'à ſes favoris, à ſes plus chers enfans, que DIEU & ſa divine Providence préſentent le plus grand nombre d'épreuves, par deux grandes raiſons : 1.° Parce que ces épreuves augmentent les fleurons de leur couronne, ou plutôt de la couronne de Jéſus-Chriſt vainqueur par eux & en eux, & tout en les aſſociant à ſes triomphes il leur prépare une couronne, faiſant une partie, un joyau, une perle de ſon univerſelle & céleſte couronne, qui ayant ſa baſe en lui-même, & une baſe immuable, voit de ſurcroît poſer ſur cette baſe, toutes les victoires qu'il vient remporter lui-même dans ſes membres & par ſes membres. C'eſt ainſi que toutes les vertus divines, dans le reſſuſcité, ſe développent, ſe montrent, s'étendent, brillent dans l'épreuve, ce qu'elles ne pourroient faire ſans cette occaſion qui leur en offre l'exercice heu-

reux; & ainſi la vie du chef Eternel Jéſus-Chriſt, ſe répete dans ſes membres & jette la plus belle clarté dans ceux qui ſont les plus fidelles; l'amour des ennemis s'exerce dans la perſécution, & ſans elle point d'exercice de cette belle vertu; la fuite d'un monde criminel & vain donne une vraie gloire à DIEU dans ce cœur uni à lui & mépriſant ce monde qui ſe glorifie & ſe couronne de ſes propres mains, au lieu de glorifier DIEU, & qui met en ſoi ſa propre idole à la place du vrai DIEU; cette fuite, dis-je, dans le régénéré donne à DIEU la vraie gloire, par la très-juſte & abſolue préférence qu'il lui donne dans ſon cœur & en même temps par l'exemple qu'il offre aux mondains dont tous les ſentimens ſont hors de l'ordre, & qui ne ſavent pas en profiter; exemple qui ſert de contre-poids au ſcandale de leur idolâtrie & préſente le divin culte intérieur en oppoſition à ce faux culte extérieur & intérieur; oppoſe enfin un ſpectacle ſaint, au ſcandaleux ſpectacle de la figure du monde. Il en eſt ainſi de toutes les vertus, fruits de la vraie régénération, & je ne finirois pas à les recenſer. Mais le monde qui veut périr, au lieu de mettre à profit ces très-rares & ſaints exemples qui *brillent comme des flambeaux parmi la génération perverſe & tortueuſe*, ne cherche qu'à les éteindre au lieu de marcher à leur clarté, & ils ne ſont guere que les objets de ſa dériſion, de ſes traits envenimés, & parce que leur conduite chrétienne condamne hautement la mondanité, ils deviennent les objets de ſa perſécution & de ſa haine.

Philip. 2. v. 15.

CHAPITRE VII.

Confirmation. Dieu ne peut ſe plaire qu'en ſon Fils, & ainſi il ne met ſes complaiſances qu'en celui où il trouve les traits & la reſſemblance avec ſon Fils; & il les y met proportionnellement à ces traits. Vertus divines & vertus fauſſes diſtinguées.

ET c'eſt ainſi que s'exécute encore en eux l'imitation de leur Chef immortel, mépriſé, bafoué, moqué, rejeté des hommes pour qui il venoit mourir, & mort même pour ſes perſécuteurs & pour ſes bourreaux. Car il faut tenir pour le plus inconteſtable principe, que DIEU ne peut ſe plaire qu'en ſon Fils : *C'eſt ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaiſances.* Par conſéquent, l'homme ne peut être regardé favorablement de DIEU qu'en Jéſus-Chriſt, ni DIEU jeter un ſeul regard de faveur véritable que ſur ce qui reſſemble (proportionnellement) à ſon Fils, & que ſur les traits où il voit quelque image, quelque reſſemblance avec ce divin Prototype & cet infiniment adorable modele; parce que, entre mille raiſons, rien ne peut être admis en DIEU, refluer en DIEU comme fin bienheureuſe de tous les êtres, que ce qui reſſemble à ſon Fils unique deſcendu en droite ligne & ſans interruption de l'Infini en qui il a ſa racine & ſa tranſcendamment éternelle origine (1). Pour être vrai-

Matth. 3. v. 17. & *Pſ.* 2. v. 7.

(1) Quoique par toutes les vérités répandues en un très-grand nombre d'endroits de cet Ouvrage, on ait pu voir plus clair que le jour que le DIEU-homme ou le Verbe *manifeſté*

ment le favori de DIEU, il faut donc avoir Jéſus-Chriſt, il faut poſſéder Jéſus-Chriſt, il faut avoir les traits de Jéſus-Chriſt, il faut que l'image de Jéſus-Chriſt & ſa réalité ſoit rétablie ſur les ruines de l'horrible image du vieil homme & du péché, Et non-ſeulement cela eſt de la plus infaillible vérité; il faut encore inévitablement que cet Etre ſaint mis en l'homme n'y ſoit pas inutilement, mais comme un arbre iſſu de la divine

---

en chair eſt inſéparablement & d'une hypoſtaſe abſolue & indélébile, uni à l'Infini, de même que le *comment* de cette union imperdable; j'en dirai encore ici deux mots, pour montrer nettement la chaîne qui unit non-ſeulement les deux natures, mais de plus la ſainte humanité avec l'Infini pur & tranſcendamment tel. L'Homme Jéſus-Chriſt eſt inſéparablement uni avec l'Elohim ou Adam ſupérieur dont il porte l'image & de qui il deſcend en droite ligne. Or l'Elohim ou Adam ſupérieur eſt abſolument & inſéparablement uni avec le Verbe de qui il émane comme tous les Elohims qui ſont UN ſeul en lui, & Un les uns avec les autres, quoique leurs ſorties pour la perfection de l'Univers aient quelques variétés; variété dans l'unité, c'eſt la perfection. Avant d'aller plus loin, je remarque que l'Elohim ou Adam ſupérieur dont l'humanité ſainte de Jéſus-Chriſt eſt iſſue & dont elle porte l'image eſt celui que ce Sauveur appeloit *le Pere* & *ſon Pere*: *Mon Pere*, le *Pere dont je ſuis iſſu*, &c. Or comme l'Elohim ou Adam céleſte eſt ainſi que tous les Elohims inſéparablement uni au Verbe Infini émanant éternellement en-dehors de l'Infini & y rentrant, & qu'ainſi le Verbe émanant étant éternellement l'Infini dont il ne peut être ſéparé, il s'enſuit que par une chaîne liée, graduelle, infaillible & non-interrompue (le contraire impliquant contradiction), l'humanité même de Jéſus-Chriſt eſt inſéparablement unie avec l'Infini pur. Les degrés ſans degrés étant l'Homme, l'Adam céleſte, le Verbe émanant & l'Infini. Et remarquez encore que l'Eloha Adam ſupérieur eſt par l'union centrale dans le Verbe qui réunit tout, eſt, dis-je, en même temps tous les Elohims; ainſi dans ce ſens & tous les ſens, il ne peut y avoir qu'un Fils dans tout l'Univers; c'eſt, comme dit S. Paul: *Pluſieurs Dieux & un ſeul Dieu & Seigneur.* DIEU l'Infini, centre de tous les êtres rattirant à lui tout ce qui en ſort pur avec une force infinie. Voilà ce que je viens d'écrire en la très-ſainte & re-

I. *Cor.* 8. v. 5 & 6.

ſéve, qu'il porte au-dehors, qu'il pouſſe ſes rameaux, ſes branches & ſon fruit; & ce fruit, ce ſont les divines vertus; & ces divines vertus, comme on a vu, ne peuvent être exercées que dans la tentation & dans l'épreuve; car il faut infiniment diſtinguer ici les vraies, ſaintes, pures & réelles vertus qui partent de la ſéve Jéſus-Chriſt, de ces vertus effleurées & fauſſes, de ces apparences de vertus des mondains, infectées du

---

doutable préſence de mon DIEU & que j'atteſte vrai à tout l'Univers, & abſolument fondé ſur la ſacrée parole de DIEU, qui ne peut ni tromper ni mentir; & même cette déduction ſeroit très-acceſſible à une raiſon ſimplement droite & non offuſquée de cette infinité de préjugés qui criblent & dévorent les hommes.

Or cela poſé, comme étant la vérité de DIEU même, je demande à toute la terre, où en ſont les déteſtables impiétés Arienne & Socinienne? Quoique cet Ouvrage ne ſoit pas abſolument polémique, un lecteur le moins du monde intelligent peut voir que les principes qui y ſont répandus, écraſent & foudroyent toutes les héréſies & théologiques & philoſophiques, à ne jamais s'en relever, en allant à la ſource des vérités primitives. On voit que je viens d'enviſager dans cette note la ſimple humanité de Jéſus-Chriſt, un moment abſtractivement conſidérée indépendamment de la Divinité abſolument inſéparable de lui en lui. Une infinité d'autres raiſons concourent toutes à montrer cette hypoſtaſe & abſolue inſéparabilité avec l'Infini, mais ces raiſons alongeroient trop cette note. J'en traiterai, DIEU aidant, ailleurs & à part. On y verra les plus grandes vérités; on verra ce que c'eſt que le vrai anthropomorphiſme inſéparablement uni avec les autres morphiſmes inſéparablement unis avec l'Infini pur, *DIEU* ou le Verbe, *tout en tous*; on y verra comment l'être de Jéſus-Chriſt ou le DIEU *incarné* a en ſoi (en miniature & en reſſemblance
Coloſſ. 2. des Elohims Un) *toute la plénitude de la Divinité corporellement* & effentiellement. On y verra comment la Divinité a fait en lui, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, une *Proſopopée*, prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage (c'eſt la définition d'une Proſopopée); on y verra qu'il a été le Jéhova de l'ancien Teſtament; on y verra qu'en ſon humanité, la miniature des Elohims & de l'Univers eſt complete, & qu'au-

moi & de l'amour-propre, & qui ne ſont tout au plus que les preſque-inutiles *feuilles de l'arbre de vie*; toutes ayant en ce monde une récompenſe auſſi vaine qu'elles, & qui ne ſont pas du tout le vrai fruit, qui ne peut avoir lieu que par la *vertu de la réſurrection de Jéſus-Chriſt en nous*, pour parler avec l'Apôtre. Ces vertus humaines & fauſſes, malgré leur apparence brillante, ne peuvent pour l'ordinaire s'exercer que hors de la tentation & de l'épreuve, contre leſquelles, vu la foibleſſe & *Apoc.* 22.

---

cune idée ne peut concevoir la grandeur de l'humanité de Jéſus-Chriſt indépendamment de ſa divinité même: *Tu es plus beau qu'aucun des fils des hommes, &c.* & une infinité d'autres vérités tranſcendantes. Si on pouvoit ſéparer ce qui eſt à jamais inſéparable, ſa divinité de ſon humanité, il faudroit adorer ſon humanité ſeule. Thomas diſoit à ſes deux natures: *Mon Seigneur & mon* DIEU. On y verra la nature & la grandeur de l'héréſie des Grecs ſur la proceſſion du Saint-Eſprit & comment leur Egliſe abuſe des paſſages qu'elle tord, & enfin comment elle déſordonne l'Etre de DIEU. On y verra comment la perſonne infiniment adorable de Jéſus-Chriſt étoit tout-à-la-fois *pauvre d'eſprit* propre (car elle n'avoit pour ſuppôt foncier que la Divinité), & en même temps prenoit à volonté & ſe rempliſſoit de l'Eſprit Infini ſelon les beſoins & les occaſions, & n'en prenoit qu'exactement ce qu'il lui en falloit pour éclairer toujours, ou pour rallumer au beſoin le point ſubtil & en lui parfaitement pur à qui le Saint-Eſprit étoit inſéparablement uni, & qui lui ſervoit d'allumement toujours ſans exception, mais ſelon qu'il le vouloit, toujours plus ou moins abondant. C'eſt pourquoi lorſque par quelque œuvre extraordinaire, il s'en étoit comme vidé, il alloit faire oraiſon dans la retraite, pour en reprendre & pomper ce qu'il lui en falloit pour de nouvelles opérations & auſſi comment il faut entendre le mot de l'Evangile, qu'en ſon enfance, ſon humanité *croiſſoit en grace & en ſageſſe devant* DIEU *& devant les hommes*. Enfin on y verra & la confirmation parfaite du fameux décret du Concile de Calcédoine ſur les deux Natures de Notre-Seigneur, & encore par les analogies aſcendantes, les variétés & l'unité des Elohims entre eux & leur entiere & abſolue unité dans le Verbe Infini, dont l'union des deux natures en cet adorable Sauveur nous donne tout-à-la-fois la réalité, la miniature, le type & l'image. *Pſ.* 45. *Marc*, 5. v. 30. *Luc*, 2. v. 52.

l'impureté de leur ſource, elles ne tiendroient pas; mais comme il faut que la nature du combat ſoit appropriée à la vigueur de l'athlete, & que la force de l'un & de l'autre ſoit en proportion & en meſure, il faut l'épreuve aux vertus chrétiennes, parce que par le plus haut & le plus ſaint triomphe, elles doivent obtenir la couronne immortelle qui eſt à ce prix & qui doit aller ſe préſenter pour l'éternité *aux pieds de l'Agneau* qui a vaincu en l'homme régénéré, & qui les a obtenues en concours, en lui & par lui. C'eſt ce que j'avois dit, c'eſt ce que je répete encore.

CHAPITRE VIII.

Comment & pourquoi ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie, n'eſt, à parler rigoureuſement, jamais impeccable, tandis qu'il eſt en ce monde. Eclairciſſement & récapitulation.

VOILA donc l'épreuve comme inévitable pour le Chrétien qui eſt en nouvelle vie; il faut maintenant montrer pourquoi & comment toutefois, il n'eſt jamais en cette vie abſolument impeccable. Tout ce que j'ai dit plus haut, a déjà pu le faire augurer; car on a vu, 1.° une différence eſſentielle entre l'union hypoſtatique du chef Jéſus-Chriſt, DIEU & homme, avec la Divinité, & l'union des membres devenus par la régénération ou réſurrection ſpirituelle, autant de Jéſus-Chriſt unis à lui comme chef uni inſéparablement avec le VERBE-DIEU, ou la Divinité pure. On a vu, 2.° la néceſſité de l'épreuve, jointe à la poſſibilité d'y ſuccomber, à parler proprement,

prement, vu la non-impeccabilité absolue des membres, réservée au seul Chef. On a vu, 3.° que ce même Jésus émane sa substance dans la régénération, en un corps créé pécheur & non immaculé, & par conséquent, pouvant encore, malgré la plus grande difficulté, entraîner l'être spirituel au péché; ce qui est le cas déplorable & par conséquent possible, dépeint dans l'Ecriture : *Crucifier de nouveau le Seigneur de gloire & l'exposer de nouveau à l'ignominie :* Il s'ensuit clairement, qu'à parler proprement, aucun régénéré, quelque vraiment régénéré qu'il soit, n'a dans cette vie & durant qu'il habite son corps mortel, n'a, dis-je, l'attribut d'impeccable. A quoi, si vous ajoutez en nouvelle confirmation, 4.° qu'en cette résurrection spirituelle qui fait le nouvel homme Jésus-Christ, la liberté & sur-tout le fond de spontanéité qui sembloit être détruit par la mort mystique & totale qui précede cette résurrection, renaît avec elle comme de ses cendres, sans quoi l'être ressuscité deviendroit esclave & un automate incapable de concourir librement aux actions saintes & aux vertus qui sont les fruits de cette régénération, & ainsi ne pourroit avoir ni mérite, ni démérite, ni ne pourroit donner aucune gloire au DIEU qui l'a régénéré; toutes ses actions, dans ce cas, étant des actions nécessaires. Et c'est ici où brillent d'un même éclat la sagesse, la justice & la miséricorde de DIEU, & le merveilleux artifice de son amour envers ses creatures, d'allier des choses qui à premiere vue sembleroient opposées & inalliables; la liberté de l'homme qu'il associe à la sainteté, pour pouvoir équitablement & selon les attributions & applications de sa justice, la couronner des récom-

Heb. 6, v. 6.

penſes qu'il lui fait gagner par le concours & le conſentement libre, ou l'union avec ſa volonté ſainte; & tout à la fois rendre ce reſſort de la liberté preſque impeccable, par la haute & divine lumiere que la régénération met en l'homme, qui lui rendant le réſultat de la délibération & du choix bien ordonné & réglé, le met dans la preſque impoſſibilité de pécher (j'entends mortellement, ou du péché qui va à la mort); & cependant ſans que jamais il perde ſon fond de liberté, & ſans qu'aucune de ſes actions porte la marque d'une abſolue contrainte.

Et voilà ce que j'avois entrepris de prouver; c'eſt que jamais celui en qui *Jéſus-Chriſt vit* par la régénération, n'eſt abſolument impeccable, & que cependant il eſt preſque impoſſible, quoique toujours très-libre, qu'il peche *du péché qui va à la mort*. En rigueur, il pourroit toujours ſouſtraire ſa volonté & ſa liberté, par cela même que la liberté lui demeure; mais c'eſt ce qu'il n'a garde de faire, étant élevé à un ſi haut degré; & cependant on a vu des exemples qui montrent la poſſibilité de la chute.

Matth. 12. v. 31—32.

CHAPITRE IX.

Union de la vie de la foi & de la vie reſſuſcitée en ce monde, dans le Chrétien. Sa foi déjà ici-bas, rivale des Anges & de la viſion béatifique. Paix divine & imperturbable de cet état.

ET puiſque dans ce diſcours, il eſt proprement queſtion de la foi qui m'a entraîné dans cette diſcuſſion, & d'approfondir des idées qui rarement ont été débrouillées; il faut maintenant en revenir à cette foi elle-même. L'Apôtre qui dit que Jéſus-Chriſt *vit en lui*, ajoute, qu'il vit *en la foi du Fils*. Ainſi ce n'eſt plus, je le répete encore, la *foi au Fils*, mais *du Fils*; la foi en lui, quoique de même nature, a pris de tout autres accroiſſemens. Ce n'eſt plus l'ancien Paul qui croit, c'eſt le Fils lui-même qui eſt venu croire dans Paul, tout comme il eſt venu y vivre, agir, pâtir, être crucifié, y opérer, &c., & cela montre clairement que le plus haut de tous les degrés de la foi, ou la foi arrivée à ſa plus haute perfection, eſt identifiée & inſéparable de la vie de Jéſus-Chriſt en l'homme, laquelle à ſon tour eſt le plus haut degré & la plénitude de la régénération ou naiſſance ſpirituelle.

Ainſi, durant le temps que cet homme en qui Jéſus-Chriſt vit, eſt dans ſa chair mortelle, *il marche encore par la foi*, comme dit S. Paul, II. *Cor.* 5. 7. *& non point par la vue.* Il n'a pas la *viſion béatifique*, qu'ont les Eſprits céleſtes dégagés des liens du corps groſſier: *Car nul ne peut voir Dieu &* *Exod.* 33. 20.

vivre, c'eſt-à-dire, que nul ne peut le voir avant d'avoir dépouillé l'enveloppe de ſon corps. Ainſi, il n'a pas encore l'avantage de voir *ſa foi changée en vue*, & de pouvoir contempler *face à face* & tel *qu'il eſt*, l'adorable objet de la foi. Mais ſi les Saints conſommés dans la gloire ont ſur lui cette prérogative, non-ſeulement il eſt dédommagé déjà même en ce monde, mais encore durant qu'il eſt en la foi il en a qu'ils n'ont pas & qu'ils ne peuvent même plus avoir. Ceci eſt aſſez difficile à entendre, & les hommes qui vivent groſſiérement dans leur propre vie, dont l'amour d'eux-mêmes eſt le centre de leur culte, & qui rapportent tout à eux, ne me comprendront pas. Mais qu'ils le comprennent ou non, comme c'eſt moins pour eux que j'écris ceci, que pour les ames déjà naturaliſées dans le domaine de la foi, j'acheverai cette diſcuſſion ſans héſitation, & en confiance. Et toutefois j'écris auſſi pour donner, s'il eſt poſſible, une ſainte émulation aux autres.

Tel eſt donc l'avantage des Eſprits conſommés; ils ont l'intuition, ils ont la vue; & cet avantage qui ſemble d'abord infiniment grand, & ſa privation une ſi grande exception au bonheur entier & complet, l'eſt beaucoup moins qu'on ne le croiroit, & n'empêche pas du tout le bonheur de la foi elle-même, qui dans ſon genre, pour qui l'entend bien & en a l'expérience, eſt complet de toute la plénitude que ce genre comporte, en quiconque ayant reçu en ſoi l'Etre même de Jéſus-Chriſt, eſt déjà devenu ici-bas le temple du Saint-Eſprit, ſelon les formelles paroles & ſi ſouvent répétées de l'Ecriture : *Vous êtes le temple du Dieu vivant, Nous ſommes la maiſon de Dieu*,

I. *Cor.* 6. v. 19.

& tant d'autres paſſages. C'eſt ce que je prouverai bientôt; mais je prouverai bien plus, c'eſt que ſi les Saints déjà arrivés à *la cité du Dieu vivant*, ſemblent avoir cet avantage, le régénéré en Jéſus-Chriſt en a déjà ici-bas, en dédommagement & en ſurcroît, d'autres que les Anges mêmes n'ont pas & ne peuvent même plus avoir. Je dis dédommagement en preuves de pureté & perfection d'amour, qui, pour celui qui l'entend bien, eſt un ſentiment plus délicieux que toutes les jouiſſances. *Héb.* 12. v. 22.

Il faut avoir le tact affiné, anobli, & le goût d'un cœur tourné à DIEU ſon vrai objet, pour comprendre ces choſes. Je tâcherai de les rendre faciles à ſaiſir, au poſſible. J'ai dit d'abord que la vue ou viſion béatifique a peu d'avantages ſur la foi pure, parfaite & du plus haut degré. S. Paul dit : *Je ſais à qui j'ai cru, & qu'il eſt tout-puiſſant pour garder mon dépôt.* Mais il va bien plus loin encore; il n'héſite pas, & ne croit rien haſarder, en s'avançant juſqu'à dire, que le vrai fidelle eſt *déjà reſſuſcité avec Jéſus-Chriſt;* & encore ce qui eſt bien plus remarquable, *qu'il eſt déjà;* où ? en ce monde, *déjà aſſis dans le ciel avec Jéſus-Chriſt.* Ainſi il porte *déjà* une main aſſurée ſur cette couronne de juſtice qui lui eſt réſervée, & il en jouit en perſpective, ayant en même temps les mérites de la foi, que la vue ne peut plus avoir. II. *Tim.* 1. v. 12. *Coloſſ.* 3. v. 1. *Philip.* 3. v. 20.

Il a déjà en ce monde même une vue anticipée; & quand nous ne compterions pas les divines & prodigieuſes *lumieres* qui *luiſent* en lui, *dans les ténebres* même de la foi : *La lumiere luit dans les ténebres, & les ténebres ne la comprennent point*, parce qu'encore qu'elle ſorte de ces *Jean*, 1.

ténebres, elle en eſt ſéparée & dégagée, par cela même qu'elle en ſort; quand nous ne compterions pas que le ſanctuaire des Ecritures lui étant ouvert par l'Eſprit Saint qui les a dictées, & qui lui donne & ſa lumiere & ſa vie, toutes les éternelles & divines vérités, le palais de la vérité céleſte, ſe courbent, pour ainſi dire, devant lui, pour ſe rendre acceſſibles à ſon intelligence; j'oſe aſſurer, & le Seigneur ſait que je ne ments pas, que le conſommé en la foi, même encore dans ce monde, n'auroit pas beſoin des Ecritures; (quoiqu'elles ſoient d'abord un véhicule, puis un ſurcroît de lumiere, & un témoin sûr & externe de la lumiere interne, leſquelles ſe conſtent l'une à l'autre, & s'entre-répondent) parce que s'il étoit privé de la facilité de les avoir, ces mêmes Ecritures & les vérités qu'elles contiennent, ſe créeroient également en lui. La choſe parle d'elle-même, puiſqu'il eſt animé, éclairé de l'Eſprit qui les a dictées.

O hommes rares, & plus rares qu'on ne peut le dire! vous qui, quoique encore dans la foi, brûlez des feux de l'amour divin; vous qui vivez pour DIEU, & avec lui; qui fuyant le monde, & enfoncés dans la ſolitude, pour jouir, ſans tiers ni paraſite, de l'ineffable union, & du bonheur que vous donne la foi déjà preſque *changée en vue*; vous, mépriſés & moqués d'un monde qui ne peut comprendre ni la nature ni la grandeur de ces chaſtes & inexprimables délices; parlez, & que je me taiſe; c'eſt vous que j'appelle en témoignage de la vérité de ce que je dis: levez-vous à ma défaillance; venez, & racontez-nous, ſi vous le pouvez, quel eſt votre bonheur, & quelles ſont vos lumieres même, indépendam-

ment de l'intuition éternelle, de la vue pleine & développée, dont vous avez déjà ici le regard, (1) & le plus ample, comme le plus heureux coup d'œil. Venez, & dites-nous si, par la plus merveilleuse union, possédant tout à la fois Jésus-Christ lui-même & en même temps croyant en ce Jésus qui est *la lumiere du monde*, comme Verbe la lumiere infinie, & la lumiere de tous les degrés, vous n'avez pas déjà ce bienheureux téleſcope qui alonge votre vue jusques aux cieux, qui les ouvre à votre foi, & à la certitude trop heureuse encore de votre contemplation pure. Venez, & dites-nous si le Saint Prophete Isaïe n'a pas prophétisé votre histoire : *Le peuple qui marchoit* encore *dans les ténebres* de la foi, *a vu* cependant *la grande lumiere qui a lui sur ceux qui habitoient* encore *dans les ombres de la mortalité*. Et pourquoi ? parce que *l'Enfant*, le saint Enfant *est né* en vous, & *que le Fils vous a été donné*. Parlez au monde, ô hommes de DIEU ! racontez-lui quel est ce bonheur que votre charité vou-

Jean, 8.

Isaïe, 9. v. 1.

Idem. v. 5.

(1) Le grand Saint, le Solitaire du Mexique, Grégoire Lopez, disoit avant de mourir : « Tout est clair, c'est un plein » midi pour moi ». Il disoit auparavant qu'il n'y avoit plus qu'une toile d'araignée entre lui & la vision béatifique. Or on sait que les toiles d'araignée sont à claire voie, & n'empêchent pas de voir : un très-grand nombre de Saints ont été dans le même cas ; on en a la certitude, & d'ailleurs cela est sûr, par les formelles paroles de S. Paul, que j'ai citées plus haut, que *le fidelle est déjà assis dans le Ciel avec Jésus-Christ*. Il en étoit bien assuré lui qui, beaucoup d'années auparavant, avoit été transporté au troisieme Ciel. C'étoit cette intuition de la foi rivale & presque égale à la vue que l'Epouse sacrée demandoit, dans le Cantique 1. v. 6, à Jésus-Christ son Epoux : *Montre-moi, ou déclare-moi où tu pais dans le midi*. Le midi est le jour plein & absolu, & désigne la lumiere de l'Eternité qui comme le midi n'a plus d'ombres.

Coloss. 3. v. 1.

droit partager avec lui ; montrez-lui quel eſt ſon malheur d'en être privé, malgré ſes fugitives jouiſſances de la terre ! Mais non, ne lui en parlez pas : votre Maître adorable vous l'a défendu. Ne *jetez pas ces choſes ſaintes* aux profanes ; oui, plutôt jetez le voile ſur ces perles divines, qu'il terniroit, qu'il ſouilleroit par ſes regards.

Matth. 7. v. 6.

Il faut revenir. Quand nous ne compterions pas, je l'ai dit, ces ineffables lumieres, cette vue anticipée qui, ſemblable à la plus belle aurore annonçant le plus beau jour, ſe dégage déjà en ce monde des ombres de la nuit & de la foi ; qui ne ſait que l'on peut avoir une jouiſſance délicieuſe & pleine de l'objet, ſans en avoir une vue explicite & développée, & que même il eſt des cas où la vue partageant les ſenſations, empêcheroit preſque la perfection de cette jouiſſance ? Que ſi j'oſois avilir mon diſcours, en empruntant une image, en faiſant une alluſion à l'amour profane ; qui ne ſait que cet amour peut poſſéder ſon objet, & en jouir réellement ſans le voir, & tandis que la nuit a étendu ſes ſombres voiles ſur la Nature ? O mon DIEU ! daignez pardonner ce bégayement & cette alluſion qui, ſans l'intention qui la ſanctifie, ne ſeroit rien moins que blaſphématoire, & une puniſſable audace, d'oſer comparer l'amour ſenſuel & profane aux chaſtes & pures délices de votre amour.

C'eſt ainſi que l'homme reſſuſcité, & croyant par Jéſus-Chriſt, ne voit pas DIEU, mais il le poſſede ; il ne le voit pas, mais il en jouit ; il n'a pas encore la vaſte & immenſe vue de ces Cieux d'immortelle ſtructure, où ce VERBE-DIEU Eternel étale les rayons de ſa gloire & les magnificences de ſa ſplendeur, où enfin il ſe montre

lui-même dans cette majesté toujours inépuisable, toujours cachée en lui-même, & dans l'Infini, auquel il tient par une éternelle racine; où il montre de lui-même, dis-je, ce que de cette *Majesté qu'il a mise au-dessus de tous les cieux*, il en peut montrer au désir de ses Saints : Toujours glorieux & toujours inaccessible; toujours montrant à leur admiration de nouvelles beautés, sans que jamais l'avidité de leur regard puisse épuiser ce fonds à jamais inépuisable. Mais quoique la foi n'ait pas ici-bas la vue pleine & développée de cette vaste scene, de cet infiniment beau spectacle, elle a DIEU même en soi, ce DIEU infiniment plus grand que tous les spectacles encore; & même elle a en surcroît la carte géographique de ce pays où elle entrera à la mort : *Car la foi est la substance même des choses qu'on espere, & une démonstration*, dit l'Apôtre, *de celles qu'on ne voit point.* Elle en a la *substance* même; elle les a en miniature; elle les possede; l'impérissable germe en est en elle, & l'éternité n'en sera que le développement.

Ps. 8. v. 1.

Héb. 11. v. 1.

Ainsi elle jouit, sans voir encore entiérement comme elle le fera de ses yeux ressuscités en gloire avec son corps glorieux, lorsqu'après avoir habité la poussiere, l'Ange céleste sonnera de la trompette pour en rassembler les parties en réunion de splendeur, de magnificence & de réveil éternel. Oui, elle jouit pleinement en soi, quoiqu'encore dans la vallée de misere; elle jouit de son DIEU au dedans avec une paix centrale, inaltérable, coulant tranquillement comme un fleuve majestueux, (*Ta paix coulera comme un fleuve*,) & hors même de l'atteinte du trouble, du tumulte & du choc des événemens, des persécutions & des désastres

Isaïe, 48. v. 18.

dont la vie humaine eſt ſemée. Tel & infiniment plus, Jéſus-Chriſt, ſon Epoux, ſon Pere, & devenu ſon Etre, tandis qu'il étoit ſur la terre, étoit tout-à-la-fois jouiſſant & ſouffrant, béatifié dans le centre de lui-même, imperturbable, pour être hypoſtatiquement uni à la Divinité, & pâtiſſant toutefois par la réjection & la malice des hommes pour qui il venoit mourir. Et tel auſſi, (dans les proportions graduelles de la créature) ce Jéſus y émanant ſon Etre, y écoule cette imperturbable paix que rien ne peut corrompre, & que les cieux, la terre, l'ennemi, l'enfer même, & tous ſes flots mutinés ne pourroient lui enlever: *Je vous laiſſe ma paix, je vous donne ma paix, & perſonne ne vous ravira votre joie.* Et cet état dont les Stoïciens ſe vantoient ſi abuſivement & par toute l'enflure de l'orgueil, cet état dans la deſcription duquel ils mettoient une ſi grande confuſion, faute de pouvoir diſtinguer la ſouffrance effectivement pâtie, d'avec le fond qui lui eſt ſupérieur, & qu'elle ne peut entamer; ne ſachant accorder les pointes d'une douloureuſe ſenſibilité avec les foncieres & centrales jouiſſances d'une imperturbable & divine paix, prétendant à une impaſſibilité impoſſible & vaine, & ſe vantant d'y arriver: *Et ſi fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* Cet état, auſſi impoſſible à l'humanité, qu'illuſoire & vain dans leur bouche, eſt pour le Chrétien vivant de Jéſus-Chriſt, & dans ſa paix, auſſi ſaintement qu'exactement vrai; il peut jouir dans la ſouffrance même, être paiſible dans le trouble, patient dans l'affliction qui redouble même ſa paix par la perſpective qui eſt au bout de ces afflictions ſouffertes pour

Jean, 14. v. 27.

la cauſe de ſon Maître; il eſt inacceſſible aux traits de la malignité, conſolé dans les déſaſtres, ſoutenu dans les langueurs; ſon fond ne pouvant être entamé par un déluge de maux & de contrariétés; l'amour ſaint le ſoutient ainſi que la divine eſpérance, inſéparable ſœur & compagne de ſa foi: *Ni la mort, ni la vie, ni les principautés, ni les puiſſances*, ni les cieux, ni l'enfer, ni, ni, ni, rien ne peut l'arracher à l'amour de ſon DIEU poſſédé en Jéſus-Chriſt. O mon DIEU! qui me donnera de peindre ces très-expérimentales jouiſſances, ces ineffables délices, au ſein même de la douleur & des tourmens? Et n'eſt-ce pas là le myſtere des ſaints Martyrs, béatifiés, remplis de joie au dedans, dans le temps même que les tyrans & leurs bourreaux leur déchiroient le corps, & épuiſoient ſur eux les coups de leur cruauté & de leur rage? *Rom. 8. v. 35—38.*

CHAPITRE X.

Celui qui a la foi du Fils, ou qui eſt reſſuſcité en lui, pratique des vertus que les Saints glorifiés ne peuvent plus avoir en la même maniere, & il a en quelque ſorte cet avantage ſur eux. Vrai bonheur du Chrétien, & faux bonheur des mondains. Amour pur.

MAIS il eſt un autre aſpect, dis-je, une autre maniere de conſidérer la foi, qui la rendroit preſque préférable à la vue, ſelon l'opinion même d'un cœur tranſporté d'amour pour ſon DIEU ſeul véritable objet de tout vrai amour. A la vérité

la vision béatifique est le terme, & la foi le chemin qui y conduit; l'une est la jouissance, la fin, la couronne des travaux: *Bienheureux les morts au Seigneur, car leurs œuvres les suivent*; l'autre combat encore pour l'obtenir. Que si la fin est plus noble & plus désirable que les moyens, sous ce point de vue, sans doute, la consommation dans la gloire est préférable aux moyens qui conduisent à cette fin bienheureuse; cependant, & qu'on fasse bien attention à ma pensée, il est un sens sous lequel un cœur vraiment blessé des fleches de l'amour divin, de cet amour pur qui ne voit, ne sent, ne goûte que DIEU, & en éternel oubli de soi-même, n'agit, ne se remue que pour sa gloire; j'ose dire qu'un tel homme seroit presque tenté de préférer le séjour douloureux, gémissant, de son corps sur la terre, au bonheur des Anges mêmes, s'il pouvoit en lui y avoir un choix autre que l'ordre qu'un DIEU qui donne les couronnes & qui les fait gagner, a mis dans ses distributions, dans les choses, dans les êtres & dans les temps. (Mais hélas! où trouvera-t-on de tels hommes sur la terre?) Les plus rares d'entre les Chrétiens voudroient obtenir leur salut sans avoir, pour ainsi dire, la peine de l'assurer; & s'il en est qui veuillent bien souffrir & attendre en patience, ce sont déjà des phénix entre les hommes. Insensé que je suis, à qui m'adressé-je donc? & qui est-ce qui voudra me comprendre par le goût d'un cœur qui a ses raisons d'aimer, sans que la raison infectée par l'amour-propre, puisse les sentir & les connoître. Achevons toutefois, sans nous décourager: peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui m'entendra, qui me goûtera, qui sera étonné

Apoc.

du moins, & en qui l'étonnement amenant une heureuſe diſpoſition, élevera le ſentiment, portera la leçon juſqu'au cœur, & lui fera comprendre le bonheur au-deſſus de tout bonheur, d'aimer DIEU indépendamment de ſoi-même (1).

. . . . *Semper tibi pendeat hamus;*
Quò minimè reris, gurgite piſcis erit.

OVID.

Mais répétons-le avec douleur: les hommes ſont avares à l'égard d'un DIEU infiniment magnifique; ils regardent comme perdu ce qu'ils n'ont pas & ce qu'ils ne retiennent pas avec les ſerres de leur propriété, & de l'amour déréglé &

(1) Il eſt impoſſible de comprendre à quel point le cœur de l'homme eſt dénaturé, & combien ſes ſentimens ſont renverſés & hors de tout ordre, de toute vérité & de toute juſtice. Ils ſont froids & glacés pour ce DIEU par qui ils reſpirent & de qui ils tiennent tout. Il faut même, pour les exciter tant ſoit peu, qu'il leur promette récompenſes ſur récompenſes, dont encore la perſpective a des peines infinies à les émouvoir. Ainſi, ils ne font rien pour DIEU, tandis, ô horreur! qu'un homme amoureux d'une fugitive beauté de chair, d'une frêle & fragile idole, que cet homme ſenſuel & délicat ſera prêt dans l'emportement de ſa paſſion, à faire les plus grands ſacrifices pour le vil objet de cette paſſion. O hommes! où en êtes-vous? hélas! où en êtes-vous? Ils vont même dans leur affreux aveuglement, à ne pouvoir pas comprendre qu'ils devroient & pourroient faire pour DIEU, ce qu'ils peuvent faire pour la créature; & lorſqu'on leur parle de l'amour pur & déſintéreſſé, c'eſt de l'arabe pour eux, & il ſemble qu'on leur parle une langue étrangere: ils font même les hauts cris; ils crient à l'illuſion, au danger. O race humaine! où en es-tu, & qui eſt-ce qui pourroit ſonder l'abyme de ton égarement & de ton déſordre? Tout lui coûte lorſqu'il s'agit de DIEU, rien ne lui coûte lorſqu'il s'agit d'une créature & de lui-même; & encore, ô malheur! trois fois malheur! les faux Docteurs en lui défendant les approches de ce pur amour de DIEU, le fixent & le confirment par leurs leçons, dans ces horribles principes.

déſordonné d'eux-mêmes. Et ils ne voient pas, ces hommes inſenſés, qu'on ne riſque jamais rien avec un DIEU qui tôt ou tard ne ſe laiſſe pas vaincre en magnificence ; que tous les dons que l'homme peut faire à DIEU, de lui-même, ſont infiniment au-deſſous des dons que DIEU deſtine à l'homme. Mais il faut l'attendre par la patience, dit l'Apôtre : *Nous ne ſommes ſauvés qu'en eſpérance, & nous l'attendons par la patience ;* & voilà ce qui fait rebrouſſer lâchement cette infinité d'hommes à foi chancelante & foible, ces hommes à velléités jamais ſuivies d'une exécution vigoureuſe, ces hommes ſans énergie, qui n'ont pas le courage de s'élever en triomphant des obſtacles, à la grandeur vraiment infinie de la vocation à laquelle l'amour même d'un DIEU qui ne déſire que de les couronner, les appelle.

Rom. 8. N. 23 & 24.

Mais il faut raiſonner à ce moment. Je dis que pour un vrai amateur des pures vertus, procédantes, iſſues de la divine ſéve Jéſus-Chriſt, il en eſt que les Saints conſommés dans la gloire ne peuvent pas pratiquer, comme l'homme de foi, ou du moins qu'ils ne peuvent plus les pratiquer en la même maniere. A la vérité, concentrés dans l'amour de leur DIEU, ils en ont le fond qui, par cet amour, les rend imperdables ; mais ils n'en ont pas l'exercice en la maniere que l'ame de foi a l'heureux pouvoir de les exercer.

Ils n'ont plus l'honneur inſigne d'être *crucifiés avec Jéſus-Chriſt*, avec ce Jéſus qui a anobli la croix empourprée de ſon ſang, juſqu'à diviniſer tout ce qui en porte la trop heureuſe empreinte. O hommes ! ô gens du monde ! changez ici votre dictionnaire ; vous faites une éternelle équivoque ; vous vous méprenez ſur tous les mots. Dans le

langage du Chrétien, c'eſt la croix ſoufferte ſous les étendards de Jéſus-Chriſt qui ſeule mene au bonheur éternel ; & ce que vous appelez bonheur en ce monde, & toutes les jouiſſances de la terre, vous préparent de grands malheurs. Ce ſont les opprobres de la croix, les mépris, les réjections qui, dans la dialectique du Chrétien, ſont les ſynonymes de la gloire. Les larmes d'un moment menent à la conſolation éternelle ; les privations paſſageres, à la jouiſſance permanente. Mais pourquoi m'étendre davantage ? le contraſte eſt complet : c'eſt ainſi que tout bonheur hors de la croix de Jéſus-Chriſt n'eſt qu'illuſion & menſonge, ſoit par ſa nature vile, ſoit par ſon peu de durée. Il faut ici excepter toutefois ce centuple que Jéſus-Chriſt Juge & diſtributeur, a promis déjà pour ce monde, en jouiſſances pures, à ceux qui ont tout quitté pour lui, & qui, ayant en eux poſé d'abord pour fondement *le Royaume de* DIEU *& ſa juſtice*, y reçoivent déjà même, en avantages temporels, tout ce que les libéralités de ſon amour y *ajoutent par-deſſus.* C'eſt ici encore la malheureuſe équivoque que font preſque tous les hommes ; ils commencent par établir en eux, par mettre en leurs cœurs tous les Royaumes du monde & leur gloire, & l'injuſte & indigne préférence du monde ſur un DIEU à qui ils doivent toute la force de leur amour ; ils préferent Baal au vrai DIEU, l'apparence à la réalité, le menſonge à la vérité, le néant à l'être. Mais que leur arrive-t-il donc, à ces inſenſés calculateurs, dont l'erreur eſt infiniment à plaindre ? La place eſt priſe ; elle eſt occupée par les objets de la terre qui étant en contraſte avec les objets divins, en donnent

Matth. 6. v. 33.

du dégoût ; les ſentimens ſe déſordonnent ; la raiſon devient terreſtre ; le prix des choſes ſe fauſſe ; on évalue mal, & on le veut. On perd le Royaume de DIEU ; on gagne celui du monde ; c'eſt-à-dire, qu'on perd tout, en gagnant la vanité & le néant ; on préfere la gloire, l'eſtime des hommes, à la gloire de DIEU même ; oui, on perd, dis-je, les vraies jouiſſances inſéparables d'un cœur pur, & d'une conſcience ſolide & rectifiée ; & perdant les ineſtimables jouiſſances de la grace, on n'a pas même celles de la nature en leur entier. Je ne ſais quel cri du cœur réclame, inquiete ; la conſcience, par intervalles, ſe réveille ; le remords vient à ſa ſuite ; l'inquiétude enleve la tranquillité, & intercepte les jouiſſances de ces fauſſes douceurs. On ne peut toutefois pas rebrouſſer ; il en coûteroit trop : les habitudes ſont enracinées ; & il faut ou les voir accuſées, ou ſe plonger dans un brutal & continuel étourdiſſement. Tellement qu'on ne jouit ni d'un DIEU dont on a dédaigné l'infiniment heureuſe union, ni tranquillement & ſans inquiétude d'un monde qu'on a pourſuivi, qui échappe, & dont la fragile roſe préſente enfin les plus piquantes épines. Ainſi on n'a ni les joies pures & vraies de la vie préſente, ni l'eſpérance de la future ; & ces belles promeſſes faites à la piété : *La piété a les promeſſes de la vie préſente & de celle qui eſt à venir*, ſont illuſoires pour le mondain qu'elles ne regardent point, qui ne jouit qu'en apparence, & qui vient enfin à les mécroire. Les Païens même l'ont reconnu & même les plus impies d'entre eux l'ont avoué.

I. *Tim.* 4. v. 8.

. . . *Quoniam medio de fonte Leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipſis floribus tangat.
LUCRETIUS, Lib. 4.

Et

Et un Poëte François :

Source délicieuſe en miſeres féconde,
Eloignez-vous de moi, flatteuſe volupté.

Telles ſont les fugitives jouiſſances de la terre, où on perd tout, & où on ne gagne que l'apparence & l'éclat d'un bonheur ſuivi des plus profondes miſeres, & qui les prépare lui-même & en creuſe les ſources. Et tandis que le mondain toujours hors de lui, ne ſachant point économiſer ni tourner à ſon profit le bienfait de la vie qu'il a reçu, ne jouit jamais pleinement, ni du délicieux ſentiment de DIEU, ni des objets, ni de lui-même; toute la Nature entiere rit à la bonne & ſainte conſcience du Chrétien. Il jouit de DIEU au dedans, & de tout avec lui, parce que tout ce qu'il voit, qu'il goûte, qu'il ſent au dehors, le monde, les créatures, les biens & les maux même, le ramenent à ce profond & délicieux ſentiment, & en portent la jouiſſance à ſon comble.

CHAPITRE XI.

Digreſſion. Illuſion des amitiés de la terre. De l'amour du prochain & des ennemis. Son ſigne.

MAIS après cette excurſion, moins excentrique qu'on ne le croiroit peut-être, utile du moins pour qui voudroit en faire ſon profit & eſſayer de cette divine & béatifiante philoſophie; il faut revenir à mon ſujet, & raiſonner encore un moment. Il le faut, pour rendre acceſſibles à

l'eſprit, & touchantes pour le cœur, ces vérités ſi peu connues & ſi peu goûtées, & contre leſquelles preſque tous les hommes s'élevent & ſe révoltent. Notre adorable Sauveur a dit : *Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompenſe en aurez-vous ? les Païens font les mêmes choſes.* Mais *moi je vous dis : Aimez vos ennemis, béniſſez ceux qui vous maudiſſent*, & la ſuite.

Matth. 5. v. 44—48.

Je vais faire ſur ce divin paſſage un raiſonnement clair & précis. La premiere partie montre au doigt l'illuſion des amitiés de la terre, qui ne ſont qu'un commerce réciproque d'amour-propre, des liens vains & imparfaits de plaiſirs ou d'utilités, & de profits donnés & rendus ; tellement que l'une des ſources tariſſant, le robinet de l'autre ſe ferme, & ces belles amitiés vont ſe perdre en indifférence, en froideur, ſi ce n'eſt en haine intérieure. Et il ne peut en être autrement ; il eſt très-rare qu'on ne retire pas ſa part d'un commerce où le profit doit être en commun, lorſqu'un des aſſociés garde tout pour lui, & ne laiſſe rien à l'autre. Si l'amitié eſt vraiment déſintéreſſée, ce qui n'a guere lieu parmi les hommes, il faut de néceſſité qu'elle porte ce caractere, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe ſoutienne gratuitement, & ſans qu'on en attende de retour ni d'utilité, excepté la ſatisfaction du ſentiment lui-même qui ſuffit à un cœur naturellement noble & généreux, & qui y trouve ainſi ſa récompenſe. C'eſt là le plus haut point de cette *ſenſibilité*, que de faux ou de très-inférieurs Moraliſtes apothéoſent comme ſource des vertus ; c'eſt le mot d'uſage aujourd'hui, ſubſtitué à la pure & haute vertu, qu'on méconnoît ; c'eſt l'expreſſion qu'on emploie dans le diſcours, qu'on gliſſe dans preſque

toutes les phraſes, qui jette de la poudre aux yeux des ignorans, & dont j'ai fait un chapitre dans cet ouvrage pour lever les équivoques que cette *ſenſibilité* fait naître & pour la mettre à ſa véritable place (1).

Mais ce n'eſt pas où j'en veux venir; & pour continuer, je dis qu'il n'eſt perſonne ſur la terre, qui puiſſe être certain qu'il aime ſon prochain, que dans l'un de ces deux cas; ou 1.° lorſqu'il exerce cet amour, étant ſûr qu'il ne lui en reviendra aucun profit, ou 2.° lorſqu'il l'exerce envers ſes ennemis même, de la haine deſquels il a des preuves de fait. Sans l'un de ces deux cas

(1) Il eſt encore un autre mot que les Philoſophes de menſonge ont mis en commerce & dans l'uſage le plus trivial, comme celui de *ſenſibilité*; c'eſt la *perfectibilité*. Ils veulent donner à la nature humaine (ou à l'homme) toute la *perfectibilité* dont elle eſt ſuſceptible. Oh! le beau mot que celui-là, la *perfectibilité*, & qu'il ſied bien dans leur bouche! Ils ont les vertus à leur commandement, ils les aiguiſent, ils les raffinent, ils peuvent les poſer là où ils veulent; ils ont le ſecret de rendre l'homme parfait, c'eſt un dieu en terre. Leur vertueux eſt digne d'admiration; la ſenſibilité eſt attendrie, pleure de joie, & eſt en extaſe à ſon aſpect; c'eſt le plus beau ſpectacle pour le monde & un modele à regarder perpétuellement pour l'imiter. Il me ſemble voir des géans de fauſſes & même diaboliques vertus (car elles ſont toutes teintes d'un orgueil plus raffiné que celui du Diable lui-même), voir, dis-je, ces géans eſcalader le ciel des vertus pures & chrétiennes, & leur faire une guerre conduite par tous les Eſprits ſortis de l'abyme. Ces gens-là n'ont beſoin ni de DIEU, ni de la religion, ni de ce qui en eſt la ſuite; comme une montre qui ſe remonte d'elle-même, ils ſont leur propre reſſort, leur lumiere, leur force; ils n'ont aucun beſoin de grace, ils trouvent tout en eux-mêmes; & rivaux de Prométhée, ils vont ſans autre ſecours, prendre le feu du ciel pour animer leur ſtatue de plâtre; ils y mettent le faux brillant, le coloris du menſonge & les couleurs de l'impoſture. O vanité! ô néant! hommes vains, juſques à quand préférerez-vous aux abuſés l'image de ces fauſſes vertus, & juſques à quand votre orgueil vous ſéduira-t-il vous-mêmes? Juſques à quand oſerez-vous

il peut bien ſavoir ſûrement qu'il s'aime lui-même, mais il ne ſaura jamais, ſans ces circonſtances, & ſur-tout ſans cette épreuve, s'il aime véritablement les autres.

Donec eris felix, multos numerabis amicos ;
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Et encore : *In re incertâ certus cernitur amicus*, & non autrement. Le dernier cas eſt la pure morale de l'Evangile, dans lequel le Souverain Maître a ordonné d'aimer nos perſécuteurs mêmes, oui, encore dans l'exercice de leur perſécution. C'eſt ainſi

---

croire que la nature humaine peut ſe perfectionner toute ſeule, ſans DIEU, ſans religion, ſans Jéſus-Chriſt, ſans Eſprit Saint, ſans ſa divine lumiere, ſans ſa grace ? Que vos horribles prétentions diſparoiſſent ; une fois, apprenez ſi vous n'êtes pas irrémiſſiblement aveuglés ; apprenez, dis-je, combien eſt profonde votre miſere, combien vous avez le plus abſolu beſoin, non de vous-mêmes que l'orgueil a tant égarés, mais du ſecours d'en-haut, pour vous en tirer ! On peut appeler ces gens-là *les Phariſiens du monde.* Ils couvrent leur honteuſe nudité de feuilles de figuier ; voilà leur *perfectibilité*, voilà la perfection qu'ils préſentent a un monde ſéduit par leurs leçons. Mais, ô horreur ! ils vont bien plus loin encore ; ceux qui d'entre eux ſemblent croire un DIEU, en démentent l'idée. Ils ſe font devant lui, juges & parties ; ils anéantiſſent ſon tribunal pour ériger le leur ſur ſes ruines ; ils ſe font des titres de leurs fauſſes vertus, pour prétendre ne pouvoir être condamnés ; ils voudroient dans leur folie extrême pouvoir faire rougir DIEU lui-même, de ſa ſentence prétendue injuſte contre eux & leur orgueil. Voilà J. J. Rouſſeau, & le nombre infini de ſes ſemblables qui ſont aujourd'hui ſur la terre. *J'ai tué un homme, mais j'ai fait un livre.* Voilà le titre de déité ; ils oſent défier DIEU de les condamner, il leur en doit de reſte ; voilà le *j'ai*, voilà le *moi*, voilà l'*égoïſme* contre DIEU ; voilà des hommes qui, au lieu de mordre la pouſſiere devant cette Majeſté infinie, ſemblent en leur impie audace, vouloir être les dieux de DIEU même. Ils ne ſe laiſſent pas juger, ils ſe jugent & s'abſolvent....

qu'il montre à ſes diſciples le ſecret de ſa Providence, qui permet, & même dirige, diſpoſe, économiſe & diſpenſe ces mauvaiſes volontés, pour donner dans l'ordre de la juſtice, au perſécuté même, une occaſion de pardon pour les autres, dont à une infinité d'égards, il a tant beſoin lui-même; & encore pour qu'il imite ſon ſouverain modele le VERBE, qui eſt venu mourir pour ſes ennemis. La paſſion vient de l'homme, mais la direction de la paſſion vient de DIEU; & il *ſe ſert de l'injuſtice des hommes*, dit le Sage, *pour accomplir ſa juſtice.*

CHAPITRE XII.

Application de la théorie précédente à l'amour de DIEU, *que l'homme de foi ou le Chrétien, peut exercer dans la ſouffrance, & non les Saints glorifiés. Principe qui démontre la juſtice, la convenance & la néceſſité de l'amour pur. Deux volontés dans l'homme.*

MAIS, ſans m'appeſantir ſur l'amour du prochain & des ennemis, qui n'eſt pas proprement mon objet, je veux raiſonner par analogie. Et c'eſt ici qu'on va voir le grand & divin avantage de la foi, ſa couronne, & en quelque ſorte, au moins, ſon égalité, avec la viſion béatifique même. Ce que je viens de dire ſe peut rapporter à l'amour de DIEU, & aux vrais caracteres, à l'indubitable marque qu'il eſt en nous, non illuſoirement, mais en réalité & qu'il ſiége véritablement dans notre cœur. Lorſque tout me rit, que je jouis, que

rien ne s'oppoſe à mon bonheur, je ſens les bontés de DIEU de qui *procedent tout don parfait* & toutes les véritables jouiſſances (1). Alors j'ai bien la certitude que DIEU m'aime, mais je ne ſuis pas ſûr de l'aimer à mon tour; je ne puis pas être ſûr de lui rendre amour pour amour, en ce reflux infiniment heureux & réciproque qu'il exige de mon cœur qu'il a fait pour lui, & pour que je le lui conſacre toujours. A la vérité je peux bien avoir dans ce cas l'amour de reconnoiſſance, & cette *ſenſibilité* excitée & touchée de ſes bontés; mais outre que c'eſt là un amour ſenſible ou ſenſuel plutôt qu'effectif, il peut y avoir la plus grande équivoque & la plus grande incertitude dans cet amour de reconnoiſſance. Ce qui eſt ſûr en ce cas, c'eſt que j'aime le don de DIEU, mais je ne ſuis pas ſûr d'aimer le Donateur lui-même, qui étant infiniment plus que tous les dons, doit être l'objet d'un amour beaucoup

Jacq. 1. v. 17.

(1) Et même encore, ce que je dis ici n'eſt pas vrai univerſellement & ſans une grande reſtriction, ſans quoi les méchans n'auroient aucune proſpérité dans ce monde; & ainſi David, Job, les Apôtres (ce qui ſoit dit ſans blaſphême), ſe ſeroient trompés en parlant du bonheur temporel des méchans; ce qui d'ailleurs eſt palpable par l'expérience de tous les ſiecles. *Le méchant vit & vieillit & même il eſt le plus puiſſant.* Il a ſouvent ſa portion dans ce monde, & la *meſure de ſes biens* y eſt remplie & s'y borne; mais avec cette reſtriction, on comprend très-bien ce que j'ai voulu dire dans le texte, & il n'y a pas d'équivoque. La proſpérité de la créature eſt une très-douteuſe marque de l'amour de DIEU ſur elle, car au contraire, comme on l'a vu, il réſerve les croix & les contre-temps pour ſes plus chers favoris; & ce que je dis ici eſt infiniment vrai & de l'expérience de tous les vrais Chrétiens, & de tous les ſiecles. Il n'en fut jamais un véritable qui n'ait paſſé par la croix, ſans quoi il ne ſeroit pas conforme à ſon Chef. Gens du monde, qui jouiſſez trop, où en êtes-vous? Mon DIEU! où en êtes-vous?..... Il faut ſe taire.....

plus grand, afin que cet amour ſoit dans la regle de juſtice appliquée à la valeur de ſon objet. Sans cela, malgré les plus belles apparences, malgré les ſentimens, les tranſports de reconnoiſſance, je ſerois injuſte encore, ſi tout en recevant humblement ces dons, & jouiſſant de ces bienfaits, je ne conſervois pas dans le fond de mon cœur un amour pour DIEU plus fort encore & plus réel que mon affection pour ces dons. Je pourrois ſuccomber à l'épreuve, & dans les cas où DIEU appeſantiroit ſa main ſur moi, ces beaux tranſports de reconnoiſſance s'évanouiroient bientôt, & ſe changeroient peut-être en murmure & en aigreur, s'il n'y avoit pas dans mon cœur le ſentiment de la ſoumiſſion, du conſentement & de la conformité à la volonté de DIEU, quelle qu'elle ſoit à mon égard, douce ou rude, récompenſant ou punissant, annonçant ſes bontés ou ſes rigueurs, affligeant ou me conſolant, me mettant aux prises avec les maux, ou me rendant heureuse.

Car [illegible], je vous prie; de quelque maniere [illegible] quand DIEU ſe montre à ſa créature, doux [illegible] ou lui retirant ſes faveurs, il eſt [illegible] ſera à jamais le même DIEU toujours juſte, toujours ſage, toujours ſaint, toujours bon, [illegible] dans les maux qu'il nous envoie, quoiqu'il paroiſſe le contraire à notre ſenſibilité naturelle qu'ils irritent.

Par conſéquent, ſans me recourber ſur cette ſenſibilité, & par un ſaint élancement de la foi & de l'eſprit, m'élevant au-deſſus d'elle, je dois toujours aimer de toutes mes forces & ſans diminution, malgré les circonſtances pénibles où il peut me mettre, ce DIEU qui

eſt toujours le même, toujours invariablement DIEU, toujours le ſaint & juſte objet de mon amour; ſans quoi, dans le fait, je n'aimerois point le vrai DIEU, immuable en lui-même, quelle que ſoit la forme que ſa ſageſſe, ſa bonté, ou ſa rigueur donne à ſa créature; je n'aimerois qu'un faux DIEU, changeant & mobile, je n'aimerois que le don, & non ce vrai DIEU; je n'aimerois dans le fond que moi-même, & je ſerois à moi-même ma propre idole, poſée en moi à la place du vrai DIEU. C'eſt la vue, c'eſt le ſentiment de cette immuable vérité, qui faiſoit que le ſaint homme Job, dépouillé de tout, & pour être un modele à tous les ſiecles, de ſoumiſſion & de patience, traité avec la derniere rigueur, s'écrioit: *Nous en avons reçu les biens, pourquoi n'en recevrions-nous pas auſſi les maux?* Ce DIEU qui m'afflige à l'excès & qui *lâchant* la bride à l'ennemi, lui a donné le pouvoir de m'appauvrir & de me tourmenter; ce grand DIEU auroit-il changé de nature? auroit-il perdu ſa Divinité, & parce qu'il m'afflige, ſeroit-il deſcendu de ſon trône? Et ce qui ſoit dit ſans blaſphême, changeant & paſſionné comme les faux Dieux des Païens, ou leurs viles Idoles, ne ſeroit-il plus ſage, bon, juſte & ſaint, parce que ſa ſageſſe a changé ſes procédés à mon égard, & que ſa marche & ſes pas me ſemblent plus rigoureux? . . .

Job. 2. *v.* 10.

Voilà préciſément l'état, la façon de penſer & les juſtes & inaltérables ſentimens de quiconque, armé du bouclier de la foi & éclairé de ſa ſainte lumiere, croit vraiment au Fils de DIEU, ou a en ſoi ſa vie dont il vit; voilà, dis-je, l'état perpétuel de ſon cœur. Il ne préfere

pas la jouiſſance des dons de DIEU à DIEU même ; il ne préfere pas ſon plaiſir au bon plaiſir de DIEU ; il ne veut pas, pour ainſi dire, ô horreur ! être le DIEU de DIEU même, par un renverſement au-deſſus de tout calcul. Non, il coule avec ſa Providence, quelle que ſoit la ſituation où elle le met. Béatifié il adore, déſolé il adore ; il bénit jouiſſant, il bénit pâtiſſant. Que les flots de la proſpérité ſe verſent ſur lui, il bénit ; que tous les flots de l'adverſité s'épuiſent pour le rendre malheureux, il bénit. La nature ne manque pas de pouſſer les hauts cris, mais il la laiſſe crier ; l'épreuve ne le ſurmonte point, mais il ſurmonte l'épreuve. Supérieur à la nature, ſon fond eſt tranquille ; il eſt calme dans l'orage, & ſerein au fort même de la tempête. La volonté du DIEU qu'il aime, & qu'il voit dans cette diſpenſation, dans cette coupe d'amertume qu'elle lui préſente, le rend ſupérieur à la tentation, & vainqueur dans l'épreuve.

A la vérité, on peut & on doit diſtinguer en ce point deux volontés dans l'homme, ou plutôt dans le Chrétien lui-même ; une volonté ſupérieure, & une volonté naturelle qui a ſa ſource dans la ſenſibilité, ou plutôt la ſenſitivité de l'être animal en nous, & qui nous eſt commune avec la brute. La premiere eſt toujours ſoumiſe à DIEU dans le Chrétien, & la ſeconde ne peut pas toujours l'être. Un corps ſouffrant des maux, des tourmens ; ne peut manquer de murmurer à ſa façon, & de répugner à ſa ſouffrance ; tout comme les mauvais traitemens que l'on fait à une bête excitent ſon mécontentement & ſa plainte. Nos corps ſont ſoumis à l'irritabilité, à l'iraſcible & au concupiſcible ; ils en ſont le

ſiége ; l'un déſire le bien, & l'autre répugne au mal par ſa nature même ; il ne peut guere en être autrement ; c'eſt pourquoi S. Paul diſoit : *Je ſens une loi dans mes membres que combat la loi de mon entendement.* Voilà la volonté du corps ou des membres, qui ne peut être *ſoumiſe à la loi de l'eſprit de vie ;* c'eſt pourquoi le même Apôtre s'écrie en ſoupirant : *Qui eſt-ce qui me délivrera de ce corps de mort ?* Et notre adorable Sauveur lui-même, qui étoit venu pour expier les péchés des hommes, & tout-à-la-fois, pour être leur prototype, & le ſaint & éternel modele propoſé à leur imitation ; non pour lui, mais pour condeſcendre à nos foibleſſes, pour nous enlever même les inutiles ſcrupules d'une crainte mal fondée, nous a montré en ſa perſonne éternellement pure, le modele de ces deux volontés. Il marque la volonté du corps & des ſens, ſi je puis m'exprimer ainſi, par ces paroles : *Mon Pere, s'il eſt poſſible que cette coupe paſſe loin de moi ſans que je la boive ;* dans leſquelles on voit les répugnances de la nature à ſouffrir ; puis montrant tout d'un coup l'acquieſcement, la ſoumiſſion de la volonté ſupérieure, malgré le cri de la nature, il ajoute : *Que votre volonté ſoit faite, & non point la mienne.* Il eſt encore un autre ſens de ce paſſage qui indique que la coupe de ſes ſouffrances devoit, en extenſion ſalutaire, paſſer à ſes Elus ; mais ceci eſt trop profond pour le préſent propos.

Rom. 7. 23 & 24.

Luc, 22. v. 42.

CHAPITRE XIII.

Récapitulation & réſumé de tout ce diſcours.

COMBIEN de réflexions ne pourrois-je pas faire encore ? Mais il eſt temps de réſumer ce diſcours déjà aſſez long, & que je donne ici en ſupplément, pour éclaircir, & montrer dans la véritable foi des nuances & une diſtinction que les Théologiens n'ont pas toujours ſu démêler. Il faut donc finir en peu de mots. On a vu deux degrés d'une même foi, dont le plus haut en eſt la conſommation & la perfection abſolue ; on a vu que cette foi conſommée, parfaite, & l'être même & la vie de Jéſus-Chriſt en l'homme mort à lui-même, ſont inſéparables & identiques, au point que l'une ne peut pas être ſans l'autre ; on a vu que cette foi divine eſt déjà en quelque ſorte ici-bas la rivale de la vue ou viſion béatifique ; qu'elle n'eſt point jalouſe de la gloire des Eſprits bienheureux qu'elle attend ſans impatience, même dans la douleur ; mais qu'elle eſt jalouſe, pour ainſi dire, de l'amour qu'ils portent à DIEU ; eux jouiſſant, & elle pâtiſſant. On a vu que, de cette foi du Fils même, ſort, comme de la ſéve la plus divinement féconde, cet amour de DIEU tout pur, & au-deſſus de tout, victorieux dans les combats & dans les épreuves ; & avec cet amour, & dans cet amour, toutes les vertus, fruits de l'arbre de la vie, & même quelques-unes, comme la patience, que les Eſprits bienheureux ne peuvent plus exercer. On a vu que l'homme de foi poſſede DIEU ſans le voir, & qu'il en

jouit déjà indépendamment de la vue, dans les plus chaſtes & ineffables délices goûtées dans ſon fond. Ainſi cet homme, déjà en ce monde, *participant à la nature divine, & fait déjà une même plante avec* DIEU, eſt, dit le Roi-Prophete, *cet arbre*, du plant le plus noble, du plant céleſte, *mis auprès des ruiſſeaux d'eaux* qui le fertiliſent; *il rend ſon fruit en ſa ſaiſon; ſon feuillage ne flétrit jamais*, & ſa couronne eſt immortelle. Et en l'attendant, il eſt en ſpectacle à DIEU, aux cieux, aux Anges & aux hommes, témoins de ſon amour, de ſes combats & de ſes victoires.

II. *Pierre*, 1. v. 4. *Rom.* 6 v. 5. *Pſ.* 1. v. 1—4.

O état! ô bonheur! ô foi divine! ô amour! ô foi non plus don, mais foi Jéſus-Chriſt même, mon eſprit eſt trop borné pour en concevoir la grandeur, & ma plume trop impuiſſante pour le peindre; mon foible crayon n'y atteindra jamais; il faut demeurer dans le ſilence. . . . .

Seroit-ce pour vous rebuter, mon cher lecteur, ſeroit-ce pour vous faire perdre courage, que je vous ai dépeint un ſi haut & divin état, dont ſans doute, preſque tous les hommes & moi le premier, nous ſommes encore ſi éloignés? vous me jugeriez très-injuſtement. J'ai montré le plus haut point de la vie divine ici-bas, tel que le livre qui ne peut mentir, nous le montre. On voit le ſommet de la montagne de DIEU; mais ne pas arriver à ce ſommet, ſeroit-ce une abſolue excluſion du ſalut? A DIEU ne plaiſe que je le diſe: *Il eſt pluſieurs demeures dans la maiſon de mon Pere*, dit Notre-Seigneur. Mais la vue de ce tout-haut point & de la palme immortelle qui eſt au bout, peut encourager notre lâcheté; que ſi elle ne l'encourage pas, & ſi elle ne peut animer notre tiédeur, elle eſt faite du moins pour les condamner & nous faire

Jean, 14. v. 2.

rougir d'une honte ſalutaire, pour faire naître en nous une profonde humiliation, qui écraſant notre orgueil, peut nous mériter un regard de cette infinie miſéricorde qui ſe tourne ſur les cœurs humbles & contrits. Que ſais-je, en voyant la céleſte grandeur de notre vocation, ſans pouvoir, comme les aigles myſtiques, nous élever juſqu'à elle, tentons du moins quelques efforts ! Ce grand DIEU, voyant & notre volonté, & l'impuiſſance de nos tentatives, les ſecondera & les ſoutiendra de ſa force toute-puiſſante. Ecoutez Moïſe, ſerviteur de DIEU, ou plutôt DIEU lui-même parlant par ſa bouche, & la ſublime image qu'il vous préſente : *Comme l'aigle excite ſa nichée, couve ſes petits, étend ſes ailes, les accueille & les porte*, ainſi le DIEU Eternel vous aidera & vous conduira; croyez en lui du moins, & confiez-vous à ſon ſecours. *Il eſt notre Dieu, il nous conduira juſqu'à la mort.* O heureux ! dans ce ſiecle impie, celui qui du moins croit véritablement à ce Fils, à qui *toute puiſſance eſt donnée* & qui le conduira à la vie éternelle. O cœur ſacré ! cœur de Jéſus, venez, formez-vous des croyans, & changez nos cœurs dans le vôtre. O quand ſera cet heureux temps ! que tous les cœurs fondus dans le vôtre, n'en formeront plus qu'un.

Deut. 22.

Matth. 28. v. 18.

LIVRE NEUVIEME.

Pour varier un peu les matieres, & avant que d'en venir aux différentes ſectes dont j'ai à parler, je mets ici un ſupplément ſur ce que j'ai dit plus haut des ſens myſtiques de l'Ecriture-Sainte. Et à cette occaſion, je donnerai un grand éclairciſſement ſur la chronologie des Egyptiens & autres nations qui remontent à une origine incroyable.

CHAPITRE PREMIER.

Avant-propos. Faux jugemens ſur les ſens myſtiques & leurs cauſes.

AVANT que de donner ce ſupplément, je dois prémunir tout lecteur qui retient une ombre de bonne foi, contre une erreur auſſi dangereuſe qu'elle eſt preſque univerſellement répandue. Je n'aurois jamais pu comprendre comment ce préjugé a pu acquérir un ſi long & ſi étendu poſſeſſoire, ſi je n'en avois la clef dans la profonde ignorance & la malignité de la plus grande partie du genre humain.

Si j'avois eu plus d'égard à ce que l'amour-

propre d'un Auteur appelle le ſuccès de ſon livre, qu'à la vérité & au profit réel & ſolide que tout lecteur de bonne volonté pourra tirer de cet ouvrage; je me ſerois bien gardé d'y laiſſer paroître les mots de myſtique, d'intérieur & de myſticiſme.

Ces mots ne ſont cités qu'avec opprobre; il ſembleroit que l'ignominie fût leur unique partage, ſi on n'y pouvoit ajouter les perſécutions. Cela eſt naturel, cela eſt même inévitable; cette Religion, la ſeule vraie, la ſeule qui ſoit le pur Chriſtianiſme, ne peut manquer d'être traitée comme l'a été parmi les hommes ſon Fondateur & ſon Chef: & c'eſt l'indubitable marque de ſa vérité; on peut lui appliquer le mot du Seigneur: *Vous ſerez haïs de tous à cauſe de mon nom.* Les communions & les ſectes, ſi diviſées entre elles, ſe ſont accordées à proſcrire cette Religion de l'intérieur, ſeule ſolide & ſeule éternelle; parce qu'elles ſont toutes livrées à une quantité d'erreurs, & parce que les paſſions & le faux amour de ſoi-même ont jeté ſur cette Religion pure une infinité de nuages: ils ne s'élevent pas juſqu'à elle; ils l'abaiſſent, la courbent juſqu'à eux; ils l'aſſerviſſent à leur nature finement corrompue. *Jean*, 15: v. 18—22.

C'eſt le cas de cette infinité d'hommes qui ne veulent qu'une Religion commode. Ils ſont d'ailleurs prévenus par les faux Docteurs; & au moment qu'on leur parle de myſticiſme, ils oppoſent l'obſtinée barriere du préjugé qu'ils ont ſucé des leçons de ces hommes à Religion mélangée. Le peuple ſéduit, crie à l'aveugle, ſans avoir ſeulement une idée de ce dont on lui a fait un épouvantail.

Des Ecrivains, tels que Voltaire, la Baumelle, & autres de la même catégorie, non-contens de jeter ſur cette Religion pure le vernis du ridicule, par leur acharnement & leur rage y ont ajouté la calomnie. Les gens du monde liſent ces livres avec avidité; ſéduits par le funeſte agrément de leur ſtyle, ils mordent à l'hameçon, ils gobent l'appât. Le ridicule excite un ris malicieux, & prépare l'erreur à laquelle il ſert de paſſe-port; la malignité & la jalouſie achevent de la naturaliſer & de la fixer. On eſt charmé, & on a un profit trompeur à gloſer ſur la perfection qu'on n'a pas la volonté d'atteindre.

Il n'y a aucune peine à ſe perdre au milieu du monde; ſon exemple univerſel, ſes maximes empoiſonnées raſſurent, & ſervent d'autorité. Mais il faut du courage & des efforts pour être Chrétien ſelon la force de ce mot. On ne veut point de cette Religion enviſagée comme ardue & inacceſſible, comme raffinée & ſubtiliſée, tandis que c'eſt la ſeule faite pour le cœur, la ſeule ſimple, la ſeule acceſſible, la ſeule déſembarraſſée de tout fatras, & des épines & des erreurs que la raiſon corrompue & les paſſions y mêlent à leur gré.

Il ſemble que ce ſeroit le vrai moment de préſenter cette Religion ſimple, aujourd'hui que l'athéiſme ſi répandu, mais qui n'oſe pas tout-à-fait ſe montrer à découvert, (parce que ſes ſectateurs ſentent bien qu'ils révolteroient encore trop de gens) prend une marche détournée pour préparer ſon poiſon; il renverſe les gouvernemens pour, du même coup, renverſer l'Egliſe, ſur la deſtruction de laquelle il a jeté ſon dévolut. Hé bien, on préſente dans le myſticiſme une Religion très-indépendante de l'extérieur de l'Egliſe, &

& le ſuc & la moelle que cette Egliſe dégénérée n'a pas ſu conſerver, & qui, s'élevant un jour enfin ſur ſes débris, durera éternellement.

C'eſt cette Religion pure qui fait trembler l'ennemi, & contre laquelle il dreſſe toutes ſes batteries, parce que c'eſt la ſeule qui peut lui enlever les ſujets de ſon empire; & il ſéduit tout le monde par ſes ruſes. Cependant on verra un jour, & même dans un temps peut-être plus prochain qu'on ne le croit, qu'il ſe ſera trompé lui-même, & qu'elles n'auront abouti qu'à détruire le mal & un extérieur corrompu, pour que ſur ces ruines, un DIEU qui ſe joue de ſes vains efforts, éleve l'édifice véritable, cette Religion pure & intérieure, le culte d'amour, qui ſortira & s'élevera pour jamais du ſein de ces deſtructions & de ces ravages que l'athéiſme commence à opérer.

Mais ce n'eſt pas mon but de ſuivre ces ruſes dans ce ſupplément. Deux motifs m'ont déterminé à le donner: 1.° C'eſt de déclarer ici à la face de l'Univers que les mots de *Myſtique*, d'*Intérieur*, de *vrai Spirituel* & de *Chrétien*, ſont des mots, qui dans le dictionnaire de la vérité ſont abſolument ſynonymes, & que la ſignification de l'un emporte infailliblement celle des autres; & enfin, que hors de là il n'eſt point de Chriſtianiſme véritable.

Ainſi, il faut infiniment ſe garder de confondre ce vrai myſticiſme que j'entends, avec ce mot mis en tant de places, & toujours hors de ſa vraie place, par l'aveuglement des gens du monde, qui brouillent tout, confondent tout, au point même qu'on a oſé appeler myſticiſme, les ténébreuſes pratiques de Meſmer, Caglioſtro, &c.

tout comme on appelle *Moraves*, ou d'autres noms, ceux qui montrent de la piété. Le vrai myſticiſme eſt l'intérieur & la très-pure eſſence du Chriſtianiſme fondé par le VERBE-DIEU & par ſes Apôtres, qui écarte le fanatiſme, proſcrit l'enthouſiaſme, qui par le plus heureux alliage fait le Chrétien citoyen, & le citoyen Chrétien & ſujet fidelle, & qui ainſi eſt la Religion des Cieux & de la Terre, & la Religion éternelle.

Le ſecond; c'eſt le mal irréparable que ſe font les perſonnes qui liſent l'Ecriture dans l'intention d'en mettre la lecture à profit, & qui n'y cherchent pas ce qui y eſt, ce qui en fait la moelle, l'eſſence & le vrai fruit qu'on en peut tirer; je veux dire les ſens myſtiques faits pour montrer la lumiere divine, & mener le cœur au pur amour de DIEU, qui eſt la fin de toute piété. C'eſt pourquoi j'ajoute à ce que j'ai dit au Livre ſeptieme, ce ſupplément où la vérité de ces ſens ſera établie ſur un fondement inébranlable.

CHAPITRE II.

Supplément ſur ma théorie des ſens myſtiques & ſpirituels de l'Ecriture. Exception par rapport à la morale.

QUOIQUE j'aie traité de ces ſens divins cachés ſous l'écorce du littéral; que j'aie aſſez bien éclairci ce ſujet, & donné des exemples pour le rendre & acceſſible & palpable; ſon infinie importance m'engage à l'enviſager de nouveau. Il m'eſt extrêmement douloureux de voir une malheu-

reuſe obſtruction, une cataracte miſe ſur la plupart des cerveaux à cet égard; ils ſont ſemblables à un homme qui fermeroit perpétuellement les yeux à la ſplendeur du ſoleil deſtiné à les éclairer. Le ſanctuaire des divines vérités leur eſt ouvert dans tous leurs rapports, dans ce qu'elles ont de plus ſublime en même temps que de plus ſimple, & ils ne veulent point y entrer; les Cieux & l'Univers ſe préſentent à eux; ils n'ont qu'à lire, & ils refuſent d'ouvrir les pages de ce livre de DIEU; car ce n'eſt pas lire, de ne voir que comme eux. Il eſt dit: *Enquérez-vous des Ecritures.* Un DIEU même leur dit tout, & ils bouchent leurs oreilles. *Jean*, 5 v. 39.

Sans répéter rien de ce que j'ai dit plus haut, je vais tailler dans le vif & amener quelques principes qui en ſeront le plus ſolide fondement, & au moyen deſquels il ſera impoſſible de ne pas conclure à l'exiſtence de ces ſens cachés & divins, renfermés dans l'Ecriture ſous le littéral. Avant de déduire, je conjure le lecteur par la charité de DIEU & pour ſon intérêt éternel, de bien ſaiſir ma penſée, & d'élever ſon regard juſqu'à elle.

Je déclare encore à la face de l'Univers, comme je vais le démontrer, qu'à l'exception de ce qui eſt purement & uniquement *morale* dans nos ſaints livres, il n'eſt peut-être pas un verſet, pas une phraſe, pas une hiſtoire, pas une formule de diſcours, & même, ce qui au tribunal d'une raiſon bornée paroîtroit puéril & minutieux, qui n'ait un ou pluſieurs ſens myſtiques ou cachés, très-profonds & dignes de l'Eſprit de DIEU qui a dicté cette divine parole. *L'énoncé* eſt le littéral, & il faut de néceſſité une langue pour expri-

mer les idées & les faire paſſer aux autres. Voilà
Rom. 10. v. 17. pourquoi il eſt dit : *La foi eſt de l'ouïe ; & l'ouïe, de la parole de Dieu.* Ainſi le littéral exprime l'idée divine, celle qu'a entendu l'Eſprit-Saint. Tout ce qui eſt phyſique dans l'Ecriture, n'y eſt tourné, exprimé au phyſique, qu'afin que ce phyſique y montre tout-à-la-fois le ſpirituel & le glorieux ; & même ce phyſique n'y ſeroit pas mis, ſans ce but digne de DIEU, & s'il n'étoit néceſſaire pour faire connoître les objets divins. C'eſt le ſpirituel & le glorieux, vu & montré par le phyſique ; voilà la parole de DIEU. Tellement qu'il ne faudroit pas même dire, que les Ecrivains ſacrés font alluſion au phyſique ; mais bien que le phyſique fait alluſion au ſpirituel qui eſt la grande & divine raiſon de cette alluſion, comme il en eſt le véritable objet.

C'eſt à cet égard, comme preſque en toutes choſes, que les ſens & l'imagination d'accord avec la groſſiéreté de l'homme, lui font la plus dangereuſe, diſons mieux, la plus mortelle illuſion. Ils engraiſſent & appeſantiſſent les cœurs, & les tournant tout au terreſtre, ils les empêchent de voir plus haut ; ils enfantent cette groſſiéreté, ils l'établiſſent ſi bien, que les choſes céleſtes & inviſibles deviennent inacceſſibles à leur regard ; & bornant leurs vues baſſes au viſible qu'ils prennent pour le tout, rampant ſur ce qu'ils voient, ils ne peuvent s'élever à la vérité pure. C'eſt ainſi, que ſouvent même, ſans s'en appercevoir, ils prennent l'ombre pour la réalité, & les derniers degrés de l'être, pour l'être véritable, ne ſoupçonnant pas même que ce que leur raiſon & bornée & corrompue, ce que *l'homme animal* en un mot ne voit pas, ſoit

dans l'ordre des exiſtences ; & que l'intellectuel, le ſpirituel, l'inviſible ſoit l'être véritable dont tout le viſible, encore qu'il ſemble ſi réel & ſi beau, n'eſt qu'une vile image & une groſſiere copie. Il faut étendre & développer cette idée qui confirmera la divine vérité des ſens myſtiques, & qui en poſera la certitude ſur la plus immuable baſe.

Mais avant d'entrer dans cette diſcuſſion, il faut remarquer encore ſur ce que j'ai excepté plus haut, la *morale* des ſens très-profonds & myſtiques des divines Ecritures, & que j'en ai à peu près borné l'énoncé au ſens littéral : 1.° qu'il le falloit afin que ſes leçons fuſſent clairés, nettes, préciſes & faciles à ſaiſir, acceſſibles à tous les eſprits, parce que ces idées de morale & leur pratique ſont de la plus indiſpenſable néceſſité pour tous les hommes, depuis le plus perçant génie juſqu'au plus groſſier laboureur, depuis le Lapon & l'Indien juſqu'au Chrétien le plus fidelle à la motion de l'Eſprit de DIEU. Et non-ſeulement il falloit que ces énoncés fuſſent de toute clarté, mais encore par un ordre & une diſpoſition dignes de DIEU, qui eſt un DIEU d'ordre, le contraire étoit impoſſible, vu que la morale humaine & tous ſes rapports peuvent être ſaiſis par la ſimple lumiere naturelle, ſans le beſoin d'une plus haute inſpiration de l'Eſprit de DIEU ; que le ſens en eſt unique & de la ſphere de la raiſon & de l'eſprit naturel, encore que non-régénéré.

Elle eſt & doit être commune, dis-je, au Païen, au Philoſophe, au Chrétien, à l'exception, en faveur de ce dernier, qu'elle eſt établie pour lui ſur un motif plus pur, plus divin, j'entends l'amour de DIEU, connu & goûté en Jeſus-

Chriſt, qui lui donne une conſiſtance & un prix infiniment ſupérieur à celui que la morale humaine peut tirer de cette lumiere primitive jetée ſur notre berceau, *& qui*, dit S. Jean, *éclaire tout homme venant au monde*, parce que celle-ci s'offuſque & ſe corrompt avec l'âge, ainſi que je l'ai ſouvant montré dans cet Ouvrage.

Jean, 1 v. 9.

2.° Ce qui n'eſt que ſimple morale pouvoit être exprimé plus clairement, & dans un ſens purement & uniquement littéral (cependant aſſez ſouvent enfermé en des paraboles, mais dont le ſens eſt facile à ſaiſir), parce que la morale n'a pas par elle ſeule, un rapport auſſi direct avec le ciel & les choſes céleſtes, que la vie divine & ſurnaturelle du Chrétien qui conſiſte dans la motion du Saint-Eſprit infiniment ſupérieur à tout ce qui, comme la morale ſimplement telle, eſt acceſſible à la raiſon de l'homme. Car elle n'a guere en un ſens, de rapport qu'avec le monde & les circonſtances & ſituations de commerce où ſont entr'eux les hommes ſur la terre; & il eſt des rapports dans le ciel qui eſt le but de la vie du Chrétien, leſquels ſont non-ſeulement ſupérieurs, mais encore différens à certains égards des rapports qui fondent la morale d'ici-bas; tellement que la morale purement telle, n'eſt pas autant ſuſceptible d'alluſions au phyſique, de métaphores, d'images & de figures que les objets de la ſcience du Saint-Eſprit; & après cette exception poſée, ce que je vais diſcuter, éclaircira mieux encore, que la morale n'a pas autant beſoin d'interprétations myſtiques; car elle n'a qu'un ſens proprement; & ce ſens unique eſt ſimplement & nettement exprimé. Ce que je viens de dire montre clairement que la

morale toute ſeule ne fit jamais le Chriſtianiſme, qui, ſans l'exclure & tout en la conſervant, eſt un ordre de choſes & un domaine infiniment plus élevé encore, puiſqu'il eſt de ſurcroît la *vie intérieure cachée en* DIEU, qui approprie le Chrétien pour le Royaume des Cieux, & lui en donne les proportions; ce que la ſeule morale ne fit jamais; elle y eſt inſuffiſante & ne le peut ſans un reſſort plus haut que la raiſon (1).

3.° Je dis donc que ces ſens myſtiques verſés dans toute l'Ecriture, & contenus ſous l'écorce du littéral, ſont poſés ſur la vérité de DIEU même, & que rien au monde n'eſt plus facile que d'en démontrer & la réalité & la convenance.

---

(1) Cependant, pour ne rien laiſſer en arriere, & enviſager autant qu'il eſt poſſible ces vérités ſous tous leurs points de vue, j'ajouterai qu'il eſt dans la morale (non pas autant philoſophique que chrétienne) des ſujets très-relevés & très-profonds; il eſt en elle des rapports qui élevent l'homme bien au-delà de la ſphere d'ici-bas, & qui, quoique tenant par un bout au terreſtre, le portent de l'autre juſqu'au ciel; & ſous le ſens inférieur, acceſſible à tous, renferment en germe & en développemens même les grands, les hauts principes de la régénération, de la mort à ſoi-même, pour être revêtu de Jéſus-Chriſt & appareillé pour l'empire de la gloire. Ainſi, ce que je viens d'accorder ſous un point de vue, ſouffre en même temps cette exception. Et comme ces divins myſteres-pratiques de la régénération & de ce qui y conduit, ont tous leurs types dans la Nature; c'eſt la raiſon pour laquelle pluſieurs Sages parmi les Païens & les Mahométans les ont décrits dans leurs livres & en ont donné des leçons propres à faire honte aux Chrétiens.

Enfin, je dois ajouter, que la morale, (divine & non humaine, la morale ſainte & non philoſophique,) celle en un mot, qui va à diviniſer l'homme, eſt toute renfermée dans les myſteres du Chriſtianiſme, & qu'on peut l'en déduire par les plus infaillibles & inévitables conſéquences.

CHAPITRE III.

Principes qui, taillant dans le vif, démontrent la vérité & l'exiſtence des ſens cachés de l'Ecriture.

POUR le comprendre, il ſuffira d'expoſer quelques principes ſimples, & qui donneront la clef de cette énigme ſi obſcure pour tant de Commentateurs bornés & vulgaires. J'établirai donc trois ou quatre principes.

1.° Que le monde inviſible & intellectuel a été créé & a exiſté avant ce monde groſſier, corporel & viſible.

2.° Que ce monde groſſier, tiſſu & compoſé de la matiere, eſt préciſément, & n'eſt autre choſe qu'une copie, une imitation inférieure, & ſi j'oſois m'exprimer ainſi, que le ſinge du monde intellectuel, inviſible, céleſte & glorieux, comme je l'ai démontré dans tout cet Ouvrage.

3.° Que la derniere fin, le grand but de ce monde viſible qui n'eſt que des phénomenes à temps, eſt le monde inviſible & glorieux dans lequel il doit aller un jour refluer & ſe perdre.

De là il eſt impoſſible de ne pas conclure que le ſens littéral des Ecritures n'eſt que l'écorce ſous laquelle ſont cachés les vérités infinies, les immenſes tréſors de lumiere répandus dans ces ſaints livres, dès-lors véritablement dignes de DIEU qui les a dictés, & qui étant tout lumiere, l'y a verſée à pleines mains (1).

(1) Je déclare encore ici, en la préſence de mon DIEU, que quiconque voudra ouvrir le ſanctuaire des ſaintes Ecritures, &

4.° Mais encore ici je m'abuſe : il ne faudroit pas même appliquer le mot de littéral au ſimple énoncé ; car il eſt un point de vue très-véritable, ſelon lequel on devroit faire une inverſion au diſcours. J'entends, appeler littéral, ce que dans le langage ordinaire on nomme myſtique,

---

s'élever à l'infaillible ſens fait pour le cœur & le porter à l'amour divin, n'a qu'à lire le divin Commentaire de Madame Guyon ſur l'Ecriture ; il offrira de plus à la ſainte curioſité du Chrétien une infinité de vérités importantes. On ſera peut-être étonné de m'en voir tant parler ; mais c'eſt que cette femme, Chérubin en connoiſſances, & Séraphin en amour, cette femme perſécutée, & comme il devoit arriver, en opprobre aux yeux des mondains ; cette femme, en ce point & en beaucoup d'autres, conforme à ſon Chef immortel Jéſus-Chriſt, a trempé ſa plume, ſi on peut s'exprimer ainſi, dans les Cieux, & a donné les ſens les plus ſublimes, les mieux prouvés par eux-mêmes & leurs analogies, les plus uſuels, les plus directoires ; bien différente & infiniment au-deſſus des *Illuminés*, qui font de l'Ecriture une théorie plutôt pour l'eſprit que pour le cœur, plus intuitive que pratique ; éclairant ſtérilement ſans échauffer, & donnant de la lumiere preſque ſans chaleur, & ſans vraies directions pour la vie divine. Dans les Ouvrages de Madame Guyon, tout eſt réuni, & je l'atteſte, rien ne lui eſt comparable ; quoique ces *Illuminés* (j'entends ceux de la meilleure eſpece, qui ſont très-rares,) & les livres qu'ils vont produire, puiſſent être de l'utilité de leur genre ; & je n'entends point les détracter, ni leur enlever leur prix & leur mérite, en mettant ſelon la vérité ceux de Madame Guyon infiniment au-deſſus. Ces Illuminés croient, par leurs théories, convaincre & convertir les Déiſtes.... Je le ſouhaite de tout mon cœur & tout autant qu'eux. Mais *emitte Spiritum tuum & creabuntur & faciem terræ renovabis.* Il faudroit pour un tel prodige, qu'outre les lumieres qu'ils ont, ils euſſent encore une grace plus forte, une onction plus pénétrante. Il n'eſt pas uniquement queſtion de convaincre l'eſprit, il faut encore, & ſur-tout, fléchir la volonté. . . . Et pour revenir aux divins Ouvrages de Madame Guyon, tous ceux qui ne cherchent des lumieres que pour orner leur eſprit, pour le guinder & le monter, pour ainſi dire, juſqu'aux Cieux, ſans ſolide & véritable profit pour le cœur, (tout en croyant cependant, mais ſans fondement, qu'elles allument en eux l'amour de DIEU, parce qu'ils prennent illuſoirement la ſatisfaction inté-

Pſ. 104. v. 30.

& myſtique ce que ce même langage appelle littéral. Et qu'on ne croie pas que je raffine & ſubtiliſe ici. Si l'on a bien ſaiſi l'eſprit des principes que je viens d'annoncer, on conviendra que ce qu'il y a de plus *réel & de plus vrai* dans l'Univers, c'eſt préciſément ce que nous ne voyons

---

rieure & l'admiration que ces lumieres leur donnent, pour l'amour même qui eſt infiniment différent). Tous ceux-là ne trouveroient pas peut-être, dans Madame Guyon, ce qu'ils cherchent, quoiqu'elle contienne d'infinies lumieres pour qui ſait les voir, & toutes parfaitement ſûres & écrites, comme elle le démontre en tant d'endroits, par la pure motion de l'Eſprit de DIEU. Auſſi n'en eſt-il aucune dans ſes livres qui ne ramene inceſſamment au cœur; ce qui eſt le but de toute divine & ſûre lumiere, ſans quoi les plus brillantes mêmes peuvent être communes avec les Démons (Sur quoi voyez I. *Corinth.* 13.) & peuvent ne devenir qu'un ſujet de condamnation de plus, ſi elles ne ſont accompagnées de l'oraiſon, de l'abandon, de la ſoumiſſion à la volonté de DIEU, de la perte même de notre volonté dans la ſienne, en un mot, de tout ce qui mene à la diviniſation & à l'union centrale à DIEU, qui eſt la derniere fin de l'homme. Quiconque donc ne voudra que ces lumieres qui nourriſſent la ſatisfaction de l'eſprit, & ſous l'apparence du contraire ſon orgueil, n'a encore enfilé que la *porte large & non l'étroite*, & ne goûtera peut-être pas les écrits de Madame Guyon.

Mais ceux qui voudront s'élever à la véritable & ſolide grandeur de la vocation du Chrétien, c'eſt-à-dire, accomplir le précepte ſeul ſanctifiant & ſeul ſalutaire de l'amour de DIEU; ceux qui déſireront de conſacrer leur eſprit, leurs puiſſances & leurs volontés, à DIEU, en holocauſte éternel; ceux qui ne chercheront dans les lumieres que le vrai encens du cœur & de la volonté qui ſeuls donnent à DIEU la véritable gloire; alors, que ceux-là entrent avec confiance, qu'ils ſe jettent dans la divine carriere que leur ouvrent ces livres. Je leur atteſte qu'ils y trouveront le vrai eſprit de l'Evangile, dont ils méconnoiſſent encore les divines profondeurs, ce dénuement tant recommandé par le Seigneur, pour être revêtu de lui, & enfin, ſans m'étendre davantage, tout en ſatisfaiſant l'eſprit & en oignant le cœur, qu'ils y trouveront, dis-je, la perle, le tréſor & tout ce qu'il faut pour les conduire à leur bienheureuſe & derniere fin.

pas, parce que ce que nous ne voyons pas, a une nobleſſe d'être infiniment plus grande, plus originale, plus réelle, & ſi j'oſois le dire, plus *ſpirituellement littérale*, que tout ce qu'offre à nos regards l'Univers viſible, qui n'eſt que des phénomenes inférieurs & à temps, des apparences, des changemens perpétuels, une ombre, une fumée, & une fugitive & diſparoiſſante figure. Tellement que, ſi le monde phyſique pouvoit être caché aux Intelligences ſupérieures qui connoiſſent tout en voyant l'Univers dans ſes originaux, au lieu que nous, pauvres aveugles, nous ne voyons les originaux que dans leurs groſſieres & viſibles copies; alors ſurement ces Intelligences appelleroient myſtique, alluſion, figure & allégorie, ce que nous nommons le littéral; puiſqu'en effet le phyſique n'eſt qu'une peinture & une alluſion à l'inviſible, au ſpirituel & au glorieux. C'eſt le mot de l'Apôtre : *Les choſes qui ſe voient n'ont point été faites de choſes qui apparuſſent*, mais modélées ſur les inviſibles. *Héb.* 11. v. 3.

5.° D'ailleurs l'opinion que de ſtériles Littérateurs ſoutiennent ſans honte, ſe détruit par elle-même, & tombe par ſa propre foibleſſe. Je leur demanderois s'il n'eſt pas une infinité de *tropes*, dans le langage vulgaire, qui pour les hommes attentifs & réfléchis eſt preſque tout allégorique & myſtique, au point que je les défierois d'avoir une converſation qui n'en porte pas l'empreinte; je leur demanderois ce que c'eſt que ces expreſſions : *génie perçant*, un *cœur droit*, un *cœur double*, *eſprit ſolide*, *&c. &c.*, & une infinité d'autres, qui ſe gliſſent comme d'eux-mêmes dans le diſcours ordinaire. Tant il eſt vrai qu'il eſt impoſſible de parler ſans y mêler des tropes, des figures des allégo-

ries & du myſtique ; & tant il eſt vrai encore que ce qu'ils refuſent ſi ſouvent à l'Ecriture eſt d'une telle néceſſité qu'aucun diſcours ne peut s'en paſſer.

6.° Les Peres de l'Egliſe ont tous donné dans les ſens myſtiques & allégoriques (2), & leurs ouvrages ſur l'Ecriture en ſont pleins. Je n'ai pas beſoin de citations pour le prouver ; on n'a qu'à les ouvrir, & on le verra pour ainſi dire à chaque page.

7.° Je pourrois donner des exemples à l'infini, tirés tous de l'Ecriture ; mais, pour finir une fois,

---

(2) J'en ai déjà parlé dans une note, mais on ne ſauroit trop le répéter. Le coup que l'Egliſe a porté au vrai Chriſtianiſme en condamnant le pur amour & la doctrine de l'intérieur dans laquelle git toute l'eſſence, le radical, le ſeul fondement de la Religion, au point qu'elle ne peut ſubſiſter ſans lui, tout le reſte n'étant que des gouffes preſque vides de tout ſuc ; ce coup, dis-je, a été déciſif contre elle, & c'eſt en effet contre elle même qu'elle l'a porté, & elle a préparé par-là ſa propre deſtruction. O combien falloit-il qu'elle eût déjà dégénéré de proche en proche, pour en être venue à ce point ! J'oſe aſſurer que DIEU l'a permis en punition du déchet & de la dégénération où elle s'étoit déjà amenée. Ç'a été le plus grand triomphe de l'ennemi, parce que par-là, la Religion étoit ſapée par ſon fondement ; tout le reſte, comme j'ai dit, n'étant que des acceſſoires incapables d'aller juſqu'au vif, & de lui enlever, pour ainſi dire, une ſeule plume. Et le VERBE-DIEU l'a permis encore, comme toute l'Ecriture le prédit, juſqu'à ce que le moment ſoit venu où il ſe *levera victorieux & afin de vaincre*, & parce qu'il faut avant cette époque heureuſe & reſtitutrice, que le *fils de perdition ſoit révélé*, & faſſe ſes *miracles de menſonge* & enfin que la foi ſoit auparavant preſque éteinte, comme on le voit encore par l'Ecriture, & comme cela arrive actuellement à grands pas. On a déjà vu dans une note au Livre ſeptieme, les dignes artiſans de cette œuvre iſſue d'un conciliabule de l'abyme ; Louis XIV, Maintenon, Boſſuet, Noailles, Prêtres, Janſéniſtes, Moliniſtes & toute cette cohorte qui ont forcé Innocent XII à prononcer *ex cathedrâ* cette condamnation, & en elle la préparation de la ruine du Papiſme. Ç'a été *l'heure de la puiſſance des ténebres*. Ils ont porté une main ſacrilége ſur

II. *Theſſal.* 2. v. 7—12.

je n'en citerai qu'un ſeul entre des milliars, & je le choiſis exprès, pour donner une nouvelle preuve de la vérité tant répétée dans cet Ouvrage : Que les objets viſibles ſont les copies & les repréſentations des objets inviſibles & céleſtes. On la trouve dans l'ordre que DIEU donna à Moïſe, de faire exécuter de la maniere la plus exacte, & dans une préciſion pour ainſi dire minutieuſe & juſqu'aux moindres linéamens, & aux plus petits traits, tout ce qui concernoit le culte qu'il préſentoit à la dévotion & à la piété de ſon peuple, & les cérémonies de la Loi qu'il leur don-

---

ce qu'il y avoit de plus divin dans la *tradition*, & dans la doctrine non-interrompue de tous les vrais Saints. Il faudroit un volume pour contenir ſeulement les noms & le catalogue de ces Saints, qui tous comme d'une ſeule voix, ont fait retentir dans leurs diſcours & dans leurs écrits preſque innombrables, la doctrine de l'Intérieur comme la ſeule baſe & l'eſſence du Chriſtianiſme, tout le reſte & tout l'extérieur n'en méritant preſque pas le nom, quoiqu'il ait fallu commencer à le propager par-là & à en donner la lettre qui mene à ſon vrai eſprit. Ce que je dis de la main téméraire que le Papiſme & ſes Docteurs ont portée ſur la doctrine du pur amour & ſur la tradition non-interrompue de la Religion intérieure la ſeule vraie, n'eſt pas une aſſertion haſardée, on en peut faire juge la terre entiere. Il n'eſt perſonne au monde qui ne puiſſe le voir dans la doctrine & la tradition de tous les Saints Peres des Déſerts (dont l'excellent Caſſien nous a tranſmis l'eſſence & l'eſprit dans ſes Conférences), dans la doctrine de tous les Peres Grecs & Latins, & ſur-tout les plus renommés & les plus ſaints d'entr'eux ; dans la doctrine d'une infinité de Confeſſeurs & de Docteurs de l'Egliſe les plus approuvés & canoniſés. Que ceux qui ne ſeroient pas à portée de lire tous ces Saints Peres & de ſuivre ainſi ces divines traces de l'eſprit intérieur & du pur amour qui n'ont jamais eu un moment d'interruption dans l'Egliſe de DIEU, dans ſa tradition & dans ſa doctrine, non pas même un ſeul inſtant, liſent ſeulement pour pieces abſolument démonſtratives de ce que je dis ici, les *Juſtifications* de la doctrine de Madame Guyon, trois volumes, où ils verront une infinité de citations des écrits de tous les Saints qui ont tenu & publié cette doctrine, comme la ſeule vraie &

Hb. 8. v. 5. noit à obſerver : *Prends garde*, dit DIEU à Moïſe, *de faire toutes choſes ſelon le modele qui t'a été montré ſur la montagne.* Or cette préciſion, cette circonſpection que devoit employer Moïſe, avoit ſa raiſon en ce que la Loi étoit la repréſentatrice des choſes céleſtes qui, par ces objets viſibles, étoient offertes à notre foi. S. Paul eſt très-formel ſur cela, & ſon Epître aux Hébreux eſt pleine de ces alluſions, & de cette idée.

8.° Avant de finir, je ferai par occaſion une remarque qui m'a paru importante. Il a été fait nombre de traductions, il eſt même quantité de ce qu'on appelle *variantes* dans l'Ecriture : le Docteur Mill, Anglois, s'eſt plu à les raſſembler. Les traductions qu'emploient les différentes Communions pourroient être un ſujet de contradiction & de ſcandale à qui ne connoîtroit pas à cet égard le

---

qui ſoit de prix. Et ce qu'il y a de criminel pour les Docteurs prétendus Catholiques que j'ai cités, comme Boſſuet, &c. c'eſt qu'ils ont eu l'audace de faire condamner des choſes bien moins fortes que celles qu'on voit dans les écrits de ces Saints & même en S. François de Sales. Mais ils vouloient abſolument condamner Fénélon, & d'ailleurs juſqu'à lui la dégénération du Papiſme n'étoit pas encore arrivée à ſon comble. O ſi les Proteſtans vouloient ouvrir les bras pour recevoir cette exquiſe & divine grace que le Papiſme a rejetée de ſon ſein ! Elle-même leur tend les bras & cherche chez eux un lieu de refuge. Mais hélas ! hélas ! on trouve des Docteurs par-tout, & on verra dans une autre note, que d'aveugles Eccléſiaſtiques parmi eux, ont voulu s'ériger contre elle en Dictateurs & ont blaſphémé ce qu'ils ignoroient. Ils ont montré ainſi à leur tour leur profonde ignorance, leur orgueil & leur mauvaiſe foi. O mon DIEU ! c'eſt ainſi que toutes les Communions s'accordent à repouſſer votre vrai Eſprit ; mais c'eſt en vain (Pſeaume ſecond) que tout ſe ligue contre lui. Malgré toute la rage de l'ennemi, vous vous formez en ſecret des cœurs, qui un jour raſſemblés formeront un chœur général à la louange de votre Saint Nom, & qui de

poc. 5. v. 9. toute *langue*, *de toute tribu*, *de toute nation*, chanteront le Cantique de vos infinies & éternelles miſéricordes. Alleluia.

ſecret de l'Eſprit divin. Mais quoique les ſens des verſets ſoient quelquefois divers, l'Eſprit de vérité qui y a préſidé, & qui étoit intéreſſé à mettre des bornes à ces variantes, n'a pas permis que ces diverſités fiſſent des erreurs. Ce ſont ſimplement des ſens différens, mais en même temps tous vrais. Il ne s'enſuit pas, de ce qu'une vérité eſt différente d'une autre, qu'elles ne puiſſent pas être toutes deux véritables, & non contradictoires. Et c'eſt en vain que d'impies Hérétiques ont voulu retrancher certains verſets qui les incommodoient; c'eſt en vain encore que de mauvais Traducteurs ont énervé bien des textes; la vérité demeure dans les originaux, & elle ſubſiſtera à jamais.

9.° Outre nos livres ſaints, j'ajoute que tous les âges & toutes les Nations de la terre fourniſſent des exemples innombrables de ces langages à ſens figurés; & il ne pouvoit pas en être autrement. De là l'origine des apologues, des myſteres chez tant de peuples, des hiéroglyphes chez les Egyptiens; & ſans m'étendre en pieces juſtificatives que tout le monde connoît, de là encore, pour le dire en paſſant, ces chronologies Egyptiennes, Chaldéennes, Babyloniennes, Chinoiſes, &c. &c. ſi étonnantes pour les Chrétiens qui n'ont pas cette clef, leſquelles ſemblent remonter à des ſiecles innombrables, & par conſéquent contredire & démentir la chronologie de nos livres ſaints. Et à ce propos, comme les Athées, Déiſtes & tous les impies, font valoir contre elle ces chronologies, & les préſentent avec un air de triomphe, il ne ſera pas mal de leur enlever encore cette prétendue preuve. C'eſt pourquoi je mettrai après ce diſcours, un chapitre ſur ces chronologies, qui montrera leur abſolue impuiſſance de contredire & démentir la nôtre.

10.° Toutes les Nations de l'Univers ont donc eu leur langage myſtique : je n'en citerai parmi des milliars que trois exemples célebres. Tel a été un Sanchoniaton, dont les fragmens qui nous reſtent de lui, ſont abſolument inintelligibles, ſi on ne perce pas au-delà de l'écorce & de l'enveloppe (3); tel le fameux bouclier d'Homere, où tout eſt allégoriſé ; tel enfin, pour ne pas multiplier les exemples, l'œuf ſymbolique d'Orphée, &c. &c.

Les anciens ſe plaiſoient à parler ce langage d'alluſions & d'allégories ; c'étoit l'uſage de leurs Sages. Ils obligeoient par-là à méditer, à creuſer, à s'élever du ſenſible, du littéral au ſpirituel. Les ſens myſtiques ſont donc fondés ſur les uſages des anciens; & ce que la curioſité perçant juſqu'à eux, admire dans les anciens Sages Païens, eſt pour les impies, ou pour nos vils Littérateurs, ſouvent un objet de dériſion & de calomnie, lorſqu'on applique ce principe à nos livres ſaints.

L'Eſprit de DIEU, qui eſt un DIEU d'ordre, en met dans tout ce qu'il fait, & par un plan digne de Lui & de ſa Sageſſe, il a établi une divine harmonie dans toutes ſes œuvres. Il y a tout à la fois un mélange & une correſpondance entre toutes les parties du tout, & il eſt établi une relation entre la matiere & les Eſprits, telle que tout l'Univers eſt ſemblable à un inſtrument monté par le plus habile artiſte, & qui forme tous les tons, ſans qu'il y ait la plus petite diſſonnance, excepté

(3) On voit ce fragment de Sanchoniaton, dans Euſebe *Præpar. Evang. Lib.* I. *Cap.* X. Et on défie quiconque n'a pas la clef de l'énigme, d'y comprendre quoi que ce ſoit ; & ſi c'étoit le lieu, on en donneroit le développement.

la différence qu'il peut y avoir dans les degrés des Êtres & qui même encore y fait une beauté indirecte, & ajoute de surcroît à cette divine harmonie. Je conclus que l'Esprit de DIEU qui a dicté nos livres saints, y a versé les plus admirables & les plus divins sens mystiques, parce que ces livres sont la très-pure & parfaite vérité *de l'Etre* & des convenances. Par-là il appelle les hommes à méditer, *à sonder les Ecritures*, pour voir sous des enveloppes faciles à percer, l'ineffable artifice de sa sagesse, (comme le sauveur y invite si souvent) qui a présenté tous ces rapports, afin d'amener l'homme grossier au spirituel, & de l'élever du matériel au divin qui est le terme & la fin de tout.

CHAPITRE IV.

Dissertation sur la chronologie des Egyptiens, où il est montré qu'elle ne peut contredire à la chronologie de nos saints livres, & où on verra, chemin faisant, un grand nombre de profondes vérités.

Rem faciam, non difficilem, causam deorum (DEI) agam. *SENECA de Providentia.*

JE viens de promettre un éclaircissement sur les chronologies Egyptiennes, si étonnantes pour ceux qui n'en ont pas la clef, & qui semblent remonter à des siecles innombrables, & par conséquent contredire la chronologie & les époques de nos livres saints. Les Athées, les Déistes, & autres personnages de cette espece, ne manquent pas de s'en prévaloir, & de les présenter comme une objection triomphante. De seches

dissertations d'Académiciens aussi aveugles que fiers de leur fausse érudition sont venus appuyer ces prétentions, & ils ont cru pouvoir mettre le sceau à ces mensonges par leurs artifices & leurs peines.

Mais rien n'est plus aisé que de détruire cette prétendue preuve, comme de renverser toutes les batteries qu'ils osent dresser contre l'Ecriture. Ces chronologies Egyptiennes qui paroissent percer jusqu'à une antiquité incroyable, ne sont pas seulement l'histoire & les époques des hommes & de leurs rois, mais elles remontent jusqu'au chaos, & bien plus haut encore. Je suis certain de la vérité de mon assertion ; & je donnerai ici une grande clef, non-seulement pour comprendre leur chronologie, mais pour la faire colluder, si nous en avions besoin, avec celle de Moïse & de nos livres saints. Moïse commence (en un sens inférieur, car il est des mysteres très-profonds cachés sous l'écorce de sa narration) au débrouillement du chaos, & à la création du monde, tel qu'il en est sorti, par l'Esprit de DIEU qui en démêloit les principes renversés, & les disposant par ordre, les amenoit en raisons d'Etres particuliers, & ceux-ci en raisons concordantes avec le tout ; & ainsi mettoit l'ordre où il n'y en avoit point, ou plutôt où régnoit le plus affreux désordre.

Mais les Egyptiens, loués pour leur sagesse dans l'Ecriture, (on verra bientôt par quelle raison) faisoient remonter la création bien Au-delà ou au-dessus du chaos. Il faut s'expliquer, & faire jour dans un sujet où presque aucun auteur n'a vu clair. Et pour porter la lumiere dans ces ténébreux chaos d'opinions, il suffit d'établir quelques principes.

1.° Le chaos dont parle Moïſe ſi ſavamment, ou, pour mieux dire, ſi divinement, & d'où l'Eſprit de DIEU a amené à l'ordre & en raiſons d'Etres les principes d'où ce monde viſible eſt ſorti, n'eſt rien moins que la premiere création, tant s'en faut. A la vérité, je n'aſſure pas que la création de notre globe, décrite par Moïſe, n'ait pas été la premiere création phyſique ou des corps. Cependant cette opinion & la contraire ſe plient également au ſyſtême que je vais établir, qui en eſt indépendant.

2.° Le chaos, d'où notre globe au moins, & peut-être pluſieurs autres mondes ſont ſortis, étoit compoſé des principes dont la révolte des (1)

(1) Quiconque voudra connoître la maniere dont les Anges rebelles ſont tombés & des cauſes de leur chute, n'a qu'à lire attentivement cette note qui pourroit ſervir de texte à pluſieurs volumes, & qui peut être auſſi inſtructive pour la curioſité que pratique pour le cœur. On y verra la primopremiere origine du mal & de toutes les dégradations poſſibles, par *ſouſtraction de l'Etre original*, juſques aux corps les plus groſſiers, ſelon les principes très-vrais répandus d'après l'Ecriture Sainte, dans cet Ouvrage. 1.er Principe. Le regard indéclinable à DIEU eſt la ſeule cauſe & la ſeule ſource de toute vraie vie, de toute vraie lumiere, & de tout vrai bonheur, qui ſont en DIEU comme le ſeul qui les contienne en original. Ce regard indéclinable fait l'union de DIEU avec l'Etre qui le regarde ſans ceſſe. Pour que cette vraie vie & vraie lumiere qui ſont le bonheur, n'aient point d'interruption, il faut que l'Etre écoulé ou émané ou créé, ſans perdre toutefois ſon exiſtence créaturique, ſoit dans ce qu'on appelle l'*anéantiſſement myſtique*, ou anéantiſſement moral, pour pouvoir à chaque inſtant être rempli de DIEU & de ſon écoulement qui ne peut parfaitement s'opérer que ſur le néant moral de la créature; car DIEU n'anime & ne vivifie que le néant & non celui qui lui oppoſe ſon Etre propre. C'eſt là le cas (j'entends ce néant myſtique) de tous les Eſprits céleſtes; c'eſt l'état, c'eſt ſi j'oſe m'exprimer ainſi, l'attitude fonciere & habituelle de tous les Anges divins & de tout ce qui eſt au-deſſus d'eux. Et c'eſt ce

Iſaïe, 14. 12 — 15.

Daniel, 10. v. 21.

3.° Or ces deſcendances & dégradations s'étoient exécutées graduellement, ſelon l'ordre de la juſtice divine, & dans des temps, époques & ſucceſſions marquées. Tellement que ces dégradations

---

dans cet Ouvrage. Ainſi l'épreuve à laquelle il fut mis étoit juſtement proportionnelle au mal dont il étoit l'introducteur. Il refuſe de ſe ſoumettre à cette épreuve & il eſt foudroyé, comme on verra plus bas. Mais pour ſuivre l'ordre & ne pas anticiper, 9.° le combat commence entre les Anges ſaints qui avoient conſervé l'union & l'amour, dont l'Archange Michaël eſt le chef, & l'Ange qui s'étoit déſuni & révolté; & comme il ne ſe ſentit pas *le plus fort*, ſelon ce que dit l'Ecriture, il avoit cherché à ſe faire un parti; & pour troupes auxiliaires de ſa révolte, il entraîna avec lui la troiſieme partie des Anges; & même on peut voir cette affreuſe & odieuſe hiſtoire dans l'Apocalypſe çà & là, & dans un très-grand nombre de paſſages de l'Ecriture; S. Michel & ſes Anges combattant pour le pur amour de DIEU, & criant: *Qui eſt comme* DIEU? Qui eſt-ce qui pourra être comparé à DIEU? & les Anges révoltés combattant contre DIEU, contre le parti de DIEU à qui tout eſt dû, pour l'orgueil, la propriété & l'amour-propre qu'ils ont introduit dans l'univers. 10.° J'ai dit que ces Anges révoltés furent foudroyés. *Ils furent*, dit S. Jean, *jetés du ciel en terre; ils ne furent pas les plus forts.* Ce mot & une infinité d'autres dans l'Ecriture, vérifient pleinement le ſyſtême des dégradations d'après la révolte, tel qu'il eſt établi dans cet Ouvrage. Dès ce moment l'ordre aſtral, l'ordre des cieux impurs, & par les conſécutions l'ordre des corps phyſiques furent ouverts pour couvrir d'opacité & d'habits dégradés & honteux, ces Etres originairement glorieux. Les *habits de peau* dont Adam & Eve furent couverts après leur chute, ſont une image très-analogue. Je laiſſe le reſte de cette théorie, puiſqu'on peut le voir dans le texte même. Que de réflexions pratiques, que d'inſtructions ne pourrois-je pas tirer de ce que je viens d'expoſer!

Daniel, ch. 10 & 12.

Apoc. 12. v. 4, 7, 8 & 9.

Premierement on voit ici comme à l'œil & dans ſa premiere origine, l'horreur au-deſſus de toute horreur, & l'abomination au-deſſus de tout calcul, j'entends de l'orgueil, de la propriété & de l'amour propre. C'eſt le crime par eſſence, c'en eſt le foyer, c'eſt la ſource de tous les crimes. Ils attaquent directement l'être de DIEU même à la place de qui ils ſe mettent & ils rivaliſent avec lui. Auſſi il n'y a rien qui s'attire plus ſes foudres & ſes vengeances. Et c'eſt pour réparer & expier ce crime des crimes, que le Verbe, le Fils unique,

graduelles faiſoient, pour ainſi dire, des hiſtoires & des chronologies bien fixées, & que j'oſerois appeler antichaotiques, ou plutôt antimondaines, tout comme on dit l'hiſtoire antidiluvienne.

---

eſt venu dans l'état le plus humiliant expier, dis-je, par ſes opprobres, cet orgueil infernal qui eſt l'antidieu. Mais comme j'ai donné un chapitre ſur l'amour-propre, j'y renvoie le lecteur. C'eſt l'orgueil qui a fait la chute de Lucifer, & c'eſt l'orgueil de Lucifer qui tentant la femme & l'homme, a fait la chute ſecondaire de la femme & de l'homme : *Vous ſerez comme des Dieux.* 2.° Ce qui ſe paſſe ici-bas, eſt la vraie image de ce qui a eu lieu là-haut, & les combats de la terre reſſemblent exactement aux combats des cieux. Partiſans du pur amour, hélas! vous êtes juſqu'ici le très-petit nombre; c'eſt le *petit troupeau*, dit le Seigneur, à qui ſeul il *deſtine ſon Royaume*; & le troupeau d'un nombre abſolument innombrable eſt celui des partiſans de l'orgueil & de la propriété. Car il n'eſt & n'a jamais été aucun *irrégénéré* ſur la terre, non pas même quelque raiſonnable & extérieurement vertueux que vous le ſuppoſiez, qui ne ſoit tout-à-la-fois & une imitation de Lucifer & ſoumis plus ou moins à ſon empire & à ſa tyrannie, ſelon qu'il participe plus ou moins & à ſon Eſprit de propriété & à ſon orgueil. Il n'y a que la régénération ſelon l'eſprit de Jéſus-Chriſt qui puiſſe tirer l'homme de cet infernal domaine. O DIEU! quel ſort attend la race des hommes! ſi leur orgueil, ſi leur propriété n'eſt pas foudroyée en ce monde, combien le ſera-t-elle dans l'autre avec les plus inconcevables tourmens! Car les péchés contre la loi, ne ſont qu'indirectement contre DIEU; mais l'orgueil & la propriété iroient directement juſqu'à l'attaquer ſur ſon trône, & perſonne n'en comprend le crime, tant l'aveuglement va de pair avec cet orgueil. Or qui que vous ſoyez qui liſez ceci, jugez-vous ſur cette regle; vous êtes infailliblement de l'un de ces deux partis, ou de celui de l'humble Jéſus, ou de celui de Lucifer & de la grande & innombrable bande du monde qui imitant l'ennemi & étant dans ſon eſprit, eſt ſous ſon empire ſans le ſavoir ni le ſoupçonner même. Que vois-je ſur la terre, ſinon cette infinité d'hommes qui dans la ſécurité, raſſurés de l'exemple univerſel, enfile la *porte large* des paſſions, qui *mene à la perdition.* Hélas, hélas! qui jamais lamentera aſſez ſur un tel aveuglement & de tels malheurs! Apprenez-moi, mon DIEU, à trembler le premier, & daignez percer mes moelles de terreur. Que je périſſe plutôt, avant que de vous enlever par mon orgueil, un atome de votre gloire!

Geneſe, 3. v. 5.

Et on va voir tout de ſuite, non-ſeulement que c'eſt là cette chronologie des Egyptiens, qui remonte à beaucoup de ſiecles avant la formation

& que je ſois & demeure anéanti à jamais devant votre Majeſté infinie. Oui mon DIEU, foudroyez mon orgueil, précipitez-le dans l'abyme, & qu'il ne reſte en moi de moi que le feu de votre adoration & de votre amour dont la flamme pure monte juſqu'à vous dans l'éternité. . . . Alleluia, amen. 3.° Je ne puis finir ſans faire encore la plus intéreſſante remarque. On a dans la théorie précédente la clef du combat, des heurts, des chocs perpétuels, du monde, des mondains, des raiſonnables, des faux vertueux, des vertueux en eux-mêmes, des Docteurs profonds de ce ſiecle, du Clergé de toutes les Communions, en un mot de toute la grande bande d'une part; & de ceux qui tiennent & ſoutiennent, même à travers les perſécutions & au péril de leur vie, la vérité, la ſainteté, l'infaillibilité, l'infinie néceſſité des voies internes & myſtiques, de la doctrine du pur amour de DIEU, d'autre part. Tous les partiſans du moi & de la propriété, même en apparence les plus pieux, l'ont en horreur, parce qu'elle les condamne & qu'elle leur dreſſe l'anathême. Où eſt la perſécution de toute eſpece, où eſt la dériſion ſacrilége, où eſt la calomnie, où ſont les intrigues, où ſont les artifices que preſque le monde entier n'ait mis en œuvre, pour tâcher de l'étouffer & de l'accabler? C'eſt l'ennemi qui anime en ſecret toute cette cohorte & ſans qu'elle le ſache; parce que la voie interne & le pur amour qui dépouille l'homme de ſon orgueil, eſt la ſeule choſe qui le faſſe trembler; parce que c'eſt la ſeule qui lui arrache ſa proie & lui enleve ſon empire ſur les ames. Que ne pourrois-je pas ajouter! Quoique je l'aie déjà dit en plus d'une occaſion, je ne me fais aucune peine de le répéter: Vous ſavez, ô mon DIEU! que je viens d'écrire cette note en votre ſainte & redoutable préſence. Vous ſavez, vous qui êtes mon juge ſuprême, qu'elle contient la vérité pure, telle que vous avez daigné la montrer à un indigne pécheur comme moi. Je l'aſſure à l'Univers, je la ſignerois de mon ſang, je la crierois de cent mille voix.

Il faut obſerver que par rapport à la certitude de la chute des Anges, établie dans la parole de DIEU, je n'ai coté, en commençant, que deux paſſages du vieux Teſtament parmi le grand nombre. Il faut encore en indiquer quelque-uns du nouveau Teſtament qui l'établiſſent de la maniere la plus expreſſe. Jean, 8. v. 44.; I. Jean, 3. v. 8.; S. Jude, v. 6.; II. Pierre, 2. v. 4., I. Corinth. 6. v. 3., &c. &c. Chacun peut les lire, & vérifier dans le texte même. Liſez encore, Job, 15. v. 15.

de notre monde visible, mais encore la maniere dont ces premiers Egyptiens ont pu connoître & lire, pour ainsi dire, ces histoires dont la matiere, les faits & les événemens ont eu lieu longtemps avant l'histoire de notre monde sorti du chaos.

4.° Les Anges révoltés & dégradés ont été les faux Dieux de tous les Païens & de tous les peuples (excepté des Hébreux); & chacun de ces peuples en a dérivé son culte, en a eu sa consécution & sa perspective, comme les Egyptiens ont eu la leur. Ce que je dis ici est la vérité même, que j'ose assurer, comme en la présence de DIEU. J'ajoute que, par le nombre infini de tous ces faux Dieux des peuples, on peut augurer avec bien plus que de la vraisemblance, que ces dégradations de Lucifer & de toute sa cohorte, ne sont pas bornées à notre globe, mais répondent aussi à un grand nombre d'autres globes qui, infectés de leurs chutes, & amenés avec eux dans le chaos, en sont sortis comme notre globe; & on verra encore tout à l'heure comment ces peuples Païens ont eu ces connoissances analogiques, qui ont fondé chez toutes les Nations leurs faux & abominables cultes en général, & à chacune d'elles le sien en particulier; sans compter que chacun de ces Anges, d'abord si glorieux, puis devenus des Démons, pouvoit être adoré, quoique le même, par divers peuples, sous des noms différens; car ces mêmes Démons, ou chacun d'eux plutôt, présentoit différens aspects pour étendre & généraliser son culte diabolique. Tout cela s'expliquera plus bas.

5.° Et pour revenir aux Egyptiens, afin de donner un seul exemple qui peut servir pour

tous; ſi on me demande comment ces peuples ont eu la connoiſſance de ces ſucceſſions diaboliques des faux Dieux ou Anges dégradés, de ces chronologies, de ces hiſtoires antichaotiques? je réponds que la choſe eſt indubitable, par les principes très-vrais répandus dans cet Ouvrage.

Ils en ont eu, comme tous les autres peuples Chaldéens, Babyloniens, &c., la connoiſſance par l'eſprit aſtral, qui leur a montré toute cette ſérie, & cette ſuite de dégradations, d'événemens & de faits, comme dans un tableau, où ils ont pu lire & la voir au naïf, ou comme dans un miroir qui leur a préſenté dans leur ordre toutes ces images. Qu'on ne le mécroye point, j'en conjure mon lecteur par la vérité même.

6.° Je dis plus: ces mêmes Egyptiens ont pu avoir, à cet égard, deux ſources de connoiſſances, & y voir l'hiſtoire de ces Anges rebelles, dégradés, envoyés de deſcendances, & de renverſemens en renverſemens dans le chaos. Mais avant que d'indiquer l'autre ſource, je dois remarquer en explication de ce que je n'ai fait qu'inſinuer plus haut, comme une vérité très-certaine, & qui donne encore une grande clef non-ſeulement de cette théorie, mais de tout l'Univers, & des cauſes de ces dégradations des Anges révoltés (dégradations qui ont été proportionnelles à leurs révoltes, d'abord primitives, puis graduelles, & augmentant toujours plus leur rebellion & leur obſtination; & ainſi jetés toujours plus bas, ſelon les degrés phyſiques répondant aux moraux; tellement que l'impureté, la groſſiéreté, l'opacité & les ténebres miſes ſur ces Eſprits, alloient de pair, & marchoient de compagnie.) Je dois remarquer,

dis-je, 1.° Que le VERBE-DIEU eſt le centre, la fin & la raiſon de tous les Êtres ; 2.° Que la déſunion d'avec lui, non-ſeulement renverſe cette grande raiſon, mais prépare infailliblement le renverſement de toutes les raiſons ſubordonnées à cette raiſon primitive & totale ; 3.° Que les Eſprits ſont ce qu'il y a de plus noble dans les exiſtences, puiſqu'ils ſont plus proches de DIEU qui eſt ESPRIT, que la matiere & les corps, & qu'ils ſont les ſeuls qui aient ce qu'on peut appeler la vraie vie ; 4.° Que ces Eſprits rompant l'union avec DIEU, ſe déſpiritualiſent d'autant, ſi je puis me ſervir de cette expreſſion pour me faire comprendre, puiſque DIEU eſt la ſource de toute vie ; que ſe déſpiritualiſant, ils s'enlevent autant de vraie vie & de vraie lumiere ; 5.° Qu'il faudroit donc qu'ils euſſent été anéantis, (ce qui n'étoit pas le but de DIEU qui, leur ayant donné l'exiſtence, ne rétracte pas ſon don, & qui d'ailleurs par ſa ſageſſe infinie vouloit tirer parti de leurs révoltes, pour amener l'ordre des corps,) ou que, ayant perdu autant de la vraie vie & de la vraie lumiere, ils fuſſent envoyés en décadences, dans des ténébres proportionnelles, & dans une vie manquée, non plus pleine, mais diminuée, parce que la raiſon ou les raiſons faiſant auſſi la vie des Eſprits, ils devoient en être privés dans la proportion de la grande raiſon, puis des raiſons ſecondaires que leur révolte leur avoit fait perdre. Voilà l'ordre de la juſtice divine dans les dégradations de Lucifer & de ſa cohorte. 6.° Que la matiere eſt comme le geolier des Eſprits ; que cette matiere eſt leur priſon. Et, pour qui ſaura m'entendre, il n'auroit pas été poſſible que l'ordre de la matiere groſſiere & des corps tels que nous

les voyons, eût été ouvert, s'il n'y eût pas eu des révoltes, non que DIEU ne ſoit infiniment puiſſant ; mais ſes perfections infinies, & par leur principe même infiniment ſaintes, n'auroient pas amené ce tout-inférieur ordre d'Etres, qui ne ſont que des dégradations, ſi ſa juſtice d'un côté n'eût rien eu à dégrader, & ſa ſageſſe rien à combiner, à arranger de nouveau après les dérangemens de la révolte ; juſtice & ſageſſe qui ont amené, par des ſouſtractions proportionnelles, le chaos, puis la formation du monde viſible tel que nous le voyons. Car il ne faut pas s'imaginer que la matiere & les corps faſſent proprement un complément de plénitude d'Etres dans l'Univers, vu qu'ils ne ſont que des phénomenes, une fugitive, changeante & diſparoiſſante figure ; & ainſi l'Univers entier n'auroit pas été moins plein d'Etres véritables, quand il n'y auroit point eu de corps. Mais enfin DIEU tira parti de la révolte, pour amener les dernieres deſcendances, & ces beaux phénomenes, changeans à la vérité, mais qu'il vouloit faire ſubſiſter dans leur mobilité, & faire leur beauté inférieure, dans & par ces changemens mêmes. 7.° Quand j'ai dit plus haut que la matiere eſt le geolier des Eſprits, j'ajoute que ces Eſprits révoltés n'y ont été enfermés qu'en partie, & non pas tous, ſans quoi il n'y auroit pas pu avoir de colluſion, d'épreuves, d'attaques, de tentations (1), des agens moraux ſubalternes.

(1) Il ſeroit bien étonnant que dans un Ouvrage comme celui-ci, je ne parlaſſe pas du Serpent tentateur. Le texte m'en offriroit ici une occaſion toute naturelle ; mais comme ce ſujet eſt auſſi profond qu'utile, & que bien traité il peut être un grand appas pour la curioſité, je ne pourrai que l'effleurer

(voilà la premiere clef de la tentation d'Adam). Une partie de ces Eſprits révoltés ont conſervé une ſpiritualité de *aéraiſon*, & leurs corps glorieux ;..... ils ont conſervé l'eſprit aſtral, qui eſt un ſubſtitut à l'Eſprit pur, & un degré de lumiere infiniment plus bas que la vraie & toute-haute lumiere, *Qui poterit capere capiat.* Mais je

---

dans une note trop courte pour contenir tout ce qu'il y a à en dire. Je donnerai ſimplement ici une eſquiſſe du tableau, ou la miniature. Un excellent Auteur que Bayle a ridiculiſé, & que des Miniſtres pleins d'orgueil, de mauvaiſe foi & de la plus craſſe ignorance des choſes divines, ont prétendu réfuter, comme le ſavant & pieux M. Poiret les en a convaincus, (Voyez ſes préfaces ſur l'excellent livre intitulé la *Théologie Germanique*). Mademoiſelle Bourignon a dit ſur le Serpent tentateur, des choſes auſſi curieuſes que vraies, mais on regrette qu'elle l'ait fait auſſi brièvement. Sur quoi je remarque avec douleur, que les hommes même qui ſeroient déſireux de s'inſtruire, ſont trop affolés de la nouveauté ; par exemple, on court après Swedemborg que les Illuminés regardent comme un coryphée, tandis qu'on laiſſe remplir de pouſſiere des livres plus anciens, qui lui ſont infiniment préférables, & qui tout en donnant autant à la curioſité, ſont exempts des erreurs de Swedemborg, & bien plus remplis de piété & de ce qui peut donner & la vraie onction & les plus excellentes directions pour la vie chrétienne. Voici en partie ce qui doit entrer dans une diſſertation ſur ce ſujet, d'après la vérité de DIEU même dans ſon infaillible Parole, ſans faire la plus petite violence au texte ſacré, & qu'ainſi je ſoutiens être infiniment vrai à la face de l'Univers. 1.° On a vu que les chutes internes d'Adam faiſoient, par l'acte de la juſtice, ſubſtituer en lui graduellement & en proportion, autant d'eſprit aſtral à l'Eſprit de DIEU, Liv. I. 2.° Que ces chutes internes graduelles avoient amené la néceſſité de la ſéparation de la femme d'avec Adam. *Id.m ibid.* 3.° Que la femme ſéparée, étoit par cette ſéparation, déjà dégradée, ſenſualiſée & réduite à l'eſprit aſtral, qui la mettoit par conſéquent en rapport & meſure, en poſſibilité de commerce avec l'ennemi qui quoique dégradé par ſa chute luciférienne, avoit conſervé l'eſprit aſtral. 4.° Que ce qu'on appelle le Serpent, mais qui originairement n'étoit point rampant, puiſqu'il ne fut condamné à ramper qu'après l'efficace de ſa ſéduction & par punition ; que ce Serpent animé, inſpiré par l'ennemi avoit

Geneſe, 3. v. 14.

dis : Voilà de la vraie philoſophie ; voilà celle de l'Ecriture Sainte, pour qui ſait l'y voir ; voilà les vraies idées, & l'ordre de l'Univers ſubalterne.....

7.° Il faut rentrer dans la carriere : j'ai dit au §. 6. que les Egyptiens ont pu avoir deux ſources de connoiſſances des Etres renverſés du chaos, & même

---

l'eſprit aſtral & la raiſon par conſéquent, pour être en rapport
Geneſe, 3. & inſtrument de la tentation. 5.° Qu'il avoit la *parole* & l'ex-
v. 1—5. preſſion vocale de ſes idées. Qu'il faiſoit, comme on va voir, la premiere nuance deſcendante entre les animaux & l'homme. 6.° Qu'il avoit d'abord été créé pour le plaiſir de l'homme & de la femme, afin qu'ils euſſent un être ſupérieur aux bêtes avec qui ils puſſent commercer, tellement que ſi l'homme fût reſté dans l'innocence interne ou abſolue, qu'on m'entende bien, *innocence interne*, Liv. I. cet Etre n'auroit point pu tenter efficacement ni lui, ni la femme. 7.° Et que même l'ennemi n'auroit pu ſe couler ou gliſſer autant dans le Serpent, puiſque c'étoit la dégradation interne de l'homme & de la femme qui avoit préparé & opéré en analogie une plus grande dégradation dans le premier des animaux, & ainſi des autres par degrés de dégradation ſelon leurs natures, vu que tous les Etres inférieurs etoient enchaînés à la cauſe d'Adam leur Roi. 8.° Que le Serpent non ſerpant ou
Geneſe, 3. rampant d'abord, étoit le plus *fin* & *nué de tous les animaux* ;
v. 1. & non ſeulement le plus fin, mais encore le plus beau de
Ibid. 1. tous, avant le changement punitif de figure. 9.° Que
v. 14. malgré la dégradation des Etres, d'après la dégradation de l'homme, il reſte encore dans la Nature des eſpeces de types groſſiers du primitif. 10.° Que conſéquemment l'Orang-outang ou homme ſauvage des bois, eſt un type ou image dégradée de ce qu'étoit originairement le ſerpent en beau. 11.° Que conſéquemment encore, non-content d'être, pour ainſi dire, *quadrumane*, il avoit des ailes ; c'eſt pourquoi on repréſente le Dragon avec des ailes ; & d'ailleurs il y en a auſſi des types dans la Nature, malgré toutes les impoſtures des Naturaliſtes modernes, & pour un ſeul exemple, on voit dans les voyages de Van-Broëk à la côte d'Afrique, des animaux qui ont deux ailes, deux pieds, une queue, (Voyages des Hollandois, Tome IV, pag. 321.) & une longue gueule avec pluſieurs rangs de dents. Je préſente ce ſeul exemple parmi le grand nombre. 12.° Si l'homme étoit reſté innocent, il eût, après l'épreuve

de l'antichaos, c'eſt-à-dire, des deſcentes des Anges révoltés, devenus faux Dieux & dégradés juſqu'à lui; ces deux ſources de connoiſſances ſont, 1.° l'eſprit aſtral, comme je l'ai dit; & 2.° ce que je n'ai pas dit, c'eſt l'inſpection de la Nature phyſique, que les Egyptiens ont pu étudier en ſuivant le fil des idées ſimples, & en ſuivant encore les ana-

---

fidellement ſubie, acquis ou des ailes glorieuſes, ou du moins par ſon corps graduellement plus glorifié & approchant ainſi toujours plus de la force & du reſſort incroyable de l'éther primitif, il eût, dis-je, acquis le pouvoir de franchir les milieux & les diſtances, comme Notre-Seigneur le faiſoit avec ſon corps en apparition ſubite à ſes Diſciples. Et il n'eſt pas même bien ſûr qu'Adam durant l'innocence n'eût pas ce pouvoir, & que la réduction qui a été faite en lui après ſon péché (DIEU *leur fit des habits de peau*), n'ait pas trait à ce que je viens de dire. 13.° Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que le ſerpent avoit des ailes, & que la dégradation du corps d'Adam a occaſionné celle du ſerpent réduit dès-lors à ramper, à *manger la poudre*. 14.° Que quand j'ai dit que le ſerpent avoit la raiſon, c'étoit une raiſon tournée en ruſe & en fineſſe, & non en vérité & ſimplicité; on en a l'image dans la raiſon de nos faux Philoſophes, qui s'en ſervent pour colorer & accréditer leurs impoſtures. Ainſi le ſerpent ſe ſervoit de la ſienne pour tromper Eve, en raiſonnant avec elle. C'étoit en lui une raiſon de déraiſon, & contrecarrant la vraie, ſupérieure & divine raiſon. 15.° Le ſerpent étoit un être ſorti du chaos, non-ſeulement à le voir comme le plus beau des animaux, mais encore comme ayant dans ſon intérieur une quantité de diabolique & une partie de Démon qui s'y étoit écoulée & gliſſée par permiſſion, afin que *la tentation* qui devoit avoir lieu, eût une cauſe & un tentateur. Ainſi tout étoit ajuſté & préparé par l'ordre de la juſtice Divine & par la préviſion. Sur quoi je remarque en digreſſion, que le terme de l'original ou mot hébreu עָרוּם dont l'Ecriture ſe ſert pour déſigner la ruſe & fineſſe du ſerpent, eſt préciſément le primitif ou la racine du mot *Arimanes* dont Zoroaſtre s'eſt ſervi pour déſigner le mauvais Principe qui, ſelon ſa Doctrine & celle ſes ſectateurs, doit être détruit un jour. Cette remarque eſt auſſi curieuſe qu'importante, & confirmeroit, ſi j'en avois beſoin, qu'il s'étoit gliſſé du diabolique dans le ſerpent, ce que les Perſes appeloient abuſivement le mauvais Principe;

Marc, 16 v. 19—12
Luc, 24.
Jean, 21

logies qui ſont entre le phyſique & le glorieux. Voilà quelle a été leur ſageſſe vantée même dans l'Ecriture ; voilà leur profonde ſagacité, voilà la ſource de leurs myſteres & aſtraux & naturels, & voilà encore la ſource de leurs cultes, comme on verra plus bas ; cultes aſtraux des faux Dieux. Voilà leur mythologie ; miracles aſtraux

car j'ai démontré que le mal ne peut pas être un Principe. 16.° Si Adam eût vaincu la tentation, par la raiſon infaillible des contraires il eût vaincu le mal ou le diabolique dans le ſerpent ; il lui eût enlevé ſon venin & ſa force qui par-là auroient été contenus (je dis venin ſpirituel ou aſtral) ſans pouvoir plus faire d'éruption efficace ; & il n'eſt nullement douteux qu'Adam après avoir franchi heureuſement le temps deſtiné à l'épreuve, armé alors de toute la force de l'Eſprit de DIEU, n'eût eu celle d'écraſer & d'anéantir par degrés tout le mal, la ruſe & la déraiſon du ſerpent, & ne l'eût amené à la ſimplicité. Et bien plus encore, à meſure qu'Adam par le progrès continuel, eût été toujours plus glorieux & diviniſé ; après avoir ſoumis le ſerpent d'abord, il l'eût progreſſivement enchaîné à ſon char de triomphe & lui eût fait ſuivre proportionnellement ſon ſort pas à pas. Et comme le ſerpent étoit le premier type des animaux, aucun d'eux n'eût été dégradé, mais au contraire ils auroient en ſuivant auſſi pas à pas & proportionnellement, le ſort de l'homme & le ſort du ſerpent glorifié, ils ſeroient devenus inſenſiblement ſur cette terre, dans leurs dégrés inférieurs, comme ſont dans le Ciel, les animaux céleſtes dont par-tout l'Ecriture Sainte fait mention très-littéralement & en ouvrant à notre foi la Divine ſcene & la perſpective des Cieux. Alors par l'infaillible raiſon des contraires, ai-je dit, bien loin que le mal eût pu ſe gliſſer parmi les animaux & ſur toute cette terre, tout auroit été inſenſiblement purifié & exalté, & le mal, la quantité que le Diable ou le Serpent ancien y a inſinué & écoulé par le ſerpent (non plus alors tentateur, mais innocenté & glorifié), le mal eût été renvoyé dans l'abyme qui auroit été fermé par la toute-puiſſante *clef* de DIEU. 17.° Que ſi on vouloit des preuves démonſtratives & ſans réplique de cette aſſertion, j'en alléguerai ici ſeulement deux victorieuſes & par conſéquent ſuffiſantes. 1.° Il eſt clair qu'avant la tentation efficace, Adam fit paroître devant lui tous, oui, tous les animaux, pour les nommer. (On a vu dans une autre note, que les noms ou les qualités

Apoc.

aſtraux & prophéties aſtrales, & dans ce que je dis ici, la confirmation de tout ce qui eſt répandu à cet égard au premier volume de cet Ouvrage. Voilà leur chronologie remontant aux temps fabuleux & antifabuleux, aux temps du chaos & avant le chaos ; voilà leurs *fables vérités*, ou *vérités fables*, ſi je puis m'exprimer ainſi, mot qui pour les entendeurs a un ſens très-profond.

---

qualités de ces animaux dépendoient de lui). Donc, & il eſt clair, que le tigre, le léopard, le lion, &c. & tous les animaux, depuis la chute devenus féroces ne l'étoient pas avant. Ce n'eſt donc que depuis la déſobéiſſance, que l'ordre de leur révolte, de leur rage & venin a été ouvert; comme ils ſeroient demeurés ſoumis à Adam, s'il eût toujours été ſoumis à DIEU; & dès-lors il n'y eût jamais eu de leur part ni révolte, ni rage, ni venin, &c. Ma ſeconde preuve ſe tire d'une analogie infaillible; il faudra qu'au *temps du rétabliſſement de toutes choſes*, comme dit l'Apôtre, tout reprenne le point d'innocence primitive. Or qu'on liſe la deſcription de cet heureux temps ou du nouvel âge dans Iſaïe, ch. 11. On y verra que tous les animaux alors reſtitués & purifiés, auront perdu toute rage, tout venin & tout déſordre (Voyez les verſets 6 & 10 de ce chapitre 11, ſans parler de ce qu'en diſent Jérémie, Ezéchiel, &c.); donc originairement les animaux n'étoient pas dégradés comme nous les voyons. 18.° Le venin phyſique des animaux venimeux eſt une dégradation naturelle & corporelle du venin aſtral qui étoit dans le ſerpent; (Que les curieux reliſent au Livre ſixieme, le Chapitre ſur la Senſibilité.) & ce venin phyſique au temps de la reſtitution n'aura plus lieu comme on vient de le voir. 19.° L'inſtinct ſecret d'éloignement & d'horreur que nous avons pour le ſerpent, & à ſon aſpect, ne vient ni de ſa figure, ni entiérement du mal que les eſpeces venimeuſes peuvent nous faire; car il en eſt une infinité qui ne ſont pas du tout venimeux; & quant à la figure, il en eſt de très-beaux, & il eſt des eſpeces d'animaux, comme par exemple dans les crabes & cruſtacées, beaucoup plus hideuſes. Mais cette horreur vient principalement, ſelon moi, d'un inſtinct ſecret & foncier qui n'eſt pas entiérement effacé en nous de la rectitude primitive. Les ſerpens qu'on ſait être ſans venin, ne laiſſent pas de nous faire friſſonner ſans réflexion & par un mouvement prompt, bruſque & involontaire.

I. *Cor.* 15.

8.° Mais avant de tirer cette conſéquence, par laquelle je finirai, j'ai encore quelques remarques aſſez ſingulieres à préſenter à la curioſité du lecteur.

On a pu reconnoître juſqu'ici en partie le myſtere caché ſous leur culte ſi ridicule & ſi groſſier pour une Nation auſſi ſage; mais je vais en donner un exemple que je prendrai tout ſimple, pour le rendre plus acceſſible. Chacun connoît le mot de Juvenal, Satire XV.

Porrum & Cepe nefas violare, ac frangere morſu,
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis (*)
Numina!

Or l'oignon qui, comme une infinité d'autres choſes, leur a tant été reproché, étoit type dans la nature phyſique & corporelle, de tous les différens cieux aſtraux & de toutes leurs couches, plus ou moins déliées, empyrées & éthérées, & comme enchâſſées les unes dans les autres, & par des deſcendances de couches plus ou moins hautes

(*) Je mettrai tout le paſſage en faveur de ceux qui l'ignorent & qui en ſeroient curieux.

Quis neſcit Voluſi Bithyniæ, qualia demens
Parſ hæc; illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibim.
Dimidio, magicæ reſonant ubi Memnone chordæ,
Illic cæruleos, hic Piſcem fluminis, illic
Porrum & Cepe nefas violare, ac frangere morſu.
O ſanctas gentes, quibus hæc naſcuntur in hortis, Numina!
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat,
Effigies ſacri nitet aurea Cercopitheci,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.
Oppida tota Canem venerantur, nemo Dianam.

ou baſſes, plus ou moins ſubtiles ou groſſieres, plus ou moins pures & impures; & on comprend comment l'oignon dont les peaux ſont les unes ſur les autres, pouvoit ſervir de type naturel & phyſique à ces cieux aſtraux qui étoient les objets & de leurs connoiſſances & de leurs cultes. Tout dans la nature corporelle eſt type des cieux, & celui qui ſuit les idées ſimples, & eſt d'ailleurs orné des connoiſſances requiſes, y voit tous ces types (3).

9.° Je ne prétends pas ici m'étendre à l'infini, ni parler de cette immenſité de types tant aſtraux que groſſiers, qui faiſoient les objets de leurs myſteres & de leurs cultes, ce qui non-ſeulement n'eſt pas de mon ſujet qui eſt proprement leur chronologie dont les incrédules cherchent à tirer parti contre la vraie & certaine chronologie de nos livres Saints; mais encore, il faudroit entrer dans des abymes de profondeur qui ſatisferoient peu

(3) Les prétendus beaux eſprits, prêts à tout ridiculiſer, ne manqueront pas ſans doute de rire en me voyant donner dans ce qu'ils appelleront de pareilles petiteſſes ou rêveries. Mais je leur déclare à mon tour, que je me moque de leur ris dédaigneux, & que rien n'eſt plus vrai que ce que je dis ici; & s'ils me preſſoient, je pourrois leur montrer en un détail prodigieux, dans un ſimple oignon, une infinité de types & d'images des cieux aſtraux & des rapports phyſiques. Il ne faut pas croire que les Sages d'entre les Egyptiens adoraſſent proprement l'oignon, non plus que cette multitude incroyable d'images priſes dans les animaux, & dans toute la Nature; mais ils les enviſageoient dans le phyſique, pour, enſuite de ces rapports parfaits, s'élever par eux au culte de leurs faux Dieux repréſentés dans & par ces images phyſiques. Ainſi, quoique les objets les plus élevés de leur culte fuſſent abſolument faux, idolâtres & déplacés, ils n'étoient pas auſſi groſſiers qu'on les en a accuſés. Et la raiſon pour laquelle on voit une infinité de ces types dans la Nature, c'eſt ſinguliérement parce que l'Eſprit de DIEU, débrouillant les principes qui

la curioſité, & ne feroient rien du tout pour l'édification. Ainſi, je me borne à avoir donné cette grande clef, & en levant un coin du rideau, à avoir préſenté la regle de jugement ſur leur chronologie mythologique, qui comprend l'hiſtoire de leurs Dieux, de leurs demi-Dieux toujours plus dégradés, & de leurs Rois dont ſans conteſtation, le premier a été Ménès ou Mitzraïm.

10.° Que le lecteur inſtruit remarque encore le mot très-profond de l'Ecriture, ſur le culte aſtral des Païens qui ne pouvoient pas s'élever au ſaint, pur & haut culte du VERBE, par la raiſon qu'on verra en finiſſant cette diſſertation, & qui ſera une nouvelle confirmation du principe que j'ai avancé au premier volume; je veux dire, qu'à cauſe des crimes qui avoient bientôt inondé la terre, & de l'oubli du vrai DIEU, univerſellement répandu, tous les peuples devoient être tenus

---

étoient tous en confuſion & ſans ordre dans le chaos, les reforma & en *fit des Etres phyſiques inférieurement analogues*, à ce que ces Etres renverſés avoient été, avant d'être par les dégradations & deſcendances de degrés en degrés, envoyés en déſordre dans le chaos. Et on voit par une idée toute ſimple & en même temps un ſens très-profond, ces deſcendances & ces dégradations graduelles des Anges révoltés, dans la chronologie même des Egyptiens, qui comprend les Dieux (Anges devenus faux Dieux, mais non encore autant dégradés), puis les demi-Dieux; voilà les dégradations. Puis, dès que tout ſortit du chaos, & enſuite du deluge, l'Egypte, au bout de près de deux ſiecles, commença à être gouvernée par les Rois dont on a la chronologie vraiment hiſtorique & littérale. Il eſt auſſi d'autres ſens de ces faux Dieux & demi-Dieux, mais on en diſſerteroit à l'infini, & voilà le plus grand & principal point de vue, qui ſuffit pour montrer que la vraie, terreſtre & littérale hiſtoire Egyptienne ne remonte qu'au temps de Cham, pere de Mitzraïm, qui peupla l'Egypte, comme il eſt démontré en toute certitude. Je mettrai un petit ſupplément à cet égard, à la fin de cette diſſertation.

ſous les *liens d'obſcurité* qu'ils avoient mérités, & qu'ils s'étoient attirés dans l'ordre de la juſtice, ſans être toutefois entiérement & totalement livrés à ces ténebres. Ils avoient voulu abandonner DIEU; dès ce moment il falloit que tout leur devînt DIEU, excepté DIEU ſeul. Et le vrai DIEU qui vouloit pourtant être ſervi, ſe ſépara un peuple & le choiſit entre tous les peuples de la terre, pour que l'encens qui lui eſt dû, fumât ſur ſon vrai autel, diſtingué, ſéparé de tous les abominables autels de l'affreuſe idolâtrie.

11.° Deux choſes très-remarquables ſe voient dans une infinité d'endroits du vieux Teſtament: 1.° Les plus formelles, les plus terribles défenſes au peuple élu & ſéparé de la maſſe, de ſe mêler avec les Nations, avec leur culte & leurs manieres de faire. La ſeconde pour le moins tout auſſi remarquable, c'eſt le mot très-profond du Deutéronome: *De peur auſſi qu'élevant les yeux vers les cieux, & qu'ayant vu le ſoleil, la lune & les étoiles,* (voilà les cultes aſtraux,) *toute l'armée des cieux, tu ne ſois pouſſé à te proſterner devant elles, & que tu ne les ſerves. Vu que l'Eternel ton Dieu, les a données* à ſervir (c'eſt là la vraie traduction ſelon l'original) *à tous les peuples qui ſont ſous tous les cieux.* Je me contente de citer le paſſage; que les entendeurs m'entendent, & que ceux qui ne mettent les punitions que dans la douleur & les tourmens, apprennent qu'il en eſt de bien plus grandes encore dans la privation de la divine, pure & céleſte lumiere, & à être tenu, hors du vrai DIEU, ſous une idolâtrie qui eſt le fruit infaillible du péché, & le jugement terrible du pécheur qui s'eſt perdu dans ſes propres excès. *Deut. 4. v. 19.*

12.° Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Chal-

déens; j'ai pris les Egyptiens & leur chronologie, comme un exemple pour tous. On a par-là la regle & la clef de ces vraies & fabuleuſes chronologies, & on peut l'appliquer à tous ces peuples.

Je le répete, j'aſſure avoir dit la pure vérité; ſi quelque ſec Littérateur, ſi quelque Académicien à recherches ſouvent ſi ſtériles, s'aviſoit d'alléguer quelque fait particulier, coloré d'une fauſſe érudition, pour énerver la vérité de cette petite diſſertation; je prie le lecteur, pour ſon intérêt & pour la gloire de cette vérité pure, de ne point écouter de tels hommes qui cherchent partout des prétextes & des moyens pour la brouiller & pour jeter des nuages ſur le Chriſtianiſme. Et qu'il ſe ſouvienne qu'il eſt un très-grand nombre de points de vue, dans les affaires des Païens, dont l'un n'exclut pas l'autre.

Les hommes illuſtres & les Rois parmi eux, & ſur-tout parmi les Egyptiens, étoient depuis la création, des types & repréſentans des Etres jetés & puis ſortis du chaos, en même temps qu'ils ont été des hommes réels; (analogie, paralléliſme). Voilà encore une grande clef.... (4).

13.° Quelle étonnante ſcene, ſi l'on faiſoit toujours marcher l'Ecriture de front avec ſes opinions particulieres, ſi l'on conſentoit à voir briſer

(4) Les prétendus Philoſophes, les Littérateurs & les Hiſtoriens ont tout brouillé & ont été toujours à côté de la vérité, en prétendant rendre les raiſons du culte des Egyptiens, & ils ont jeté la plus grande confuſion ſur cette vérité, en avançant la fable, que les hommes ayant conſpiré contre les Dieux, ces Dieux ſe réfugierent en Egypte où ils ſe cacherent ſous les figures des animaux, & que c'eſt la raiſon du culte rendu à ces animaux. Qui ne voit que c'eſt là mon idée très-vraie, qu'ils ont tronquée & défigurée? Non-ſeulement je pourrois dé-

les idées propriétaires, inférieures, fantaſtiques, imaginaires, contre ce rocher inébranlable.... Les voiles que les hiſtoires les plus anciennes ne peuvent percer, ſeroient levés; ces diſſertations inſidieuſes, qui ſouvent ne ſont qu'un obſtacle de plus pour arriver à la vérité, & qui loin d'éclaircir, ne ſont qu'embrouiller la matiere, deviendroient inutiles; que dis-je? elles ſeroient ſurement atteintes & convaincues de faux & d'impoſture.

14.° On apprécieroit la religion & les myſteres Egyptiens, ſources de tant de fables, ſi l'on vouloit voir le principe d'où eſt ſortie cette religion prétendue. Elle ne pouvoit être pure, puiſqu'elle ſortoit par Mitzraïm, de Cham maudit de ſon pere, parce qu'il voulut renouveler après le déluge, les crimes qui l'avoient attiré ſur la terre.... C'eſt avec une réſerve extrême que l'Ecriture voile le crime de Cham, comme elle voile la faute du premier homme; il eſt inutile d'expliquer à préſent ce que l'eſprit de curioſité ſeul, & non le déſir d'une vraie inſtruction pourroit déſirer; il s'agiſſoit d'établir la ſource de la religion des Egyptiens, pour montrer qu'elle étoit abſolument impure, dans nombre de paſſages. L'Egypte eſt appelé le pays de la multiplicité, qui eſt ſi contraire à l'unité à laquelle nous ſommes invités en

---

montrer ce que j'ai avancé, par une érudition immenſe, tant ſacrée que profane, mais encore au moyen de ma théorie de l'eſprit aſtral, tout entendeur peut avoir la clef de leurs prophéties, miracles, cultes, & de tout ſans aucune exception, puiſque cette infaillible théorie ſe plie & s'ajuſte à tout, comme le principe le plus lumineux & le plus fécond. Du reſte, je ne donne que cet exemple entre mille, de la confuſion que les Auteurs ont miſe ſur ce culte des Egyptiens.

tant d'endroits. Auſſi cette religion fut-elle bientôt proſcrite, & la confuſion des langues fut une ſuite néceſſaire de cet événement mémorable, conſacré par l'élévement faſtueux de la tour de Babel.

15.° Les adorateurs du vrai culte, les adorateurs en eſprit & en vérité, iſſus par Sem de la poſtérité bénite de Noé, ſuivirent Phaleg ou Pheleg; & pour qu'il ne reſte aucune incertitude, l'Ecriture a ſoin d'expliquer pourquoi ce nom lui fut impoſé; c'eſt parce qu'en ſon temps, la terre fut partagée; c'eſt auſſi par Phaleg que fut propagée cette religion de cœur & d'amour, cette religion des Patriarches qu'il leur remit auſſi pure qu'il l'avoit reçue de Noé & de Sem, ce qui lui mérita d'être dans la lignée d'où ſortit le Chef de toutes les promeſſes, Jéſus-Chriſt: qu'on ne nous vante pas de nos jours le renouvellement de ces Initiations Egyptiennes, à moins que de nouveaux Phaleg ne viennent effectuer la même diviſion qui s'opéra alors (5).

(5) On comprend que je fais cette remarque par rapport à cette cohorte de Somnambuliſtes, de Devins, d'Eſprits de Python, qui s'eſt élevée de nos jours, & qui n'eſt autre choſe qu'un renouvellement des pratiques Egyptiennes, Chaldéennes & Païennes de tous les peuples anciens & modernes. J'avertis encore ici, une fois pour toutes, que ce qui peut abuſer & ſéduire à cet égard des perſonnes de bonne foi, & qui dans une innocente ignorance, admireroient les effets, les prophéties, &c. de ces Somnambuliſtes, c'eſt ce que je vais dire.

Lorſque le ou la Somnambule a naturellement quelque piété ou quelque religion; dans ſon extaſe aſtrale, il ſe peut mêler quelque grande vérité religieuſe, car cette extaſe ſuit l'état de celui qui y entre, ou qui la ſouffre; & d'ailleurs, les peintures & analogies inférieures peuvent montrer & indiquer de grandes choſes, mais quelque brillant que puiſſe

NOTE SUR LES DYNASTIES D'EGYPTE.

LE mot de Dynaſtie, grec d'origine, ſignifie *puiſſance* ou *principauté*. Une ancienne chronique de ce pays, très-fautive, dont parle Georges Syncelles dans ſa Chronographie ou Deſcription des Temps, fait mention du regne des Dieux, des demi-Dieux ou Héros, & des Rois. Le regne des Dieux & des demi-Dieux a duré, ſelon cette chronique, 34201 ans (1). (Peut-être que les

être ce domaine, il faut abſolument s'en défier. Ce n'eſt point là Jéſus-Chriſt & ſon vrai Eſprit, il s'en faut infiniment. Il eſt dit de l'ennemi : *Qu'il avoit une bouche qui proféroit de grandes choſes.* La religion pure eſt infiniment éloignée de tout cela, & doit en donner la plus grande horreur. *I. Apocal.* 13. v. 5. *Matth.* 24. v. 23 & 24.

(1) La divine Madame Guyon dit très-expreſſément dans ſes Ouvrages, que la propriété ou l'amour-propre a commencé à être introduit il y a plus de trente mille ans ; & elle ajoute qu'il eſt bientôt temps que le pur amour s'éleve ſur ſes ruines ; & cette ſainte économie ſe préparera inſenſiblement par les deſtructions horribles qui commencent & qui continueront. Or ſelon ce mot de Madame Guyon, cette chronique & ce regne des faux Dieux & demi-Dieux ſeroit juſte & exact, car on a vu dans ma diſſertation, que ces faux Dieux ſont procédés de la révolte qui les a changés d'Anges en faux Dieux ; & c'eſt à la révolte qu'a commencé la propriété qui a opéré leur déſunion d'avec DIEU, en ſe ſortant de l'amour pur pour entrer dans l'amour d'eux-mêmes & de leur propre excellence, qui les a rendus ennemis de DIEU, Antidieux & contraires à DIEU. Voilà l'origine des Démons, Dieux faux & demi-Dieux. Ils ont cru pouvoir vivre indépendamment de DIEU, s'élever juſqu'à lui, rivaliſer avec lui ; ils n'ont pas voulu adorer le Verbe leur Créateur dans ſes deſcendances ; voilà en partie l'eſſence & la maniere de leur révolte, & le Verbe leur a ſouſtrait ſa vie & ſa lumiere ; dès là ont commencé les combats entre S. Michel l'Archange de la part du Verbe, & ces Anges révoltés. S. Michel eſt le patron du pur amour, & ſon nom traduit de l'Hébreu eſt : *Qui eſt comme* DIEU ? Ce qui eſt le contraſte de l'orgueil de ces faux Dieux. J'ai mis plus haut une note dans laquelle la cauſe ou les cauſes de la chute de ces Anges, eſt nettement & amplement détaillée. *Iſaie*, 14. v. 12, 13, 14. & *alibi*. *Daniel*, 10. v. 21.

deſcentes & deſcendances graduelles des Anges révoltés qui ont été ces faux Dieux & demi-Dieux, juſqu'à l'époque où ils furent précipités dans le chaos, a duré davantage ; mais le plus ou le moins d'années ou de ſiecles, ne fait rien à mon ſyſtême & ne peut en rien lui contredire). Le regne des Rois, ſelon cette même chronique, a duré 2324 ans ; ce qui en tout feroit 36525 ans de chronologie tant antichaotique que poſtchaotique, comprenant les dégradations & ſorts des faux Dieux depuis la révolte juſqu'au chaos, & depuis Menès premier roi, juſqu'à Nectenabo dernier roi, chaſſé du trône par Ochus roi des Perſes, dix-neuf ans avant la monarchie d'Alexandre le Grand. Tous les ſavans, dont aucun n'a eu la vraie clef que je donne dans ma diſſertation, & qui ont tout brouillé, pour avoir tenté d'éclaircir ce qu'ils ne ſavoient pas démêler ; ces Savans ſe ſont accordés à dire, que ce qui regarde les Dieux & demi-Dieux ou Héros, eſt une fable inventée par les Egyptiens, pour ſe faire plus anciens que les Chaldéens ; & que Manethon, Prêtre ou Sacrificateur de la ville d'Héliopolis, qui a écrit l'hiſtoire d'Egypte par l'ordre du roi Ptolomée Philadelphe, vers l'an 3780, ſelon le même calcul a voulu imiter cette ancienne chronique. Il ne la ſuit pas toutefois entiérement, ni dans le nombre des Dieux, ni dans celui des Héros, pour égaler l'hiſtoire des Chaldéens ou leur chronologie donnée par Beroſe.

Voilà comment les faux Savans cherchent à ſe tirer d'affaire ; & moi j'aſſure, que ces chronologies doivent être ſemblables, ſelon mon très-véritable principe ; & que s'il y a eu quelques très-minimes différences, elles ne peuvent avoir eu

lieu que par quelque fraude d'antiquité, ou parce que l'un des deux peuples aura peut-être un peu mieux vu par l'*eſprit aſtral*, ces deſcendances des Anges révoltés, & par ce même eſprit aſtral qui a été leur lumiere, ſera remonté un peu plus ou moins haut. Si cela n'eſt pas, les deux chronologies, quoique ſous différens aſpects & noms de faux Dieux, doivent être égales. Quoi qu'il en ſoit, mon principe n'en eſt pas moins parfaitement ſûr.

Quant aux Rois d'Egypte, dans la chronologie & l'hiſtoire deſquels on commence à voir clair, tous les Hiſtoriens, comme Hérodote, Manethon, Eratoſtene, Apollodore, Diodore de Sicile, Joſephe, Jules Africain, Euſebe & Syncelles, conviennent que Menès en a été le premier roi; & même Joſephe inſinue que ce Prince a le premier porté le nom de Pharaon que ſes ſucceſſeurs ont pris après lui. Les Dynaſties portent que Menès commença à regner 117 ans après la naiſſance de Phaleg fils d'Heber, & la diſperſion des peuples par tout l'Univers; que l'Egypte fut habitée par les deſcendans de Cham, plus de 200 ans avant que d'être gouvernée par les Rois. Cham, fils de Noé, s'y retira dans les temps de la diviſion des peuples, ou du moins, ce fut ſon fils Mitzraïm. C'eſt pourquoi l'Egypte eſt appelée *Terre de Cham*, & ſur-tout, *Terre de Mitzraïm*, dans l'Ecriture ſainte.

LIVRE DIXIEME.

Des livres de Morale & de Piété. Des différentes ſectes dans le Chriſtianiſme. Des Moraves, Piétiſtes, Anabaptiſtes, Séparatiſtes. Et de ceux qui refuſent l'hommage, & de porter les armes.

CHAPITRE PREMIER.

Des Livres de Morale & de Piété.

MON but n'eſt point de traiter dans ce Livre des trois grandes Communions qui juſqu'ici ont diviſé l'*extérieur* du Chriſtianiſme. Je laiſſe ce champ aux Controverſiſtes, qui ſe croient tous dans la vérité, & qui, pour s'en tenir trop à l'écorce, manquent preſque tous l'eſſence de la religion. Ainſi je ne parlerai que de quelques ſchiſmes particuliers qui ont lieu dans ces Communions que d'ailleurs l'Athéiſme & le Déiſme commencent à attaquer ouvertement de toutes parts. Je n'y mettrai pas même une ſecte célebre & nombreuſe, qui long-temps a diviſé, déchiré le Papiſme, & je renvoie à en traiter dans une autre occaſion.

Je me ſuis même trop étendu ſur ce qu'on appelle les *Inſpirés*, pour parler au long de quantité de ces ſectes & ramifications de ſectes. Le

peuple qui juge en aveugle, les confond preſque toutes. Dès qu'il ſoupçonne quelque piété dans une perſonne, qui menant une vie plus réguliere ou plus retirée que les gens du monde, ne ſe jette pas dans leur diſſipation éternelle, il ne manque pas de lui donner les épithetes de Morave, de Piétiſte, de Dévot ou Dévote, ou d'autres noms pareils: ces mots ſortent comme d'eux-mêmes de leur bouche. Les Chrétiens ſolides en reſſentent de la peine : & d'ailleurs il eſt juſte d'aſſigner à chacun la louange ou le blâme qui lui revient, ſans confondre ou par malice ou par ignorance, ce qui caractériſe ces ſectes, & ce qu'elles peuvent avoir de différence & faire d'exception au vrai & pur Chriſtianiſme.

Je déclare donc, fondé ſur la parole de DIEU & l'eſprit de l'Ecriture, qu'on ne peut reconnoître pour véritablement Chrétien (1), dans quelque Communion qu'il ſoit engagé, que celui qui mene cette *vie intérieure & cachée en* DIEU, dont

(1) Sans celà, à la vérité, on pourra être honnête homme, on pourra être ce que le monde appelle un homme d'honneur, en être eſtimé, conſidéré, applaudi, avoir même des vertus naturelles (avec des défauts toutefois, & ſur-tout l'amour-propre), avoir un aſſez bon caractere & une ſorte d'équité. Tout cela eſt bon, ſi l'on veut; mais cet homme n'eſt pas par-là même Chrétien, parce qu'en toutes ces choſes, il n'a rien de plus que ce que peut avoir un Païen raiſonnable, rien qui le diſtingue d'avec lui. Il peut avoir eu une éducation, des circonſtances, une naiſſance plus heureuſe que le grand nombre, mais il n'eſt pas pour tout cela *régénéré*. Cependant, combien ne ſeroit-il pas à ſouhaiter que le gros du genre-humain reſſemblât du moins au portrait que je viens de tracer? Mais ce portrait même, eſt bien éloigné encore d'être celui du Chrétien; c'eſt ce que démontroit S. Auguſtin, à des Païens pleins de probité qui avoient

parle S. Paul ; que tout Chriſtianiſme extérieur ne fit jamais ſeul le vrai Chriſtianiſme ; que ſans la vie de foi & d'amour, toute religion extérieure eſt vaine ; qu'une vie Chrétienne eſt une vie de renoncement au monde & à ſoi-même, un combat contre les paſſions du dedans, qui renaiſſent de leur propre défaite ; enfin une vie, non de raiſon ſeulement, mais une vie dont l'Eſprit de DIEU eſt le principe & le directeur.

Or dans les livres de piété & de religion, dont l'Univers fourmille ; (car chacun ſe croit docteur ; & les dictateurs de morale & de doctrines religieuſes inondent les bibliotheques) ; dans tout ce prodigieux nombre de livres, je déclare encore qu'il n'en eſt pas un qui ſoit véritablement conforme à l'eſprit du pur Chriſtianiſme, ou ce qui eſt la même choſe, à l'eſprit de l'Ecriture Sainte, hors les vrais livres myſtiques ou aſcétiques, ces livres où tout eſt onction, où tout eſt vie, où tout eſt fait pour le cœur, qui enſeignent à s'unir à DIEU au dedans, qui nous font

---

des vertus naturelles & qui s'enquéroient du Chriſtianiſme. Les vertus naturelles ne ſuffiſent pas ; elles ſont toutes infectées de propriété & de défauts ; il n'y a que la *régénération par l'Eſprit de* DIEU, qui faſſe l'eſſence du Chriſtianiſme, & les caracteres que je marque ici briévement. Il faut être dans la foi, dans l'amour de DIEU, & dégagé de celui du monde qui lui eſt inimitié.

Je pourrois en donner la démonſtration la plus ſolide, même à la raiſon, & par l'eſprit de la religion & par des paſſages innombrables. Je ne dis point que cet homme qui ſuivra d'aſſez bonne foi une conſcience naturellement droite, ne puiſſe jamais être ſauvé, mais s'il l'eſt une fois, ce ne pourra être que par la *régénération* où l'Eſprit de DIEU, couronnant enfin ſa fidélité naturelle, pourra l'amener. . . . Il faut avoir paſſé par la *mort à ſoi-même*, pour vivre dans l'éternité. . . . .

rentrer en nous-mêmes, qui prêchent le détachement, qui ne *bandent pas la plaie à la légere*, qui vont à la ſource du mal, qui montrent à l'homme ſon inſondable miſere, & ce qu'il ſeroit ſans la grace; qui vont fouiller dans les replis & les tortuoſités de ſon cœur; qui le font gémir, ſoupirer dans cette tente, aſpirer à cette divine grace qui ſeule peut le convertir véritablement; & enfin, qui inculquent le vrai recueillement, & ſubſtituent l'acte de la préſence de DIEU à l'éternelle diſſipation des gens du monde.

Ainſi on ne peut reconnoître pour livres vraiment ſalutaires, après la parole de DIEU, que les livres des Intérieurs, ou des vrais & ſaints Myſtiques, comme le livre d'Akempis, & un grand nombre de ce genre, leſquels tous ſont encore infiniment ſurpaſſés par les incomparables Ouvrages de Madame Guyon, qui ſans compter beaucoup d'autres de ſes écrits, tous ayant la livrée de l'amour de DIEU porté à ſon comble, a interprété l'Ecriture Sainte par l'Eſprit même qui l'a dictée. Je m'en tais, pour en avoir parlé ailleurs.

Toutefois, à DIEU ne plaiſe que je veuille, en arrachant l'ivroie, arracher le bon grain en même temps. Il eſt certain que cette prodigieuſe quantité de livres de morale & d'une piété raiſonnée peuvent avoir une utilité, à la vérité, inférieure & bornée, mais toujours une utilité pour quiconque ne veut pas aller plus loin, ni ſe faire violence pour entrer dans les vraies routes du Chriſtianiſme, que les Docteurs de morale ignorent, & que même ſous les plus ſpécieuſes apparences d'un Chriſtianiſme mal-entendu, ils critiquent & calomnient pour l'ordinaire: cela s'eſt vu de tout temps. Tout ce qui paſſe

la ſphere de leur religion commode à l'amour-propre, & rentrante dans le *moi*; tout ce qui eſt au-deſſus d'une religion raiſonnée & raiſonnante, & d'une morale dont Socrate & Pythagore auroient peut-être rougi, quoiqu'on cherche à la relever par le nom de Jéſus-Chriſt, & par un appareil de Chriſtianiſme aſſez mal couſu; tout ce qui enfin porte l'empreinte du pur Eſprit de DIEU, & de la quinteſſence du Chriſtianiſme, n'eſt pas du goût de ces Ecrivains; & non-ſeulement ce domaine leur eſt inacceſſible, mais ils ont la hardieſſe de le détracter (2).

Les

(2) Le nombre de ces Auteurs & de ces livres eſt vraiment prodigieux, & qui eſt-ce qui pourroit les compter? Je ne veux attaquer ici perſonne, quoique je le pourrois avec quelque juſtice & en ſureté de conſcience, parce que c'eſt la cauſe de la vérité même que je défends. Mais *volumus monere non mordere, prodeſſe ſingulis hominum non officere*, quoique la charité devroit bien plutôt ſe porter au bien général qu'aux individus. Ces livres d'une piété aſſez peu entendue, peuvent ſe ranger ſous trois claſſes: 1.° Un nombre incroyable de ſermons, de loi & non de grace, (ſans compter les hérétiques) très-peu approfondis & très-effleurés, circuitant perpétuellement autour d'une morale inférieure. 2.° Les livres de morale proprement dits, qui leur reſſemblent & qui ne ſont pas moins nombreux. 3.° Enfin, les livres de controverſes ſans fin, où les Communions ſe battent & ſe déchirent, où les préjugés de naiſſance, l'orgueil, l'affectation de ſupériorité, l'obſtination, ſont des luttes éternelles. Controverſes, où tous ont plus ou moins de torts, en ce qu'ils ignorent le vrai eſprit du Chriſtianiſme, qui conſiſte dans l'intérieur & l'amour de DIEU & du prochain; vertus eſſentielles & divines qui peuvent ſe pratiquer dans toutes les Communions, & qui pratiquées par un Toupinamboux, en feroient un Chrétien, quand même il n'adoreroit ni à Rome, ni chez Luther, ou chez Calvin. Mais ſans aller voyager au Bréſil, par-tout où on adore le VERBE-DIEU, quel que ſoit d'ailleurs le culte extérieur, on ne peut pas être mal, parce qu'en lui on adore le vrai DIEU & la Trinité, c'eſt-à-dire, le ſeul véritable objet de toute adoration, & le centre où elle doit

ſe

Les exemples en ſont infinis parmi ces Ecrivains moraux, & prétendus Chrétiens. Cependant ces livres de morale, ou de Religion mêlée du naturel, ſont incapables de convertir véritablement. Le célebre Haller m'écrivoit un jour que ces Ouvrages ne convertiſſoient perſonne. Ils ne ſavent pas conduire par la main à cette ſainte & pure grace, qui ſeule peut vaincre la corruption fonciere & interne, & peut donner à l'homme cette force qu'il n'a point par lui-même; j'entends de pratiquer dans ſa pureté cette morale évangélique dont ces pieux Ecrivains font un étalage, tantôt trop ſévere, ne calculant pas aſſez avec la foibleſſe de l'homme *Rom* 12.

ſe porter. Or dans toutes les Communions on l'adore; j'en excepte les héréſies qui s'y gliſſent & qu'il faut en diſtinguer, & qui s'accroiſſent juſqu'à ce que la corruption parvienne à ſon comble. Ces controverſes produiſent de grands maux; ſous prétexte d'établir la vérité, on perd la charité, & les perſécutions s'enſuivent. Elles viennent preſque toujours du défaut d'entendre les Ecritures que chacun interprete dans ſon ſens; chaque diſputant croit qu'il eſt dans la vérité parce qu'il appartient à ſa Communion & non à celle de ſon adverſaire, tandis qu'ils ſont les uns & les autres dans d'aſſez mauvaiſes diſpoſitions, à défaut de ſe combattre eux-mêmes & leurs propres paſſions, au lieu de cenſurer les autres. Pourquoi juger ſon frere? L'Apôtre a dit : *Evite les vaines conteſtations*; & encore : *Que chacun reſte envers* DIEU *dans l'état où il eſt appelé.* Le Chrétien véritable connoît le beau mot de David : *Tu le caches dans le lieu ſecret & tu le mets à couvert des diſputes des langues, loin de l'orgueil des hommes*, & j'ajoute, de leur phariſaïſme; & notre Sauveur a dit : *Le temps vient & il eſt déjà venu, que vous n'adorerez ni à Jéruſalem, ni ſur cette montagne, mais que les vrais adorateurs adoreront le Pere en eſprit & en verité.* Voilà la vraie adoration & le vrai culte, quoiqu'il faille auſſi, ſans conteſtation, un culte extérieur, comme on le verra plus bas.

Matth. 24. v. 15. & *Dani.l*, 9. v. 27.

I. *Cor.* 7. v. 24.

Pſ. 31. v. 21.

Jean, 4. v. 23 24

Mais enfin, ces Communions différentes auroient dû exercer une charité réciproque. Il n'en eſt aucune où il n'y ait du bon & du mauvais, du vrai & de l'erreur; & pour s'en tenir trop à l'extérieur & en faire l'eſſentiel, elles ſe ſont toutes plus ou moins corrompues.

peuple une ſorte de richeſſe (4) dans l'Egliſe de DIEU. Mais comme le mal y eſt toujours mêlé avec le bien inférieur, nous conjurons en charité ceux qui peuvent aller plus loin, & à la ſource pure; tous ceux en qui eſt allumé un rayon de cette grace, qui

---

la réunion rompue par la chute; & comme il n'y a ni ne peut y avoir rien dans l'Univers capable d'opérer cette réunion, que le VERBE-DIEU & homme, ou le Rédempteur Jéſus-Chriſt; il ſuit par une conſéquence inévitable, qu'il n'y a qu'une ſeule religion, qui eſt la Chrétienne, & que ce mot eſt très-impropre, lorſqu'on l'applique hors d'elle. Et quand j'ai parlé des Païens & autres Sages, j'aſſure qu'aucun d'eux ne peut être ſauvé, ni tenir par un bout à cette ſeule vraie, ſainte religion & à ſes effets & fruits ſalutaires, qu'autant & en la meſure qu'ils ont, ou ont eu une portion de cette divine religion; & que ſans la connoître littéralement & explicitement, ils en ont eu l'eſprit; ils l'ont méconnue littéralement & l'ont ſuivie dans ſon eſprit. Si cette note n'étoit déjà trop longue, je le ferois voir encore plus clair que le jour; ils n'ont pas eu le *corps*, mais ils en ont eu plus ou moins l'eſprit. Je l'ai dit, il y a par-tout des traces de Chriſtianiſme, & jamais *il* n'y a eu, non, jamais de religion que lui. Les Chrétiens prétendus ou extérieurs n'ont que la *lettre qui tue*, & à leur honte, nombre de Païens & de Mahométans en ont l'eſprit beaucoup plus qu'eux.

(4) Je n'ai pas parlé des volumineux Eſſais de morale du fameux Janſéniſte M. Nicole. Quoique Janſéniſte, ſi on en ſépare ſon Janſéniſme, il y a certainement du bon & même de l'excellent dans ſes Eſſais de morale. Mais après tout ce n'eſt que de la morale. Il faut s'il eſt poſſible, encore mieux expliquer ceci, que je ne l'ai fait dans le texte. La plus excellente morale, mais qui n'eſt que morale, ne mènera jamais par elle-même, ou par elle ſeule, perſonne à DIEU, ou à ſa derniere fin. C'eſt la cauſe des préjugés univerſellement répandus, & dans leſquels une infinité de faux Docteurs ou de Directeurs propriétaires & ignorant le vrai Eſprit de l'Evangile, fixent & arrêtent la plupart des ames de bonne volonté, & qui ſeroient ſans eux deſtinées à aller plus loin; il eſt très-difficile de leur montrer la ligne de démarcation qui ſepare à jamais ce vrai eſprit de l'Evangile des doctrines ſéduiſantes & flatteuſes pour la propriété & le moi, que ces Docteurs leur inculquent. Que ceux qui cherchent, non leur faux amour-propre, mais la vraie gloire de DIEU, faſſent la plus ſérieuſe attention à l'entretien du jeune

cherche l'homme pour le conduire à DIEU, ſur les ruines de ſa corruption, à ce DIEU qui eſt ſon principe & ſa fin; nous les conjurons, dis-je, de ne pas s'en tenir à ces livres qui leur défendant les approches de cette grace pénétrante &

---

homme avec notre Sauveur, que l'Evangile préſente à notre inſtruction. Chacun ſait l'hiſtoire. Ce jeune homme avoit *obſervé toute la loi dès ſa jeuneſſe*, & Notre-Seigneur lui propoſe *de tout vendre*. Cette rectitude légale lui avoit attiré le regard du Sauveur; *Jéſus l'aima*, dit un autre Evangéliſte, ce qui montre que l'innocence eſt toujours d'un grand prix. Mais pour avancer dans le chemin de la perfection, il falloit qu'il vendit & perdit cette rectitude légale; S. Paul y eſt formel par-tout. Salomon dit le mot très-profond, *Il eſt un temps d'amaſſer & un de laiſſer perdre*. Il faut acquérir les vertus péniblement, puis les perdre quant à ce qu'elles ont de *propriétaire*; & quand l'homme en fait ſon propre, cette vie propriétaire ne fait que des pharifiens, & on ne perd ainſi jamais *ſa propre vie pour gagner* celle de Jéſus-Chriſt, ſelon ſon ordre. Les Directeurs & les Confeſſeurs, Janſéniſtes ſur-tout, les Docteurs pharifiens Catholiques & Proteſtans ne font tous que des *dévots & des dévotes*. Tous ces gens là ne comptent que les œuvres, font faire des pénitences qui n'attaquent pas le fond de corruption, l'appui dans les œuvres, ni l'orgueil qui de groſſier devient ſpirituel & pire encore. Ils parleront d'amour de DIEU, & ne ſavent pas qu'on ne peut l'aimer & conſerver le *moi* en quoi que ce ſoit; & que dès qu'il lui reſte le plus petit gîte, l'amour de DIEU n'eſt pas abſolu & ſuprême. Ils ne ſavent ni ne veulent ſavoir, ni apprendre aux autres, que pour être Diſciple de Jéſus-Chriſt il faut tout quitter (non extérieurement & littéralement), mais par le cœur, & *haïr ſa propre ame*. Ainſi avec la ſimple morale & ces gens là, le moi ne ſe perd jamais, & Jéſus-Chriſt ne ſe gagne point. On conſerve ſa propre vie, on la nourrit d'œuvres & d'orgueil ſpirituel & on perd la vie de Jéſus-Chriſt. *Il eſt un temps pour tout*, & les contraires doivent ſuccéder aux contraires; mais ces Docteurs ou Confeſſeurs ne ſavent pas faire ce diſcernement. Voilà la ligne de démarcation éternelle, entre la vraie route intérieure qui nous fait quitter nous-mêmes ſi coûteuſement, pour être revêtus de DIEU & non remplis de nous-mêmes, & entre la ſimple morale & la piété pharifaïque; voilà la vraie doctrine de l'Evangile qui fait faire les hauts cris à tous ces Docteurs. *Si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la foſſe.*

Marc, 19.

Marc, 10.

Eccleſ. 3.

du pur Eſprit de DIEU, les arrêteroient avec ces Docteurs qui, ſous les plus beaux prétextes du monde, & les plus ſpécieuſes apparences, *n'entrant point eux-mêmes*, dit le Seigneur, *empêchent les autres d'entrer*; & comme dit Paul ſon Apotre: *Ils ſont jaloux de vous d'une jalouſie qui n'eſt pas bonne*; au lieu d'être jaloux, non pour eux-mêmes, mais pour DIEU à qui ils ſemblent donner gloire, & à qui ils la refuſent dans le fait, ſubſtituant leurs leçons moitié bonnes, moitié mauvaiſes, à ſa pure & éternelle parole.

Matth. 23. v. 13. & ſuiv. *Galat.* 4. v. 17.

J'ai cru cette petite diſcuſſion néceſſaire, & j'y ſuis entré non point par aigreur, non par contention, mais en charité, & pour la cauſe de la vérité. On pourroit dire & à eux & à leurs diſciples: Cherchez premiérement à gagner, à poſſéder en vous ce ſaint & divin Eſprit qui enſeigne la vérité pure & dégagée des menſonges de la raiſon, avant que d'en vouloir donner des leçons aux autres.

Les reflets que fait, dans les hommes, un mélange de piété & de grace avec la nature & les bornes ou corruption de la raiſon, ſont vraiment innombrables: tous rayons engagés dans le nuage; rayons plus ou moins perçans; nuages plus ou moins épais. Il ſeroit impoſſible de montrer tous ces aſpects, qui ne ſont point la haute, pure & divine vérité: auſſi ne l'entreprendrai-je point. Toutefois je crois devoir dire ici deux mots de quelques ſectes aſſez nombreuſes, & qui, ſemblables à des fleuves qui entraînent quantité de petites rivieres, prennent de conſidérables accroiſſemens. Elles ont toutes du bon, mais un bon infecté de mélange. Il eſt fort difficile de nuancer & de déméler le bien d'avec le mal. A DIEU

ne plaiſe que, ſous le prétexte ou la raiſon que toutes ces ſectes ont des erreurs, on diſe qu'elles ne valent rien du tout. Hélas! où eſt-ce que l'erreur ne ſe gliſſe pas? Les paſſions & les préjugés ſe mêlent par-tout. Ainſi il faut continuer ici, comme je l'ai fait ailleurs, d'apprécier en charité (5). Je commencerai par cette nombreuſe Société, qu'on appelle *les Freres Moraves*.

(2) Il faut remarquer, que quand même je me ſers ici & dans tout le reſte du livre, du mot de *ſecte*, pour exprimer ces différentes ſociétés, je n'entends point prendre ce terme dans le ſens de mépris qu'on lui aſſigne ordinairement. Elles ont toutes du bon, & je ſais très-bien les diſtinguer, comme on le doit, de cette *grande ſecte* du monde, ſi Antichrétienne, dont l'eſprit n'a pour ainſi dire pas le moindre trait de l'eſprit du Chriſtianiſme, au lieu que ces ſectes particulieres en ont du moins une teinture. Et c'eſt cet eſprit du monde, qui eſt en perpétuelle inimitié avec l'eſprit de la religion bien entendue; c'eſt cet eſprit ſur-tout qui, ſans perdre la charité toutefois, mérite l'éloignement des Chrétiens.

CHAPITRE II.

Des Freres Moraves. Trois erreurs de cette Société. Douceurs ſenſibles de la Grace.

LES membres de cette Société ont beaucoup de zele pour la propager ; iis font des miſſions dans les pays étrangers ; ils en donnent des relations. Beaucoup de perſonnes, qui ne voient pas le fond, en ſont très-édifiées. Comme on a écrit à cet égard bien des choſes très-fortes contre eux, je ne veux pas entrer dans cette controverſe, ni ajouter une pierre à celles dont on les lapide. L'ignorance & la malignité les ont calomniés, & les vrais entendeurs les ont démaſqués. Je n'entrerai pas non plus dans leur régie, qui a été beaucoup inculpée, parce que je ne la connois pas, & que, ne ſachant rien que par relation, la *charité n'eſt point ſoupçonneuſe*. Le bien & le mal s'ingerent par-tout. Mais je réduis à trois ou quatre points ce que je me propoſe de dire ſur leur ſyſtême. 1.° Ils prennent une grace inférieure, qui eſt dans les puiſſances, & très-mélangée de naturel & de ſenſuel, pour la vraie & pure grace du Saint-Eſprit, & en cela ils ſe méprennent beaucoup. 2.° Par une ſuite de cette mépriſe, ils veulent la roſe & non l'épine ; & ſe croyant conſommés, tout en s'appelant pourtant de pauvres pécheurs, ils ne penſent pas avoir beſoin d'être appliqués à la croix avec Jéſus-Chriſt, ni de purgation intérieure plus fonciere.

I. *Cor.* 13. v. 4.

3.° Ainſi ils abuſent de la doctrine de l'acte judiciel d'abſolution, ou *juſtificatio forenſis*,

opérée ſur la croix par notre Sauveur, & ſont, à cet égard, dans une grande héréſie. 4.° Peut-être dirai-je un mot de leurs aſſemblées. Reprenons ces quatre points, auxquels je me bornerai, parce qu'ils me paroiſſent être les plus eſſentiels.

J'ai dit d'abord, qu'ils prennent une grace inférieure & mélangée, pour la vraie & pure grace. C'eſt une grace & une paix dans les puiſſances de l'ame, ſuperficielle & non fonciere, dont ils ſont contens & à laquelle ils s'arrêtent, ne voulant point la laiſſer épurer & ſe ſpiritualiſer; ils veulent jouir de ce ſentiment ou ſenſation, & cherchent à toute force à la retenir (1). Or il eſt très-vrai que les meilleurs d'entre eux ont un don de grace; mais pour qu'on ne s'y méprenne point, & pour comprendre leur erreur à cet égard, il faut ſavoir que, lorſque Notre-Seigneur veut ſe former un membre, il commence par lui envoyer une grace qui arroſe & engraiſſe ſes puiſſances, ſes ſens, l'imagination, &c., qui délecte ſon ame, afin de l'attirer au-dedans de lui-même, de lui faire changer d'objets, & le dégoûter de ces délectations groſſieres, ſenſuelles & mondaines, dont, dans les états de ſa premiere naiſſance &

(1) Ils ſe trompent infiniment en ceci. Lorſque cette grace, qui eſt pure d'abord, mais qu'ils mêlent avec leur nature & le ſenſuel, ſe retire quant à l'apperçu & à la jouiſſance ſenſible afin d'éprouver au dedans leur abandon & leur ſoumiſſion, & encore, afin qu'ils la laiſſent ſe ſpiritualiſer, pour revenir enſuite plus pure; dans ces momens, ils ſe croient pour ainſi dire perdus, & cherchent à toute force à ramener ce ſenſible. Ce qui eſt une fauſſe & nuiſible pratique, & plutôt un fard du vieil homme, qu'une attaque qui le mine inſenſiblement. J'aſſure ce que je dis ici, comme très-vrai.

de ſa corruption, il tiroit ſes plaiſirs. L'Eſprit de DIEU envoie ce premier don, il *l'attire par l'odeur de ſes parfums*; il *l'attire*, dis je, *en douceur*, comme il eſt dit de Japhet; il lui envoie des jouiſſances intérieures, pour le détacher des fauſſes jouiſſances de la terre. Sans cette nourriture du dedans, ſa nature revêche & accoutumée à la diſſipation & à la mondanité, ſe rebuteroit & refuſeroit cette premiere touche de grace.

Cantiq. 1. v. 3—4. *Geneſe*, 9. v. 27.

Mais c'eſt là préciſément *le lait des enfans*, & non *le pain des forts*, le pain ſec de la croix, qu'il faut abſolument manger tôt ou tard. Cette Société devroit extrêmement faire attention à ces deux paſſages cotés ci-contre, & y penſer devant DIEU, & ſinguliérement au dernier : *Quiconque uſe de lait ne ſait point ce que c'eſt que la parole de la juſtice, parce qu'il eſt un enfant.* Elle ne connoît point cette *vraie juſtice*, comme on le verra dans cette diſcuſſion, dans laquelle j'entrerois fort à regret, ſi je n'étois déterminé par l'amour de la vérité, par ſon intérêt véritable à elle-même, & la gloire (de ce Jéſus vrai DIEU & vrai homme, que j'adore) qu'elle lui enleve ſous la trompeuſe apparence de la relever.

I. Cor. 3. v. 2 & *Héb.* 5. v. 12 & 13.

(2) Le plus haut point où ces Chrétiens peuvent

(2) J'avoue ici, quoique avec péine, que des perſonnes très-inſtruites dans le vrai Chriſtianiſme, à qui j'ai montré cet endroit, en manuſcrit, ſe ſont moquées de moi, de ce que j'accordois le degré des fiançailles a la Société de ces Freres Moraves; elles m'ont aſſuré qu'ils ne ſont pas même aſſez expérimentés pour entendre ce que je dis dans ce paragraphe, fort au-deſſus de leur compréhenſion. Toutefois, je n'ai point voulu le ſupprimer, je préfere d'aller au-dela plutôt qu'au-deſſous, & j'aime bien mieux riſquer de dire trop en leur faveur que trop peu.

aller comme Moraves, & ſelon leur ſyſtême, c'eſt ce que les entendeurs appellent *les fiançailles*, d'après le mot des Ecritures. Mais ces fiançailles ſont encore bien éloignées d'être le vrai mariage, ou l'union pure de l'ame fidelle avec Jéſus-Chriſt ſon Epoux, pour parler encore d'après l'Ecriture; avec le vrai *revêtement de Jéſus-Chriſt*, qui doit enfin rendre l'homme un avec Jéſus-Chriſt, le faire participant de la vie de Jéſus-Chriſt, & une *plante de la nature divine.* Les paſſages qui indiquent cette union fonciere ſont innombrables : j'en ai beaucoup cité ailleurs. C'eſt l'eſprit de toute la parole de DIEU, toujours conſtante à elle-même, du Vieux comme du Nouveau Teſtament. Or pour ne pas s'arrêter à ces fiançailles, & à ces unions ſuperficielles d'une grace naiſſante dans les puiſſances, & pour arriver à cette union pure, chaſte, ſolide & intime, décrite dans l'Ecriture, ſous le nom de *mariage*, & ſur-tout dans le Cantique des Cantiques; il y a un chemin à parcourir, long, coûteux, répugnant à la nature & à ſa corruption. Il faut que cette nature corrompue ſoit attachée à la croix, après les premieres jouiſſances pour attirer; ſi on s'arrête là, on n'a qu'une apparence de Chriſtianiſme. On peut avoir, il eſt vrai, une paix, mais impure encore par ces mélanges de jouiſſances des ſens avec cette grace, qui l'envoyoit, non pour qu'on s'y arrêtât, mais pour engager la volonté à la laiſſer aller plus loin, à la laiſſer ſcruter, approfondir, pénétrer dans les abymes du cœur & de notre corruption naturelle. Sans cela, il eſt impoſſible d'arriver à la vraie paix de Jéſus-Chriſt : *Je vous donne ma paix.* Car remarquez que cette paix n'eſt pas ſeulement au-deſſus de tout le ſenſible, mais elle

Cant. 8

II. *Pierre*, 1, v. 4.

Jean, 14, v. 27.

ep. 4. 7. eſt même au-deſſus de toute intelligence : *Or la paix de* DIEU, *qui ſurpaſſe*, ou ſurmonte, *toute intelligence*, *veuille garder vos cœurs*, *&c.* Remarquez bien ce mot, *au-deſſus de toute intelligence* (3). C'eſt une paix ſi pure, ſi chaſte, ſi peu ſenſuelle, ſi peu apperçue par tout ce qui eſt de la capacité & de la compréhenſion de l'homme naturel ou raiſonnable, qu'elle eſt goûtée uniquement par le cœur véritablement régénéré, & en union véritable avec le DIEU Sauveur Jéſus-Chriſt. Et il eſt impoſſible que cette paix pure, uniquement en rapport avec cette union intérieure & effective, ait jamais lieu, ſans qu'elle ſoit fondée ſur la deſtruction du vieil homme, qui doit périr par lambeaux, ſous les coups d'une grace qui creuſe, mine, enfonce, perce dans tous les replis d'un cœur naturellement déréglé, des paſſions fines, de l'amour-propre replié en ſes volutes, de la corruption, de groſſiere qu'elle étoit, devenue affinée, délicate, imperceptible, & par-là, d'autant plus périlleuſe qu'on ne l'apperçoit pas, comme les poiſons les plus ſubtils ſont les plus dangereux.

Or je proteſte ici, que toute paix & toute joie qui n'a pas eu pour préalable les opérations d'une grace crucifiante pour le vieil homme, & qui n'eſt pas fondée ſur les mortifications précurſives de la nature corrompue, que toute cette paix, dis-je, ne fut jamais la *vraie paix* de Jéſus-Chriſt, encore que, par les ſentimens qu'on éprouve, on s'y croie arrivé. C'eſt ici qu'eſt une illuſion très-colorée, & très-difficile à démêler. Ces ſentimens ſuaves, lorſqu'on s'y arrête, qu'on les

(3) J'en ai traité plus haut.

retient, qu'on en fait cas comme du haut degré auquel on doit parvenir, bien loin de faire arriver à Jéſus-Chriſt & à ſa pure union, ne font que l'empêcher. Ils fardent le vieil homme, au lieu de l'attaquer & bien moins encore de le détruire; ils anobliſſent & ornent, pour ainſi dire, la corruption; ils attaquent à peine la ſuperficie des paſſions; ils nourriſſent l'orgueil ſpirituel, caché ſous les plus grandes apparences de l'humilité; ils animent les prétentions; ils donnent le phariſaïſme; ils effleurent à peine les premieres couches de cette déteſtable propriété, de ce *moi* ou amour-propre plus ou moins groſſier, qui eſt tout oppoſé à DIEU, & qui doit périr longuement ſous les coups du combat. Ces ſentimens de paix ſuave font éluder la lutte journaliere du Chrétien, qui de moitié avec cette grace crucifiante, doit être ſouvent & long-temps aux priſes avec lui-même; ils laiſſent croire à celui qui jouit de cette paix, qui éprouve cette joie délicieuſe pour la nature finement ſenſuelle, que toute la plaie a été bandée, & que, pour eux, tout eſt fait, tout eſt dit; qu'ils ont l'application du ſacrifice de Jéſus-Chriſt, ſur laquelle ils ſe repoſent illuſoirement (comme on verra à l'article ſuivant). Cette paix les fait pour le moins ſuſpecter d'illuſion ceux qui leur crient: Vous n'y êtes pas encore, il s'en faut bien. Ils les accuſent de ne compter que ſur leurs œuvres, (je l'ai ouï bien des fois de mes oreilles) de vouloir ſe ſauver par leurs œuvres, confondant ainſi dans leur ignorance, l'œuvre interne de la grace qui veut préparer, par les deſtructions préalables, la venue de Jéſus-Chriſt dans l'ame, & ſon union fonciere, avec les œuvres extérieures de la loi qu'on doit

pratiquer au dehors; brouillant ainſi, & confondant la docilité intérieure, & le concours de l'homme à l'opération crucifiante du dedans, pour nettoyer, balayer cet intérieur, & préparer ainſi la *maiſon* à l'hôte céleſte qui doit venir y habiter; confondant, dis-je, cette économie qu'ils ignorent, & dont ils ne veulent rien, avec les appuis que le faux juſte prend & tire des œuvres qu'il pratique extérieurement.

Je n'en impoſe point, & tout ce que je viens de dire, n'eſt que trop réel. Mais hélas! l'obſtination, les préventions ne veulent point ſe laiſſer enlever le fatal bandeau qui cache & farde une miſere dans laquelle on ſe plaît, parce qu'elle eſt couverte d'une apparence de richeſſe. Et que ces hommes pieux me pardonnent ſi je leur applique le mot de S. Pierre, parlant de S. Paul, dont en effet ils tordent les paſſages: *Il y a dans ſes lettres des choſes difficiles à entendre, que les ignorans & les mal-aſſurés tordent comme ils tordent auſſi les autres Ecritures.* Mais c'eſt ce qui ſe traitera plus bas. J'oſe aſſurer que toute leur religion, malgré les plus grandes apparences, n'eſt point la vraie, ce n'eſt même ſouvent qu'un fard du vieil homme, (je le répete) qui ſe trouve des prétextes contre les anxiétés purifiantes auxquelles il doit être appliqué. Que s'il en eſt parmi eux qui ne reſſemblent point à ce portrait, & dont la grace commenceroit à ouvrir les yeux ſur ces illuſions; je dis, ou qu'il ſeroit infidelle à cette grace, ou qu'il lui ſeroit impoſſible de reſter dans cette Société. Mais lorſque quelqu'un mieux inſtruit leur échappe, après avoir vécu quelque temps parmi eux; c'eſt alors qu'ils font les hauts cris; c'eſt alors que l'homme ſe démaſque, le

II. *Pierre*, 3. v. 16.

Chrétien diſparoît; c'eſt alors qu'ils cherchent à le retenir en toute force : & s'ils ne peuvent en venir à bout, le fiel perce, tout ce beau Chriſtianiſme tombe, & on n'y voit plus en faveur de ces déſerteurs qui, à leurs yeux, ſont des Apoſtats, non pas même l'ombre de la charité, dans un extérieur du moins modéré & honnête. Voilà l'eſprit des Corps, dont le Corps de ces Freres Moraves n'eſt pas exempt.

Dans toutes les Sociétés il eſt une diverſité de caracteres; il en eſt de bons, il en eſt de mauvais. Il ne ſe peut qu'il n'y ait parmi ces Freres Moraves de bonne trempe, des hommes ſimples & droits, qui, ſans le ſavoir, pour ainſi dire, eux-mêmes, ont une inquiétude ſecrete, & ſoupirent ſourdement après une nourriture plus ſolide, plus ſubſtantielle, & moins mélangée; mais on les retient par toutes ſortes de moyens, ſur-tout ſi ce ſont des perſonnes ou riches, ou conſidérables. (voilà du moins ce dont on les accuſe dans beaucoup d'écrits contre eux). Et il eſt certain que, par un procédé oppoſé, les membres de cette Société pourroient faire du bien, & même beaucoup de bien d'abord. Ils peuvent réveiller les mondains de leur léthargie, exciter en eux une tendreſſe pour le Sauveur, qui ne ſe voit guere dans le monde. Mais cette piété ne peut être que dans le ſenſible, bien loin d'être le réel, dès qu'elle eſt inſinuée par eux; car, *nemo dat quod non habet.* Ils pourroient toutefois faire ce bien inférieur, s'ils ne coupoient pas les ailes à ceux dont la bonne volonté devroit aller plus loin; & ſi, s'appréciant eux-mêmes, & ſe tenant à leur place, ils ſe contentoient de donner cet A B C de religion, pour ainſi parler, &

ne détournoient pas ceux qui ſentent l'abſolue néceſſité de mourir à ſoi-même, pour recevoir enfin en ſoi ce Jéſus qu'ils prétendent annoncer.

J'ai trouvé en ſecond lieu un autre défaut dans le ſyſtême Morave. C'eſt la fauſſe & illuſoire application des mérites de Notre-Seigneur, ſans doute infinis en eux-mêmes, mais qui s'éxecutent ſelon un certain ordre, une certaine économie, dont ils ne veulent point. C'eſt ici ſur-tout, qu'au lieu d'enviſager dans ſon enſemble l'admirable chaîne de la Religion, & de lier ce divin tout, ils tordent les Ecritures, s'autoriſant de certains paſſages qui ſemblent, à la premiere vue, favoriſer leurs prétentions, parce qu'ils ne les font point colluder avec une infinité d'autres qui, s'expliquant mutuellement, montrent le vrai ſens dans lequel ils doivent ſe prendre tous. Ils déchirent cette infiniment belle robe; ils en ôtent les coûtures; ils en prennent des lambeaux. Ce ſont des moitié-vérités qui, pour n'être pas la vérité toute entiere, ne ſont que des erreurs. Et au moyen de ces citations partielles, ils jettent de la poudre aux yeux des ignorans: c'eſt le cas de toutes les héréſies. Tellement qu'on peut leur appliquer à toutes, les paroles de Jacob recevant la robe de ſon Fils: *Hélas! c'eſt la robe de mon Fils; les mauvaiſes bêtes l'ont déchirée.*

Geneſe, 37. v. 33.

Certainement on peut foudroyer l'opinion de cette Société ſur l'imputation de la mort de Notre-Seigneur, & l'accabler du poids de l'Ecriture entiere. Mais il y faudroit un traité, & celui-ci eſt moins deſtiné à réfuter les illuſions & les erreurs, qu'à préſenter la vérité, qui, par elle-même, les réfute lorſqu'on ſait l'entendre, ſans s'entortiller dans des controverſes ſans fin.

Cependant

Cependant je supplie ces hommes pieux de considérer sans émotion, & dans une assiette tranquille, si lorsque l'Apôtre dit que notre infiniment adorable Sauveur *a attaché à la croix la cédule qui étoit contre nous*, si cela emporte que le même Sauveur sauve notre *vieil homme?* si par-tout ailleurs on n'annonce pas au contraire l'indispensable nécessité de sa destruction, pour que *l'homme nouveau*, qui est *Jésus-Christ* lui-même *en nous*, puisse s'établir, s'écouler sur ses ruines? s'ils entendent, eux qui ne veulent de purification interne & absolue, ni dans ce monde ni dans l'autre, que *le sang de Jésus-Christ* qui, dit encore l'Apôtre, *nous purifie de tout péché*, (& c'est ici l'un des passages qu'ils alleguent,) s'ils entendent, dis-je, que ce sang d'une pureté infinie, & capable en effet lui seul de sauver une infinité de mondes, puisse se mêler à notre corruption, avant qu'elle soit vidée par les opérations précursives, sans que Jean-Baptiste soit venu appliquer à la pénitence, sans que le vieil Adam soit vidé & évacué, pour ne pas faire un horrible mélange du pur & de l'impur, du vieux & du nouvel homme, de Jésus-Christ avec l'iniquité; de ce JÉSUS *Roi de justice, avant d'être Roi de paix*, en faire le complice de notre corruption plus ou moins fine ou grossiere, il n'importe, ce qui est horrible à dire; conséquence qu'ils sont forcés d'avaler, à moins qu'ils ne se disent des Saints, & même des Saints consommés qui n'ont plus besoin d'opération détruisante? Je voudrois leur demander comment ils accordent avec leur doctrine brouillée & qui confond les deux économies, l'une de pénitence & de mort à soi-même pré-

Coloss. 2. v. 14—15.

Coloss. 1. v. 27.

I. *Jean*, 1. v. 7.

Héb. 7. v. 2.

cursive, & l'autre la vie de Jésus-Christ dans l'Etre préalablement purifié? Je leur demanderois ce qu'ils font de cette infinité de passages qui annoncent la nécessité de ces deux dispensations dans chaque homme, pour devenir un Chrétien non prétendu & extérieur, mais véritable selon la force & la valeur de ce mot?

Je leur demanderois si cette *cédule attachée à la croix* emporte autre chose que la possibilité du retour à DIEU, que l'ordre du salut ouvert de nouveau à la race humaine & qui eût été à jamais impossible sans la mort du Sauveur; & si ce seul acte de sa mort, tout infiniment efficace qu'il soit par lui-même, applique sans milieu, sans ordre, sans consécutions, *l'actualité* de ce salut en chaque homme? Ah! ce salut effectif n'est autre que Jésus-Christ lui-même; c'est lui qui est *le vrai* DIEU *& la vie éternelle.* Remarquez *la vie éternelle*; il n'y a que lui qui est la vie éternelle; il faut qu'il passe en nous pour être *notre vie*, & ainsi notre vie éternelle : *Il nous a donné la vie éternelle, & cette vie est en son Fils, à son Fils en nous*, dit l'Apôtre. Or je leur demande si ces deux vies du vieux & du nouvel homme peuvent subsister ensemble? Il faut donc de nécessité qu'ils se disent des Saints *revêtus de Jésus-Christ*, possédant en eux Jésus-Christ; ou qu'ils confessent, ce qu'ils osent nier, qu'ils ont encore besoin d'une purification préalable & fonciere; ou enfin qu'ils se jettent dans cette misérable ressource de faire de l'infiniment sainte, pure & ordonnée religion, une religion désordonnée, pour joindre ensemble deux Etres éternellement inalliables, *le vieil homme & le nouvel homme.*

Jean, 17. v. 3.

Math. 9. v. 16—17.

C'est ainsi qu'au mépris de cette infinité de

passages qui montrent l'indispensable nécessité de ces deux économies, ils posent un édifice que le vent destructeur de la vraie Parole de DIEU, toujours d'accord avec elle-même, renverse au moindre souffle. Bâtiment élevé sur le sable, qui ne peut manquer enfin de couvrir la terre de ses débris, & de montrer d'inutiles décombres. Donneront-ils le démenti au Saint-Esprit qui leur crie par-tout : *Que la porte est étroite, & le chemin qui mene à la vie;* que ce n'est que *dans la grande tribulation qu'on peut blanchir sa robe dans le sang de l'Agneau; qu'il faut être attaché à la croix avec Jésus-Christ;* qu'il faut la mort à notre vieil homme en imitation de sa mort? *Si un est mort pour tous, tous aussi doivent être morts* au péché, au monde & à eux-mêmes, pour que *sa résurrection*, qui est la vraie régénération spirituelle, s'exécute en nous. Donneront-ils le démenti à Jésus-Christ même? *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il charge sa croix chaque jour, & qu'il me suive*; à ce Jésus qui n'annonce aux siens que réjections, opprobres, persécutions; qu'ils disent ce que signifient ces paroles : *Etre crucifié au monde*, & une infinité d'autres qui formeroient presque un volume aussi gros que le nouveau Testament qui par-tout retentit de la nécessité de la purification, pour que le sang de Jésus-Christ nous soit appliqué & forme la vie du nouvel homme, après que tout ce qui s'oppose & est en contraste avec cette vie, sera détruit.

Matth. 7. v. 13—14. *Apoc.* 7. v. 14. *Galat.* 6. v. 14. II. *Cor.* 5. v. 14. *Matth.* 16. v. 24—25.

Je m'arrête, & je proteste en m'arrêtant, que je n'ai dit qu'une partie de ce qu'il y a à dire contre ce système abusif. J'omets de même nombre de ramifications qui sortent, comme des branches de faux bois, du premier principe de

cette héréſie. Cependant j'ai à cœur de remarquer en finiſſant, qu'il ſeroit très-mal-ſéant aux gens du monde de s'autoriſer contre eux, de ce que je viens de dire. Plût à DIEU ſeulement qu'ils reſſemblaſſent aux bons d'entre eux : on ne verroit pas tant de ſcandales ſur la terre, ou de fine mondanité, ou de vices & de crimes. Et il ſeroit bien plus déplacé encore, & même contre toute juſtice, que cette maſſe d'hommes qui vivent en Païens, & qui n'ont pas les premieres notions du Chriſtianiſme, s'exhalât en cris amers & en dériſions contre une Société qui, lors même qu'elle n'eſt pas dans le vrai & épuré Chriſtianiſme, devroit être pourtant reſpectable à leurs yeux, & être pour eux bien plutôt un objet de conſidération, que de dériſion & de décri (1).

Moi-même, à qui une grace, qui a daigné recourber ſon rayon ſur un indigne & pauvre pécheur comme moi, a appris à démêler les illuſions & les erreurs de leur ſyſtême, je puis aſſurer qu'il en a beaucoup coûté à mon cœur de relever leurs erreurs, & ſi la divine vérité de l'Evangile & la gloire de ce Jéſus vrai DIEU & vrai homme que j'adore, n'y étoient intéreſſées, je ne me ſerois jamais jeté dans cette déſagréable carriere, & j'aurois ſouhaité de pouvoir conſtamment mener de front la charité & la vérité. Je leur demanderois même, pour ainſi dire, pardon de tout mon cœur, de la leur avoir dite, ſi cette vérité ſainte pouvoit être mitigée, com-

(1) Pour éviter les longueurs, je ne parlerai pas de leurs aſſemblées ; ces ſortes d'aſſemblées particulieres ne ſont pas de mon goût ; & je penſe que leur utilité ſe réduit à bien moins qu'on ne l'imagine ; mais je ne veux ni approuver, ni blâmer. . . . .

porter des capitulations, & des démarches lâches & molliſſantes. Mais ſon front majeſtueux doit ſe montrer en ſon entier, & pour ne pas la trahir, il faut être inflexible avec elle & comme elle.

CHAPITRE III.

Des autres Sectes nombreuſes, ſur-tout parmi les Proteſtans, & des cauſes de ces ſchiſmes.

JE me garderai bien de traiter en détail du grand nombre de ces ſectes pieuſes. Les principes répandus dans cet Ouvrage ſuffiſent pour montrer la quantité de vrai & de faux de chacune d'elles, & peuvent ſervir de regle pour en juger. Dailleurs, il faudroit s'enfoncer dans un labyrinthe d'où l'on ne ſortiroit pas, & dont les longueurs rebuteroient le lecteur. Je penſe qu'on a écrit ſur toutes ces ſectes : les curieux peuvent recourir à ces ouvrages. Il faudroit ſuivre toutes les diviſions & ſubdiviſions, toutes les branches, les ramifications & les nuances ſouvent preſque imperceptibles, qui à peine diſtinguent ces ſectes : Anabaptiſtes, Piétiſtes, Séparatiſtes, Quakres, Trembleurs, Fins en Hollande, &c.

Je ne remonterai pas non plus à leur origine ; c'eſt l'affaire de l'hiſtoire eccléſiaſtique. Mais en trouve-t-on beaucoup qui ne ſoit point partiale, & qui ſoit écrite par des Auteurs éclairés & équitables ?

Cependant, ſans vouloir creuſer dans toutes les cauſes de ces ſchiſmes, je puis certainement les réduire aux quatre ſuivantes : 1.° Une foi ou naiſſante, ou arrêtée, & non pleine ; 2.° La

raiſon qui s'y mêle dans les cas où elle ne devroit pas le faire, & où contente de ſon diſtrict elle ne devroit pas s'élever au-deſſus de ſa portée. Mélange qui ne peut manquer de confondre la vraie & pure lumiere avec cette très-bornée capacité de la raiſon qui envahit ſur elle, veut s'aſſeoir ſur un tribunal qui n'eſt pas le ſien, & être juge dans une cauſe qui lui échappe.

3.° L'orgueil ſpirituel qui fait des maux incalculables. On aura été réveillé par une pointe de foi, on mene au dehors une vie plus ou moins exemplaire, cette foi naiſſante mene à ſa ſuite une bonne foi envers les hommes, une rectitude morale; dès-lors on ſe croit déjà de petits, ſi ce n'eſt de grands Saints; on dédaigne le gros du genre humain dont à la vérité la conduite eſt l'antipode de tout Chriſtianiſme; le phariſaïſme s'établit; on ſe croit inſpiré & on ne veut d'autre regle de conduite que cette inſpiration qui peut être en nombre de cas très-illuſoire & très-fautive; & on ne voit, ni on ne veut voir, que la lumiere qui vient d'autrui eſt pour l'ordinaire plus sûre que la nôtre; que DIEU peut nous faire avertir par un enfant, & par les pierres mêmes, pour ainſi dire. Ainſi on peut aller d'égarement en égarement, ſous le ſauf-conduit de cette inſpiration interne, quelquefois réelle, mais ſouvent fauſſe & du moins très-ſouvent douteuſe.

4.° Dès que l'orgueil ſpirituel s'en mêle, les autres paſſions ne ſont pas loin, & l'ennemi à qui on donne priſe, vient les réchauffer & faire de tous ces mélanges qui nuagent la pure foi, un tout dont les membres étonnés de ſe voir enſemble, pour ainſi dire, ne ſont plus liés par les vraies jointures. Alors les paſſions s'allument,

elles dégénerent en entêtement; on ne peut souffrir la correction, on se sort du vrai esprit du Christianisme qui est un esprit d'humilité, de défiance de soi-même, & d'une démission que la vraie foi inculque. Avec roideur & opiniâtreté on abonde en son sens, & mépriſant la lumiere & les avertiſſemens que DIEU fait donner par le dehors, on se fixe dans ces illuſions, qui infectent & saliſſent, pour ainſi parler, la pureté de la foi, de cette foi naiſſante qui vouloit faire ſon progrès & qu'on obſtrue, qu'on ombrage & arrête dans ſa courſe, & qui tendoit à gagner tout l'homme & à le garantir d'erreur & de menſonge. Et c'eſt ainſi que ſouvent

Deſinit in piſcem, mulier formoſa ſuperne.
HORATIUS, Ars Poet.

Voilà en gros les cauſes & l'origine de tant de malheureux diſſentimens dans l'Egliſe de DIEU, ſans parler de l'horrible conduite du gros des Chrétiens qui ſemblent les autoriſer, ou du moins leur donner des raiſons d'éloignement & de ſéparation. Non, on n'imagineroit jamais combien ces cauſes ſont de faux reflets d'une lumiere de la foi, qui devroit être ſi ſainte & ſi pure. Vous en avez une image exacte dans la Nature; & quiconque ſaura ſaiſir les idées ſimples & remonter en analogie du phyſique au moral, le verra comme à l'œil. Le ſoleil envoie de ſa ſubſtance le rayon tout pur; mais paſſant & engagé dans les nuages, avant d'arriver à nos yeux, il fait une infinité de reflets, de dégradations de lumiere, de nuances ſelon plus ou moins que le nuage qu'il traverſe eſt épais. Ainſi, il y a le rayon direct qui fait le

jour pur, lorſqu'il ne rencontre point une atmoſphere brouillée & chargée, & le rayon indirect ou réfléchi qui fait les ombres.

Je n'ai pas beſoin de m'appeſantir ſur la comparaiſon, tout lecteur éclairé la ſent au premier coup-d'œil; le rayon émanant pur, eſt la foi, don du Saint-Eſprit, qui dans l'homme feroit la vraie & ſainte lumiere, ſi les nuages qu'y mettent la raiſon fiere & aveugle, l'orgueil ſpirituel, le faux amour-propre qui régimbe & ne veut pas périr, ſi en un mot, les cauſes que je viens d'indiquer ne nuageoient ce pur & direct rayon; & ces reflets, moitié lumineux, & moitié ténèbres, font dans les hommes des diverſités d'opinions dont le nombre eſt incalculable.

Circa hominum mentes, multi errores pendent.

PINDARE.

Or dès que le nuage eſt mis ſur la pure lumiere, dès que l'orgueil, les paſſions & l'entêtement s'en mêlent; il eſt clair qu'on n'eſt plus en état de lire l'Ecriture ſainte, avec l'Eſprit même qui l'a dictée, ni d'y voir la vérité pure & entiere. On la lit ſelon ſon ſens, & non dans celui qu'elle y a mis; on en déſunit le divin enſemble; on prend des verſets partiels, qui pour n'être pas interprétés par d'autres, ſemblent énoncer les ſens qu'on veut abſolument y voir. Et c'eſt ainſi qu'on s'autoriſe du livre de DIEU même, pour en faire un livre humain; *odeur de vie & de mort.* On en fait le magaſin de toutes les armes contre la pure & céleſte vérité qu'il contient. C'eſt, je le répéte encore, c'eſt la ſource de toutes les héréſies.

Cor. 2. 5—16.

Mais au lieu de ſuivre cette infinité de reflets,

je dirai seulement un mot de trois de ces sectes les plus marquées, Anabaptistes, Séparatistes du culte, & enfin la secte de ces Freres égarés qui refusent l'hommage aux Souverains de la Terre.

CHAPITRE IV.

Des Anabaptistes. Sainteté & efficace du Baptême. Et à cette occasion, des Martyrs. Enfin, de l'attrait qu'ont quelques Inspirés parmi les pieux.

IL faut rendre justice à qui elle est due, il est certain que les bons, dans cette secte, montrent une conduite pure, & dans les affaires de commerce beaucoup d'équité envers le prochain, & même beaucoup de Christianisme. Mais ces Freres errant sur le point fondamental du Baptême, peuvent priver leurs enfans du plus grand des biens; ils courent risque de les voir mourir sans ce contrepoids, sans ce renouvellement (qu'on appeloit dans la langue originale *nememon*), sans cette correction que met, ou prépare cette premiere grace extérieure, à la tache de notre origine, & qui étant la figure du *Baptême* interne *qui nous sauve*, du *Baptême du Saint-Esprit & de feu*, doit avoir lieu & être réalisée en tous ceux qui sont à portée de le recevoir, afin *d'accomplir toute justice*, comme l'homme-DIEU, le Sauveur lui-même, ne voulant pas s'en dispenser, pour nous servir de modele & en établir la regle, le disoit à S. Jean-Baptiste. L'Eglise de tous les temps & de tous les lieux, d'après l'ordre formel du Baptême donné dans l'Ecriture, a mis tant d'importance à cette pratique, qu'on l'a toujours, avec raison, regardée comme in-

Jean, 3. v. 33.

Matth. 3. v. 15.

dispensable pour quiconque est né dans l'Eglise extérieure. Et même on voit dans S. Paul, que
v. 19. dès la naissance de l'Eglise, on baptisoit un vivant pour un mort non baptisé, afin de lui valoir en attribution cette grace invisible, par ce signe visible qu'on recevoit pour lui. Ainsi, on alloit jusqu'à penser que la foi des parens pouvoit suppléer à ce qui manquoit à cet égard, à celui pour qui on se faisoit baptiser. Et dans l'Eglise primitive, lorsque l'on avoit converti un Païen, qui après l'instruction demandoit le Baptême, on regardoit cette cérémonie comme si décisive, que si on n'étoit pas à portée d'avoir de l'eau, on baptisoit plutôt ces Catéchumenes avec du sable, au nom de DIEU le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, & on étoit persuadé, que vu cette sainte & ordonnée formule, le matériel étoit suppléé dans ces cas très-rares de défaut d'eau, & la cérémonie étant par-là sanctifiée, avoit la même efficace. Je suis même convaincu que la divine Providence qui fait dans nos temps convertir graduellement les Païens modernes, dispose & ordonne ces missions d'hommes apostoliques, qui vont dans les Indes, non-seulement pour instruire, mais sur-tout pour baptiser de ces Païens mûrs pour la grace, sur qui Notre-Seigneur jette un regard de miséricorde. Ce sont comme des prémices saintes dans la Gentilité, qui un jour, ainsi qu'un ferment heureux, attireront toute la masse;
Rom. 11. v. 25. car il faut, comme dit S. Paul, que la *plénitude des Nations* entre dans l'Eglise, avant la conversion des Juifs, qui fera la clôture & sera l'économie finale. Ceci est précisément dans son genre, comme les Martyrs parmi les Païens qui souffrent le martyre pour la cause du Christia-

niſme, dont l'un des grands exemples a été au Japon, où plus de 200,000 Chrétiens, baptiſés par S. François-Xavier, ſouffrirent le plus cruel martyre. Ce ne ſera que devant DIEU, qu'on verra un jour, combien le ſang répandu par ces Martyrs eſt & ſera fécond pour amener des enfans à Jéſus-Chriſt & à ſon Egliſe. Ils vaudront peut-être juſqu'à leurs perſécuteurs mêmes, dont ils ſolliciteront le pardon, par la charité qui les anime..... Et ce ne ſera que devant DIEU encore, lorſque le voile ſera levé & l'infiniment belle ſcene ouverte, qu'on verra de quel prix aura été le Baptême pour ces Païens baptiſés en prémices, tandis que nos faux Chrétiens l'aviliſſant & le profanant, le rendent pour eux ſi ſouvent inutile, ou plutôt un témoin qui s'élévera contre eux en jugement.

Et comme, non-ſeulement parmi les Anabaptiſtes, qui ont amené cette diſcuſſion, mais encore parmi un très-grand nombre de perſonnes pieuſes, il en eſt qui ont de certains attraits ou inſtincts intérieurs qui ſe rapprochent beaucoup du genre d'inſpiration dont j'ai parlé au premier volume; s'il en eſt quelques-uns d'entre eux qui liſent cet Ouvrage, j'indiquerai en leur faveur, un peu plus préciſément, les marques auxquelles ils peuvent reconnoître la bonté, le mélange, le vrai ou le faux de ces attraits, & par conſéquent les circonſtances où ils peuvent & doivent les ſuivre, & où ils ne le doivent pas. En général, ils doivent être très-fidelles à ces attraits, excepté dans les cas ſuivans: 1.° Lorſqu'ils ne vont pas, ou ne pouſſent pas à déroger à l'obéiſſance ſtricte de devoir, comme des enfans à leurs parens, tandis qu'ils ne ſont pas encore

majeurs ou émancipés, ou des ſujets aux ordres civils & légitimes de leur Souverain. 2.° Lorſque ces attraits ne les incitent pas à faire des choſes étonnantes pour les ſimples, à des choſes trop extraordinaires, mais ſur-tout à des choſes qui ſeroient ſcandaleuſes; ce qui viendroit de l'ennemi qui s'y mêle. 3.° Comme ces attraits quelquefois ſe pouſſent fort loin, jettent dans le trouble, ne laiſſent pas de repos, qu'ils ſollicitent à faire des choſes naturellement au-deſſus des forces de la nature, ſur-tout dans le genre des mortifications; il faut prendre garde à ne pas les écouter, ni ſe laiſſer aller à ces excès aux dépens de la ſanté qu'il eſt de devoir de conſerver; & autant à cet égard peut-on condamner la lâcheté & la molleſſe des mondains, autant ces perſonnes pieuſes doivent-elles uſer de diſcrétion & de modération dans les mortifications auxquelles ces attraits peuvent les engager. Voilà en gros les préſervatifs; mais au reſte, il eſt bien difficile, après ces cas exceptés, de donner des regles fixes à ce ſujet, parce que nous ne ſommes pas dans la conſcience des autres, & que nous ne pouvons pas ſavoir juſqu'où la grace, cette admirable ouvriere, peut pouſſer un ame qu'elle veut acquérir; ni percer dans ſes routes inſondables ſur ſes Elus, que perſonne ne peut connoître que celui à qui elle les fait parcourir & qui les expérimente. Je pourrois peut-être, marquer encore d'autres caracteres, mais je ferois trop long. L'humilité, la démiſſion, la défiance de ſoi-même, l'oraiſon, ſe tenir collé à DIEU dans ſon cœur, l'abandon entre ſes mains, la confiance, peuvent aider ſurement à démêler le vrai, ou le faux de ces attraits. En général, tout ce qui

va à contrecarrer la nature & à mortifier, ſur-tout la volonté propre, eſt très-bon, lorſqu'il n'eſt pas exceſſif, mais contenu dans des bornes raiſonnables. Voilà ce que je dis pour toutes les ſociétés de pieux, qui ſont plus ou moins conduits par ces ſortes d'inſpirations ou d'attraits intérieurs. Mais je les avertis, qu'il eſt un temps où ce qu'il y a de diſtinct & de marqué dans ces attraits doit ſe perdre; & c'eſt lorſqu'on doit entrer dans la foi nue dont j'ai traité plus haut.

CHAPITRE V.

Piétiſtes. Séparatiſtes.

LA ſecte qui ſe ſépare des cultes publics, ſe colore des divers prétextes dont j'ai montré plus haut les illuſions. L'orgueil ſpirituel ſur-tout, y a bien ſa part; on ne veut pas d'un culte commun avec de ſi grands pécheurs, qui en effet, ne ſont guere que le profaner par leur vie mondaine & antichrétienne; (& quant aux Proteſtans) on ne veut pas d'un culte qui ne donnant rien aux ſens, n'eſt pas un ſecours à des hommes groſſiers, pour élever leurs ames & leurs cœurs. Voilà deux prétextes; des ſermons de morale & de perpétuel circuit, ſur la loi & non ſur la grace, que ceux qui ignorent ſes routes ne peuvent pas prêcher; ſermons de raiſon, auxquels on coud le nom de Notre-Seigneur, ſans annoncer le vivant de ſa doctrine, ni l'eſſence du Chriſtianiſme, ſans compter, peut-être, d'autres défauts que je ne détaille

point ; ces ſermons ſans fin, des diſcours de cette qualité ſont très-peu propres à attirer des perſonnes qui ont en elles & qui éprouvent par leur expérience, ſinon une grace toute haute & pure, du moins un rayon de cette lumiere qui les mettant bien au-deſſus de tout cet attirail de morale, leur font dédaigner de ſemblables diſcours dont ils n'ont que faire.

Mais qu'ils me permettent de leur dire : 1.° Que le culte n'eſt pas borné aux ſermons, qu'ils n'en ſont que la plus petite partie ; qu'il n'en eſt même point dont un vrai Chrétien qui ſera humble & démis, ne puiſſe tirer quelque parti & y trouver à apprendre ; comme un corps en ſanté, change en ſuc bienfaiſant tous les alimens qui y ſont admis.

2.° Que par ces ſéparations extérieures & apparentes, ils étonnent les ſimples & ſcandaliſent les petits pour qui le culte eſt fait, ce qui eſt un grand mal, & un ſcandale anathématiſé par Notre-Seigneur qui lui-même, pour donner l'exemple, alloit au temple & à ces cérémonies qu'il venoit pourtant faire ceſſer, pour ouvrir l'ordre de l'eſprit attaché à leur lettre ; qui enfin, tout en condamnant l'orgueil des Phariſiens & des Docteurs de la Loi, honoroit en eux l'ordre de prêtriſe & le miniſtere dont ils avoient reçu l'onction.

3.° Si ces Séparatiſtes (1) ne ſont pas contens du ſermon, ils n'ont qu'à ſe recueillir eux-mêmes. 4.° Le culte conſiſte dans l'humiliation,

(1) On comprend que ceci regarde particuliérement & preſque uniquement les Séparatiſtes des cultes Proteſtans, où les ſermons ſont très-fréquens & font une grande partie du ſervice.

l'adoration, l'hommage à DIEU, & rien n'eſt plus convenable & indiſpenſable même, que de le faire en public. Je me borne à ces réflexions, parce qu'on a tant écrit ſur la néceſſité du culte public, que je ne pourrois que donner dans des lieux communs & des répétitions ennùyeuſes (2).

(2) Je ne parle pas des Méthodiſtes d'Angleterre, des Fins de Hollande, ni des Quakers; c'eſt à-peu-près la même choſe; c'eſt au moins la même choſe dans les ſources, une grace augmentée dans les puiſſances.

CHAPITRE VI.

Des perſonnes qui ont de la piété, & qui refuſent l'hommage aux Souverains & de porter les armes.

C'EST encore ici un abus d'une foi mélangée; parce que ces opinions ouvrent la porte à une licence deſtructive pour les Sociétés de la Terre, dont elles ôtent les liaiſons & les jointures. Je ne parle pas ici de cet eſprit à la Rouſſeau, de cet eſprit d'indépendance, dont cet homme perturbateur, de concert avec tant d'autres qui lui reſſemblent, eſt allé chercher les malignes vapeurs dans l'abyme, pour les répandre ſur la Terre. On voit à ce moment les lamentables effets de ces doctrines qui ſoufflent la diſcorde, & dont les étincelles l'allument de toutes parts. L'homme ne peut être libre qu'en ne l'étant pas, c'eſt-à-dire, qu'en étant non dans la licence, mais dans une juſte dépendance. Les Rois mêmes ne ſont pas libres, puiſqu'ils ſont ou doivent être aſſervis à la loi du juſte & de l'injuſte; du bien ſocial, pour le protéger & l'accomplir; & du mal, pour l'éviter. Je ne parle pas des Tyrans. Il n'eſt, ni il ne peut être aucun gouvernement parfait ſur la Terre; c'eſt la plus grande illuſion & le plus grand abus que de le prétendre, parce que les paſſions humaines ſe gliſſent par-tout, & par-tout mélangent & infectent ce qui ſeroit le pur & vrai bien ſans elles. Que ſi, ſous prétexte de redreſſer les abus, les ſujets avoient le droit de s'armer contre les Souverains, plutôt que

que de les souffrir dans un esprit chrétien, ce prétendu redressement des abus seroit le plus grand des abus, & infiniment pire qu'eux. Je n'ai pas besoin de discuter; la funeste expérience qu'en fait actuellement une partie de l'Europe déchirée m'en dispense. On ne peut jamais tenir la balance; les excès sont toujours au bout, de part ou d'autre; on envahit & on remue ce que les bornes ont de plus sacré; d'autres abus naissent du sein même des redressemens. C'est le sort des choses humaines; elles renferment en elles un principe de destruction, comme un corps qui, sous apparence de santé, est attaqué d'un poison lent & d'une fievre destructive.

Or je demande à ces ames pieuses qui refusent de servir & de prêter un hommage littéral aux princes, si, avec des principes tout différens, & sans avoir les mêmes intentions que ceux dont je viens de parler, elles voudroient par le fait, faire cause commune avec eux; & sans en avoir le dessein, ni trop prévoir le danger des suites, grossir en ces temps malheureux & multiplier l'exemple de la licence? Je leur demande si le Christianisme enleve & proscrit l'idée du citoyen, & si au contraire son esprit ne tend pas à serrer les nœuds de la société? si cette charité qui est la palme du Christianisme, n'en est pas *le lien parfait*? Je leur demande si on peut être citoyen des Cieux avant que de l'être de la Terre, & si les devoirs qui unissent les hommes, les princes, les sujets, par des besoins & des secours réciproques, ne sont pas une grande partie des devoirs qu'impose le Christianisme? Je leur demande si les premiers Chrétiens n'obéissoient pas en tout aux Empereurs, aux tyrans

les plus acharnés, & à leurs perſécuteurs même, excepté à jeter & brûler l'encens devant les idoles ; & s'ils ne ſavoient pas heureuſement diſtinguer ainſi le devoir ſtrict de l'obéiſſance, de ce que leur interdiſoit leur conſcience ? Ils ſe laiſſoient martyriſer, mais ils ne ſe révoltoient point. Je leur demande ce que ſignifient ces mots formels de l'Ecriture Sainte à laquelle ils croient : *Que toute perſonne ſoit ſoumiſe aux puiſſances ſupérieures, car il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de* DIEU, & la ſuite. Et ces autres : *Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar*, prononcés par la vérité éternelle, & de la bouche même de celui *par qui les rois regnent, & par qui les princes exercent la juſtice.*

Rom. 13. v. 1—7.

Matth. 22. v. 21.

Proverb. 8. v. 15.

Ces hommes pieux, & abuſés toutefois en ce point, me répondront peut être qu'ils ne ſe révoltent pas, que ſeulement ils ne veulent pas prêter le ſerment d'une fidelité à laquelle ils ne dérogent point ; je le veux. Mais ils devroient ſentir qu'également cette obligation de fidélité n'en eſt pas moins réelle dans la nature des choſes ; que les circonſtances de leur naiſſance les y engagent ; que ce devoir eſt jeté ſur leur berceau, puiſqu'ils naiſſent, par la direction de la Providence, ſujets de tel ou tel prince. Ils devroient penſer que refuſant de prononcer la formule d'un hommage poſitif, lorſque l'occaſion le demande & que le prince l'exige, ils dénouent ainſi les liens qui doivent faire l'enſemble du corps ſocial ; ils donnent un exemple qui peut être dangereux pour des cerveaux échauffés, fiers & hautains, pour des ſujets mécontens, & qui n'ayant rien à perdre, ſeront toujours prêts à ſe jeter dans l'occaſion d'une révolte, pour

pêcher en eau trouble, comme on en a actuellement le déchirant & affreux spectacle. Ils ouvriroient ainsi, sans en avoir l'intention, la porte à la licence; & pourquoi? pour refuser un hommage qui doit avoir lieu dans la société, & qui n'est que la confirmation, la ratification positive d'une soumission dont DIEU, la Religion & la Nature leur font également un devoir, pour leur tranquillité même, & pour leur bonheur, & afin que, sous la protection des lois, ils puissent manger *leur pain en paix sous la vigne & sous le figuier* (1). *Michée*, 4. 4.

Car encore je demanderois à ces hommes, si refusant de couler ainsi avec l'ordre civil & politique, si refusant ces actes positifs, ces témoignages public de soumission, faits pour en imposer par leur appareil à des mauvais sujets, qui méconnoîtroient ou oublieroient ce que le droit naturel même leur impose; je leur demanderois s'ils auroient le droit d'exiger la protection de leur souverain, dans les cas si ordinaires dans la vie où on a besoin de la réclamer? Non assurément; il faut que les devoirs fondent les droits: ils dénouent avec la société; & ainsi la société n'est point obligée de les regarder comme ses membres. Il faut nécessairement un flux & reflux de droits, de devoirs, de protection, de fidélité, entre le trône & les sujets; & si les princes vouloient plutôt écouter une justice rigoureuse, qu'une facile condescendance envers eux, ils seroient fondés à leur refuser leur protection.

(1) Je mettrai à la fin un chapitre à part, où je traiterai du serment.

J'en dis de même de l'obligation de porter les armes dont pluſieurs ſe font un ſcrupule, par un Chriſtianiſme, ſelon moi, mal-entendu. Leur refus encore à cet égard tendroit à bouleverſer la ſociété, qui n'auroit de baſe que le ſable mouvant de l'opinion de chacun, & qui s'ébouleroit à chaque moment ſous les pieds. D'abord ce n'eſt point aux ſujets à diſcuter ſi une guerre eſt juſte ou injuſte ; c'eſt au prince à en répondre ; & la conſcience du ſujet qui obéit n'en eſt point chargée. Ce ſeroit un beau ſpectacle, ſi chaque ſujet s'aviſoit de diſcuter, de mettre en queſtion les motifs, l'équité ou l'injuſtice d'une guerre entrepriſe. La belle porte qu'on ouvriroit à la licence, à la poltronnerie, & à toutes les ſottes & bavardes opinions que les cerveaux du peuple peuvent enfanter. D'ailleurs, la guerre pour la défenſe des foyers & de la patrie eſt au-deſſus du ſoupçon d'injuſtice.

Mais je comprends ce qui fait l'illuſion de ces hommes. Les raiſons ne leur manquent point. Je l'ai dit, c'eſt un Chriſtianiſme mal-entendu. « Il ne faut pas répandre le ſang des hommes » qui ſont nos freres ; il eſt défendu de tuer ; le » Chriſtianiſme eſt une religion de paix, &c. » &c. », & autres raiſons de cette force. Et moi je leur réponds, que les guerres ont été de tout temps ; qu'elles ont eu lieu ſous la Théocratie même ; qu'à prendre ces mots au littéral, comme c'en eſt l'un des ſens, le DIEU ſuprême s'appelle le DIEU *des armées*. Que les guerres ſont dans l'intention & ſous la direction de la Providence ; que c'eſt l'un des fléaux qu'elle appelle pour punir les peuples coupables ; que les guerres injuſtes même, entrepriſes par l'ambi-

tion, par l'orgueil & les paſſions, ſont ſous ſa direction; que la paſſion vient de l'homme, & la direction de la paſſion vient de DIEU qui fait ſervir à ſes vues, le mal qu'il ne fait pas, au bien qu'il en tirera; & comme il eſt dit: *L'injuſtice des hommes*, par cette injuſtice même, *accomplit la juſtice de* DIEU (1). Malheur au prince qui entreprend des guerres injuſtes, & dont l'ambition fait couler des ruiſſeaux de ſang; mais malheur auſſi au ſujet qui déſobéit! Enfin, & pour réfuter les ſcrupules de ces hommes, par le Chriſtianiſme même dont ils prétendent s'autoriſer; Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas annoncé, prédit des guerres comme dirigées d'enhaut & verſées ſur la terre, *comme des coupes de* *Apoc.* 16. v. 1.

(1) On ſait que l'économie du Saint Précurſeur étoit une économie très-ſévere, puiſqu'il prêchoit la pénitence pour préparer dans les cœurs, l'entrée & la venue de ſon adorable Maître. Or ſi le métier de ſoldat ou de guerrier étoit contre l'ordre de la Providence, Jean-Baptiſte n'auroit pas manqué de ſaiſir l'occaſion qui lui étoit offerte, de le condamner & de l'interdire, lorſque des militaires ſe préſentant à lui pour lui demander conſeil, il ne leur dit point de quitter le ſervice; au contraire, il les y autoriſa & donna même la ſanction à cet état, en leur diſant de ne faire point de concuſſion, ni d'extorſions, mais de ſe contenter de leur-paye. *Luc*, 3. v. 14.

J'oſe dire qu'il n'eſt aucun état dans la *ſociété civile* bien réglée, dans lequel on ne puiſſe être ſauvé, ſi on s'y porte fidellement, en rondeur de conſcience, en vue de DIEU, & comme en ſa [illegible]ce. Ce n'eſt pas l'état qui perd les hommes, mais bien eux-mêmes & la maniere dont ils s'y comportent, puiſqu'il n'en eſt aucun par lui-même & par ſon idée qui ſoit excluſif du ſalut: ſans cela la Providence n'auroit pas permis que cet état ſe fût gliſſé, ſubſiſtât, fit nombre & partie de ceux qui ſont admis dans la ſociété humaine. Et je dirois réſolument, que penſer différemment eſt un fanatiſme; je n'y mets que la ſeule exception très-rare, où en certains hommes, la conſcience parlant très-haut, les oblige à quitter leur état, ou à en changer. Nous ne pouvons pas juger ces conſciences.

Matth. 24. v. 6. *la colere.* Vous entendrez parler *de guerres & de bruits de guerre. Une nation s'élèvera contre une nation, &c.* & ces prédictions ſont les avant-coureurs de bien plus grandes calamités encore, qui ſe hâtent de venir & qui ſont à la porte..... Quoique peut-être, il y auroit dans notre temps une aſſez courte ſuſpenſion avant ces terribles cataſtrophes....., ſi on ſavoit par la pénitence, arrêter le bras déjà armé pour la vengeance..... Il faudroit de grandes, ſûres & même divines raiſons, pour déroger à l'ordre établi ou pour le renverſer; les bornes une fois remuées ouvrent les portes à d'infinies horreurs. Le fanatiſme ou le Chriſtianiſme mal-entendu, ont fait de grands maux parmi les hommes; mais aujourd'hui c'eſt l'Athéiſme qui y fait d'infiniment plus grands maux encore. Voilà pour l'ordre civil; & enfin, au fait de la religion & du culte, il faudroit pour changer l'ordre établi, avoir une miſſion d'en-haut bien ſûre, bien avérée, une miſſion apoſtolique confirmée & prouvée par des miracles. Tout le reſte eſt fanatiſme, & illuſion de cerveaux inquiets.....

Pour revenir à mon ſujet, je penſe que les princes devroient s'y prendre avec une extrême douceur envers ces perſonnes égarées en même temps que pieuſes, abuſées plutôt que malicieuſes, & dont l'erreur eſt dans l'eſprit, ſans que la mauvaiſe volonté ſoit dans le cœur. La rigueur ne fait jamais de bien, excepté dans les cas où elle eſt inévitable, & après qu'on a ſans ſuccès, épuiſé tout autre moyen. Et j'eſtime que les princes qui n'ont aucun droit ſur le ſanctuaire de la conſcience, n'en ont aucun non plus de perſécuter leurs ſujets, excepté dans ces trois cas:

1.° lorſque des fanatiques oppoſent autel contre autel, & vont ainſi à déranger l'ordre eccléſiaſtique & à troubler l'Egliſe. 2.° Lorſqu'ils donnent de vrais ſcandales par leurs mœurs, ce qui tombe ſous la correction & ſous la priſe des lois religieuſes. 3.° Lorſqu'ils oppoſent au pouvoir civil & à ſon action, une déſobéiſſance obſtinée. Cependant en général, les princes ne ſauroient uſer de trop d'indulgence & de charité envers ces hommes plus trompés que malicieux (1). On les a ſouvent perſécutés, ou mal-à-propos, ou avec trop de rigueur; & l'eſprit inquiſiteur ou perſécuteur, s'eſt gliſſé dans toutes les Communions.

(1) Beaucoup d'Eccléſiaſtiques ont fait plus de mal que de bien, en s'y prenant à l'égard de ces gens-là, avec trop de roideur & d'orgueil : au lieu de leur montrer la plus grande douceur, & cet intérêt tendre à leur ſalut, que demande la charité, ſur-tout en des Eccléſiaſtiques; on les a aigris par des procédés contraires, pour ne rien dire de plus. . . .

CHAPITRE VII.

Supplément au chapitre précédent. Du ſerment. Que la ſociété civile ne peut pas s'en paſſer.

J'AI, toujours enviſagé la matiere du ſerment comme ſi infiniment importante, que pour ne pas trop couper le diſcours, ni effleurer un ſujet ſi grave, j'en fais un chapitre à part. Et cela m'a paru d'autant plus convenable, qu'il eſt, comme on l'a vu, des perſonnes d'ailleurs pieuſes & reſpectables, qui ſe font un grand ſcrupule de l'uſage du ſerment, & qui à cet égard ont la conſcience ſi délicate & ſi timorée, qu'elles croiroient faire un crime de ſe conformer à cette pratique d'uſage dans la ſociété civile. Je dirai mon opinion là-deſſus, qui ſera bien à la vérité une opinion fondée en raiſon & ſur les convenances, mais en l'établiſſant, je n'entends point faire loi pour toutes ces perſonnes, ni qu'elle ſoit pour chacune d'elles une déciſion irrévocable. Je ſais trop combien il faut reſpecter le ſecret des conſciences, dans lequel nous ne pouvons pas pénétrer; & je ſais encore combien la Providence de DIEU mene les hommes, & chacun d'eux ſouvent par des routes différentes, & inacceſſibles à nos foibles regards. Tellement que ce qui eſt vrai pour l'un, peut ne l'être pas pour l'autre, & que ſouvent ce qui eſt fait *ſans foi* peut, comme dit S. Paul, être un péché pour l'agent, quand même l'acte enviſagé en lui-même, n'en ſeroit pas un. Dailleurs, il

eſt une infinité de circonſtances diverſes & de ſituations pour un individu, qui ne ſe rapportent pas, & même ſeroient en quelque ſorte contraires aux uſages & aux convenances de la ſociété qui doit donner des regles générales & inflexibles, auxquelles les princes ne peuvent pas faire des exceptions, ſans déroger à l'ordre ſocial. Ce ſont des lois, dont on ne peut pas dans cet ordre, éluder la ſévérité.

Ceci eſt extrêmement délicat & très-difficile à diſcuter. Suppoſez un choc entre la conſcience d'un Chrétien timoré, & l'ordre de la ſociété civile. Si ce Chrétien n'y a aucun engagement pris ou à prendre, il peut être tranquille; mais s'il eſt entraîné à y entrer, comme il peut l'être par nombre de cas & de circonſtances trop longues à détailler; alors le prince ou le ſouverain par lui-même (ou ſes légitimes repréſentans) a droit & même le devoir (civilement enviſagé) d'exiger de lui le ſerment relatif à la fidélité en général, & en particulier à l'ordre de l'engagement, ou de l'emploi. L'en diſpenſer ſeroit un dérangement du cours ſocial & un déſordre. Que fera donc cet homme timoré? voilà le devoir civil en conflit avec ſa conſcience qui quelquefois parle dans ce genre de perſonnes pieuſes, d'une maniere impérieuſe & fort haut. Je dis qu'à moins de raiſons fort prépondérantes, & après avoir bien & mûrement écouté, étudié ſa conſcience, s'il ſent une inquiétude, ou plutôt un déchirement intérieur, il doit lui obéir & refuſer l'acte qu'on lui impoſe, ſur-tout s'il s'eſt tenu bien collé à DIEU, & s'eſt mis en ſa préſence dans l'indifférence de faire, ou de ne pas faire, faiſant ceſſer tout motif d'avantage ou d'intérêt, de crainte

ou d'eſpérance, &c. Alors, je le répete, il doit, ſelon moi, ſuivre ſa conſcience, refuſer l'acte & ſe retirer, ſuivant ce grand principe de l'Apôtre : *Si notre cœur nous condamne, DIEU eſt encore plus grand que notre cœur.* Paroles qui doivent ſur-tout s'interpréter au ſens que je leur donne & qu'on comprend facilement être : « Si notre » cœur nous condamne, combien DIEU infi- » niment plus grand, ne nous condamnera-t-il » pas » ?

1. *Jean*, 3. v. 20.

Que ſi le prince ne veut, ou ne peut pas l'exempter, pour ne pas déranger l'ordre ſocial qu'il doit maintenir, & qu'il a droit & raiſon de maintenir; cet homme pieux qui eſt timoré, doit obéir à ſa conſcience, plutôt qu'au prince ou à ſon ſouverain; & ſon ſouverain a une ſorte de droit de l'inquiéter, parce que les princes n'enviſagent que l'ordre ſocial, & que quand même ils doivent ſoutenir la religion extérieure par un devoir ſtrict & de droit divin; ils ne peuvent pas ſcruter ces cas particuliers, ni faire des exceptions qui, inſenſiblement devenant plus générales, dérangeroient tout l'ordre & les liens de cette ſociété qu'ils doivent maintenir dans ſon enſemble. A quoi on peut ajouter, que l'œuvre interne de la grace eſt inacceſſible aux hommes qui ne ſont pas comme DIEU, *ſcrutateurs des cœurs.*

Jérémie, 17. v. 10.

Mais lorſque ces cas ne ſont pas fréquens, & que ce n'eſt point par un eſprit de révolte que ces perſonnes pieuſes, & qui montrent d'ailleurs dans leur conduite beaucoup de Chriſtianiſme, refuſent le ſerment, les princes ne ſauroient agir avec trop de douceur; & ils doivent autant que poſſible, condeſcendre en charité & fermer les yeux; car

au fond, il me ſemble qu'ils devroient mettre une grande différence entre de tels hommes & des mondains révoltés par orgueil, par obſtination, par paſſion, à qui la loi doit mettre un frein, & dont la licence doit être ſévérement contenue.

Mais enfin, les princes ont droit de maintenir la regle dans leurs états, & ils le doivent & aux peuples & à eux-mêmes; à quoi il faut ajouter, qu'il eſt ſouvent de ces gens pieux qui ſont en proie à l'illuſion & ont mis le pied dans le pays du fanatiſme; quoique je ſuis auſſi convaincu qu'il en eſt parmi eux de très-bonne foi. Il faut diſtinguer ici la conſcience du régénéré, de ces fauſſes conſciences des mondains, & encore de ces conſciences où, quoiqu'il y ait de la grace, lorſqu'elle eſt encore mélangée de naturel, & broyée pour ainſi dire, avec les reſtes du vieil homme, il peut y avoir une quantité d'erreur, d'illuſion & de fanatiſme. Je doute qu'un vrai régénéré ſe fît de la peine de prêter loyalement un ſerment, lorſque la circonſtance l'exige. Mais même dans ce cas que je crois très-rare, ce ſeroit alors une épreuve de fidélité coûteuſe, où la Providence met cette perſonne, afin que fidelle à ſa conſcience, elle ſe laiſſe humblement perſécuter, pour recevoir de DIEU la rétribution, la couronne qu'il deſtine à ceux qui ſans crainte lui ſont fidelles, ou du moins ſont convaincus de l'être dans des cas qui ſont ſi pénibles à la nature, comme l'eſt celui de la perſécution. Et alors il arrive, que ni le prince qui punit de tels ſujets, ni eux-mêmes n'ont tort : chacun fait ſon perſonnage & ce qu'il doit faire, & il ne faut pas croire que DIEU redemande un compte fort rigoureux

aux princes qui maintiennent l'ordre dans ces cas, moyennant qu'ils ne ſe laiſſent pas aller envers ces hommes à des rigueurs exceſſives ; car au fond, ils ſont les Lieutenans de DIEU, & le ſceptre leur eſt remis pour ſoutenir la regle.

Et c'eſt ici qu'eſt le ſecret de Jéſus-Chriſt, qui par ces circonſtances difficiles & contraſtantes & ces chocs de conſcience particuliere avec l'ordre ſocial, permet, diſpoſe même quelquefois, que les ſiens ſoient perſécutés, afin de ſe les rendre conformes, & de leur valoir un jour les couronnes deſtinées à cette conformité, ſans que les princes, (modérés & n'allant pas plus loin que ce que la loi de la ſociété exige) en ſoient déclarés coupables au tribunal de DIEU, ni condamnés comme tels.

Après avoir poſé ce cas de conſcience très-délicat à éclaircir, & avoir fait ces exceptions, je crois pouvoir en toute ſureté traiter de la convenance & néceſſité du ſerment dans la ſociété civile & du droit que les princes ont de l'exiger des peuples, & les peuples d'eux, comme une ratification du contrat inévitable entre eux.

Je ne ſaurois adopter la ſéduiſante idée enfermée dans ces beaux vers.

. . . . . Laiſſe-là les ſermens ;
S'ils faiſoient dans les cœurs naître des ſentimens,
Je t'en demanderois ; mais quelle eſt leur puiſſance ?
Le vice les trahit, la vertu s'en offenſe,
Il ſuffit entre nous de ton devoir, du mien ;
Voilà le vrai ſerment, les autres ne ſont rien.

Et moi au contraire, je dis que c'eſt beaucoup, & que tel qui ſera capable de mentir & de man-

quer à ſa ſimple parole, n'oſera pas franchir la barriere & l'obligation dont le lie un ſerment exigé & prêté avec cette ſolennité impoſante & majeſtueuſe qui eſt due à la nature & à l'importance de l'acte redoutable, de prendre à témoin de la vérité (voilà pour le témoignage) ou de la fidélité à ſa promeſſe (voilà pour le ſerment obligatoire) le DIEU ſuprême & ſouverain juge, qui, dit S. Jacques, *peut & ſauver & perdre.* Il me paroît même que le plus grand ſcélerat ne pourroit manquer d'y penſer plus d'une fois, avant de le violer avec réflexion & d'une volonté fixe & délibérée (quoique, comme on va voir, il ne ſe viole que trop ſouvent *implicitement*). L'importance du ſerment, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage, eſt infinie. Et le danger de ſa violation doit faire frémir tout homme en qui la crainte de DIEU n'eſt pas éteinte, & qui prend intérêt à ſon propre ſort; & cependant le ſerment eſt néceſſaire & même, ſelon moi, indiſpenſable pour ceux qui ont vocation de le prêter. *Jacq.* IV. v. 12.

Je ſais qu'il eſt des perſonnes pieuſes qui s'autoriſent des paroles de Notre-Seigneur. Mais dans mon opinion, le Sauveur enviſageoit les juremens qui ſont perpétuellement dans la bouche des impies; & ſuppoſé qu'il ait eu en vue les *ſermens* & ce qui eſt appelé tel, comme il le paroît par la liaiſon du diſcours & par l'oppoſition qu'il met dans ces paroles, avec les ſermens prêtés par les anciens; je dis, 1.° que Notre-Seigneur, ſelon moi, n'enviſageoit en cela & n'adreſſoit ces paroles qu'à ſes Diſciples & aux Chrétiens en général, mais en qualité de Chrétiens uniquement, & non pas aux Chrétiens comme *Matth.* 5. v. 34—37.

engagés par vocation en même temps dans l'ordre & les circonſtances de la ſociété humaine. Car en effet, ſi toute la ſociété de la Terre étoit compoſée de Chrétiens véritables, il n'y auroit nul beſoin d'aucun ſerment, ni d'aucun genre d'atteſtation, excepté le *oui & non*, puiſqu'un Chrétien, en qualité de Chrétien, eſt incapable de mentir & de manquer à ſa promeſſe, & que par cette ſeule qualité de Chrétien, il eſt infiniment lié au dedans, ſans qu'il ſoit beſoin pour lui de lien ſolennel & extérieur. Mais on comprend, 2.° qu'à enviſager le Chrétien, non-ſeulement ſous ce rapport, mais en même temps ſous celui de citoyen de la cité de la Terre, (prince ou ſujet, il n'importe); ſi ſa vocation l'engage à couler avec l'ordre de la ſociété, alors le ſerment lui eſt permis, par pluſieurs grandes raiſons: 1.° Comme la ſociété humaine eſt compoſée de (1) bons & de méchans, il y faut un ordre réprimant & qui contienne les méchans; & quand ce Chrétien lui-même ne commettroit pas de mal, il ne peut ni ne doit déranger cet ordre,

(1) Outre les raiſons que je rapporte de l'indiſpenſable néceſſité d'une hiérarchie civile ſur la Terre, ou de l'impoſſibilité pour la race humaine de ſe paſſer de gouvernemens, il en eſt encore une qui taille dans le vif, qui eſt très-rarement enviſagée & même à laquelle on ne penſe pas. On a vu par les principes indubitables répandus dans tout cet Ouvrage, qu'il eſt entre les choſes d'ici-bas & celles d'en-haut, une analogie auſſi parfaite qu'il eſt poſſible que le groſſier & le phyſique reſſemblent au ſpirituel, au glorieux & au céleſte; & en exceptant encore le péché qui s'eſt gliſſé ſur cette Terre, c'eſt le même modele & les mêmes traits, avec une préciſion abſolument & entiérement exacte d'ailleurs. Or dans les Cieux il eſt une hiérarchie, un ordre, une ſubordination qui épuiſeroient l'admiration ſi on la voyoit. Il eſt des degrés ſans nombre

mais s'y ſoumettre, pour ne pas donner lieu à la licence par des exemptions qui en ouvriroient la porte aux méchans. 2.° Engagé par vocation dans la ſociété, en prêtant le ſerment & le gardant fidellement, il donne gloire à DIEU. 3.° Ce que je dis eſt confirmé par les uſages & pratiques de la Théocratie chez les Juifs & de la régie de DIEU ſur ce peuple, laquelle étoit en même temps, pour qui ſait l'entendre, repréſentative de la ſociété humaine, & le ſerment y étoit permis & même ordonné. Je pourrois ajouter bien d'autres choſes, mais en voilà aſſez pour conclure qu'un Chrétien engagé par vocation de citoyen, prince, ſujet, magiſtrat, quel qu'il ſoit, à prêter un ſerment ou à faire un hommage poſitif, peut le faire ſans ſcrupule.

On ne manquera pas de m'objecter ici la profanation ſi fréquente du ſerment, & ſon infraction ſacrilége par tant d'hommes qui le prêtent légérement & le fauſſent auſſi légérement; ils s'y jettent ſans réfléchir aſſez ſur la déciſive importance dont il eſt pour leurs ames, & pour

---

& ſans vide, depuis le VERBE-DIEU & les Elohims ſes enfans juſques au dernier ordre des Anges. Quiconque donc oſe porter une main deſtructive ſur les gouvernemens, n'eſt pas ſeulement dans le crime civil, mais il peche directement contre l'ordre établi par DIEU même, il brouille, il détruit l'harmonie qui doit être entre les Cieux & la Terre. Voilà une raiſon péremptoire, qui confirmeroit de ſurcroît celle que j'ai indiquée dans le texte, relative à la méchanceté de l'homme qui a beſoin de lois pénales, & de principes réprimans. Mais enfin les preuves de fait au temps qui court, ſont ſans nombre. . . . . Il faut ſe taire ſur les horreurs, les abominations, les atrocités, les forfaits, les déchiremens & les ſacriléges, en un mot ſur l'infernal ſpectacle que donne la ſcene préſente, dans l'impuiſſance de pouvoir en exprimer ſeulement la plus petite partie. . . . .

leur ſort éternel, & enfin, ils le prêtent ſans néceſſité, &c. A tout cela je réponds, qu'un pareil ſpectacle eſt en effet très-ſcandaleux, & infiniment douloureux pour quiconque n'a pas abjuré toute religion & toute foi : mais, 1.° il eſt un mot qui fait proverbe, *l'abus n'enleve pas l'uſage.* Les choſes les plus ſaintes ſont à tout bout de champ foulées, profanées par les méchans ; le culte de DIEU eſt profané par les impies; s'enſuivroit-il de là, qu'il faut abolir le culte? Il en eſt de même du ſerment.

2.° Tout dans l'Univers eſt aſſujetti au calcul; & le réſultat ou la ſomme de tout calcul moral, eſt qu'on ne doit pas omettre, négliger, ou abolir une choſe, un acte, un ordre, lorſque malgré les raiſons & conſidérations contraires, le bien l'emporte ſur le mal. Or je ſoutiens que l'ordre d'admettre le ſerment dans la ſociété civile, l'emporte ſur ſon exemption, parce que comme on va le voir, ſans cette diſpenſation civile & ſociale, la ſociété humaine s'écrouleroit & ne pourroit pas ſubſiſter. Alors point de nœud, point de lien, point de frein au méchant, point de rapports civilement hiérarchiques, qui ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour la conſervation de la ſociété humaine.

3.° Quiconque a la moindre teinture d'une ſolide philoſophie, enviſage comme un principe indubitable : *Que là où eſt le plus grand ordre, là auſſi eſt le plus grand déſordre.* C'eſt une ſuite infaillible de la chute, de l'ordre inférieur & phyſique, mêlé comme il l'eſt inévitablement avec l'ordre moral, & enfin du mélange des méchans avec les bons. Et pour appliquer ce principe très-philoſophique, à l'objet que je diſcute à ce moment.

ment, je dis que malgré les très-grands désordres qui sont une suite de l'institution du serment, si l'ordre de cette institution l'emporte sur le désordre, par ce calcul moral très-clair, il doit être admis dans la société. Or qui ne voit par toutes les grandes & prépondérantes raisons que j'ai exposées plus haut, que le poids de ces raisons l'emporte sur les raisons contraires; & que par conséquent le serment légalement & légitimement prêté, doit être admis dans la société, & qu'elle ne peut pas s'en passer.

4.° Il est deux sortes de personnes qui peuvent se faire illusion sur cet important sujet : Les premieres sont des enthousiastes d'une raison exaltée & en délire, qui n'envisageant qu'un des côtés de l'objet & non son ensemble, bâtissent des romans politiques, des systêmes éblouissans, des édifices en l'air, des républiques à la Platon, impossibles dans l'exécution & dans la marche civile de la machine du Monde, où le moral & l'antimoral sont mêlés & se heurtent sans cesse. Ces faiseurs de romans civils & que j'appelle très-antisociaux, feroient fort bien de se réunir, de purger de leur présence la société qui n'en a que faire, & d'aller habiter ensemble quelque coin de pays, pour s'y conduire selon leurs idées illusoires. Mais ils ne tarderoient pas à en reconnoître le fanatisme & le faux, & d'expérimenter à leurs dépens que les passions étoient dans leurs valises & les ont suivis en croupe, & que se déchirant & se heurtant, l'intérêt, l'orgueil, l'esprit de propriété, &c. changeroient cette société en champ de bataille & en scene de destruction. Une société particuliere & faisant corps à part, ne pourroit jamais subsister, à moins que d'être uniquement com-

poſée de Chrétiens, ſelon toute la force & l'eſprit de ce mot; par des hommes régénérés, animés de la charité pure, & dont tous les actes extérieurs ſeroient compoſés ſur l'amour du prochain.

Et cela eſt ſi indubitable, qu'il eſt un ſens dans lequel le faux Philoſophe Hobes a dit une grande vérité, en aſſurant que *l'état naturel à l'homme, eſt un état de guerre* (De cive). Prenez l'homme, non tel qu'il eſt, mais avant la chute; ce principe auroit été de toute fauſſeté, ſous quelque point de vue que vous l'enviſagiez. Mais prenez l'homme tel que la chute l'a fait, naiſſant dans la propriété, avec les paſſions, en un mot, avec ſa nature dégradée & dégénérée; je dis que le mot de Hobes eſt vrai, & je n'ai pas ſeulement beſoin de raiſonner pour le faire comprendre (1).

(1) Beaucoup de perſonnes ſe ſont récriées contre cette aſſertion de Hobes, qui malheureuſement n'eſt que trop vraie. Je ne ſuis pas d'ailleurs du tout ſon défenſeur, mais ſelon moi, comme on vient de voir, il a raiſon dans ce point; & ceux qui ont prétendu le réfuter, ſe ſont joués d'équivoques & l'ont fait d'une maniere très-confuſe, parce qu'ils n'ont pas ſu diſtinguer l'homme tel qu'il eſt, d'avec ce qu'il devroit être; l'homme depuis la chute, de l'homme primitivement innocent; l'homme né dans la propriété, dans l'orgueil & avec le germe des paſſions, de l'homme véritablement régénéré & Chrétien. Ce principe de Hobes bien entendu, lorſqu'on ne l'offuſque pas & ſur-tout lorſqu'on n'en abuſe pas, c'eſt-à-dire, lorſqu'on ne confond pas le droit avec le fait, mais au contraire, qu'on prend l'homme tel qu'il eſt dans ſon état actuel & ſur le temps & la circonſtance; ce principe, dis-je, eſt une démonſtration invincible du beſoin de ſociété parmi les hommes & de lois dans cette ſociété, afin que les éruptions des paſſions, qui produiroient parmi eux des chocs éternels, ſoient contenues & réprimées par un ordre civilement hiérarchique, armé de puiſſance pour protéger & pour punir. Ce n'eſt pas Hobes qui a fait ce principe, c'eſt la chute de l'homme qui l'a rendu la plus

Mais cet exposé, ce principe est une nouvelle confirmation de la vérité que j'établis, & si elle en avoit besoin, il lui donneroit une nouvelle force. La preuve est au bout ; la société a besoin de liens pour n'être pas détruite par les éruptions des passions, & par les excès envahissans où se porteroit l'esprit de propriété, s'il n'avoit pas des freins. Cet ordre ne peut subsister sans les sermens obligatoires qui lient les hommes, qui font aller les rayons au centre qui est le Souverain, & du centre les font retourner à la circonférence qui représente les sujets. Donc les sermens sont & doivent, par des raisons prépondérantes, être admis dans la société, & elle ne peut pas s'en passer.

Le second genre de personnes qui peuvent se

---

triste & la plus malheureuse vérité. Descartes même, le grand Descartes qui s'est avisé de vouloir le réfuter en ce point, n'a fait que balbutier. Il ne faut pas que les hommes se blessent de cette imputation ; on voit au temps actuel les horreurs qu'enfantent les passions... & à quel point elles sont destructives quand elles ne sont pas réprimées...

Que si on vouloit un correctif à ce principe de Hobes, énoncé trop vaguement & trop crument ; on pourroit dire : L'état naturel à l'homme né dans l'orgueil, dans les passions, dans la propriété, l'amour-propre & l'intérêt personnel, est un état de guerre toutes les fois qu'il rencontre des obstacles, des contradictions extérieures à son intérêt, ou à ses passions. Cependant il faut encore convenir en exception, qu'il est des naturels plus heureux que d'autres, qui semblent nés avec une moindre tache de péché originel ; ces personnes ont une douceur dans le caractere, ils sont moins irritables & moins passionnés ; à quoi on peut encore ajouter les effets d'une bonne éducation, qui polit le caractere & empêche au dehors l'éruption excessive des passions ; mais il n'y a que la régénération qui puisse véritablement purifier le dedans. Et ces exceptions n'empêchent point qu'on ne puisse se servir du principe de Hobes, pour démontrer la nécessité d'un ordre social & politiquement hiérarchique. Du reste, Hobes étoit un malheureux, & ses principes sont horribles & dignes de lui.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce ſecond Volume.

LIVRE SIXIEME.

INTRODUCTION A CE LIVRE. Page 1

CHAP. I. *La Foi & la Croyance miſes en regard.* 3

CHAP. II. *Effets du témoignage interne qui conſtitue la foi. Que l'immortalité n'eſt qu'en Jéſus-Chriſt.* 6

CHAP. III. *Continuation du même ſujet. De l'immortalité.* 12

CHAP. IV. *Plus ample éclairciſſement ſur l'immortalité.* 17

CHAP. V. *Récapitulation de ce qu'on a vu plus haut ſur la foi & ſur la croyance.* 26

CHAP. VI. *Digreſſion. Du vrai Quiétiſme.* 28

CHAP. VII. *Autres caracteres & différences de la Foi & de la Croyance.* 37

CHAP. VIII. *Des Paſſions.* 42

CHAP. IX. *De l'Amour-propre.* 58

CHAP. X. *Digreſſion continuée. De la ſenſibilité, & beaucoup de curieuſes & importantes vérités jetées dans ce chapitre.* 76

CHAP. XI. *Supplément aux Chapitres de l'amour-propre & de la ſenſibilité, adreſſé au ſexe.* 104

CHAP. XII *Autre caractere de la ſimple croyance. Le Démon l'a. Apoſtrophe aux Incrédules.* 110

LIVRE SEPTIEME.

Cinquieme avantage & cinquieme abus de la raiſon. Elle peut connoître le ſens littéral de l'Ecriture, & ſon grand abus c'eſt de refuſer les profonds & divins ſens myſtiques, dont la foi a la certitude. Ces ſens mis en regard. Des épreuves; de la Foi. De la Foi claire, & de l'obſcure. Des inſpirés, &c. Exemples tirés d'Abraham, de Joſeph, de David. Eclairciſſemens, &c. 122

CHAP. I. *Cinquieme avantage & abus de la raiſon ſur les ſens de l'Ecriture. Exemples en explication.* ibid.

CHAP. II. *Certitude des ſens myſtiques. Caracteres de leur vérité.* 128

CHAP. III. *Continuation ſur les ſens myſtiques. Réfutation indirecte. Des Héréſies. Des Commentaires littéraux, &c.* 132

CHAP. IV. *Nouveaux exemples de la différence de la Croyance & de la Foi.* 139

CHAP. V. *Clarté & obſcurité de la Foi.* 148

CHAP. VI. *Des obſcurités de la Foi.* 148

CHAP. VII. *Continuation du même ſujet. De la Foi obſcure. Moment divin.* 153

CHAP. VIII. *Confirmation & remarques en explication.* 157

CHAP. IX. *Eclairciſſemens. Exemple de David.* 165

CHAP. X. *Des Inſpirés. Ils ſont ſuſpects aux vrais Chrétiens.* 170

CHAP. XI. *Confirmation.* 174

CHAP. XII. *Récapitulation. De la paix de Dieu accordée à la Foi, différente de la paix du monde.* 177

CHAP. XIII. *Une objection des Inſpirés réfutée.* 181

CHAP. XIV. *La Foi & la Croyance miſes en oppoſition par colorinus.* 185

CHAP. XV. *Exhortation chrétienne.* 192

LIVRE HUITIEME.

Supplément au Livre de la Foi. De la Foi au Fils, ou *en Jéſus-Chriſt*, & de la Foi *de Jéſus-Chriſt*. Leur reſſemblance & leur différence. Suites & fruits de la vraie Foi. Que les Eſprits bienheureux ou glorifiés ont peu d'avantages ſur celui qui a la *Foi du Fils*. De l'amour de DIEU. 195

INTRODUCTION A CE LIVRE. ibid.

CHAP. I. *Des degrés de la Foi. S'il ſuffit pour la vie éternelle d'avoir la foi au* Fils de DIEU.

Différence des degrés & de la consommation. Du sacrifice de Jésus-Christ; comment étendu sur ses membres. 196

CHAP. II. *De la* Foi du Fils, *& de sa vie dans le Chrétien. La* Foi au Fils *différente de la croyance, a la même origine que la Foi du Fils, mais non pas la même perfection.* 200

CHAP. III. *Jésus-Christ devenu vie du Chrétien, est par-là même son action, son opérer, sa force, pâtit, & fait tout en lui. Et ce Chrétien évite la* mort seconde. 207

CHAP. IV. *Que ce Chrétien, quoiqu'en nouveauté de vie & ressuscité en Jésus-Christ, n'a pas comme lui l'union hypostatique, & à parler rigoureusement, n'est pas impeccable, & même que sa vie est encore sujette au combat pendant qu'il est en ce monde.* 209

CHAP. V. *Nécessité de l'épreuve dans ce Chrétien, quoique mis en nouveauté de vie, prouvée par plusieurs raisons. But de la Sagesse de* DIEU *dans ces épreuves auxquelles le Chrétien est appliqué.* 214

CHAP. VI. *Bonheur de la victoire dans ce Chrétien supérieur à la tentation & vainqueur dans l'épreuve. Il donne à* DIEU *la vraie gloire, & est un exemple pour le monde qui n'en profite pas.* 218

CHAP. VII. *Confirmation.* DIEU *ne peut se plaire qu'en son Fils, & ainsi il ne met ses complaisances qu'en celui où il trouve les traits & la ressemblance avec son Fils; & il les y met proportionellement à ces traits. Vertus divines & vertus fausses distinguées.* 220

LIVRE DIXIEME.

Des livres de Morale & de Piété. De différentes Sectes dans le Chriſtianiſme. Des Moraves, Piétiſtes, Anabaptiſtes, Séparatiſtes. Et de ceux qui refuſent l'hommage, & de porter les armes. 300

CHAP. I. *Des livres de morale & de piété.* ibid.

CHAP. II. *Des Freres Moraves. Trois erreurs de cette Société.* 312

CHAP. III. *Des autres ſectes nombreuſes, ſur-tout parmi les Proteſtans, & des cauſes de ces ſchiſmes.* 325

CHAP. IV. *Des Anabaptiſtes. Sainteté & efficace du Baptême. Et à cette occaſion des Martyrs. Enfin, de l'attrait qu'ont quelques Inſpirés parmi les pieux.* 329

CHAP. V. *Piétiſtes. Séparatiſtes.* 333

CHAP. VI. *Des perſonnes qui ont de la piété, & qui refuſent l'hommage aux Souverains & de porter les armes.* 336

CHAP. VII. *Supplément au chapitre précédent. Du ſerment. Que la ſociété civile ne peut pas s'en paſſer.* 344

Fin de la Table du ſecond Volume.

.EW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

's book is under no circumstances to be
taken from the Building